ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

Publiés par Olivier Reverdin

TOME XX

# POLYBE

NEUF EXPOSÉS SUIVIS DE DISCUSSIONS

PAR

F. W. WALBANK, PAUL PÉDECH, HATTO H. SCHMITT,
DOMENICO MUSTI, GUSTAV ADOLF LEHMANN,
CLAUDE NICOLET, ERIC W. MARSDEN, FRANÇOIS PASCHOUD,
ARNALDO MOMIGLIANO

Avec la participation de
Denis van Berchem et Raymond Weil

Entretiens préparés et présidés
par Emilio Gabba

FONDATION HARDT

POUR L'ÉTUDE DE L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

VANDŒUVRES - GENÈVE

1974

Inutile d'insister sur la valeur de Polybe. Elle n'est plus discutée. On reconnaît en lui sinon un grand écrivain, du moins un des historiens les plus pénétrants de tous les temps. Il a vécu les derniers soubresauts de l'indépendance grecque; il a assisté à la prodigieuse ascension de Rome. Il s'est interrogé sur les événements auxquels il a été activement ou passivement mêlé. A sa manière, son *Histoire*, comme celle de Thucydide, est un κτῆμα ἐς ἀεί.

Pour ses Entretiens sur Polybe, dont elle a confié la préparation et la direction au Prof. Emilio Gabba (Pise), la Fondation Hardt a fait appel à neufs savants.

L'exposé introductif (Polybe entre la Grèce et Rome) a été tout naturellement confié au maître incontesté des études polybiennes, le Prof. F. W. Walbank (Liverpool). Le Prof. Paul Pédech (Rennes) s'est chargé de montrer quelles étaient les connaissances scientifiques de Polybe; les Professeurs Domenico Musti (Urbino) et G. A. Lehmann (Brunswick et Berlin) l'ont situé par rapport à l'historiographie latine archaïque et à l'historiographie grecque.

Dans quelle mesure Polybe s'est-il inspiré d'une théorie de l'équilibre des puissances ? Le Prof. Hatto H. Schmitt (Bonn) l'a précisé. Le Prof. Claude Nicolet (Paris) examine la connaissance qu'il a eue et l'interprétation qu'il a donnée des institutions romaines; le Prof. Eric W. Marsden traite de lui comme historien militaire.

Le destin de l'œuvre de Polybe méritait d'être examiné. Zosime le mentionne. Est-ce à dire qu'il était lu dans l'Antiquité tardive ? Le Prof. François Paschoud (Genève) en doute. En revanche, dès le *Quattrocento*, il a été redécouvert et remis à la place qui est la sienne. C'est ce qu'a montré le Prof. Arnaldo Momigliano (Londres et Pise).

Fr. suisses: 54.—

FONDATION HARDT

POUR L'ÉTUDE DE L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

*ENTRETIENS*

*Tome XX*

# POLYBE

TOUS DROITS RÉSERVÉS

© 1974 by Fondation Hardt, Genève

CES ENTRETIENS ONT ÉTÉ ORGANISÉS ET CE VOLUME A ÉTÉ PUBLIÉ
AVEC L'AIDE DU FONDS NATIONAL SUISSE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE
Publiés par Olivier Reverdin
TOME XX

# POLYBE

NEUF EXPOSÉS SUIVIS DE DISCUSSIONS

PAR

F. W. WALBANK, PAUL PÉDECH, H. H. SCHMITT
DOMENICO MUSTI, G. A. LEHMANN, CLAUDE NICOLET
ERIC W. MARSDEN, FRANÇOIS PASCHOUD,
ARNALDO MOMIGLIANO

Avec la participation de
Raymond Weil et Denis van Berchem

Entretiens préparés et présidés
par Emilio Gabba

VANDŒUVRES - GENÈVE
27 AOUT - 1er SEPTEMBRE 1973

# *PRÉFACE*

*Ce volume est le vingtième de la série des* Entretiens sur l'Antiquité classique. *Sa parution coïncide avec le vingt-cinquième anniversaire de la Fondation Hardt.*

*C'est en effet en 1949 que le Baron Kurd von Hardt, cédant ses biens à la Fondation qu'il venait de créer, acquit pour elle la propriété de La Chandoleine, sur le territoire de la commune de Vandœuvres, à cinq kilomètres de Genève.*

*Tout était à faire. Dans la maison de maître qu'entoure un beau parc, le Baron Hardt aménagea des chambres pour y recevoir des hôtes. Il fit transformer les communs. L'écurie des chevaux et le hangar où on remisait les voitures firent place à une bibliothèque, avec une grande salle, un atelier de reliure, une petite salle pour le catalogue, un bureau pour le bibliothécaire. Infatigablement, le Baron Hardt achetait des livres, les faisait relier, établissait des fiches. Les rayons, peu à peu, se remplirent. Quand il mourut, en 1958, l'instrument de travail qu'il avait conçu et créé existait; six Entretiens avaient eu lieu; quatre avaient été publiés; une soixantaine d'hôtes s'était succédé à la Chandoleine (Ludwig Curtius avait été le premier d'entre eux).*

*Depuis 1959, ceux à qui le Baron Hardt avait confié en mourant* sa *fondation n'eurent qu'à perfectionner l'instrument et à s'en servir. Les Entretiens reprirent en 1960. Grâce, notamment, à une subvention régulière de la République fédérale d'Allemagne, la bibliothèque ne cessa de s'enrichir. Elle est actuellement sinon la plus riche, du moins, à bien des égards, la meilleure et la plus agréable d'Europe dans le domaine qui est le sien: littérature grecque et latine, histoire de l'Antiquité; histoire de la philosophie, des institutions, des religions antiques. Le calme de la campagne genevoise*

*crée autour d'elle le climat le plus propice au travail. Aussi les hôtes affluent-ils toujours plus nombreux. Le six-centième est arrivé à la Chandoleine la semaine où ce volume est sorti de presse: 600 savants, jeunes ou plus âgés, venus de 27 pays des 5 continents, et dont un grand nombre ont fait plusieurs séjours au cours des ans.*

*Les Entretiens ont lieu chaque année à la fin d'août. Ils durent une semaine. Six à dix spécialistes présentent à tour de rôle des exposés et les discutent. Ils sont consacrés alternativement à des auteurs grecs* (Euripide, Hésiode, Archiloque, Ménandre) *ou latins* (Varron, Lucain, Ennius), *à des questions littéraires* (L'influence de la poésie grecque sur la poésie latine; L'épigramme grecque), *philosophiques ou religieuses* (La notion du divin depuis Homère jusqu'à Platon; La tradition platonicienne; les sources de Plotin; Porphyre; La politique d'Aristote; Pseudepigrapha I) *et à l'histoire* (Histoire et historiens dans l'Antiquité; Grecs et Barbares; Les origines de la République romaine; Le culte des souverains dans l'Empire romain; Polybe).

*Vingt-cinquième anniversaire; vingtième volume des Entretiens; six-centième hôte accueilli à Vandœuvres: cela méritait d'être succinctement évoqué. L'objet propre de cette brève préface, c'est toutefois d'introduire le présent volume.*

*Inutile d'insister sur la valeur de Polybe. Elle n'est plus discutée. On reconnaît en lui sinon un grand écrivain, du moins un des historiens les plus pénétrants de tous les temps. Il a vécu les derniers soubresauts de l'indépendance grecque; il a assisté à la prodigieuse ascension de Rome. Il s'est interrogé sur les événements auxquels il a été activement ou passivement mêlé. A sa manière, son* Histoire, *comme celle de Thucydide, est un* κτῆμα ἐς ἀεί.

*Pour ses Entretiens sur Polybe, dont elle a confié la préparation et la direction au Prof. Emilio Gabba (Pise), la Fondation Hardt a fait appel à neuf savants. Au grand regret de tous, l'un d'eux, le Prof. K. E. Petzold, a été empêché par son état de santé de se rendre à la Chandoleine. Le Prof. G. A. Lehmann a bien voulu combler au dernier moment le vide ainsi créé.*

*L'exposé introductif (Polybe entre la Grèce et Rome) a été tout naturellement confié au maître incontesté des études poly-*

*biennes, le prof. F. W. Walbank (Liverpool). Le Prof. Paul Pédech (Rennes) s'est chargé de montrer quelles étaient les connaissances scientifiques de Polybe; les Professeurs Domenico Musti (Urbino) et G. A. Lehman (Brunswick et Berlin) l'ont situé par rapport à l'historiographie latine archaïque et à l'historiographie grecque.*

*Dans quelle mesure Polybe s'est-il inspiré d'une théorie de l'équilibre des puissances? Le Prof. Hatto H. Schmitt (Bonn) l'a précisé. Le Prof. Claude Nicolet (Paris) examine la connaissance qu'il a eue et l'interprétation qu'il a donnée des institutions romaines; le Prof. Eric W. Marsden traite de lui comme historien militaire.*

*Le destin de l'œuvre de Polybe méritait d'être examiné. Zosime le mentionne. Est-ce à dire qu'il était lu dans l'Antiquité tardive? Le Prof. François Paschoud (Genève) en doute. En revanche, dès le* Quattrocento, *il a été redécouvert et remis à la place qui est la sienne. C'est ce qu'a montré le Prof. Arnaldo Momigliano (Londres et Pise), et ce fut pour lui l'occasion de rendre hommage à la mémoire d'Isaac Casaubon, citoyen de Genève, premier éditeur rigoureux et moderne de Polybe.*

*On trouvera dans ce volume les neuf exposés qui viennent d'être mentionnés et les discussions qui les ont suivis, discussions auxquelles ont pris également part les Professeurs Raymond Weil (Paris) et Denis van Berchem (Genève). Le volume est complété, comme les précédents, par des index qu'a établis M. Bernard Grange, bibliothécaire de la Fondation.*

*Ces Entretiens n'ont pu être organisés, puis rédigés en vue de leur publication, que grâce à un subside du Fonds national suisse de la recherche scientifique, auquel la Fondation Hardt dit ici sa très vive reconnaissance.*

*O. R.*

*Vandœuvres, Pentecôte 1974.*

# TABLE DES MATIÈRES


| | | Page |
|---|---|---|
| I. | F. W. Walbank | |
| | *Polybius between Greece and Rome* | 1 |
| | Discussion | 32 |
| II. | Paul Pédech | |
| | *La culture de Polybe et la science de son temps* | 39 |
| | Discussion | 61 |
| III. | Hatto H. Schmitt | |
| | *Polybios und das Gleichgewicht der Mächte* | 65 |
| | Discussion | 94 |
| IV. | Domenico Musti | |
| | *Polibio e la storiografia romana antica* | 103 |
| | Discussion | 140 |
| V. | Gustav Adolf Lehmann | |
| | *Polybios und die ältere und zeitgenössische griechische Geschichtsschreibung: einige Bemerkungen* | 145 |
| | Discussion | 201 |
| VI. | Claude Nicolet | |
| | *Polybe et les institutions romaines* | 209 |
| | Discussion | 259 |
| VII. | Eric W. Marsden | |
| | *Polybius as a military Historian* | 267 |
| | Discussion | 296 |
| VIII. | François Paschoud | |
| | *Influence et écho des conceptions historiographiques de Polybe dans l'Antiquité tardive* | 303 |
| | Discussion | 338 |
| IX. | Arnaldo Momigliano | |
| | *Polybius' Reappearence in Western Europe* | 345 |
| | Indices | 373 |

I

F. W. WALBANK

*Polybius between Greece and Rome*

# POLYBIUS BETWEEN GREECE AND ROME

In his excellent recent survey of work on Polybius[1] our colleague Dr. Musti makes an important point. In a historian like Polybius, he says, it must not be assumed that his analysis of the forms taken by Roman imperialism and the reasons behind it necessarily implies that these had his approval. The exact relationship between analysis and approval must be a subject of investigation. This seems to me to be well said; and it is as a contribution to that investigation that I offer this paper. One of the immediate difficulties is Polybius' caution in making explicit statements about the Romans and their policy. But there are others which I may conveniently begin by considering.

## I

The first is the sheer length of time with which we are concerned. Between Polybius' youth in the days of Philopoemen, and the Numantine War, at which he may have been present as an old man, there is a gap of about fifty years. It is on the face of it unlikely that his views on Rome remained constant during the whole of this time; and what we need to know is in what ways and at what stages of his life his attitude towards Rome—and his view about the right policy for Greek states to adopt towards Rome—changed. The answer is difficult because the evidence comes from the *Histories*, so that one must first reach conclusions about the dates at which Polybius prepared, wrote, revised

[1] D. Musti, in *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt* I 2 (Berlin 1972), 1114-81, esp. 1136.

and published his work. I do not, however, wish to become involved in this ancient problem any more than I have to for my immediate purpose.

Polybius' life falls into four main periods. First, there is his youth in Achaea and career as a statesman down to his holding of the hipparchy in 170/69, and his relegation to Rome with the other Achaean detainees in 168/7. Next, his *de facto* exile at Rome, with (apparently) some trips elsewhere, especially in the late fifties, when his friend Scipio Aemilianus was becoming influential. Thirdly there are the five years following his repatriation, during which he attended Scipio at the destruction of Carthage, made his famous voyage of exploration on the Atlantic, and acted as mediator in Achaea after the catastrophe of 146. Finally there are the years of which we know least, from 145 down to his death, which was perhaps as late as 118 (though Professor Pédech would put it earlier) [1].

Of these four periods only the first three are covered in the *Histories*; and only the first, down to 168/7, fell within the original plan for a work going down to the battle of Pydna and its aftermath. It is, I think, generally agreed that Polybius was working on his original draft while he was at Rome between 167 and 150; but there is no unanimity concerning how many books he had written (or actually published) by 150. The decision to extend the *Histories* beyond 167 could have been taken any time after that date; but in the form in which we have it, and as Polybius sketches it in book III, i.e. to cover the years 167 to 145, the extension must obviously have been planned after 145. Furthermore, we must allow some time after Polybius' arrival in Rome before he conceived his original project, and a longer period after that during which he was working on it. There is therefore quite a strong probability that several of the thirty

[1] *LEC* 29 (1961), 145-56; see my *Polybius* (Berkeley 1972), 6 n. 26.

books which made up the original *Histories* were still unwritten in 150 and had to be finished after 145 (for it is a fair assumption that the events of 150-145 left little time or opportunity for the actual writing of history). The last ten books covering the years 167 to 145 were both conceived and written after the latter date; and this raises an important question. Do opinions expressed in books XXXI to XXXIX reflect the views Polybius held at the time about which he is writing, or the conclusions which he had reached at the date of composition?

It is a problem which concerns all writers of contemporary history; but it happens to be especially acute in Polybius' case because of the obvious contrast between his situation immediately after 167 and his situation after 146. As regards the events of the third Macedonian War, it seems a fair assumption that for some time after their arrival in Rome the Achaean detainees will have been expecting some kind of enquiry; hence, that in preparation for that Polybius will have written up, while it was still fresh in his mind, a memorandum on his hipparchy—no doubt phrased so as to put the most favourable interpretation on his actions. And as regards subsequent events which occurred while he was at Rome, M. Gelzer[1] has shown that an important aspect of Polybius' technique of historical composition was his use of memoranda prepared either by himself or by other interested parties concerning contemporary incidents. A significant example exists in Polybius' account of the escape of Demetrius I from Rome to Syria[2], with the historian's personal assistance. The reference to Carthage as still existing suggests that his account of the episode was composed shortly after it occurred and was incorporated in the *Histories* virtually as it stood. At that time Polybius was almost certainly still

[1] M. GELZER, *Kleine Schriften* III (Wiesbaden 1964), 168.

[2] XXXI 11-15; reference to Carthage: 12, 12.

working on the original plan of his *Histories*; but the preparation of such memoranda perhaps implies that he was already envisaging at any rate the *possibility* of writing up this later period. Be that as it may, my immediate point is that if such memoranda lie behind Polybius' account of the years following 168, there is a reasonable likelihood that it reflects views on Roman policy and the policies of Greek statesmen which he held at that time.

## II

The question of relations with Rome dominated Achaean policy from Polybius' earliest years. In 198—after a painful debate—the Macedonian alliance had been abandoned in favour of collaboration with Rome. But on what terms? That was a subject that was to be hotly debated throughout the next three decades. Philopoemen died in 182. And, until then, Lycortas, Polybius' father, and (one may fairly assume) Polybius himself, from the age when he was capable of holding political views, supported the policy of the great man. The comparison which Polybius draws (in book XXIV) between the policies of Philopoemen and Aristaenus ends with the conclusion that both were safe, but whereas that of Aristaenus was εὐσχήμων (plausible), that of Philopoemen was καλή (honourable) [1]. Since this comparison does not figure in Plutarch's *Philopoemen*, which is generally taken to be derived from Polybius' biography, K.-E. Petzold has argued [2] that it must have been composed later, at a time when Polybius had come to assign greater importance in history to ethical factors. This I cannot accept, partly

[1] XXIV 11-13.

[2] K.-E. Petzold, *Studien zur Methode des Polybios und zu ihrer historischen Auswertung* (Munich 1969), 45-6, 49 n. 1.

because I do not believe that Polybius became interested in ethical criteria only in his mature years, and partly because I hesitate to base an opinion about Polybius on an *argumentum ex silentio* in Plutarch. In fact I see no good reason why this comparison of Aristaenus and Philopoemen should not represent a fair account of views which Polybius had heard debated in Lycortas' circle during his early years.

Aristaenus was for anticipating and complying with all Roman wishes, whereas Philopoemen was for collaboration only within the strict conditions of the Achaean laws and the Roman alliance. The latter was Lycortas' policy too. But ten years after Philopoemen's death, in 170, just before Polybius entered upon the office of hipparch, we find him opposing Lycortas at an Achaean assembly[1]. Lycortas had proposed that Achaea should remain neutral in the Third Macedonian War : Rome must not grow too powerful. This policy, a direct continuation of Philopoemen's, recalls an earlier comment by Polybius himself, in which he approved the view of Hiero of Syracuse that Carthage should be preserved as a counter-balance to Rome[2]. But now, in 170, we find Polybius advocating, not indeed full collaboration (like Aristaenus), but a cautious policy of being guided by circumstances and giving the pro-Roman party no chance to denounce its opponents. This extremely flexible approach may mirror the apprehensions of a man about to assume the responsibilities of office at a critical moment ; but also perhaps it indicates a realisation that the Roman attitude towards Greece was hardening.

This hardening had come largely as a result of advice given to the Senate in winter 180/79 by Callicrates, the leading advocate of completely subordinating Achaea to the will of Rome. On the occasion of his visit to Rome in that

[1] XXVIII 6-7.

[2] I 83, 4.

year Callicrates had urged the Senate to give open support throughout Greece to those who, whatever their personal character, put the wishes of the Romans even above their own laws and oaths [1]. It was Polybius' view [2] that Callicrates had thereby done untold harm to the Greeks generally, since he had made it impossible for Achaeans to speak to Romans on equal terms—and so prevented them henceforth from securing adjustments in Roman policy by adducing arguments based on justice and *fides*. The Romans were now surrounded by mere flatterers, who neither would nor could advise them honestly. The validity of this judgment has been hotly debated. For many years scholars accepted Polybius' estimate of Callicrates' influence, and some even went further and condemned him as a traitor to Greece and Achaea. More recently E. Badian and R. M. Errington [3] have argued that Callicrates' advice was well conceived and salutary, since it ended the vacillation at Rome which had merely caused tension and uncertainty in Greece. For my own part, I have much sympathy for P. Derow's argument [4] that the Senate was not so much vacillating as divided in its views on Greece and that Callicrates' intervention gave a fillip to such tough-minded men as Q. Marcius Philippus. What was perhaps worse, it had the effect of forcing Greek moderates into the extremist camp, a tendency well exemplified by the melancholy story of Cephalus in Epirus; while the unrestrained and partisan behaviour of those who now had the Roman ear caused even greater tension and

[1] XXIV 9.

[2] XXIV 10, 8-14.

[3] E. BADIAN, *Foreign clientelae* (Oxford 1958), 90-3; R. M. ERRINGTON, *Philopoemen* (Oxford 1969), 195-205.

[4] P. DEROW, Polybios and the embassy of Kallikrates, in *Essays presented to C. M. Bowra* (Oxford 1970), 12-23, esp. 22-3; since Polybius usually treats the Senate as monolithic in its decisions, such division of opinion would be unlikely to be expressed in his pages.

bitterness than before. A verdict in this dispute is not essential to my argument for in any case it is clear that Callicrates' policy led to a polarisation of attitudes in Greece. Men like Cephalus moved to the left and became more actively anti-Roman while others, like Polybius, became more cautious and so in effect moved to the right.

## III

This can be seen from Polybius' comments on the anti-Roman groups in the Greek states at the time of the Third Macedonian War [1]. Polybius was writing his account of that war at the earliest in the late fifties and more probably after 145. By then of course he was a protégé of Scipio Aemilianus, with whom he enjoyed close relations of friendship and—may one say?—*clientela*. He may have resided in his household [2]. This could have helped to colour his views on the pro-Macedonian party. But in any case his own policy during the war with Perseus had been one of cautious collaboration with Rome, even if he did employ some cunning in delaying his offer of Achaean help to Q. Marcius Philippus until it seemed likely to be rejected [3]. Thus Perseus had been Achaea's enemy as well as Rome's, and Polybius describes his conduct in hostile and unsympathetic terms. It is not surprising that some of this hostility rubs off on Perseus' Greek supporters. But these men had not merely backed the anti-Roman side : they had backed the losing side, and the excessively harsh tones in

[1] Cf. J. DEININGER, *Der politische Widerstand gegen Rom in Griechenland*, 217-86 *v. Chr.* (Berlin 1971).

[2] Perhaps implied in XXXI 24, 9.

[3] Cf. XXVIII 13; there is no reason to suppose that Polybius was acting on secret instructions from Archon, the general (as assumed by G. DE SANCTIS, *Storia dei Romani* IV 1 (Turin 1923), 300, 307 ; cf. P. MELONI, *Perseo* (Rome 1953), 313 n. 3 ; P. PÉDECH, *LEC* 37 (1969), 257).

which Polybius condemns them illustrates, I suggest, the extent to which, in such a situation, he made success or failure a criterion in judging policy.

In Boeotia for instance Roman envoys arranged to procure the arrest and suicide of the anti-Roman partisans and dissolve the League. Polybius condemns the Boeotians for "rashly and thoughtlessly supporting Perseus" [1]. The Rhodian supporters of Macedonia are accused of being motivated by private debt and unscrupulous avarice [2]. No one, Polybius insists, could approve of men like Hippocritus and Diomedon of Cos, or Deinon and Polyaratus of Rhodes, who did all they could to help Perseus yet, after his defeat, could not muster up enough courage to commit suicide. Posterity had therefore not the slightest grounds for pitying or pardoning them [3].

These judgments have to be considered in the light of an Achaean policy for which Polybius, as envoy to Q. Marcius Philippus, carried a considerable responsibility. That policy had failed: of this the summoning of the 1,000 to Rome left no doubt. But it had failed less disastrously than had that of Rhodes, and Polybius' comments on the anti-Roman partisans perhaps contains an element of self-defence. About the Romans themselves he is fairly reticent—with one exception. According to Livy, who is here following Polybius, the sharp diplomacy of Q. Marcius Philippus had been characterised by older senators as *nova sapientia*; that was not how Romans used to behave. Philippus was no friend of Achaea or of Aemilius Paullus, and Livy (i.e. Polybius) records his success thus: *vicit... ea pars senatus, cui potior utilis quam honesti cura erat* [4]. But the defenders of old-time

[1] XXVII 2, 10.
[2] XXVII 7, 12.
[3] XXX 7, 9-8, 4.
[4] Liv. XLII 47, 9.

morality did not reject the advantages brought by Philippus' policy; and when, by 168, Aemilius Paullus and his friends had gained the ascendancy over the harsh and brutal *novi homines* who had recently made their power felt, their own behaviour was by no means free from either treachery or brutality—as Paullus' conduct of affairs in Epirus and elsewhere demonstrates [1]. Polybius may express moral disapproval of a Postumius Albinus or a Marcius Philippus. But by the time he came to write his account of the war with Perseus, he seems to be capable of a fairly detached view of Machiavellian politics, when they were employed against the enemies of Rome (and Achaea)—especially when it was Aemilius Paullus who employed them.

## IV

Once settled in Rome Polybius was forced to judge Roman policy from a detached point of view, which was in any case perhaps more congenial to the historian than to the politician. His comments on what was happening during the next fifteen years (166-151) contain an occasional criticism of Roman behaviour towards the Greek world, but in general the cynical aloofness of a man debarred from political action. I will refer briefly to one or two passages. Consider, for example, Polybius' description of the unsuccessful attempt of certain Romans to persuade Attalus to join a plot against his brother, King Eumenes, in 168/7, and the Senate's subsequent failure to hand over Aenus and Maronea to Eumenes, as it had promised [2]; or his account of the rewards which

[1] See J. Briscoe, *JRS* 54 (1964), 74-5, who points out that all our sources except Polybius emphasise that Paullus was carrying out the order of an *S.C.* in Epirus.

[2] XXX 1-3.

Prusias derived from his servility [1], of Eumenes' humiliation at Rome in 167/6 [2], or of the Senate's unprincipled acquiescence in Athens' claim to Haliartus [3]. Occasionally Polybius specifically states that the Senate was moved by self-interest. They refused to restore Demetrius because they preferred to have an inexperienced youth on the Seleucid throne [4]. They sponsored the revision of the agreement between the two Ptolemies in 163/2, because it was in their interest to keep Egypt weak and divided [5]. "Many Roman decisions, Polybius adds, are now of this kind; profiting by others' mistakes they effectively increase and build up their own power, simultaneously favouring and apparently conferring a benefit on the guilty party (τοὺς ἁμαρτάνοντας)." Does he disapprove? One might assume so. But twice in this very passage he uses the word πραγματικῶς of Roman policy; and in Polybius this usually indicates a praiseworthy quality. In the clashes between Carthage and Masinissa, decisions generally favoured the latter, because that was to the advantage of Rome [6]. The Romans had already decided on the Third Punic War, but postponed its start until they had a pretext that would appeal to foreign opinion — καλῶς φρονοῦντες, Polybius adds [7]. He was of course not always so detached. He scarcely conceals his anger when a Charops or a Callicrates persuades the Senate to refuse the Greek detainees permission to return home [8]. But in general his judgment of Roman policy

[1] XXX 18, 1-7.
[2] XXX 19, 1-13.
[3] XXX 20; cf. XXXII 10 for the Senate's refusal to support Priene.
[4] XXXI 2, 1-7.
[5] XXXI 10.
[6] XXXI 21, 6.
[7] XXXVI 2.
[8] XXX 32; XXXII 3, 14-17; XXXIII 1, 3 - 8, 3; 14, 2.

during those years—formulated, I am inclined to think, at the time rather than superimposed later when he was composing the last ten books—was aloof and cynical, no doubt reflecting the views of Greeks living at Rome—οἱ ἐπιδημοῦντες, as he calls them—and perhaps of his fellow detainees in the towns of southern Etruria.

## V

The harsh assumption that for the Romans wise statesmanship naturally meant putting Roman interests first is continuous from the Third Macedonian War, when he recorded the *nova sapientia* of Q. Marcius Philippus, down to the later years of his detention. It goes with an impatient rejection of Greeks foolish enough to work against Rome. During the years just before his release Polybius' position perhaps improved. He now had considerable freedom of movement. It is not known when he visited Locri, but his journey to Spain, Gaul and North Africa in 151/0 clearly connects with the growing authority of Scipio Aemilianus, whom he accompanied.

This close identification with Scipio's family continues throughout the rest of the period covered by his extended *Histories*. It may help to account for the increasingly pro-Roman character of the later books, especially those covering the years 150 to 146, when Polybius was himself making history in Scipio's camp at Carthage or as mediator in Achaea. This development in his views is expressed less in positive statements of approval of Roman policy than in the violent and even emotional terms in which he discusses the methods and personalities of the enemies of Rome, his hostile contempt for whom surpasses that which he displayed towards the pro-Macedonian parties at the time of the war with Perseus. It is also expressed in his account of the arguments

which, he says, were propounded by the Greeks in discussing the rights and wrongs of Roman action in the Third Punic War—a passage which has been variously interpreted.

Four views are recorded [1]. Some urged that since Carthage had been a constant menace to Rome, and might be again, her destruction was a wise and statesmanlike action (φρονίμως καὶ πραγματικῶς βουλεύσασθαι) designed to secure Roman rule. Others argued that the Roman treatment of Carthage represented a change of policy—already visible in the destruction of the Macedonian kingdom in 168; Rome was following in the footsteps of Athens and Sparta and was likely to end the same way [2]. A third group, also critical of Rome, alleged that she had committed impiety and treachery (ἀσέβημα καὶ παρασπόνδημα) towards Carthage, thus lapsing from standards of honourable warfare, judged against the background of the *iustum bellum*. But this allegation plays straight into the hands of the fourth group, who argued that the Punic *deditio* completely justified the Roman treatment of Carthage, especially as the Carthaginians had broken both the treaty with Masinissa and the obligations incurred in the *deditio* itself. Polybius does not state which (if any) of these views coincides with his own; hence his readers are forced back on speculation. A case can be made for thinking that he accepted the arguments of Rome's critics [3]. In book x, commenting on the failure of the Carthaginians to exploit the situation in Spain after the death of the two Scipios, he remarks [4] that they had acted on the belief that "there is one method by which power should be acquired and another by which it should be

[1] XXXVI 9; see my *Polybius*, 174 n. 112.

[2] He means either that she will become a tyrant or that her empire will be of short duration (cf. my *Polybius*, 175 n. 114).

[3] Cf. K.-E. PETZOLD, *op. cit.*, 62-3.

[4] X 36, 2 sq.

maintained. They had not learnt that those who preserve their supremacy best are those who adhere to the same principles by which they originally established it." The Carthaginians were enemies of Rome (and of the Scipios); but Philip V, an ally of Achaea during the Social War, is condemned in book v for sacking the Aetolian centre at Thermum, on the moral grounds that "good men should not make war on wrongdoers with the object of destroying and exterminating them, but with that of correcting and reforming their errors [1]." This sententious observation should perhaps be seen in the general context of Philip's later "moral deterioration" when these defects were to prove disadvantageous to Achaea. But the views expressed would certainly be in keeping with those of Rome's critics at the time of the Third Punic War. They were moreover views once propounded by the Romans themselves; for, if we can believe Polybius, Flamininus remarked after his victory at Cynoscephalae that the Romans never exterminated their enemies after a single war (as their treatment of Hannibal after Zama demonstrated), and that brave men ought to be hard on their enemies and angry with them while fighting, if beaten courageous and highminded, and if victorious moderate, gentle and humane [2]. Whether the expression of the same sentiments in Diodorus XXXI 3 is from a version of Cato's speech on the Rhodians and whether in that case it derives from Polybius, I leave open; but a similar passage in Diodorus XXIX 31 certainly seems to be Polybian [3].

These passages, taken together, apparently afford strong support for the view that Polybius took sides with Rome's critics over the Third Punic War. Nevertheless, I believe it to be wrong. Three arguments seem to be decisive

[1] V 11, 5.

[2] XVIII 37, 2; 37, 7.

[3] Cf. D. S. XXI 9; he seems fond of the *sententia*.

against it. The first is that although Polybius gives no overt expression of opinion about Roman policy, he sets out the various Greek views in such a way as to indicate clearly which he regarded as decisive. The arguments are arranged chiastically, so that those favouring Rome begin and end the "debate"; and the space allotted to them (in lines of the Teubner text) is, for the first eight lines, for the second fifteen, for the third fifteen but for the fourth and last twenty-eight. This answers the third argument in detail, and I find it hard to believe that it does not represent Polybius' view of the matter [1]. That he gave the other side the last word and twice as much space as he allotted to the view he is supposed to have held himself—this is *prima facie* incredible. The second reason for supposing that Polybius approved the Roman policy towards Carthage is that it had the backing of Scipio Aemilianus, and that Polybius was present throughout at Scipio's headquarters, and shared his experiences when the city fell. Was he all the time condemning the policy to which by his presence he lent not only moral support but also perhaps technical assistance?

Finally Polybius represents the Third Punic War as the most notable event within the period which he regards as one of ταραχὴ καὶ κίνησις (which perhaps recalls the ἀκρισία καὶ ταραχή which Xenophon [2] saw as supervening upon the battle of Mantinea). The main feature of this period, which includes the Spanish War, Andriscus' revolt in Macedonia, and the Achaean War, is that there is no sense in what happened. Events were unforeseen, παράδοξα; policy (in the states opposing Rome) did not obey the rules of reason. Macedonia presents the unbelievable story of a pseudo-

[1] For a similar example see the speeches of the Aetolian and Acarnanian envoys at Sparta in 211; cf. IX 28-39 and my remarks in *Ancient Macedonia* (Salonica 1970), 295-6.

[2] *HG* VII 5, 27.

Philip virtually falling out of the sky (ἀεροπετὴς Φίλιππος) and winning victory after victory. The Macedonians, to whom Rome had brought freedom in place of slavery, rushed to fight for this impostor, who in return exiled, tortured and murdered them in large numbers—an example of heaven-sent insanity (δαιμονοβλάβεια) [1]. In Achaea, disaster took the form of a universal catastrophe, disgraceful and lacking in any of those features which in former disasters had inspired appropriate feelings of consolation and pride: "the whole country was visited by an unparalleled attack of madness, with people flinging themselves into wells and over precipices" [2]. This general madness and demoralisation was such as is scarcely to be met among barbarians, and that Greece did ultimately emerge can only be attributed to the "successful intervention of some kind of smart and ingenious fortune"—who saved the Greeks only by bringing about this downfall with such speed [3].

The men involved in these disreputable incidents were such as one might expect. Diaeus and Critolaus "and all who shared their views" were, one might say, a deliberate selection of the worst men from each city, hateful to the gods and corruptors of the nation [4]; their political naïveté combined with sheer wickedness led the Achaeans to ruin [5]. Similarly at Carthage, Hasdrubal was an empty-headed fool without political or military capacity, flaunting purple robes and full armour, but never realising that Carthage was lost [6]. Pot-bellied and apoplectic of countenance, he was like a fatted ox at a festival, and he gave lavish dinners while his

[1] XXXVI 17, 12-15.
[2] XXXVIII 16, 7.
[3] XXXVIII 18, 8-12.
[4] XXXVIII 10, 8.
[5] XXXVIII 10, 13.
[6] XXXVIII 7, 1.

fellow-citizens were daily dying of famine in hordes [1]. I have mentioned the resemblance to Polybius' comments on the Greeks who earlier had made the mistake of supporting Perseus; but the present remarks are much more extreme and emotional. No one surely can doubt where Polybius' sympathies lay, as between Scipio's Rome and these despicable and insane men who were at this time opposing her.

## VI

If this is accepted, the possibility arises that Polybius had changed his mind about how conquered peoples should be treated when they repaid benefits with breach of faith, crass ingratitude and revolt. The Roman policy exemplified at Carthage and Corinth was that of eliminating dangerous and intransigent enemies. At Carthage (and later at Numantia) its instrument was Scipio himself. The view has been expressed that Polybius formulated such a policy in a lost part of one of his later books, and that a passage in Diodorus XXXII, to which M. Gelzer first drew attention in a famous essay on Scipio Nasica's opposition to the proposal to destroy Carthage, is derived from Polybius [2]. Diodorus here enunciates a doctrine diametrically opposed to that in which Polybius criticised Carthaginian policy in Spain [3]. "Those, he says, whose object it is to attain hegemony over others use courage and intelligence to gain it, moderation and respect for others to extend it widely, and paralysing terror to secure it against attack." He then proceeds to illustrate this principle from Macedonian history, with Philip II's destruction of Olynthus and the razing of

[1] XXXVIII 8, 7.

[2] D. S. XXXII 2 and 4; M. GELZER, *Kleine Schriften* II, 64 sqq.

[3] X 36.

Thebes by Alexander, and from Roman history with the destruction of Corinth, the eradication of Perseus and the obliteration of Carthage and Numantia. Gelzer's view has been widely accepted [1]; and K.-E. Petzold [2] has underlined verbal parallels between this passage in Diodorus and Polybian passages which it appears to echo—though, unlike Gelzer, he draws the conclusion that Polybius was indicating that Rome was bent on a φιλαρχία which would lead to her destruction.

Recently, however, J. Touloumakos [3] has emphasised the fact that the two Greek examples quoted to illustrate the theory—Philip's destruction of Olynthus and Alexander's destruction of Thebes—in fact illustrate it rather badly, since the first was followed by Philip's φιλανθρωπία towards Athens and the second by Alexander's φιλανθρωπία towards the Persians. In accepting Gelzer's attribution of the Diodoran passage to Polybius I had already mentioned [4] that "the three stages—acquisition, extension and securing of empire—are not necessarily envisaged as always following that chronological order." On this view, Alexander's punishment of Thebes could have been seen within a European context, with the winning over of the Persians as something quite separate. However, on further consideration, I am inclined to think that J. Touloumakos must be right and that the examples quoted from Greece are too inept to be the work of Polybius; and it is on the whole unlikely that Diodorus took over the formulation from Polybius and added the Greek examples himself. Moreover, the mention of Numantia is also an obstacle to the view

[1] For references see my *Polybius*, 179 n. 130.

[2] K.-E. Petzold, *op. cit.*, 63.

[3] J. Touloumakos, *Zum Geschichtsbewusstsein der Griechen in der Zeit der römischen Herrschaft* (Göttingen 1971), 28-9 n. 28.

[4] *JRS* 55 (1965), 11.

that Diodorus' source was Polybius, since the *Histories* ended in 145. True, at the time Diodorus was writing, the fates of Carthage and Numantia were closely associated in people's minds as Scipio's two great military achievements, perpetuated indeed in the titles *Africanus* and *Numantinus* [1], so that the addition could have come from Diodorus. But taken together with the Greek examples, it seems to weigh against the attribution to Polybius.

However, the elimination of this passage does not greatly affect the issue. For it seems clear that Polybius approved a Roman policy associated with Scipio Aemilianus more than with any other man (unless it was Aemilius Paullus, the destroyer of Macedonia and Epirus); for Scipio, I need hardly say, was a very different man from the fictional Aemilianus drawn in Cicero's *De re publica* [2]. That Polybius did condemn Scipio's policy I find quite improbable as a hypothesis and I would argue that Polybius accepted the events at Carthage, Corinth, and later Numantia, as perhaps inevitable and certainly not blameworthy manifestations of the evolution of imperial power.

How far his support for Roman policy at this time implies a reversal of his earlier approval of the principle of *parcere subiectis* is perhaps a moot point. On the one hand, although expressed in moral terms in reference to Philip V, that principle was basically utilitarian; it was the policy that gave the best results. But that was true only if one had to go on living with the defeated and governing them. If, however, one decided to *destroy* Carthage or Numantia, to make an end of the Macedonian kingdom, to enslave the

[1] Cf. Plut. *Aem.* 22, 4, Σκιπίων ὁ Καρχηδόνα καὶ Νομαντίαν κατάσκαψας; Val. Max. IV 3, 13; V 3, 2; IX 12, 3.

[2] See H. STRASBURGER, *JRS* 55 (1965), 41 sq.; 52 sq.; *Hermes* 94 (1966), 60-72; J. E. G. ZETZEL, *HSPh* 76 (1972), 173-9; cf. A. ASTIN, *Scipio Aemilianus* (Oxford 1967), 294-306; E. S. GRUEN, *Roman politics and the criminal courts* (Cambridge, Mass., 1968), 17-18.

Epirotes, that was indeed a more ruthless solution, but one perhaps simpler and safer for a dominant power. For, in fact, since 168 Rome's position was new and unprecedented. Hitherto the Carthaginians in Spain, for example, or the Romans themselves after Cynoscephalae, had operated within something approaching a balance of power: now Rome enjoyed virtual supremacy, and the balance of power was dead (as indeed Polybius wrote his *Histories* to demonstrate).

Roman policy at this time was certainly harsh by our standards. But there is no reason to think that Polybius rejected harshness, when it was a question of punishing intransigence or treachery. Standards of harshness vary; and I would remind you of Polybius' criticism of Phylarchus, who had expressed sympathy for Mantinea, and his remark that "nothing more serious befel the Mantineans in their hour of calamity than the pillage of their property and the enslavement of their free population" [1], or his assertion that the ex-tyrant Aristomachus of Argos deserved to be led around the whole Peloponnese and tortured to death as a deterrent spectacle, whereas "despite his abominable character all the harm he suffered was to be drowned in the sea by the officials in command at Cenchreae [2]." Whether Polybius was conscious of any contradiction between Roman policy in 146 and the views he had expressed earlier is another matter. But in this context it is perhaps worth recalling that in his general comments on Roman policy after the Achaean War—a policy in which he was personally much involved—he stresses the fine impression left behind in Greece by the ten commissioners and by Mummius himself [3].

[1] II 58, 12.
[2] II 60, 8.
[3] XXXIX 5, 1; 6, 2.

## VII

I would argue then that from the late years of his detention in Italy and throughout the period down to 146 Polybius grew increasingly sympathetic towards Rome, where Scipio was now a leading figure. But I have still to consider one important fact—his decision sometime after 145 to extend his *Histories* to cover events down to that year, a period of 22 years which was to require another ten books and thereby to add an extra third to his original work. Any discussion of Polybius' position relative to Greece and Rome must take this revision of plan into consideration.

The reasons Polybius alleges for thus extending his *Histories* are rather remarkable. "If, he writes [1], from their success alone we could adequately judge how far states and individuals merit praise or blame, I could here (i.e. at 168/7) bring my narrative to a close... in accordance with the plan set out at the beginning of my work.... But since judgements regarding either victors or vanquished based purely on the actual struggle are by no means final... I must append... an account of the subsequent policy of the conquerors and how they exercised their universal rule, as well as of the various opinions... entertained by the rest about their rulers, and finally I must describe what were the prevailing and dominant tendencies and ambitions of the various peoples in their private and public life.... Contemporaries will thus be enabled to see clearly whether Roman rule is acceptable or the reverse, and future generations whether their government should be considered to have been worthy of praise or admiration or rather of blame."

So the extension of the *Histories* down to 145 is to facilitate passing judgment on Rome—both now, when it is a

[1] III 4, 1 sq.

practical issue, and in the future when it will have become the material of history. K.-E. Petzold [1] has recently argued that the kind of judgments which Polybius expected his readers to pass would resemble the accusations of Roman aggression, and the allegations that the Romans exploited grievances to further their own imperial ends, which are to be found attributed to Greeks in many passages of Polybius (or in Polybian parts of Livy) from the time of the Hannibalic War onwards; and he associates this with an increased sensitiveness in Polybius to moral issues and with the alleged moral deterioration visible at Rome. Concerning this argument I should like to make three points. First, as I have already said, it is certainly true that Polybius admits that from about 171 onwards the Romans exploited Greek quarrels and weaknesses to further their own ends. Their opponents had alleged it earlier: now Polybius admits it. My second point is that there is no reason to suppose that Polybius was more sensitive to moral issues as he grew older than he had been earlier. Book VI, written I would say before 150, lays much stress on ethical factors, and Polybius' criticism of Philip V (of which I quoted an example a few minutes ago) and his discussion of the influence of Aratus, Apelles and Demetrius of Pharos on that king show that he was alert to such matters long before he adopted the revised plan of his *Histories*. Moreover, the question of moral decline had been actively discussed at Rome ever since Cato's censorship of 184, and must have been familiar to Polybius from the time of his arrival there in 167. My third point is that Petzold's theory confuses two separate issues; for I see no reason why the moral decline which Polybius describes—perhaps, incidentally, in somewhat exaggerated colours so as to underline the contrasted abstemiousness of the virtuous young Scipio—need have had

[1] *Op. cit.*, 59 sqq.

anything to do with a growth in Machiavellian policies, nor are there grounds for thinking that Polybius' comments on moral decline imply that he disapproved of the use of ruthless and self-interested politics by Rome.

When he sketches his plan to extend his *Histories* Polybius puts forward an unusual criterion—the acceptability of Roman rule to the subject peoples. The implications of this are far-reaching, for it raises the whole question of the purpose of imperial expansion and how imperial achievement is to be assessed. It was generally assumed that the subjection of other states and the preservation of acquisitions without damage to the imperial power were justification enough in themselves. To judge empire from the point of view of the conquerered was a novel concept indeed. As H. Strasburger observed a few years ago in an important paper on Poseidonius, Polybius propounded this concept, but never in fact made any serious attempt to apply it [1]. In books XXX to XXXIX the matter is slightly complicated by the fact that he divided the twenty-five years between Pydna and the sack of Corinth into two periods—though he did not draw a very clear chronological line of demarcation between them. "The final end achieved by this work", he wrote [2], "will be to learn what was the condition of each people after all had been crushed and brought under Roman domination, down to the disturbed and troubled time (ταραχὴ καὶ κίνησις) that afterwards ensued. About this, he goes on, I was induced to write as if beginning a new work, both because of the importance of the actions and unexpected character of the events it contained, and also because I not only witnessed most of these, but also took part in or actually directed others."

[1] H. STRASBURGER, *art. cit.*, 46 and n. 57.

[2] III 4, 12.

What exactly the time of ταραχὴ καὶ κίνησις included is not wholly clear, since Polybius does not list the events which fall between Pydna and its onset. He does list [1] several events which he associates with the κίνησις; but since these include Ariarathes' expulsion in 158 and the war between Prusias and Attalus in 156-154, one is bound to conclude that he had not sorted out his two periods very clearly. This conclusion is perhaps supported by the fact that a passage which seems most obviously designed to enable his readers to judge the character of Roman imperialism—which is allegedly his purpose in describing the years down to the period of disturbance—is that which records the various Greek views of Roman behaviour in the Third Punic War [2], and that falls clearly *within* the period of disturbance. Insofar as Polybius envisaged a chronological demarcation, it perhaps came where book XXXIV interrupts the narrative between Ol. 156 and 157, and so in 152 B.C. Book XXXIV certainly stands immediately before the books covering the years of Polybius' personal involvement in world affairs (especially if we include his journey to Spain and Africa in 151). They contained the Third Punic War, during which he was with Scipio at Carthage, his voyage of exploration in the Atlantic, and his mediation in Greece after the fall of Corinth. But for the reasons I have given this cannot be pressed very hard; and it may well be that Polybius thought of the period after Pydna as gradually merging into the "time of disturbance" without any very clear line of demarcation.

However, neither the years after Pydna nor the years of disturbance are described and discussed in such a way as to facilitate passing judgment on Rome as an imperial power from the point of view of the defeated. There are, as I have

[1] III 5, 1 sq.
[2] XXXVI 9.

emphasised, several cynical observations about Roman policy, which is influenced by self-interest; but, especially as one comes down to the years from 152 onwards, the defeated states receive virtually no sympathy. Moreover, if one tries to justify Polybius' claim by reference to his comments on the way the Romans received the many embassies which came to Rome from the various Greek states (and these are often quite mordant) there is much more about that in the books dealing with the years *before* Pydna, which contain a very full account of internal factions in Greece, than in books xxx to xxxix, when of course the anti-Roman and even the moderate elements had been mostly eliminated.

It is because of this gap between what Polybius says he is providing in books xxx to xxxix and what he actually does provide that in my recent Sather lectures I threw out the suggestion[1] that his real reason for extending the *Histories* to 145 was not to facilitate passing judgment on Roman rule (as he claims), but rather to enable him to publish important material which he had assembled since 168. Clearly, while he was at Rome Polybius was collecting information and writing and soliciting memoranda, at the same time that he was composing his *Histories*; and I think it is fair to assume that his attitude to Rome at that time was considerably more cynical than it was later when he came to use the material. From about 151 onwards he was caught up in a series of events about which, in retrospect, he had a personal story of interest and importance to tell. He might have turned *this* into a monograph; but against that solution was the fact that it did not conform to the character of a monograph (as the Numantine War did later). On the contrary, these years covered separate and quite disconnected actions—Andriscus' revolt, the destruction of Carthage, the voyage on the outer Ocean, and the Achaean

[1] *Op. cit.*, 182-3.

War and settlement—episodes linked neither causally nor geographically, but only in time ; and the irrational character of many of them made them typical of ταραχὴ καὶ κίνησις. So Polybius decided to add a pendant to his *Histories* ; and that had the additional advantage of enabling him to include the material which he had collected while at Rome. The only difficulty lay in providing a *rationale* for the addition of two decades, which would make sense in the light of the original plan. This, I have suggested, is the real function of the programme which Polybius propounds but never actually fulfils. The main body of the *Histories* was written under the stimulus of an idea, the pendant because Polybius had material urgently needing to be published. The new programme—to enable his readers to pass judgment on Rome—was not perhaps very important— a εὐσχήμων πρόφασις one might say. In fact, the 'period of judging' slides away imperceptibly into the 'period of confusion', and in the very last chapter of the whole work [1], when Polybius is summarising the contents and purpose of his *Histories*, the whole business of 'passing judgment' has slipped out of sight and he simply repeats his original programme, adding the new terminal date of 145.

## VIII

In 145 Polybius stood closer to Rome than ever before. But this did not mean that he was or had been in any sense, politically or ideologically, a 'quisling'. He had a hard realistic sense which led him to judge policies in terms of the possible. He had no sympathy for Demosthenes as against Philip II, and he was apt to make success or failure his criterion (though if one had to go down, like the Aby-

[1] XXXIX 8.

denes, there was something to be said for going down with one's flag flying). Decisions in politics should be based, not on abstract rules, but on the demands of the immediate situation. That was why Polybius opposed his father in 172. This sense of realism (together with less obvious pressures such as his growing intimacy with Scipio, and Scipio's growing influence exercised on his behalf) led him to see collaboration with Rome as the only realistic policy for Carthage, Macedonia or Achaea in 150-145. For the leaders in those countries to have taken a different view strikes him as sheer insanity. But Polybius would never have given the Senate the sort of advice Callicrates gave. As an active politician in Achaea it had seemed only reasonable to take account of the growing acceleration in Roman control over Greece, which Callicrates' evil counsel had helped to bring about; but he would do nothing to speed it up and so hasten the end of Achaean independence. It was only later, at Rome, and as a historian, that he came, in retrospect, to recognise this accelerated control as part of the grand design of Tyche.

In 146 Polybius' influence and mediation brought practical results, and many inscriptions testified to the services he was able to render his country. Of course we have only the official version, and no way of knowing how the many Achaeans who had followed their leaders to defeat in a futile and ill-planned struggle for independence felt about their prosperous and benevolent fellow-countryman who had worked to mitigate their misfortunes—from the victor's camp. One thing worries me a little. Polybius' commitment to the doctrine of "the possible" is no doubt a praiseworthy quality in a statesman—even though the really 'great' statesman is the man who makes his own definition of the possible. But had this commitment perhaps a slightly corrupting effect on Polybius as a historian? With his increasing sympathy for Rome, the successful super-power, goes a

marked lack of sympathy for those who had resisted her. The arguments defending Roman policy against Carthage in the Third Punic War—which, I have argued, Polybius accepted—coincide with those which must have been bandied about in 'hawkish' circles at Rome; they are harsh and legalistic to a fault, and ignore much—for instance the successive decisions favouring Masinissa (which Polybius elsewhere admits [1] were motivated by Roman self-interest), the Numidian provocation and the trickery which led to Carthage being disarmed before the final ultimatum was presented—which the historian surely ought to take into account. The result is a very one-sided assessment of Punic responsibility which certainly does not show Polybius at his most attractive.

## IX

Despite his commitment to Scipio and to Rome, however, Polybius remained primarily an Achaean. Both in his life and in his writing he never wavered in one criterion—what he regarded as the best policy for Achaea. He rather carefully avoids instituting embarrassing comparisons between Achaea and Rome, and this may be one reason why Achaea does not figure among the highly-rated constitutions discussed in book VI. (In parenthesis, I am not persuaded by K.-E. Petzold [2] that the chapters on Achaea in book II were introduced at a late stage in order to contrast a state based on equality and philanthropy—Achaea—and Rome based on power.) Polybius' regard for Achaean advantage colours his judgment at all stages. His early hero is Aratus, campaigning to expel the Macedonians ; but when Antigonus Doson is called in to defeat Cleomenes, he becomes a bene-

[1] XXXI 21, 6.

[2] *Op. cit.*, 25-128 ; see my comments in *JRS* 60 (1970), 252.

factor receiving undying honour and glory. Philip V is commended so long as he listens to Aratus, but having laid hands on Messene he becomes a veritable werewolf. In the clash between Rome and Macedonia Achaea had to look to her own survival: Aristaenus' policy of neglecting oaths to Macedon and switching to Rome has Polybius' full approval. In the early years of the Roman alliance he favoured Philopoemen's policy—collaboration within strict limits and no giving away of freedom before it became absolutely necessary; but under the burden of political responsibility and the pressures of the war with Perseus he recognised the need to define more clearly the Achaean alignment with Rome. Exiled in Rome between 167 and 150, his relations with Achaea were tenuous and broken: policies there developed without reference to him, and on his return he found himself out of sympathy with those in power. To be away on the Atlantic during the Achaean War must have been a relief from the embarrassment of having to choose between his Roman friends and his fellow-countrymen.

After 145 we know virtually nothing of Polybius. Presumably he lived in Achaea when he was not on some journey; but he must have been several times at Rome to meet Scipio and join him and Panaetius in the discussions mentioned by Cicero (assuming Cicero is not dealing in historical fiction). I suspect the *Histories* were in the main finished before he wrote the *Numantine War*: but we cannot be wholly certain. This monograph was probably based on autopsy. We are nowhere told that Polybius was at Numantia, but when Scipio invited all his friends and clients to join him there, Polybius is likely to have been among them. By now he no doubt moved at ease between the worlds of Rome and Achaea, the victors and the vanquished. But, as I have argued above, the original purpose of his *Histories* remained unchanged—despite additions and pretexts for adding them. It was, to explain to the Greek world the causes and course

of Rome's rise to world power. It was intended, in short, as a contribution to co-existence and to the solving of such problems as co-existence created—and these continued to exist if in a less urgent form, even after 146. Indeed, the Mithridatic War was to show that several decades after Polybius' death the lessons he had tried to inculcate had still to be learnt the hard way.

# DISCUSSION

*M. Gabba:* Ringrazio vivamente il Professore Walbank per la sua relazione, chiara, precisa e ricca di problemi. Egli ha preso in esame i temi centrali della storiografia polibiana mostrando l'interdipendenza dello svolgimento dei giudizi polibiani su Roma e la sua politica, della biografia dello storico e della situazione politica romana in sviluppo. Emerge una piuttosto netta contraddizione fra la politica romana difesa da Polibio fin verso il 150 a.C. e quella successiva, caratterizzata da altri atteggiamenti. Polibio sente la necessità di adeguarsi alla nuova situazione, di accettare i nuovi indirizzi politici, ma non sa come giustificarli. I fatti nei quali appaiono i mutati atteggiamenti romani mettono in crisi la capacità polibiana di trovarne le cause. Egli deve ricorrere all'irrazionalità degli avvenimenti: il periodo è di sommovimento e di confusione. Questa « spiegazione » offerta da Polibio è, in certo modo, una propria giustificazione, che, apparentemente, può dimostrare una qualche mancanza di coraggio. È sintomatico che Polibio non sembra abbia dato il promesso giudizio politico-morale su questa nuova fase dell'imperialismo romano, nella quale egli era personalmente compromesso. È difficile la posizione di chi, come Polibio e Flavio Giuseppe, si è messo, pur in buona fede, con la parte dominante, ma non può rinnegare le proprie origini.

*M. Schmitt:* Sie haben grossen Nachdruck auf Polybios' Selbstdarstellung seiner Politik im 3. Makedonischen Krieg gelegt. Es ist freilich möglich, dass er erst sehr viel später, unter dem Eindruck seiner inzwischen gewonnenen Erkenntnisse vom Gang der Geschichte, seine damalige Haltung bewusst oder unbewusst « überarbeitet » hat, dass er sich also nachträglich eine weitschauende, die geschichtliche Entwicklung vorwegnehmende Politik zugeschrieben hat.

Wenn die erhaltenen Teile der Fortsetzung nach Pydna das Programm im zweiten Prooemium nicht erfüllen, so kann das am Zufall der Überlieferung liegen.

*M. Walbank:* I agree with the first point. Polybius may well have represented this policy in the most favourable light and exaggerated the difference between himself and Lycortas. As regards what survives from the years 168-145, I have assumed that the existing excerpts, especially *de sententiis* and *de virtute et vitiis*, are likely not to have omitted anything very important for Roman policy. But clearly we cannot be certain about this.

*M. Pédech:* Avant 168, par tradition familiale et nationale, Polybe est, sinon hostile, du moins méfiant envers Rome. Toutefois, l'accueil des Scipions, la fréquentation de la société romaine, l'admiration pour le régime de Rome et pour sa puissance, lui ont inspiré de la sympathie.

Son jugement sur la politique romaine a donc été un compromis entre ses préventions antérieures et ses sentiments favorables, entre le blâme et la louange, entre le patriotisme achéen et la reconnaissance pour une hospitalité bienveillante.

De là des jugements nuancés, des attitudes mitigées.

1) Il désapprouve la révolte macédonienne, dirigée par Andriscos, et la révolte achéenne de 146, dirigée par Critolaos et Diaios. Il les réprouve parce qu'elles ne peuvent avoir d'autre effet que de ruiner la Grèce. Peut-être aussi son sentiment aristocratique est-il foncièrement hostile à ces révoltes d'origine populaire.

2) Il désapprouve la politique romaine lorsqu'elle intervient dans les affaires intérieures des monarchies hellénistiques, lorsqu'elle soutient Attale contre Eumène de Pergame, Ptolémée Physcon contre Ptolémée VI, le prétendant Alexandre Balas contre le Séleucide Démétrius I. Il se souvient ici de la vieille amitié de la Confédération achéenne avec Pergame et avec

l'Egypte; de même une amitié personnelle l'unissait à Démétrius, qu'il avait fréquenté à Rome. Mais il estimait sans doute aussi que les Etats hellénistiques faisaient un contrepoids utile à la puissance romaine; il éprouvait à leur endroit une véritable solidarité d'Hellène. Enfin, de tempérament conservateur, il prenait le parti de la légitimité royale.

Le signe de ses efforts pour équilibrer l'éloge et le blâme se manifeste: 1° dans le parallèle entre les politiques différentes de Philopoemen et d'Aristainos (XXIV 10-12) ; 2° dans ses jugements nuancés sur l'opportunité et la légitimité de la troisième guerre punique (XXXVI 9-10).

*M. Musti:* Vorrei ricollegarmi a quanto ha detto il professore Pédech sulla disapprovazione, da parte di Polibio, degli interventi romani negli affari interni, cioè dinastici, delle monarchie ellenistiche. Senza entrare nel merito del problema della funzione e dell'importanza che Polibio poteva attribuire alla sopravvivenza dei regni ellenistici, devo dire che l'atteggiamento ora sottolineato dal Pédech sarebbe in armonia con la concezione generale dei rapporti interstatali tra grandi potenze e potenze minori, che Polibio propone, con esplicita teorizzazione, nel brano sui « traditori » del libro XVIII (13-15). Qui l'ideale ellenistico di autonomia è presentato e illustrato in forma negativa, attraverso una discussione sul concetto di tradimento : tradisce non colui che stringe o muta alleanze con re o dinasti, ma colui che provoca l'ingerenza della potenza alleata negli affari e nei conflitti interni del suo stato, a proprio vantaggio e a svantaggio dei suoi avversari politici. L'esemplificazione concreta è più avanti la politica di Callicrate verso Roma (XXIV 8-10). Se la composizione di questi passi è posteriore al 146 a.C., essi confermano la persistenza in Polibio dell'ideale ellenistico di autonomia dopo l'anno della catastrofe di Cartagine e Corinto. Con una certa estensione analogica, si può pensare che Polibio non fosse alieno (anche se non lo diceva espressamente) dal considerare gli Etoli come « traditori » della Grecia, in quanto avevano provocato l'intervento

romano nell' anno 212 a.C. ; tuttavia, con la logica del « fatto compiuto », giudicava dissennata la politica antiromana da essi perseguita dopo la seconda guerra macedonica. Fra i due estremi si colloca la prospettiva polibiana in tema di rapporti tra potenze grandi e minori. Altro è il problema del giudizio di Polibio sull'imperialismo nel suo momento aggressivo e distruttivo : mi sembra che la posizione del professore Walbank possa dopo tutto conciliarsi con la resistenza in Polibio dell'ideale ellenistico di autonomia, riguardo all'assetto interstatale da garantire a cose fatte, cioè a vittoria romana avvenuta, almeno nell'ambito greco.

*M. Momigliano :* I should like to put three questions to Professor Walbank :

1) whether we have a clear notion of the criteria according to which the excerpts were made : we cannot assume *a priori* that the tenth century excerptors were interested in the problem of Roman imperialism ;

2) whether we can form a clear idea of what Polybius thought about the expansion in the West (Spain) : was he aware of the importance which the Roman ruling class obviously attributed to it?

3) whether Polybius could make his own what in book XXXVI he gives as the fourth Greek opinion about the destruction of Carthage—that is that Rome had a sound legal pretext—when he had previously declared that the Romans had decided on the destruction of Carthage long before, and were only looking for the right pretext to win over foreign opinion.

*M. Schmitt :* Die Stelle XXXVI 2, auf die Herr Momigliano anspielt, enthält allerdings weder Beifall für Rom noch Verurteilung Roms ; sie ist moralfrei und spricht nur vom συμφέρον einer guten Kriegsschuldpropaganda.

*M. Walbank:* These are important points and the answers are not easy. The interests of the excerptors can, I suppose, be deduced from the actual content of the surviving excerpts.

*M. Momigliano:* Yes, but more important surely would be a comparison between the excerpts from books I-V and the full text. This, as far as I know, has never been properly done.

*M. Walbank:* That, I agree, would be a very valuable exercise. As regards the West, one is again up against the fragmentary nature of the text. But I have the impression that Polybius was concerned about the West (and about the North, where the legions were so often occupied) only when affairs there involved some person in whom he was interested—Scipio Africanus or Aemilianus. His concept of the Roman conquest of the oecumene was primarily Hellenocentric.

You ask further whether having said that the Romans had already decided upon war long before, Polybius can have made the legalistic defense of Rome his own. I think he could, because in XXXVI 2 he is discussing Roman concern with winning over public opinion whereas in XXXVI 9 he is recording the fact that by their actions the Carthaginians had put themselves inextricably in the wrong. But even if there is an underlying contradiction in Polybius' position, it does not shake my view that he accepted the Roman case—for the reasons I gave.

*M. Marsden:* What I am going to say represents the simple approach of a would-be military historian. Professor Walbank has well observed that Polybius' historical thought may have developed from 167 onwards in various ways. This is most interesting. It is nevertheless notable that in the last chapter of his entire work, referred to and summarized by Professor Walbank, Polybius does not seem to have answered the questions which he set himself at the start, questions clearly presented in the introductions to Books I and III and elsewhere. He asked

himself first: how did Rome win the wars over a period of fifty-three years? Secondly, how did Rome also win the peace, as it were? Through his forty books he inserts many discussions and presentations of major and minor points. For example, he deals with such small and relatively unimportant matters as the difference between the Greek and Roman stakes (χάρακες) for palisades—he thinks the Roman design was better, which naturally has military significance (XVIII 18 ; see P. Pédech, *La méthode historique de Polybe* (Paris 1964), 423). But at no point, not even at the end, was Polybius able to say that Rome won her wars and achieved her dominant position for specific reasons. Does this mean that Polybius could not answer the questions, which he set himself, in a manner that really satisfied him?

I wish to ask if Polybius really gave an account of the reasons why the Romans largely withdrew from the area of Greece soon after Cynoscephalae (197), and again after Thermopylae and Pydna. Did he see problems here and did he seek to answer them?

*M. Walbank:* To the best of my recollection, there is no specific discussion of this point in the surviving fragments.

*M. Nicolet:* A propos du problème soulevé par M. Marsden, ne pourrait-on considérer que la réponse à la question « comment Rome a-t-elle gagné ses victoires? » (qu'on pourrait libeller aussi « comment, même si elle a perdu des batailles, a-t-elle gagné ses guerres? ») est donnée par Polybe essentiellement au livre VI, dans le passage sur la *militia Romana*? Toute sa démonstration ne tend-elle pas à prouver que l'armée romaine est mieux préparée que les autres à saisir la victoire ou à surmonter les défaites? On a trop tendance, me semble-t-il, à oublier que le livre VI ne traite pas seulement de la πολιτεία, mais, d'une façon plus générale, des « mœurs et des coutumes ».

Je voudrais revenir à « Polybe entre Rome et la Grèce », et poser à M. Walbank une question : il placerait volontiers, a-t-il dit, la mort de Polybe en 118. Existe-t-il, à sa connaissance, dans

toute l'œuvre, un passage qui ferait allusion à l'événement diplomatique central de l'année 133, le testament d'Attale, l'annexion de l'Asie, avec les polémiques qu'il a déclenchées à Rome même? Pour ma part, je n'en connais pas. N'y aurait-il pas là un indice chronologique important quant à la date de la rédaction primitive, et même des « repentirs », qui seraient ainsi entièrement antérieurs à l'époque des Gracques? Cela confirmerait l'absence — dont je suis convaincu — de toute allusion aux événements des années 133-132, dans les passages concernant la politique intérieure de Rome.

*M. Walbank:* I know of no reference to or even any hint at the annexation of Asia anywhere in the surviving parts of the *Histories*.

II

## PAUL PÉDECH

# La culture de Polybe et la science de son temps

# LA CULTURE DE POLYBE ET LA SCIENCE DE SON TEMPS

La culture de Polybe est indéniable. Son *Histoire* atteste des lectures nombreuses et variées, ainsi qu'une formation générale dans le domaine de la rhétorique et de l'analyse morale. Si l'on ignore quels ont été ses maîtres de rhétorique et de morale, en revanche les citations de son ouvrage nous renseignent abondamment sur ses lectures. Elles comprennent en premier lieu des historiens : Théopompe, Ephore, Callisthène, Timée, Phylarque, Philinos, Fabius Pictor, ses contemporains Zénon et Antisthène de Rhodes. Il a aussi lu des géographes : Eudoxe de Cnide, Pythéas, Dicéarque, Eratosthène. On peut même supposer qu'il a connu Cratès de Mallos, venu à Rome à peu près à l'époque où il y résidait. Parmi les philosophes, il a connu, au moins partiellement, les œuvres de Platon, d'Aristote, de Théophraste, de Straton le Physicien et de Démétrius de Phalère. Il a même pu rencontrer et entendre à Rome les trois philosophes de l'ambassade athénienne de 155 : le stoïcien Diogène de Séleucie, le péripatéticien Critolaos, et Carnéade, de la Nouvelle Académie. Il est vraisemblable qu'il avait puisé la plus grande partie de ses lectures dans la bibliothèque du roi Persée, que Paul-Emile, après sa victoire sur la Macédoine, avait fait transporter à Rome pour ses fils. Polybe (XXXI 23, 4) dit qu'un prêt de livres fut à l'origine de l'amitié qui le lia à ces jeunes gens, Fabius Maximus et Scipion Emilien. Il est probable qu'en cette circonstance Polybe fut l'emprunteur.

Aucun de ces auteurs, si l'on excepte les Rhodiens Zénon et Antisthène, n'est vraiment le contemporain de Polybe. Pourtant il est légitime d'affirmer qu'ils appartiennent à la science de son temps. Ephore et Théopompe jouissaient d'une réputation incontestée depuis le IV^e^ siècle, et elle était

encore solide au temps du rhéteur Hermogène et de Philostrate, c'est-à-dire à l'époque des Antonins et des Sévères. L'immense érudition de Timée, l'étendue de ses recherches sur les antiquités de la Sicile et de l'Italie offraient une source inépuisable aux premiers historiens latins, contemporains de Polybe ; les *Origines* de Caton lui ont fait un grand nombre d'emprunts. Il est probable que Callisthène était, à Rome, le mieux connu et le plus lu des historiens d'Alexandre; car Cicéron, un siècle après Polybe, le mentionne plus d'une fois. Des géographes, Eratosthène était presque le contemporain de Polybe, puisqu'il est mort vers 194 ; en tout cas, ses travaux représentaient alors le dernier état de la science géographique. Par Eratosthène, Polybe remontait à ses prédécesseurs dans la géographie, Dicéarque et Eudoxe, et à Pythéas, dont Eratosthène avait tiré ses informations sur l'Europe du nord-ouest.

Après ce recensement des lectures de Polybe, qui découvre en même temps un aspect des connaissances de son temps, surtout dans le milieu romain, où il a conçu et élaboré son *Histoire*, il convient d'étudier ce qu'il doit au savoir contemporain, quelle attitude il a prise envers lui et de quelles idées il s'est inspiré.

Nous distinguerons quatre domaines dans lesquels Polybe a manifestement subi l'influence de la science de son temps et pris une position personnelle à son égard, à savoir : l'esprit critique, l'analyse psychologique, la technique chronologique et les problèmes géographiques.

## I. L'esprit critique

Vis-à-vis des auteurs, anciens ou récents, Polybe adopte d'abord une attitude critique. Son *Histoire* est parsemée de morceaux de polémique, et même son livre XII est entièrement consacré à l'examen critique de ses devanciers. Sans

doute avait-il une tournure d'esprit portée à la discussion; mais l'esprit de l'époque favorisait encore et aiguisait cette tendance naturelle. C'était, en effet, un temps de controverses, où l'on se plaisait à remettre en question les connaissances et les idées antérieures. En philosophie, Carnéade soumettait à la réfutation d'une dialectique impitoyable l'ensemble des doctrines stoïciennes : théorie de la connaissance, preuves de l'existence des dieux, conception de la fatalité du cours des choses (εἱμαρμένη), théorie de la finalité providentielle du monde, croyance à la divination. Pendant son ambassade à Rome, Carnéade donna des conférences où il critiquait la notion de justice naturelle en la réduisant à l'utilité et à des conventions sociales arbitrairement établies. L'école stoïcienne elle-même soumettait à une revision nuancée les théories absolues de Chrysippe ; Diogène de Séleucie, le collègue d'ambassade de Carnéade, les tempérait fortement de platonisme. Panétius, qui fut l'ami de Scipion Emilien et de Polybe, n'admettait plus, entre autres choses, que les passions fussent de simples jugements, que l'âme assumât toutes les fonctions de l'être humain, que le sage pût atteindre l'apathie totale. Bref, une critique approfondie renouvelait et, sur nombre de points, rejetait la philosophie du siècle précédent.

Il en était de même en géographie. L'astronome Hipparque, qui travaillait à Rhodes entre 162 et 128, écrivait un ouvrage pour contester les calculs géodésiques d'Eratosthène, en exigeant un système cartographique exclusivement fondé sur l'observation astronomique. Eratosthène lui-même avait déjà revisé les conceptions géographiques de ses prédécesseurs. Il est improbable que Polybe ait eu connaissance des travaux d'Hipparque [1]. Mais ce qui importe

[1] Il semble cependant que Polybe a connu un ouvrage du mathématicien et astronome Attale de Rhodes, contemporain d'Hipparque, ainsi qu'il ressort de Plb. IX 15, commenté par Th. Büttner-Wobst, Studien zu Polybios, *Klio* 5 (1905), 99-100.

ici n'est pas l'influence directe d'Hipparque sur Polybe, c'est l'esprit du temps qui, porté à la controverse, les a également influencés tous les deux. Polybe a longuement et âprement critiqué Timée ; mais, avant lui, Polémon le Périégète, vers 190, avait écrit au moins douze livres de remarques critiques contre Timée.

En rhétorique, Polybe assistait à une réaction contre la manière isocratique dont Timée était tout imprégné et contre les exubérances de l'asianisme. Les philosophes mènent l'attaque. Critolaos considérait l'éloquence comme un pur exercice sans bénéfice moral ; son collègue d'ambassade Diogène était aussi dédaigneux. Le témoignage de Polybe lui-même (XII 25 i, 5) atteste que l'usage abusif et scolastique des discours dans les livres d'histoire avait discrédité nombre d'historiens.

En histoire, nous n'avons pas assez de textes du temps de Polybe pour dire avec précision quelle place y tenait la polémique. Mais on a toutes les raisons de penser que Timée, qui était un censeur impitoyable et chicanier de ses prédécesseurs et dont le prestige scientifique était grand, avait servi de modèle et inspiré une tradition. Polybe, en l'attaquant, n'a fait que l'imiter, et ses jugements critiques sur les historiens du passé ou de son temps procèdent de la même méthode et du même esprit de discussion.

Aussi l'*Histoire* de Polybe abonde-t-elle en polémiques. A Philinos d'Agrigente, historien de la première guerre punique, il reproche sa partialité en faveur des Carthaginois ; à Fabius Pictor, à l'inverse, son parti pris en faveur des Romains et un exposé inexact des causes de la deuxième guerre punique [1]. Il relève chez Ephore l'incompétence en matière de tactique militaire et de description des batailles. Il examine longuement le récit de la bataille d'Issos chez Callisthène et y découvre plusieurs erreurs et invraisem-

[1] I 14-15 ; III 8.

blances [1]. Chez Phylarque, historien de Cléomène, il condamne l'abus du pathétique et du théâtral dans le récit, la partialité et diverses erreurs [2]. A Théopompe, historien considérable dont le prestige est resté grand jusqu'à la fin du monde antique, il adresse une série de reproches : il ignore la tactique militaire ; il raconte des fables invraisemblables ; il dénigre injustement Philippe de Macédoine et ses compagnons ; enfin la conception générale de ses ouvrages est critiquable : il a délaissé l'histoire de la Grèce à partir de la bataille de Leuctres pour passer à celle de Philippe, c'est-à-dire transféré l'intérêt du récit de la nation à un individu et créé une lacune dans la continuité des événements [3]. Nous ne nous étendrons pas sur les critiques de Polybe envers Timée ; elles remplissent la plus grande partie de son livre XII et consistent essentiellement à relever un certain nombre d'erreurs, l'acrimonie et la malveillance de Timée dans sa polémique et la composition de discours d'une rhétorique artificielle et puérile.

L'esprit critique de Polybe est toujours en éveil. Il écrit à l'historien Zénon de Rhodes une lettre pour lui signaler une erreur topographique [4]. Son éducation et sa carrière d'homme politique et de chef militaire ne le prédisposaient guère à une pareille attitude littéraire. Il faut nécessairement qu'elle lui ait été inspirée à la fois par la fréquentation des auteurs qui usaient de cette méthode et par l'esprit de son siècle, qui remettait couramment en cause les connaissances

[1] XII 25 f 1 ; 17-22. Voir le commentaire de ce dernier passage dans mon édition du livre XII de Polybe (Paris 1961), 114-5.

[2] II 56-63. Voir l'introduction à mon édition du livre II de Polybe (Paris 1970), 21-5.

[3] XII 25 f, 6 ; XVI 12, 7 ; VIII 9-11, 2. La critique de Polybe est fort injuste, car Théopompe avait composé deux ouvrages distincts : les *Helléniques* et les *Philippiques*. Il avait donc incontestablement le droit de négliger l'intervalle entre la bataille de Leuctres et l'avènement de Philippe (371-359).

[4] XVI 20, 5.

de l'âge antérieur. L'inaction forcée de son exil à Rome et les réflexions sur son nouveau métier d'historien l'ont conduit à cette démarche intellectuelle.

## II. L'analyse psychologique

Pour dépeindre les caractères des hommes, noter leurs qualités et leurs défauts, traduire les pensées et les sentiments, Polybe dispose d'un abondant vocabulaire de notions psychologiques. On dénombre dans son œuvre plus de 200 termes de ce genre. Sans doute certains ont-ils été déjà employés par les historiens antérieurs, Thucydide et Xénophon, comme ἀνδραγαθία « bravoure » ; ἀπόνοια « désespoir » ; βλάκεια « mollesse » ; γενναιότης « noblesse » ; ἐγκράτεια « maîtrise de soi » ; ἔκπληξις « épouvante » ; εὐψυχία « courage » ; κατάπληξις « stupeur » ; μετάνοια « regret » ; φιλονεικία « jalousie ». Cette énumération n'est qu'un choix dans une liste beaucoup plus longue. D'autres termes n'apparaissent qu'à partir d'Aristote et de Théophraste, dont les travaux ont apporté une contribution importante à l'analyse morale. Par exemple : ἀρέσκεια « obséquiosité » ; ἀσυνήθεια « manque d'habitude » ; δεισιδαιμονία « superstition » ; δυσελπιστία « pessimisme » ; ἐνέργεια « activité » ; ὀψιμαθία « pédantisme » ; φιλαρχία « ambition ».

Ces mots, au temps où écrivait Polybe, appartenaient à la langue grecque depuis près de deux siècles. Mais d'autres étaient plus récents ; ils avaient été forgés et introduits par les stoïciens, notamment par Chrysippe, dont l'œuvre morale était encyclopédique et qui écrivait un siècle avant Polybe. Nous avons relevé quatorze termes créés par les stoïciens et passés dans le vocabulaire de Polybe : ἀκαταστασία « instabilité du caractère » ; ἀλογιστία « déraison » ; ἀποδοχή « assentiment » ; αὐστηρία « sévérité de mœurs » ; ἀφέλεια « naïveté » ; ἀψικορία « dégoût » ; εὐχαριστία « gratitude » ; κενοδοξία « va-

nité » ; νουνέχεια « sagacité » ; πρόληψις « prévention » ; προσκοπή « inimitié » ; συμφρόνησις « consentement » ; φιλοδοξία « amour de la gloire » ; φιλοζωΐα « lâche attachement à la vie » [1]. Il serait téméraire d'affirmer que Polybe a emprunté ces vocables à des ouvrages de philosophie stoïcienne. Il est plus vraisemblable que ces mots étaient entrés dans le langage usuel d'une élite cultivée qui s'intéressait à la philosophie et aux définitions psychologiques. Des termes qui servent à désigner l'instabilité du caractère, la sagacité, le lâche attachement à la vie, etc., traduisent des préoccupations nouvelles et un approfondissement des études de psychologie.

Mais ce qui ouvre les perspectives les plus intéressantes, et sans doute aussi les plus mystérieuses, c'est la liste des termes qui appartiennent en propre au vocabulaire psychologique de Polybe, qu'on ne trouve pas avant lui et qui reparaissent dans la langue tardive, en particulier chez Plutarque. Nous avons dénombré trente-neuf termes dans cette catégorie, et ce recensement n'est sans doute pas exhaustif. Il serait trop long de les énumérer ici. Nous nous contenterons de présenter quelques exemples, en soulignant le caractère expressif et nuancé de chacun. Ainsi, ἀδικοδοξία est la réputation obtenue par des moyens iniques [2]. L'ἀντιπαραγωγή désigne, au propre, la charge en tenaille contre l'ennemi, et, au figuré, l'aversion, l'inimitié [3]. Κακοζηλωσία est un zèle intempestif, l'empressement mal placé de celui qui veut se faire bien voir [4]. Ἐθελοκάκησις est la volonté de faire du mal, la malveillance, à la limite le sabotage d'une entreprise [5]. Περικάκησις désigne le climat d'hostilité qui

[1] Cf. H. von ARNIM, *Stoicorum veterum fragmenta* IV (Lipsiae 1924), Indices.

[2] XXII 17, 7 ; fr. 95. La traduction de A. MAUERSBERGER, *Polybios-Lexikon*, s.v. (unberechtigte Selbsteinschätzung) ne paraît pas juste.

[3] X 37, 2 ; XXX 13, 7 ; cf. IX 3, 10.

[4] X 22, 10.

[5] III 68, 10 ; V 5, 10.

règne autour de quelqu'un [1]. Dans le même ordre d'idées κακεντρέχεια est l'insinuation adroite d'une méchanceté, d'une calomnie [2]. Φρονηματισμός, l'orgueil, la présomption, est un intensif de φρόνημα [3]. D'autres mots sont pittoresquement imagés. Ὀλιγοπονία et φυγοπονία expriment la paresse avec des nuances différentes, le premier le goût du moindre effort, le second la fuite éperdue devant la fatigue [4] ; un certain humour n'est pas absent de ces formations nominales. Retenons enfin trois mots du même style : συμπεριφορά, qui est l'assiduité auprès de quelqu'un pour lui faire cortège, auprès d'un souverain pour lui faire sa cour ; ἀθυρογλωττία, qui est littéralement le babillage de celui dont la langue n'a pas de fermeture ; et δοξοφαγία, qui est l'ambition des démagogues tournant à la voracité [5].

Ces termes et les autres que nous n'avons pas cités sont-ils des créations de Polybe ? Il est difficile de l'admettre, car son style ne se distingue pas par la hardiesse et l'originalité ; il s'efforce au contraire de rester conforme à la fois au langage administratif, à la langue littéraire et à l'usage courant. S'il emploie, et fréquemment, un mot comme διάληψις au sens d'*opinion*, de *jugement*, alors qu'il signifie seulement *ramification* ou *division* chez Aristote, c'est qu'il y est autorisé par la signification que ce mot a prise de son temps. De plus, certains termes qui apparaissent chez lui pour la première fois se retrouvent un peu plus tard chez Diodore, Denys d'Halicarnasse et Plutarque [6]. Il faut donc en conclure que seule la perte de textes contemporains a

[1] I 85, 2. Cette interprétation me paraît préférable à celle de Bailly (découragement, désespoir) : les mercenaires, assiégés et affamés, sont prêts à massacrer leurs chefs.

[2] IV 87, 4.

[3] Fr. 235.

[4] XVI 28, 3 ; III 79, 4.

[5] V 26, 15 ; VIII 10, 1 ; VI 9, 7.

[6] Mentionnons ἀθεσία (Diodore); ἀγεννία, ἀναγωγία, συμπεριφορά (Plutarque).

isolé ces mots chez Polybe et qu'en réalité il les doit aux moralistes et aux psychologues de son temps et aux raffinements de leurs analyses.

La philosophie du temps a influé encore sur le principe fondamental de la psychologie de Polybe : la structure dualiste de l'âme, composée de deux éléments, le rationnel et l'irrationnel, le λογικόν et l'ἄλογος, le λογισμός et le θυμός. La psychologie stoïcienne, qui est celle que nous connaissons le mieux au siècle de Polybe, n'a pas de doctrine immuable sur ce point. La doctrine de Chrysippe est résolument moniste et intellectualiste. L'âme n'est constituée que d'un seul principe : le *logos*, à côté duquel il n'existe aucune faculté indépendante. Chrysippe nie l'existence de l'irrationnel : les passions sont des modalités du *logos*, qui, dans un état morbide et anormal, donne son assentiment à de fausses représentations et s'abandonne à des jugements erronés. Le *logique* et l'*illogique* sont des facultés inséparables dans l'âme comme dans le miel la douceur et la fluidité. Mais d'autres stoïciens professaient une théorie moins absolue. Ainsi, avant Chrysippe, Cléanthe admettait une division tripartite, reprise de Platon : λογιστικόν, θυμοειδές et ἐπιθυμητικόν. Et Panétius, qui fut le contemporain et l'ami de Polybe, distinguait deux facultés : la raison (λόγος) et la passion (ὁρμή). On ne saurait dire que Polybe ait emprunté sa conception à Panétius, qui était sensiblement plus jeune que lui, ni qu'il ait adhéré à la doctrine stoïcienne. Cette explication dualiste de l'âme appartenait au fonds commun de la psychologie de son temps, sans être la propriété d'aucune école philosophique.

Ce qu'il convient de souligner, c'est la place importante qu'il lui fait dans son *Histoire*. Ses personnages, souverains ou généraux, appartiennent à la catégorie du rationnel ou à celle de l'irrationnel suivant que leurs décisions et leurs actes sont inspirés par la raison et le jugement ou par la passion

et l'irréflexion. Hannibal et Scipion sont du type rationnel, Philippe et Persée du type irrationnel. C'est dans cette double perspective que Polybe explique et juge leur activité et leur rôle historique : ils agissent κατὰ λόγον ou ἀλόγως.

L'usage de la raison comme règle de conduite faisait partie des idées du temps. Plutarque [1] nous a conservé le souvenir d'une polémique qui opposa Carnéade au stoïcien Antipatros de Tarse. Celui-ci soutenait (ainsi que son contemporain Diogène de Babylone, stoïcien lui aussi) [2] que l'essence du bien était le choix *raisonné* de ce qui est conforme à la nature. On lui objectait que raisonner juste dans le choix des éléments qui servent à bien raisonner ne saurait être une fin en soi, donc qu'un choix raisonné devait avoir une autre fin que lui-même, par exemple des choses bonnes et utiles, situées hors du choix. Certes Polybe ne s'est pas mêlé à ces discussions subtiles ; mais le prix qu'il attache au choix raisonné dans les actes politiques et les opérations militaires nous renvoie un écho certain des préoccupations qui agitaient les esprits cultivés de son temps, intéressés par tous les problèmes philosophiques.

## III. La technique chronologique

La chronologie de Polybe repose sur le comput des olympiades divisées en quatre années et sur un système de synchronismes. Il a réglé la composition de son *Histoire*, à partir du livre VII, sur cette disposition chronologique : chaque livre traite soit une olympiade entière, soit seulement deux années ou même une seule année d'olympiade, selon l'importance du sujet [3].

[1] *De comm. not.* 27, 1072 A sq.

[2] Stob., *Eclogae* II 75, 11 ; Diog. Laert. VIII 88.

[3] Voir l'étude fondamentale de H. Nissen, Die Œkonomie der Geschichte des Polybios, *RhM* 26 (1871), 241-82.

Ce système de datation n'est pas de son invention. Il remonte à Timée et à Eratosthène. Le premier en a été l'initiateur ; le second l'a perfectionné.

C'est Polybe lui-même (XII 11, 1) qui nous apprend que Timée confrontait depuis l'origine la liste des éphores spartiates, celle des archontes athéniens, celle des prêtresses d'Argos et celle des olympioniques. Il avait aussi composé des *Olympioniques*, dont nous ne savons rien. On peut seulement supposer que c'était un travail préparatoire à son grand ouvrage d'histoire. Il appliquait dans ce dernier ses principes de chronologie, indiquant en tête du récit annuel les noms de l'archonte et de l'éphore éponymes, tous les quatre ans le numéro de l'olympiade et le nom du vainqueur à la course du stade (olympionique) qui l'accompagnait ordinairement [1] ; enfin l'année du règne des rois de Sparte et du sacerdoce de la prêtresse d'Argos. Il établissait ainsi un ordre annalistique minutieux, qui lui permettait de relever ou de calculer des concordances entre des événements ayant eu lieu dans des pays différents. Il aboutissait ainsi à des synchronismes : par exemple, il plaçait dans la même année la fondation de Rome et celle de Carthage, la naissance d'Euripide et la bataille de Salamine. Il notait aussi des intervalles entre des événements importants : 417 ans entre la prise de Troie et la première olympiade (776/5), 820 ans entre le retour des Héraclides et le passage d'Alexandre en Asie (1154-334).

La méthode de Timée a été décisive pour introduire le comput olympique dans la chronologie historique. Elle a exercé une grande influence sur les chronographes alexandrins, en particulier sur Eratosthène, qui est l'auteur et d'*Olympioniques* et de *Chronographies*. Les premières paraissent avoir été un répertoire des olympiades, sous chacune desquelles étaient mentionnés les vainqueurs olympiques et les

[1] On verra un exemple de cette technique dans la *Chronique d'Oxyrhynchos* (*POxy* 12) (F. JACOBY, *FGrH* 255).

principaux événements de la période quadriennale. Mais les *Chronographies* ont plus d'importance pour la présente étude : c'était à la fois un exposé de règles chronologiques et une table élaborée suivant ces mêmes règles. Il en reste une liste de dates-repères qui nous a été transmise par Clément d'Alexandrie [1] : on y relève deux dates-repères, la prise de Troie et le retour des Héraclides, qui figuraient déjà chez Timée [2].

La datation par olympiades s'est propagée chez les annalistes latins : ainsi Fabius Pictor datait la fondation de Rome de la 1re année de la 8e olympiade, et Cincius Alimentus de la 4e année de la 12e olympiade [3]. Il en résulte qu'au second siècle l'olympiade était déjà divisée en quatre années qui serraient davantage la date d'un événement. Ce supplément de précision était dû sans doute à Eratosthène, qui comptait par années égyptiennes de 365 jours. De plus, le nom de l'olympionique, indifférent à la culture latine, était supprimé.

L'influence d'Eratosthène sur Polybe est manifeste, quand nous voyons qu'il date la prise de Rome de 387/6 par référence à la bataille d'Aigos Potamos et à la bataille de Leuctres, deux événements-repères qui figurent dans la liste canonique citée par Clément d'Alexandrie : il note que les Gaulois ont pris Rome dix-huit ans après la bataille d'Aigos Potamos et seize ans avant la bataille de Leuctres [4]. A ces données il a ajouté un synchronisme : c'était l'année du traité d'Antalcidas et de la prise de Rhégion par Denys de Syracuse. Ce synchronisme a vraisemblablement Timée pour origine. Quant au procédé de datation par intervalles entre les événements, il est conforme à la méthode d'Eratosthène. On le retrouve

[1] Clem. Alex. *Str.* I 138, 1-3.
[2] Clem. Alex. *Str.* I 139, 4.
[3] Dion. Hal. I 74, 1.
[4] I 6, 1.

qui sert à dater la chute des rois de Rome et l'institution des premiers consuls : la date-repère est cette fois l'invasion de Xerxès en Grèce, qui est aussi l'une des dates-repères de la liste d'Eratosthène [1].

Comme Fabius Pictor, Cincius Alimentus et Caton, Polybe s'est préoccupé de déterminer la date de la fondation de Rome. Il la fixait à Ol. 7.2 (751/0) [2]. Or, d'après Solin, Q. Lutatius Catulus et Cornélius Népos étaient arrivés à la même date, qu'ils avaient trouvée aussi chez Eratosthène [3]. Lutatius (consul en 102) avait probablement puisé son renseignement chez Polybe. On est donc fondé à penser que Polybe utilisait ici encore la méthode d'Eratosthène. Caton, son contemporain, datait, lui, la fondation de Rome de quatre cent trente-deux ans après la prise de Troie, date correspondant selon Denys d'Halicarnasse à Ol. 7.1 (752/1) [4]. On trouve ici non seulement un événement-repère de la liste d'Eratosthène — la prise de Troie — mais encore une concordance parfaite dans les chiffres entre Eratosthène et Caton : quatre cent trente-deux ans avant l'année 752/1 (Ol. 7.1) nous conduisent à l'année 1184/3, qui est la date de la prise de Troie selon Eratosthène. Il y a cependant une divergence d'une année entre la date de Polybe et celle de Caton. On peut l'expliquer par une interprétation différente du nombre 432 : il peut signifier la quatre cent trente-deuxième année, c'est-à-dire 752/1, et c'est l'interprétation de Caton, ou bien « au bout de quatre cent trente-deux années », c'est-à-dire la quatre cent trente-troisième (751/0), et c'est l'interprétation de Polybe, pour qui les deux événements, la prise de Troie et la fondation de Rome, comptent chacun pour une année. Dans tous les cas la coïncidence de la chronologie de Polybe

[1] III 22, 1. Même date-repère (l'invasion de Xerxès) : VI 11, 1.

[2] VI 11 a, 2.

[3] Sol. I 27.

[4] Dion. Hal. I 74, 3.

avec les dates-repères de la liste canonique d'Eratosthène atteste, d'une manière sûre, la dette de Polybe envers le chronographe alexandrin.

## IV. Les problèmes géographiques

La géographie est le domaine où la science contemporaine a le plus fortement retenu l'intérêt de Polybe et l'a orienté le plus résolument vers les problèmes et les controverses de l'actualité. En passant de l'histoire à la géographie et en incorporant l'une à l'autre, il a suivi la tradition qui dérive d'Hérodote et d'Ephore. Comme lui Hérodote avait pris position face à la géographie de son temps, celle des Ioniens. Polybe a abordé cinq questions discutées par ses contemporains : la géographie homérique, l'océanographie, l'extension de l'*oikouménê*, la vie sous l'Equateur et la figure du Bassin méditerranéen.

Homère passait aux yeux des Grecs pour le premier géographe, et ses commentateurs découvraient dans ses poèmes, en particulier dans l'*Odyssée*, des connaissances étendues et même inattendues. Au temps de Polybe, Cratès de Mallos était le plus déterminé de ses admirateurs et Hipparque tenait Homère pour le fondateur de la géographie [1]. Mais il y avait des adversaires résolus qui, comme Eratosthène et Aristarque, considéraient la géographie homérique comme un assemblage de pures fictions, sans aucun fondement dans la réalité. La localisation des voyages d'Ulysse était surtout un sujet de controverses. Cratès les situait au-delà des Colonnes d'Hercule, dans la Grande Mer, qu'il identifiait avec l'Océan d'Homère ; Aristarque les maintenait dans la Méditerranée. Eratosthène ironisait en disant qu'on trouverait le théâtre des voyages d'Ulysse lorsqu'on aurait décou-

[1] Strab. I 1, 2, p. 2.

vert celui qui avait cousu l'outre d'Eole ; s'il admettait qu'Homère connaissait bien la Grèce, il lui déniait la connaissance des pays lointains, faute de l'expérience des longs voyages et de la navigation au long cours [1].

Polybe a pris une position moyenne dans ce débat. Il ne pense pas qu'Homère a inventé de toutes pièces ; il a seulement revêtu de fictions un fonds de réalités : par exemple, le mythe de Scylla, ce monstre qui dévore les animaux marins, est une transposition de la voracité des espadons ou galéotes qui abondent au cap Scyllaeum, en Calabre, et qui se nourrissent de poissons. Eole, le maître des vents, n'est pas un personnage imaginaire ; d'après Polybe, ce serait un homme des anciens âges qui habitait les parages de la Sicile et qui renseignait les navigateurs sur le régime des vents ; par la suite on l'aurait divinisé. La géographie d'Homère repose donc sur un fondement réel. De même, Cratès en expliquait certains épisodes à la lumière des découvertes de Pythéas : il plaçait le pays des Lestrygons et celui des Cimmériens dans les latitudes du grand Nord, que le navigateur avait décrites [2].

Cependant, tandis que Cratès transportait les aventures d'Ulysse dans l'océan Atlantique, suivant une théorie dite de l'*exocéanisme*, Polybe les confinait dans les parages de la Sicile et de l'Italie, en alléguant qu'il est impossible d'aller du cap Malée aux Colonnes d'Hercule en neuf jours de navigation, comme le prétend Homère (*Od.* IX 82) [3].

Polybe a tenté d'expliquer les courants des détroits pontiques, du détroit de Kertch (Bosphore cimmérien) et du Bosphore : il croit que les eaux des mers sont refoulées par les dépôts entraînés par les fleuves, et il en déduit que la mer d'Azov et la mer Noire finiront par être comblées par

[1] Strab. I 2, 15, p. 23 sq. ; VII 3, 6, p. 298.

[2] Gem. *Elementa astronomiae* VI 10-16.

[3] XXXIV 4.

ces dépôts [1]. Straton le Physicien avait proposé une explication analogue quoique un peu différente [2]. Mais Straton écrivait au IIIe siècle, plus de cent ans avant Polybe. S'il est impossible de nommer un auteur contemporain qui ait expressément traité de cette question, on sait qu'Hipparque avait étudié la question des courants du Bosphore. On peut donc conclure que Polybe a abordé un problème d'actualité.

La croisière de Pythéas dans la mer du Nord, la découverte d'une grande partie de l'Inde jusqu'à Ceylan sous Alexandre et ses successeurs, et les explorations ordonnées par les Ptolémées au Soudan et en Ethiopie avaient reculé les limites du monde connu et posé le problème de son extension au nord-ouest et au sud-est. Eratosthène reprenait les données de Pythéas sur les îles britanniques et sur Thulé située sous le cercle polaire. Mégasthène avait été le premier à mentionner Ceylan sous le nom de Taprobane, île mystérieuse dont Hipparque supposait qu'elle pouvait être le commencement d'un autre continent [3]. Ces problèmes n'ont pas échappé à Polybe. Il reproche à Eratosthène d'avoir ajouté foi aux informations de Pythéas ; il nie l'existence d'une grande île britannique de 40 000 stades de tour, l'existence de Thulé et de la « mer figée », là où la terre, l'air et l'eau seraient amalgamés dans un mélange visqueux semblable aux méduses [4]. Il donne pour raison qu'il est invraisemblable qu'un simple particulier, dépourvu de ressources, ait pu parcourir des distances si considérables sur le littoral septentrional de l'Europe. Il supprime ainsi l'immense acquisition que Pythéas avait apportée au savoir géographique, et cette négation est un recul.

Il se montre plus prudent sur l'hypothèse d'un continent austral qui relierait l'Asie à l'Afrique par le sud. Cette hypo-

[1] IV 39-42.
[2] Strab. I 3, 4, p. 49.
[3] Mela III 7, 7.
[4] XXXIV 5.

thèse a été, beaucoup plus tard, adoptée par Marin de Tyr et Ptolémée, qui en vinrent à concevoir l'océan Indien comme une mer fermée. Mais Polybe déclare qu'on n'a, de son temps, aucune certitude sur ce point [1]. Cette question était donc déjà posée : Polybe et Hipparque nous en renvoient l'écho simultané. Il est curieux de la trouver dès cette époque.

Les explorateurs envoyés par les Ptolémées avaient poussé jusqu'au-delà de Méroé, au voisinage de Chandi, à mi-chemin entre le tropique et l'équateur. Ils avaient atteint aussi le massif Ethiopien, dont l'existence était confirmée, d'autre part, par les navigateurs qui avaient longé la côte orientale de l'Afrique jusqu'au pays de la Cannelle (la côte des Somalis). Ces diverses explorations avaient posé aux géographes la question de savoir si la vie était possible dans la zone équatoriale à cause de la chaleur et si cette région était habitée. Agatharchidès de Cnide, géographe d'Alexandrie et contemporain de Polybe, niait qu'elle fût habitable. Au contraire, Eratosthène et Panétius affirmaient qu'elle était habitable. Polybe, se mêlant à la controverse, se rangeait à ce dernier avis. Il invoquait deux arguments : le premier, que le soleil demeurait moins longtemps au-dessus de l'équateur que dans la zone tropicale qui, elle, était habitée ; donc l'équateur recevait moins de chaleur que le tropique ; le second argument, c'est que la région équatoriale contenait de hautes montagnes qui arrêtaient les nuages venus du nord et précipitaient les pluies [2] ; d'où une humidité qui tempérait le climat.

Eratosthène avait essayé d'établir la carte du monde par la méthode dite des *sphragides*. C'étaient des figures géométriques délimitées par des accidents naturels (montagnes, fleuves) ou par des lignes conventionnelles et destinées à

[1] III 38, 1-3.

[2] XXXIV 1, 7-13 ; 16.

dessiner la figure de l'*oikouménê*. Cette méthode n'a pas été sans influence sur Polybe, qui, on l'a vu, connaissait les travaux d'Eratosthène.

Il l'applique à la représentation de l'Italie, dont il inscrit la forme dans un triangle qui a pour sommets Marseille, le cap Cocynthos (Punta di Stilo, à l'extrémité du Bruttium) et le fond de l'Adriatique (II 14, 4-6). A l'intérieur de ce triangle il en détermine un second, qui représente la Gaule cisalpine et qui a pour côtés la chaîne des Alpes, de Marseille à l'Adriatique, l'Apennin jusqu'à Séna et le littoral Adriatique, de Séna jusqu'au fond de l'actuel golfe de Trieste. Il indique les dimensions de ces trois côtés ; elles proviennent sans aucun doute de l'arpentage romain. La via Aemilia, construite en 187, traversait de l'ouest à l'est la plaine du Pô et se prolongeait jusqu'à Aquilée ; à Placentia, elle bifurquait vers le sud-est et longeait l'Apennin jusqu'à Ariminum. Quant à la façade Adriatique, il était facile de l'évaluer d'après les données des navigateurs. Polybe a plus d'une fois exploité les mesures des arpenteurs romains : ainsi, il indique la longueur de la via Egnatia, d'Apollonie à Thessalonique : 267 milles (= 395 km) [1].

Polybe a-t-il connu les travaux d'Hipparque ? H. Berger le pense [2], en alléguant qu'il a rectifié les mesures du Bassin méditerranéen selon Dicéarque en s'inspirant des constructions géométriques d'Hipparque. Dicéarque évaluait à 7000 stades la distance du détroit de Messine aux Colonnes d'Hercule. Pour corriger cette évaluation Polybe construit un triangle ayant pour sommets les Colonnes d'Hercule, Narbonne et le détroit de Messine : il attribue 8000 stades (1400 km, en réalité 1100) au côté Colonnes d'Hercule-Narbonne et 11 200 stades (2000 km, en réalité 1200) au

[1] Strab. VII 7, 4, p. 322 sq. = XXXIV 12, 8.

[2] H. Berger, *Geschichte der wissenschaftlichen Erdkunde der Griechen*[2] (Leipzig 1903), 518-9.

côté Narbonne-détroit de Messine. Il aboutit par le calcul à évaluer la base du triangle à 18 700 stades (3300 km, en réalité 1900), soit plus du double de la distance avancée par Dicéarque [1]. Sans doute cette construction géométrique rappelle-t-elle l'analyse critique qu'a faite Hipparque des *sphragides* d'Eratosthène, telle qu'on peut la lire chez Strabon [2]. Mais qui pourrait affirmer que cette méthode était particulière à Hipparque? Les *sphragides* d'Eratosthène étaient déjà des figures géométriques, dont les dimensions n'étaient pas seulement tirées des mesures empiriques des itinéraires et des navigations, mais encore rectifiées d'après le calcul géométrique, comme il était naturel chez un astronome. En l'absence d'une preuve décisive, il est plus prudent de penser que ces procédés étaient courants chez les géographes à l'époque de Polybe. Enfin il est à noter que Polybe, qui a critiqué Dicéarque et Eratosthène, n'a jamais mentionné Hipparque : dans les pages que Strabon consacre à l'un et à l'autre il ne les met jamais en relation de méthode et de pensée ; il cite leurs objections à la géographie d'Eratosthène, mais elles sont indépendantes les unes des autres.

Pour conclure cette étude, on remarquera d'abord que la science du temps de Polybe a exercé sur lui une influence à plusieurs facettes ; elle s'est manifestée dans les domaines les plus variés et dans des sujets dont un ouvrage historique aurait pu fort bien se passer. Si l'esprit critique et une méthode chronologique étaient des instruments nécessaires, une psychologie moins riche et moins rationaliste et le silence sur des questions géographiques d'actualité n'eussent en rien amoindri la valeur historique de son œuvre. En abordant ces sujets, Polybe n'a pas seulement enrichi son *Histoire*, il a donné libre cours aux tendances naturelles de

[1] XXXIV 6.

[2] Strab. II 1, 21-35, p. 77-88.

son esprit. Sa polémique n'est pas un simple écho du goût contemporain pour la critique et la controverse ; elle dénote à la fois un amour de la discussion, qui ne va pas toujours sans une mesquine étroitesse, et la possession d'idées bien arrêtées et intransigeantes sur la manière d'écrire l'histoire. Ses conceptions psychologiques ne portent pas seulement la marque de la philosophie contemporaine ; elles révèlent aussi une intelligence dominée par la raison, méfiante à l'égard du sentiment et de la spontanéité, portée en fin de compte à une certaine sécheresse. Sa chronologie traduit le souci et l'exigence d'une méthode rigoureuse. Enfin sa géographie est l'indice d'une vaste curiosité, sollicitée par les connaissances et les découvertes du temps.

Pensée critique et rationaliste, rigueur méthodique et curiosité, telles sont les qualités que Polybe apportait à la rédaction de son *Histoire* et dans la société romaine où il en conçut le projet. Cette société était un milieu éclairé, ouvert à toutes les idées et courants intellectuels de son époque. On y lisait les ouvrages des philosophes et des savants grecs. On y recevait des hommes comme Cratès de Mallos, Carnéade, Diogène de Babylone, Panétius, que nous avons eu l'occasion de mentionner dans le cours de cette étude. Ce climat de culture et de savoir ne pouvait que favoriser les dispositions de Polybe, réduit à l'oisiveté par la brisure de sa carrière politique et disponible pour se consacrer à l'histoire, à la réflexion et à l'acquisition des connaissances les plus variées.

## DISCUSSION

*M. Gabba :* Abbiamo ascoltato con molto interesse la valutazione che il Professor Pédech ha offerto della cultura di Polibio sullo sfondo delle conoscenze e della critica del suo tempo. Polibio si inserisce bene nello spirito del tempo, che è caratterizzato da un rinnovamento critico ed egli deve molto, per l'indagine cronologica e geografica ai suoi predecessori e contemporanei. L'attualità dei suoi interessi geografici è evidente e ne deriva, per questi problemi, una maggiore originalità, accentuata dalle sue personali esperienze. Mi pare molto importante la sua concezione « sociale » delle esplorazioni geografiche, riflessa nella critica a Pitea, che sono viste come iniziative di poteri statali. Sotto questo punto di vista, il ripudio del viaggiatore individuale può forse collegarsi con la sua lontananza (o non familiarità : F. W. Walbank, *Polybius* (Berkeley 1972), 38 n. 30) da Erodoto. Mi pare poi molto importante e degno di spiegazione il fatto che Polibio abbia scelto, per la sua triangolazione del Mediterraneo, Narbo, apparentemente in un momento anteriore alla conquista romana della zona.

*M. Walbank :* I should like to make two points. The first concerns Polybius' olympiad scheme and has some relevance to M. Momigliano's query about his interest in the West (cf. supra p. 35). M. Pédech has emphasised the flexibility of the scheme, which allowed events to be expanded or compressed, according to their importance. It is noteworthy that the expansion always comes when Polybius reaches one of the great eastern wars, whereas the intermediate years are covered in very few books regardless of affairs in the West. This seems a fairly clear indication of Polybius' estimate of their relative importance. And when one looks at current histories it is interesting to see to what extent the pattern imposed by Polybius still persists.

My second point is about Polybius' views on Homeric geography and the problem of the outer Ocean. Both his insistance on keeping Odysseus inside the Pillars of Hercules and his attempt to discredit Pytheas seem to be motivated at least in part by the desire to remove any sort of rival to his own reputation as the explorer of the outer Ocean. That is perhaps why he despises Pytheas as a private individual (and a merchant) whereas he himself was subsidised by the resources of a Roman noble.

*M. Pédech :* 1. Il est naturel que Polybe, homme du monde hellénistique, accorde une place prépondérante aux affaires d'Orient. Pourtant, il semble que dans quelques livres, en particulier dans les livres XIV et XV, où est exposée la fin de la deuxième guerre punique jusqu'à la bataille de Zama, les événements d'Occident aient tenu une place au moins aussi importante que les événements d'Orient.

2. Peut-on vraiment affirmer que Polybe a maintenu les voyages d'Ulysse à l'intérieur de la Méditerranée pour se réserver l'exclusivité de l'exploration de l'Océan? La croisière de Polybe et celle de Pythéas ne sont pas concurrentes : au-delà de Gibraltar, Pythéas a exploré le Nord et Polybe le Sud.

*M. Momigliano :* Il est toujours intéressant de savoir ce qu'un historien ne sait pas. Polybe ne semble pas connaître l'hellénisme latin de Rome, pas même Térence, qui vivait dans le cercle de Scipion Emilien. Il n'a aucune idée de la culture punique en grec ; Il n'a pas lu les ouvrages en grec des auteurs juifs. Sa culture grecque est aussi lacuneuse : il paraît n'avoir pas lu Hérodote ; Athènes lui est étrangère. Il est également intéressant de se demander ce qu'un historien connaît, mais dont il ne parle pas : dans le cas de Polybe : Thucydide et Caton (comme historiens).

*M. Walbank :* Ne peut-on admettre que la cause de cette lacune, c'est que Polybe ne s'intéressait pas à l'histoire du V^e^ siècle, mais bien à celle du IV^e^?

*M. Pédech :* M. Walbank a raison. De toute évidence, la culture historique de Polybe ne remonte guère jusqu'au V^e^ siècle : elle a son point de départ chez les historiens du IV^e^ siècle, Ephore et Théopompe.

*M. Marsden :* M. Pédech has said, when talking about and analysing Polybius's use of psychology, that the historian reveals two generals, Hannibal and Scipio Africanus, as rational people, whereas he presents Philip V and Perseus as irrational commanders. It seems to me that all these men and other commanders were reasonably clear thinkers, but they differed in character and the ability to maintain a steady view of the inevitable problems that confronted them on campaigns. For what reason did Professor Pédech introduce distinctions between these two pairs?

With regard to geography, as opposed to topography, it has been suggested that Polybius's accounts of wide geographical areas are, up to a point, digressions. To me, however, they seem absolutely essential for a military historian to include, since he wishes to provide his readers with some information from which they can understand the plans of grand strategy and why large-scale operations were conducted as they were.

*M. Pédech :* 1. Hannibal et Scipion, Philippe et Persée forment deux paires psychologiquement opposées. Les premiers sont guidés par la raison et la réflexion. Avant chaque action, ils calculent, ils font des plans. Hannibal a tout prévu, et Polybe l'expose en détail, pour les batailles de la Trébie, de Trasimène et de Cannes. Lorsque Scipion parcourt un long chemin pour s'emparer de Carthagène, l'opération semble téméraire à première vue. Mais Polybe démontre qu'elle a été mûrement conçue et qu'elle devait *logiquement* réussir. Au contraire, Philippe et Persée se laissent guider par la passion et l'impulsion : ils commettent des fautes. Persée s'affole au moindre péril, abandonne précipitamment des positions solides et se lance tête baissée dans la défaite.

2. Il faut distinguer topographie et géographie. La topographie d'un champ de bataille ou d'une opération militaire est, certes, nécessaire à l'intelligence de l'histoire. Mais le peuplement de la région équatoriale ou les problèmes océanographiques sont de pures digressions, étrangères au récit, inspirées sans doute par l'exemple d'Ephore qui avait incorporé une description du monde en deux livres dans son histoire universelle.

*M. Nicolet :* Je poserai deux questions à M. Pédech :

1. Est-ce à dessein qu'il a tout juste effleuré la question de la culture philosophique et celle des sources de Polybe ?

2. On trouve chez Polybe un très grand nombre de réflexions « épistémologiques », qui prouvent une profonde réflexion sur le métier d'historien, sur les rapports entre l'histoire et l'action, en particulier l'action politique. On trouve aussi, chez Polybe, comme vous l'avez relevé, nombre de discussions scientifiques, en particulier géographiques (on pourrait citer aussi « l'anthropologie » du livre VI). Vous avez interprété ces digressions comme la preuve de la curiosité, de l'encyclopédisme de Polybe. Ne peut-on admettre qu'il y a là une exigence logique, un lien nécessaire entre cette culture, telle que vous l'avez définie, et le « métier d'historien » ?

*M. Pédech :* J'ai laissé délibérément de côté la philosophie de Polybe en donnant au terme de « science » l'acception que nous lui donnons aujourd'hui. Les idées de Polybe sur la fortune et le hasard, sur le déterminisme et la morale m'ont paru étrangères à mon sujet.

Le lien entre la culture et le métier d'historien ne conduit pas forcément à des digressions étendues. Certaines formes de culture s'éloignent de l'histoire : c'est le cas, aux yeux de Polybe, de la rhétorique de Timée. Le livre VI sur la constitution romaine est une digression utile et nécessaire. On voit moins l'utilité et la nécessité des digressions de géographie générale. Elles sont cependant conformes à la tradition des historiens grecs depuis Hérodote.

III

# HATTO H. SCHMITT

## Polybios und das Gleichgewicht der Mächte

# POLYBIOS UND DAS GLEICHGEWICHT DER MÄCHTE *

« Die alte Welt kannte das Gleichgewicht der Nationen nicht. » Diese etwas apodiktische Behauptung Theodor Mommsens [1] findet auch heute noch Zustimmung. So ist in neuerer Zeit der Gleichgewichtsgedanke allgemein als « eine erst spätantike (wenn nicht gar unantike) Konzeption » bezeichnet worden, die, wie andere « dem modernen Denken vertraute Gegebenheiten ... selbst einem Thukydides letztlich wesensfremd bleiben (musste) wie den meisten Griechen seiner Zeit und ihrem Polisdenken » [2]; und für das 3. Jh. v. Chr. wurde zwar die Existenz eines « gewissen labilen Gleichgewichts der Grossmächte » anerkannt, aber geleugnet, dass dieses « von einer leitenden Idee bestimmt » gewesen sei[3].

Auf der anderen Seite sprechen moderne Darstellungen häufig von einem System des Gleichgewichts in dieser oder jener Periode des Altertums [4], werden griechische Redner und Historiker zu Zeugen dafür aufgerufen, dass der Gedanke des balance of power schon im Altertum praktiziert u n d formuliert worden sei.

Diese Gegensätzlichkeit der Ansichten lässt die Frage aufkommen, ob nicht das Altertum hier von der einen oder der anderen Seite überformt wird, sei es, dass ein zu spezieller

* Der Charakter des Vortrags, dem manche Nuance zum Opfer fallen musste, ist beibehalten. Ich werde auf das Thema in anderer Form und mit umfangreicherem Material zurückkommen.

[1] *Römische Geschichte* I[5] (Berlin 1868), 790 (Buch III, Kap. 10 a.E.)

[2] M. Treu, *Historia* 3 (1954), 42, mit Hinweis auf R. von Scala, *Die Studien des Polybios* I (Stuttgart 1890), 318 f., wo freilich Polybios (allerdings nur diesem) der Gleichgewichtsgedanke zugeschrieben wird.

[3] H. Braunert, *Historia* 13 (1964), 80 ff., bes. 81 ; 89-91 ; 104.

[4] Z. B. M. Rostovtzeff, *Die hellenistische Welt, Gesellschaft und Wirtschaft* I (deutsche Übers. Stuttgart 1955), Kap. IV ; H. Bengtson, *Griechische Geschichte* [4] (München 1969), 399 ff.

Begriff des « Gleichgewichts » angewandt wird — oder dass antike Geschichtsabläufe, antike Quellenzeugnisse zu grosszügig interpretiert werden. Mit anderen Worten : es erhebt sich der Verdacht, bei dieser Diskrepanz der Beurteilung sei ein Mangel an begrifflicher Klärung im Spiele.

* * *

Als das Gleichgewicht der Mächte in der Neuzeit allmählich zur anerkannten Leitlinie geworden ist, auf die sich die Politik mehrerer europäischer Staaten festgelegt hat — da wird es in die völkerrechtliche Theorie einbezogen. Man fragt sich etwa, ob es ein Recht auf Erhaltung des Gleichgewichts gebe, und ob daraus ein Recht auf Krieg gegen den Störer des Gleichgewichts zu folgern sei. Moralische und pazifistische Vorstellungen gesellen sich hinzu und beginnen den Grundgedanken zu wandeln. Unmerklich verselbständigt er sich zur verfügbaren Formel ; man kann vorgeben, man wolle das Gleichgewicht wie um seiner selbst willen erhalten — und nicht um des eigenen, wohlverstandenen Nutzens willen : Gleichgewicht wird zum Propagandamittel.

Doch all das ist längst Überformung des ursprünglichen Gedankens. Gleichgewicht ist von Haus aus weder Inhalt noch Objekt des Völkerrechts ; es ist allenfalls eine der Voraussetzungen, auf denen Völkerrecht beruht, und Mittel, um Völkerrecht durchzusetzen. Gleichgewicht ist zunächst nicht Vehikel des Pazifismus, schon gar nicht Werkzeug politischer Moral ; es ist auch nicht von vornherein ein Wert an sich. Gleichgewichtspolitik ist — jedenfalls in ihren Anfängen — nicht die Umsetzung einer Idee in die politische Wirklichkeit : In der Neuzeit jedenfalls ist das Prinzip aus der Empirie entstanden, aus der Beobachtung vergangener, erfolgreicher Politik eines Staates ; Gleichgewichtspolitik war da, bevor sie formuliert wurde. Von Haus aus ist sie

nüchternes politisches Kalkül, praktisches Rezept, um zu überleben, sich durchzusetzen, Macht zu erhalten und — wenn möglich — auch zu vergrössern.

Dass ein Staat angesichts der Machtvergrösserung eines Nachbarn versucht, der darin beschlossenen Gefahr entgegenzuwirken, indem er sich mit anderen zusammenschliesst — das ist eine ganz natürliche Reaktion und wohl schon bei primitiven Gemeinschaftsbildungen da und dort zu beobachten. Ein solches nahezu instinktives, systemloses Handeln im einen oder anderen Fall verdiente kaum, Objekt historischer Betrachtung zu sein. Von höherem Interesse kann Gleichgewichtspolitik nur sein, wenn sie vom instinktiven, ephemeren Reagieren aufsteigt zu bewusstem, konsequentem Handeln ; wenn sie erstrebt, mit einem verfeinerten Instrumentarium ein stabiles Gleichgewichtssystem als Ordnungsfaktor herzustellen und über längere Zeit hin zu erhalten.

Die Struktur eines solchen Gleichgewichtssystems ist im 18. und frühen 19. Jahrhundert klassisch definiert worden, etwa bei Christian Wolff [1] oder bei Metternichs Geheimsekretär Friedrich von Gentz : « Das, was man gewöhnlich politisches Gleichgewicht nennt, ist diejenige Verfassung neben einander bestehender und mehr oder weniger mit einander verbundener Staaten, vermöge deren keiner unter ihnen die Unabhängigkeit oder die wesentlichen Rechte eines anderen ohne wirksamen Widerstand von irgend einer Seite, und folglich ohne Gefahr für sich selbst, beschädigen kann [2]. »

Damit ein solches Gleichgewichtssystem sich bilden kann, sind also mehrere Voraussetzungen erforderlich. Dazu

[1] Chr. WOLFF, *Jus gentium methodo scientifica pertractatum* (1749 ; Neudruck : *Classics of International Law*, Bd. 17, Oxford-London 1934), §§ 644 ff.

[2] F. von GENTZ, *Fragmente aus der neueren Geschichte des politischen Gleichgewichts in Europa* (1806 ; *Staatsschriften und Briefe*, hrsg. von Eckardt 1921, I 121) ; zitiert bei H. TRIEPEL, *Die Hegemonie* (1938), 212.

gehört einmal das Vorhandensein eines politischen Raums mit einer Konstellation mehrerer grösserer und kleinerer Staaten, deren Interessenrichtungen sich soweit überschneiden und verflechten, dass der Raum durch sie gleichsam in sich geschlossen ist. Dazu gehört weiterhin eine gewisse Disposition zum Gleichgewicht, insofern, als keine der Mächte von vornherein so stark ist, dass sie den anderen die Hegemonie aufzwingen kann. Dazu gehört freilich nicht, dass die Mächte des Raums gleich s t a r k sein müssen: Gleichgewicht ist nicht Gleichheit [1]; und ebenso wie ein kleines Gewicht, am rechten Punkt des Waagebalkens angesetzt, ein grösseres auszubalancieren vermag, so kann ein schwächerer Staat durch die Konvergenz mehrerer Interessenrichtungen sich gegenüber einer stärkeren Macht behaupten.

Innerhalb eines solchen Raums mit einer derartigen Mächtekonstellation kann sich unter günstigen Umständen ein Gleichgewichts z u s t a n d wie von selbst einspielen und einige Zeit erhalten bleiben. Im allgemeinen aber ist ein aktiver Wille notwendig, eine solche Konstellation in das System eines stabilen Gleichgewichts zu zwingen, und vor allem, dieses System aufrechtzuerhalten. Dies geschieht, indem ein Staat sich jeweils auf die Seite des Schwächeren schlägt, um dem Machtzuwachs des Stärkeren vorzubeugen. Das verfeinerte Instrumentar, von dem ich vorhin sprach, das Instrumentar, das sich in der Neuzeit herausgebildet hat, umfasst Koalitionen, Hereinziehen neuer Mächte in den politischen Raum, Bildung von Pufferstaaten, aber auch einmal die Annexion kleinerer Staaten, je nachdem wie die jeweilige Störung des Gleichgewichts es verlangt. Das renversement

[1] Vgl. (in anderem Zusammenhang) E. von VIETSCH, *Das europäische Gleichgewicht* (1942), 17. Zum Verhältnis zwischen Gleichgewicht und Rechtsgleichheit vgl. H. TRIEPEL, a.a.O. 212; ebd., 213, zum Verhältnis zwischen Gleichgewicht und Hegemonie, die sich keineswegs grundsätzlich ausschlössen.

des alliances, das dazu notwendig sein kann, lässt Gleichgewichtspolitik zum diametralen Gegensatz von emotionaler oder sentimentaler Politik werden. Auf jeden Fall aber erfordert die Erhaltung des balance of power eine stetige Wachsamkeit, die alle Veränderungen des Gleichgewichts rechtzeitig erkennt und sie durch entsprechende Veränderungen — oft schon durch die Drohung mit solcher Veränderung — wieder ausbalanciert.

Einem Grossstaat wird das Spiel des Gleichgewichts also oft hinderlich sein, zumal wenn er die Hegemonie im Gleichgewichtsraum oder in Teilen des Raums anstrebt; er wird es nur einleiten oder aufrecht erhalten, wenn er sich für den Augenblick Nutzen davon verspricht, oder wenn er dadurch Bewegungsfreiheit gewinnen will für die Verfolgung von Interessen, die ausserhalb des Gleichgewichtsraums liegen. Nutzniesser des Gleichgewichts aber sind, bei besonnener Politik, nicht zuletzt die mittleren Mächte, jene Staaten, die nicht so schwach sind, dass sie sich mit der Rolle, nur Objekt der Politik anderer zu sein, zufrieden geben müssten, die aber andererseits nicht stark genug sind, um sich aus eigener Kraft durchzusetzen. In ihrem Interesse liegt es vor allem, wenn die Grossen einander das Gleichgewicht halten, aber uneins sind; denn dann können sie das Zünglein an der Waage spielen und aus dieser Rolle Nutzen ziehen. So profitiert etwa Preussen im frühen 18. Jh. von der Uneinigkeit Habsburgs und Frankreichs; so wird aber Polen zerstückelt, weil die grossen Nachbarn sich einigen. Es besteht eine gewisse Neigung, solche Politik der kleineren und mittleren Staaten als Schaukelpolitik zu bezeichnen — als wäre Gleichgewichtspolitik ein Privileg der Grossstaaten. Was Gleichgewichtspolitik von Schaukelpolitik unterscheidet, ist vor allem die Konsequenz im politischen Wechsel; freilich vermögen die kleineren Staaten nur geringeres Gewicht in die Waagschale zu werfen, müssen daher öfter pendeln und sind zu einer konsequenten Linie weniger fähig.

Ich sagte schon, dass das Prinzip des Gleichgewichts in der Neuzeit zuerst aus der Betrachtung historischer Erfolge der Gleichgewichtspolitik heraus formuliert worden ist. Bezeichnenderweise sind es gerade Mächte mittleren Ranges, in deren Handeln man zuerst die konsequente Verfolgung dieses Prinzips festgestellt hat. So formuliert etwa Guicciardini das Prinzip aus der Rückschau auf die Politik der Medici, so formulieren es Bacon und andere bei der Betrachtung der gewinnbringenden Schachzüge, mit denen die Tudors zwischen Spanien und Frankreich das Gleichgewicht herzustellen vermochten [1]. Und gerade England ist ja mit Hilfe eines konsequenten Gleichgewichtspolitik von einem Staat mittleren, jedenfalls nicht ersten Ranges zur Grossmacht aufgestiegen.

Gerade das Beispiel Englands mit seiner raffinierten Handhabung der Gleichgewichtspolitik zeigt auch, dass Gleichgewichtspolitik keineswegs Selbstentmachtung sein muss. Gewiss kann ein saturierter Staat ohne Expansionsdrang Gleichgewichtspolitik gewissermassen statisch, konservativ betreiben, indem er eine Störung des balance of power immer gerade wieder ausgleicht. Aber es gibt auch eine dynamische Gleichgewichtspolitik, die das balance of power im Interesse eigener Machterweiterung einsetzt; und England hat, nachdem es zu einer der tragenden Säulen des europäischen concert of powers geworden war, diese Möglichkeit immer wieder meisterhaft ausgenützt. Der Gedanke, dass ein Staat um der Erhaltung des Gleichgewichts willen Selbstbeschränkung üben müsse, taucht freilich bei den späteren Theoretikern öfter auf; in der Praxis hat er, sieht man genau hin, wenig Bedeutung gewonnen. Es liegt eben an den anderen Partnern des Systems, auf der Hut

[1] Vgl. z.B. E. von VIETSCH, a.a.O., 24 ff.; dens., *Die Tradition der grossen Mächte* (1952), 68 ff.; A. NUSSBAUM, *A Concise History of the Law of Nations* (New York 1950), 126.

zu sein und dem Expansionsdrang Paroli zu bieten, damit das System nicht durchbrochen wird ; und in einem stabilen, gut eingespielten Gleichgewichtssystem gibt es so etwas wie eine Automatik des Gleichgewichts, einen Teufelskreis, dem keiner entrinnen kann.

* * *

Gleichgewichtspolitik wird in primitiver oder in verfeinerter Form immer wieder betrieben ; sie ist eine der Grundtatsachen politischen Handelns und nicht auf die europäische Neuzeit beschränkt. Und gerade die Verschiedenheit der Ausformungen, die die Gleichgewichtspolitik in der vergangenen Jahrhunderten gefunden hat, verbietet es, nur eine von ihnen im Altertum zu suchen und, wenn man sie nicht findet, kategorisch zu erklären : die Völker des Altertums hätten das Gleichgewicht der Mächte nicht gekannt. Man wird vielmehr zunächst fragen müssen, ob es im Altertum eine der Möglichkeiten gab, in denen sich ein Gleichgewichtssystem und eine Gleichgewichtspolitik entfalten konnten ; m.a.W. ob sich einmal ein Raum bildete mit einer Konstellation von Mächten, deren Gewichtsverteilung und deren sich überschneidende, eng verflochtene Interessen der Bildung eines Gleichgewichtszustandes günstig waren.

Diese Frage ist sicher zu bejahen ; und es geschieht wohl mit einem gewissen Recht, wenn man etwa von einem Gleichgewicht des Vorderen Orients im 14. und 13. Jh. v. Chr. spricht (dem Gleichgewicht zwischen dem Pharaonenreich, dem Hethiterreich und den Staaten Mesopotamiens) oder von einem Gleichgewicht der hellenistischen Mächte im 3. Jh. v. Chr. [1] — solange man es sich klar macht, dass es sich um Gleichgewichts z u s t ä n d e handelt, die auch ohne bewusste Lenkung zustandekommen und sich eine Weile erhalten können, wenn das momentane Reagieren der Poli-

[1] S.o. S.67, Anm. 4.

tiker Störungen des Gleichgewichts wieder ausbalanciert. Und solche natürlichen Reaktionen findet man selbstverständlich auch in der Antike auf Schritt und Tritt, begreiflicherweise vor allem militärische Reaktionen.

Doch nicht diesem nahezu instinktiven Reagieren gilt unsere Frage, nicht jenen faktischen Gleichgewichtszuständen, sondern dem auf längere Sicht planenden politischen Willen, der es möglichst gar nicht dazu kommen lässt, dass die Waffen sprechen müssen, oder doch für den Fall einer kriegerischen Auseinandersetzung rechtzeitig Vorsorge trifft; sie gilt einer konsequenten Politik, die sich nicht auf die groben Werkzeuge des Kriegs verlässt, sondern mit der feineren Mechanik der Aussenpolitik arbeitet.

Davon freilich ist etwa in der Pentekontaetie oder in der ersten Hälfte des 3. Jh.s. v. Chr. wenig zu sehen. Planvolle Gleichgewichtspolitik, die im balance of power die Möglichkeit einer dauerhaften Ordnung des jeweiligen politischen Raums sähe, scheint in dem Hin und Her der Koalitionskriege des frühen Hellenismus kaum auf[1]; und die Aufstände, die immer wieder im Machtgebiet eines zur Hegemonie strebenden Staates ausbrachen und ein allzuweites Ausgreifen verhinderten, scheinen ohne erkennbares Zutun der gefährdeten Partner des Gleichgewichts zustandegekommen zu sein.

Auch die Ptolemäer, denen man seit J. G. Droysen gern den Verzicht auf die Hegemonie und die Verfolgung eines konsequenten Gleichgewichtspolitik bescheinigt, haben sich in der ersten Hälfte des 3. Jh.s. anscheinend nicht um ein stabiles Gleichgewicht im östlichen Mittelmeerraum bemüht; auch in ihrer Politik lässt sich damals kaum mehr als ephemeres Reagieren erkennen. Das ändert sich nach der Mitte des Jahrhunderts. Nach dem Misserfolg seines Ostfeldzugs im Laodikekrieg ist Ptolemaios III. von seiner hegemonialen

[1] Vgl. H. Braunert (o.S. 67, Anm. 3).

Aussenpolitik abgegangen. Das Seleukidenreich, lange Jahrzehnte hindurch ein gefährlicher Nachbar, trieb damals immer rascher der Auflösung zu und schien vorerst als ernstzunehmende Bedrohung auszuscheiden. Immer gefährlicher wurde indessen Makedonien, dessen energischer Expansionswille den ptolemäischen Einfluss in Hellas und die ägyptischen Besitzungen in der Ägäis und in Kleinasien bedrohte. Gegen diesen Rivalen unterstützte Euergetes jahrelang den Aufstieg des Achäerbundes mit Geld und Waffen; und als schliesslich die Achäer im Krieg gegen Sparta keinen anderen Ausweg mehr wussten, als sich dem Makedonen Antigonos Doson in die Arme zu werfen, riss Euergetes das Steuer herum, und seine Subsidien flossen von nun an in die Kassen des Kleomenes von Sparta, des letzten namhaften Gegners der Makedonen in der Peloponnes. Auch Kleomenes schied durch seine Niederlage bei Sellasia aus dem Kräftespiel aus und floh nach Ägypten. Doch kurz darauf starb Antigonos; seinen Nachfolger, Philipp V., betrachtete man in Alexandreia — zu Unrecht freilich — als einen ungefährlichen jungen Mann. Kleomenes wollte nun nach Griechenland zurückkehren, um die günstige Gelegenheit zu nützen. Aber die regierende Kamarilla in Alexandreia hielt ihn fest; denn « sie fürchteten, Kleomenes werde nach dem Tod des Antigonos keinen gleichwertigen Gegner (ἀντίπαλος) vorfinden, schnell und mühelos ganz Hellas unter seine Herrschaft bringen und für das Ptolemäerreich ein gefährlicher Gegner werden [1] ». Kleomenes' Fluchtversuch scheiterte und endete mit dem Selbstmord des Exulanten. Um die gleiche Zeit versuchten die Politiker in Alexandreia, gegen das unter Antiochos III. wiedererstarkende Seleukidenreich dessen Vizekönig in Kleinasien, Achaios, aufzuwiegeln, und unterstützten den Rebellen bis zuletzt. In der Folge machten freilich der Eingeborenenaufstand und der

[1] Plb. V 35, 9.

ständige Substanzverlust durch die fortschreitende Inflation eine intensive Aussenpolitik Ägyptens unmöglich; die Regenten in Alexandreia mussten sich darauf beschränken, in Hellas zwischen den streitenden Parteien zu vermitteln, um eine durchgreifende Änderung des *status quo* zu verhindern.

Man wird in dieser sich über mehr als zwei Jahrzehnte erstreckenden Politik Alexandreias nicht mehr nur ein zufälliges Lavieren sehen dürfen; klarer als in der ersten Hälfte des Jahrhunderts hatte man wohl erkannt, dass der Krieg nur e i n Mittel der Politik — und nicht das beste — sei, dass es feinere Werkzeuge der Staatskunst gebe, mit denen man das Risiko des Kriegs vermeiden und allenfalls vom eigenen Land fernhalten könne. Ich halte es für wahrscheinlich, dass den Politikern in Alexandreia ein System des Gleichgewichts im östlichen Mittelmeer vorschwebte [1], das dem Vormachtstreben der rivalisierenden Reiche entgegenwirken und dem geschwächten Ptolemäerstaat die Ruhe verschaffen sollte, die er zur Lösung seiner inneren Probleme brauchte. M.a.W., mir will scheinen, dass sich die Erkenntnis der Möglichkeiten, die eine Gleichgewichtsordnung bieten kann, in der ptolemäischen Politik in der T a t formuliert.

Freilich wird man sich mit der Beobachtung des Geschichtsverlaufs allein nicht gern begnügen. Denn die Sicherheit, dass man nicht in die Handlungen antiker Politiker moderne Gedankengänge hineininterpretiert, wird man nur aus Äusserungen handelnder Personen oder reflektierender Historiker gewinnen können, aus Äusserungen, wie sie eben in der Neuzeit allenthalben zu finden sind [2].

[1] Vgl. bereits Th. MOMMSEN (o.S. 67, Anm. 1): « Aegypten ist vielleicht die einzige Grossmacht des Alterthums, die ernstlich ein System des Gleichgewichts verfolgt hat... »

[2] « Es gibt nur eine bewusste Gleichgewichtspolitik oder es gibt überhaupt keine » (E. von VIETSCH).

Man hat darum seit langem fleissig Stellen aus antiken Rednern und Geschichtsschreibern gesammelt, zuerst, soweit ich sehen kann, David Hume in seinem *Essay on the balance of power* (1752). Seit Hume ist wenig hinzugekommen ; immer wieder werden die gleichen Stellen aus Thukydides und Demosthenes als Beweis dafür vorgebracht, dass grosse antike Politiker die Bedeutung des balance of power entdeckt hätten. Indessen wird dabei oft übersehen, dass ein Zitat nicht danach beurteilt werden darf, was es vordergründig auszusagen scheint, sondern dass Zeit und Umstände berücksichtigt werden müssen, unter denen es formuliert ist ; dass vor allem berücksichtigt werden muss, wer es gesagt hat und was seine eigentlichen Absichten waren. Ich möchte die Gefahr der Fehlinterpretation nur an einem einzigen Beispiel aus Thukydides aufzeigen ; ähnliches gilt jedoch für die Mehrzahl der anderen Zitate, die immer wieder angeführt werden.

Im Winter 412/11 warnt Alkibiades den persischen Satrapen Tissaphernes davor, Sparta allzu energisch gegen Athen zu unterstützen; er empfiehlt vielmehr, zwei hellenische Hegemonialmächte — Sparta und Athen — nebeneinander bestehen zu lassen. Auf diese Weise werde der Grosskönig sich die Möglichkeit bewahren, im Fall des Angriffs der einen Macht auf Persien die andere gegen den Angreifer aufzubieten. « Käme die Macht über Land und Meer in eine Hand, so werde er keinen finden, dem er helfen könne, den Sieger niederzuringen; er müsste denn selbst mit grossen Kosten und Gefahren einmal aufstehen und den Kampf durch-kämpfen wollen. Billiger sei es vielmehr, mit einem kleinen Teil des Aufwands und zugleich mit eigener Sicherheit die einen Hellenen an den anderen zu zerreiben [1]. »

Auf den ersten Blick scheint dieser Rat des Alkibiades die wichtigsten Züge des Gleichgewichts wiederzugeben :

[1] Thuc. VIII 46 (Übersetzung von G. P. Landmann) ; vgl. VIII 57, 2 ; Iust. V 2, 8 ff.

Gleichgewicht gibt Sicherheit; ein einmal bestehender Gleichgewichtszustand kann mit geringem Kraftaufwand aufrechterhalten werden, wenn man seine Kraft am richtigen Punkt des Hebelarmes ansetzt; ein empfindlich gestörtes Gleichgewicht dagegen ist nur mit grosser Mühe wiederherzustellen. Tatsächlich ist das Thukydides-Zitat auch seit Hume immer wieder im Sinn einer Gleichgewichtspolitik interpretiert worden [1].

M. Treu hat dem gegenüber eingewandt, der Rat des Alkibiades ziele vielmehr auf die Schaffung einer Lage ab, « deren Nutzniesser ein *tertius gaudens* ist [2]. » Diese Kritik übersieht, dass Gleichgewichtspolitik — ich sagte es schon — nicht totale Selbstentäusserung ist, sondern stets im eigenen Interesse betrieben wird, also auch dynamisch betrieben werden kann. Eine Politik des « lachenden Dritten » ist aber häufig nichts anderes als die dynamische Version der Gleichgewichtspolitik [3]. Und es ist wohl kein Zufall, dass Hume unsere Stelle gerade in den Jahren als Ausdruck einer Gleichgewichtspolitik auffasst [4], in denen England unter dem älteren Pitt von einer statischen zur dynamischen Gleichgewichtspolitik übergeht.

Der Fehler scheint mir anderswo zu liegen: nämlich in der Tatsache, dass Alkibiades keineswegs die Schaffung einer dauernden Konstellation anstrebt, sondern zunächst nur die persisch-spartanische Koalition sprengen will, um Athen vor der drohenden Niederlage zu retten. Alkibiades

[1] Z. B. von F. EGERMANN, *Vom attischen Menschenbild* (München 1952), 147, A. 91.

[2] S.o. S. 67, Anm. 3.

[3] Wenn freilich H. BRAUNERT (a.a.O., 90) meint, « dass nur eine aussenstehende Macht ihre Politik nach einer Idee vom Gleichgewicht der Kräfte unter den anderen leiten lassen kann. Dazu gehört die 'splendid isolation' ... », so scheint er mir ins andere Extrem zu verfallen.

[4] Übersehen von M. TREU (S.o. S. 67 Anm. 2), demzufolge die Thukydides-Stelle nicht im Einklang mit Humes Gleichgewichtsbegriff steht.

wünscht, wenn ich seine Politik richtig beurteile, weder eine persische Hegemonie noch ein dauerhaftes Gleichgewicht Persien-Sparta-Athen, sondern den Sieg Athens und die Wiederaufnahme der athenischen Grossmachtpolitik, in der er selbst, zurückgekehrt, eine Rolle spielen will. Wenn hier der Gleichgewichtsgedanke aufscheint, dann nur als ein raffinierter, für den Augenblick berechneter Schachzug, mit dessen Hilfe etwas ganz anderes erreicht werden soll — so wie freilich auch in der Neuzeit die Verteidigung des Gleichgewichts oft genug nur ein Vorwand für andere Absichten war. Für die Geschichte der Gleichgewichtsidee ist daraus nur zu gewinnen, dass dieser Gedanke für Alkibiades — und das heisst : für Thukydides — denkbar ist, weil er eben so nahe liegt [1].

Und das gilt, soweit ich sehen kann, für Thukydides auch sonst. Wo bei ihm so etwas wie Gleichgewichtsdenken erscheint — man könnte noch einige Stellen, bezeichnenderweise stets aus Reden, anführen — da wird der Gedanke nur ganz kurz erwogen und sogleich wieder fallen gelassen. Und nie gilt dieses Erwägen für Athen selbst ! In mancher kleineren griechischen Polis mag damals die Erkenntnis aufgegangen sein, dass es gut wäre, wenn Athen und Sparta einander die Waage hielten, so dass die Kleineren davon profitieren könnten. Aber die kleinen Staaten Griechenlands bleiben für uns ja weitgehend stumm. Thukydides, der im Grossmacht-Athen aufgewachsen war, richtet seinen Blick fast ausschliesslich auf die grossen Akteure, auf Athen, Sparta, Korinth ; die kleinen Poleis treten meist nur in Chargenrollen auf, fast nur um die Charakterzeichnung der Grossen wirksam zu unterstützen. Wenn wir Thukydides glauben dürfen, gibt es damals eine konsequente Linie nur

[1] Ähnliches gilt für die Megalopoliten-Rede des Demosthenes (XVI 31 ; vgl. 22 ; 24 ; dazu E. von VIETSCH, *Gleichgewicht*, 39 ff.) und für die Aristokrates-Rede (XXIII 102 ; 103 ; 111), in denen D. Hume « the utmost refinements on this principle » sieht.

in der attischen Politik : es ist eine Politik der unbeirrbaren Entfaltung der athenischen Macht. Und Thukydides steht unter dem Bann der Anschauung, dass dem menschlichen Machtstreben eine unausweichliche Gesetzmässigkeit innewohne, dass das Recht des Stärkeren sich durchsetze. Für die Überlegung, dass diesem Machtstreben fremdes Machtstreben in einem wohlponderierten Gleichgewicht entgegengestellt und dass solchermassen eine dauerhafte Ordnung geschaffen werden könne, für diese Überlegung scheint es in seinem Denken zumindest keinen zentralen Platz zu geben.

Anders ist dies bei Polybios. Die deutsche Forschung hat erst nach dem zweiten Weltkrieg begonnen, dem achäischen Historiker die ihm gebührende Stellung eines eigenständigen politischen Denkers zuzuerkennen ; es ist sicher kein Zufall, wenn man diese Qualität gerade in England längst erkannt hat. Auch Polybios begnügt sich, ganz im Gegensatz zu den meisten seiner Zeitgenossen, nicht damit, Tatsachen aneinanderzureihen und dramatisch aufzubauschen ; er sucht die Gesetze politischen Handelns und politischen Leidens aufzuspüren. Wenn, wie ich glaube, in seinem Denken die Gleichgewichtspolitik einen ganz anderen Platz einnimmt als in dem des Thukydides, so liegt dies wohl an der veränderten politischen Lage und an der verschiedenen Herkunft und Denkstruktur.

Polybios war nicht wie Thukydides als Bürger einer Grossmacht geboren ; der Achäerbund spielte nie eine der Hauptrollen auf der politischen Bühne, sondern musste zeit seines Bestehens darum kämpfen, nicht nur Objekt der Politik anderer zu sein. Daraus erklärt sich das Interesse des Polybios an den kleineren Staaten und sein Verständnis für ihre Probleme. Die politischen Vorbilder des Polybios, Arat und Philopoimen, hatten noch jenen Gleichgewichtszustand im östlichen Mittelmeer erlebt, den ich vorhin skizziert habe ; sie hatten erfahren können, wie die ägyptische Politik die mittleren hellenischen Staaten unterstützte, um der makedo-

nischen Expansion Widerpart zu bieten ; sie hatten erkennen können, wie sehr Mächte mittleren Ranges bei geschickter Politik von der Rivalität der Grossmächte profitieren können. Das ist die Umgebung, in der die Erkenntnis vom Wert des politischen Gleichgewichts geboren wird ; und manches von den Erfahrungen dieser Männer mag in die Politik des Achäerbundes eingegangen und so zu Polybios gelangt sein.

Während Thukydides von grossen Voraussetzungen ausgeht, ist das Verfahren des Polybios mehr induktiv : er versucht, aus dem Geschehenen eine — freilich etwas oberflächliche — Mechanik der Politik herauszuarbeiten. Er will aus seinem Werk gewissermassen ein Handbuch für künftige Staatsmänner machen, die, beim Heraufkommen einer gleichen oder ähnlichen Situation, aus der Vergangenheit Fingerzeige für ihr Handeln gewinnen sollen. Und während bei Thukydides die Lehre aus der Geschichte mehr zwischen den Zeilen zu lesen ist, stellt Polybios politische Regeln, politische Leitsätze auf und prägt sie dem Leser mit erhobenem Zeigefinger ein. Unter diesen Leitsätzen findet sich denn auch der Gedanke, den wir Modernen ins Bild des Gleichgewichts der Mächte zu fassen gewohnt sind.

Es ist das Jahr 238. Karthago, durch seine Niederlage im 1. Punischen Krieg geschwächt, wird durch den Söldneraufstand an den Rand des Abgrunds gedrängt. In dieser bedrängten Lage bitten die Karthager die befreundeten Staaten um Hilfe, darunter auch Hieron II. von Syrakus. « Hieron war während des Söldnerkriegs ohnehin schon bereitwilligst ihren Wünschen nachgekommen ; nun aber gab er sich noch grössere Mühe. Denn er war überzeugt, sein Vorteil verlange die Erhaltung Karthagos, sowohl in Rücksicht auf seine Herrschaft in Sizilien als auch auf seine Freundschaft mit den Römern ; denn sonst könnten die Übermächtigen (d.h. die Römer) jede ihrer Absichten widerstandslos durchsetzen. Das war sehr verständig und klug gedacht. Denn niemals darf man diese Vorsicht ausser acht

lassen, niemals einer Macht zu einer solchen Höhe verhelfen, dass man ihr gegenüber nicht einmal die vertraglich festgelegten Rechte zu behaupten vermag [1]. »

Hieron gewährt also den Karthagern Hilfe, damit nicht das Gegengewicht gegen Rom verloren gehe ; denn dadurch allein wird eine selbständige syrakusanische Politik ermöglicht. Es ist der politische Kampf eines kleinen Staates um seine Selbständigkeit, die unweigerlich verloren ginge, wenn der befreundete mächtige Nachbar zur einzigen Grossmacht des Raumes würde.

Eine klarere Formulierung des Gleichgewichtsgedankens wird man aus dem Munde eines antiken Schriftstellers kaum erwarten können. Vor allem eins : Polybios beschränkt sich nicht darauf, von der Politik des syrakusanischen Herrschers zu berichten ; er stempelt sein Handeln zur allgemein verbindlichen Regel. So und nicht anders muss ein Staat in solcher Lage handeln, will er nicht seine Existenz aufs Spiel setzen. Aus der einmaligen, aktuellen Handlung des Syrakusaners ist die immer gültige Lehre gezogen [2].

Dazu kommt ein weiteres. Zu der Zeit, als Polybios diese Worte niederschreibt, hat Rom — nach Polybios' eigenen Worten — damals bereits die Weltherrschaft errungen ; im Mittelmeerraum ist kaum noch Platz für eine Gleichgewichtspolitik. Was Polybios hier schreibt, mag Verständnis für vergangene Politik kleiner und mittlerer Staaten — etwa des Achäerbundes — heischen ; für die Gegenwart und die nähere Zukunft bleibt es reine Theorie : sie muss abstrakt bleiben, weil sie nicht verwirklicht werden kann. Und wenn Polybios darauf hofft, seine Lehre werde einmal wieder

[1] Plb. I 83 ; zitiert u.a. von D. Hume ; R. von Scala (s.o. S. 67, Anm. 2) ; L. Donnadieu, *Essai sur la théorie de l'équilibre* (1900), 20 (« peut-être la seule manifestation scientifique faite à ce sujet durant ces époques »).

[2] Polybianisches Eigengut vermuten mit Recht M. Gelzer, *Kleine Schriften* III (Wiesbaden 1964), 62 ; F. W. Walbank, *A historical commentary on Polybius* I (Oxford 1957), 146.

angewandt werden können, dann nur deshalb, weil er überzeugt ist, dass auch Rom eines Tages untergehen werde, so dass sich wieder neue politische Konstellationen aufbauen können.

Dies ist, soweit ich sehe, das jüngste (und gleichzeitig das beste) Beispiel für antike Gleichgewichtspolitik, das bei David Hume und auch bei späteren Autoren angeführt wird. Aber dieser Gedanke findet sich auch anderwärts bei Polybios wieder, wenn auch nicht in so prägnanter Formulierung, etwa bei der Betrachtung der Politik der Messenier, der Achäer [1] und anderer Mittelstaaten. Ich will wieder nur eines dieser Beispiele herausgreifen, einen Staat, der m.E. mehr als alle anderen Jahrzehnte lang eine Politik des Gleichgewichts im östlichen Mittelmeer konsequent verfolgt hat: Rhodos.

In den beiden letzten Jahrzehnten des 3. Jh.s. und weiterhin zu Beginn des zweiten sind die Rhodier überall dort, wo im östlichen Mittelmeer Kriege entbrannt waren, als Vermittler aufgetreten, nicht selten an der Seite ptolemäischer Gesandter [2]. Man könnte das Motiv für diese rhodische Vermittlungspolitik lediglich in der Störung der rhodischen Handelsinteressen suchen, die jeder Krieg mit sich bringen musste. Aber ich glaube, die Politik, die die Insel in den Jahren zwischen 200 und 170 v. Chr. führte, weist darauf hin, dass hinter diesen Vermittlungen mehr stand.

In den letzten Jahren des 3. Jh.s. wird ein Pakt bekannt, den Philipp V. von Makedonien und Antiochos der Grosse gegen das Ptolemäerreich geschlossen hatten. Beide Könige stehen bereits im Angriff; sie erzielen Erfolge, und man

[1] Messenier: IV 32 (Tadel); Achäer: Aratos (II 49); Lykortas (vgl. J. DEININGER, *Der politische Widerstand gegen Rom in Griechenland* (Berlin 1971), 159 ff., bes. 163).

[2] Vgl. z.B. H. H. SCHMITT, *Rom und Rhodos* (München 1957), Register s.v. Vermittlungspolitik.

spricht sogar davon, dass eine Aufteilung des gesamten Ptolemäerreichs geplant sei [1]. Die Situation ist den Angreifern günstig: in Alexandreia trägt ein Kind das Diadem, und seine Vormünder verschwenden die Zeit mit Kabalen, anstatt die Verteidigung energisch zu betreiben. Der bisherige Gleichgewichtszustand ist ernstlich bedroht; fällt Ägypten seinen Rivalen zum Opfer, so wird sich eine Machtverschiebung ergeben, deren Folgen noch unabsehbar sind. Rhodos und Pergamon (ein weiterer Mittelstaat) treten Philipp entgegen, erleiden aber nach anfänglichen Erfolgen eine schwere Niederlage: der Gegner ist zu stark.

Und nun rufen Rhodos und Pergamon die Römer zu Hilfe; sie ziehen eine neue Macht ins Spiel des Gleichgewichts, um den *status quo* zu erhalten. Nach wenigen Jahren gelingt es der Koalition, den Makedonenkönig zu überwinden. Makedonien ist geschwächt, das Ptolemäerreich vorerst gerettet, denn Antiochos gibt sich mit einigen Abtretungen zufrieden. Aber der Eintritt der Römer in das östliche Gleichgewichtssystem hat diesem, auf die Dauer gesehen, den Todesstoss versetzt. Denn in den folgenden Jahren hat Rom den ganzen östlichen Mittelmeerraum unter seine Hegemonie gebracht.

Man könnte, wie schon David Hume, einwenden, dies sei nicht gerade ein Beweis für eine rhodische Gleichgewichtspolitik. Der Historiker sollte freilich bedenken, dass die rhodischen Staatsmänner um 200 v. Chr. nicht ohne weiteres voraussehen konnten, was wir wissen. Und noch während des Kriegs mit Philipp setzen die Bemühungen der Rhodier ein, eine völlige Vernichtung des Gegners zu verhindern; jetzt und später im Krieg gegen Antiochos treten sie dafür ein, Friedensangebote der Könige anzunehmen, bevor noch eine Entscheidung gefallen ist. Und als in den Jahren nach dem Frieden mit Antiochos die römische Über-

[1] *Die Staatsverträge des Altertums* III (München 1969), Nr. 547.

macht immer stärker fühlbar wird, wächst in Rhodos sichtlich der Einfluss einer Partei, die sich der *societas leonina* mit Rom zu entwinden sucht. Als der Dritte Makedonische Krieg herannaht, lehnt diese rhodische Partei es ab, bei der Zerschlagung des letzten grösseren Gegengewichts gegen Rom mitzuwirken.

In der Rückschau charakterisiert Polybios die rhodische Politik jener Jahrzehnte mit folgenden Worten: « Die Rhodier hatten eine so geschickte Politik betrieben, dass sie schon fast 140 Jahre lang Seite an Seite mit den Römern die ruhmvollsten und hervorragendsten Taten vollbracht, mit ihnen aber noch kein Bündnis abgeschlossen hatten. Warum aber die Rhodier diese Politik verfolgt hatten, soll nicht unerwähnt bleiben: Sie wollten nämlich keiner Macht die Hoffnung auf ihre Unterstützung und Waffenhilfe nehmen und waren deshalb nicht bereit, sich zu binden und mit beschworenen Verträgen festzulegen, sondern wollten sich freie Hand erhalten und aus allen sich bietenden Chancen Gewinn ziehen [1]. » Was hier beschrieben wird, ist die Politik eines wirtschaftlich und militärisch potenten Mittelstaates, der grundsätzlich « blockfrei » bleiben will, um im entscheidenden Moment sein Gewicht dort in die Waagschale werfen zu können, wo es seinem Interesse entspricht. Polybios' Bericht geht hier mit grösster Wahrscheinlichkeit auf rhodische Quellen zurück ; uns liegt hier also wohl das rhodische Selbstverständnis vor, ein Verständnis rhodischer Politik, das aber von Polybios offenbar geteilt und gebilligt wird.

Eine solche Politik des freien Spiels der Kräfte bleibt freilich nur möglich, wenn der Einfluss einer Hegemonialmacht durch Gegengewichte ausgeglichen ist, entsprechend der Maxime des Polybios (I 83). Diese Linie der rhodischen Politik, die sich in jener jahrzehntelangen Vermittlertätigkeit ausdrückt, haben offenbar auch andere Zeitgenossen

[1] XXX 5, 6-8 ; vgl. (mit schärferer Formulierung) Dio Cass. fr. 68, 3.

erkannt. Kurz vor Ausbruch des 3. Makedonischen Kriegs bittet der Makedonenkönig die Rhodier, im Falle eines römischen Angriffs einen Vermittlungsversuch zu machen : « Dies liege im Interesse aller, vornehmlich aber komme es den Rhodiern zu. Denn sie träten für Gleichberechtigung und Meinungsfreiheit ein und verteidigten stets nicht nur ihre eigene Freiheit, sondern auch die aller anderen Griechen ; umso mehr seien gerade sie aufgerufen, entgegengesetzte Tendenzen im Auge zu behalten und nach Kräften gegen sie auf der Hut zu sein [1]. » Geschickt appelliert der Makedone an die ehrgeizige rhodische Freiheitspropaganda, die sich, dreissig Jahre früher, gegen Makedonien gewandt hatte.

Aber die rhodischen Politiker, die sich gegen die römische Übermacht wenden — ist es vorschnell zu sagen : die Gleichgewichtspolitiker? — setzen sich nicht durch. Man trifft halbe Entscheidungen, und nach der Niederlage der Makedonen bei Pydna ist Rhodos schwer kompromittiert, ähnlich wie der Achäerbund und andere Staaten, die ebenfalls eine völlige Vernichtung Makedoniens hatten verhindern wollen. Polybios, in jenen Jahren einer der führenden Politiker des Achäerbunds, ist für diese Vorgänge ein guter Zeuge. Selbst unsere trümmerhafte Überlieferung lässt immer wieder erkennen, welche Vorwürfe man den Rhodiern und ihren Gesinnungsgenossen machte : sie hätten versucht zu verhindern, dass mit Makedonien das Gegengewicht gegen die Römer beseitigt werde ; sie hätten nicht gewollt, dass « eine endgültige Entscheidung zustandekomme und die Weltherrschaft einer einzigen Macht zufalle [2] ».

Nur die besonnenen Worte des alten Cato bewahrten schliesslich die Rhodier vor dem Schlimmsten. Cato, sonst wahrlich kein Freund der Griechen, machte dem Senat klar, aus welchen Beweggründen die Rhodier so gehandelt hätten.

[1] XXVII 4, 6 f.
[2] XXX 6, 5 f.

Gewiss, sie hätten nicht einen vollständigen Sieg der Römer gewünscht ; und sie seien in diesem Wunsch auch keineswegs allein geblieben. Aber ihr Ziel sei nicht etwa eine Demütigung der Römer gewesen : « Sie fürchteten vielmehr, wenn niemand mehr da sei, vor dem wir Römer Angst haben müssten, dann könnten wir alles tun, was in unserem Belieben stünde, und sie müssten, wenn wir die Alleinherrschaft errängen, unter unserer Knechtschaft leben. Ihrer Freiheit zuliebe haben sie meiner Meinung nach diese Politik befolgt [1]. »

Cato versucht also, sich in die Lage der kleineren Staaten hineinzudenken ; er interpretiert ihr Handeln als bewusste Politik des Gleichgewichts zwischen Rom und Makedonien [2], mit nahezu den gleichen Worten, die Jahrzehnte später Polybios für die Politik des Hieron II. zwischen Rom und Karthago gebraucht. Aber es handelt sich nicht nur um eine ephemere, nur in jener Situation des Dritten Makedonischen Kriegs befolgte Politik. Das Verhalten des Inselstaats in den vorausgegangenen Jahrzehnten zeigt, dass sich rhodische Staatsmänner immer wieder bemühten, einer drohenden Übermacht ein Gegengewicht entgegenzustellen : erst der makedonisch-syrischen Koalition die Römer, dann den Römern das Makedonenreich. Es handelt sich also nicht nur um ein Lavieren ohne innere Linie ; hinter der rhodischen Politik steht offenbar eine Konzeption : eben die Konzeption, die wir Heutigen unter dem Bild des Gleichgewichts der Mächte zu begreifen gewohnt sind.

Im Anschluss an diese Worte Catos ergibt sich noch eine interessante Einzelheit. Nach dem Zweiten Punischen Krieg hatte sich der ältere Scipio mit Erfolg bemüht, eine völlige Vernichtung Karthagos zu verhindern. Dazu bemerkt

[1] *HRR* I fr. 95 b ; vgl. z.B. Plb. XXVII 10, 4.

[2] Vgl. u.a. B. Janzer, *Historische Untersuchungen zu den Redenfragmenten des M. Porcius Cato* (Diss. Würzburg 1936), 73 ; F. della Corte, *Catone Censore* (Torino 1949), 121, u.a.m.

Appian : « Einige vertreten auch die Ansicht, Scipio habe, um die Römer besonnen zu halten, ihnen einen Nachbarn und Rivalen als Gegenstand ständiger Furcht hinterlassen wollen, damit sie nicht dereinst im Übermass des Erfolgs und im Gefühl der Sicherheit alle Schranken vergässen. Scipio habe also das gemeint, was nicht lange danach Cato den Römern ausdrücklich sagte, als er sie wegen ihres Zorns auf die Rhodier tadelte [1] » (also in seiner Rhodierrede).

Das ist freilich eine ganz andere Konzeption. Eine Gefahr von aussen her soll also im Innern als moralisches Erziehungsmittel dienen, als « Wetzstein » oder « Zügel » [2] der politischen Moral, wie spätere Autoren sagen. Dieser Gedanke ist bekanntlich in der Folge noch öfter vorgebracht worden, vor allem angeblich von Scipio Nasica am Vorabend des Dritten Punischen Kriegs. Schon früher hatten die Griechen die Ansicht geäussert, eine übergrosse Macht eines Staates führe zu seiner inneren Entartung ; aber die Konsequenz, dass man deshalb die Macht durch ein Gegengewicht beschränken müsse, hatte, soweit ich sehe, noch niemand gezogen. Hier, an unserer Stelle, scheint zum ersten Mal die Gleichgewichtsidee, eine rein aussenpolitische Konzeption, mit dem innenpolitischen Gedanken des mässigenden Zügels verbunden zu sein, mit dem innere Spannungen und gesellschaftliche Neuerungen verhindert werden sollen [3].

W. Hoffmann hat freilich die Stelle etwas anders bezogen und zu zeigen versucht, dass diese Gedanken nicht schon von Cato und Scipio Nasica, sondern erst um die Wende vom 2. zum 1. Jh. vertreten worden seien. Ich kann hier nicht im einzelnen begründen, warum ich ihm nicht in allem

[1] App. *Pun.* 65, 290 f. ; Übersetzung von W. Hoffmann, *Historia* 9 (1960), 319, der den Text überzeugend wiederhergestellt hat.

[2] Oros. *Hist.* IV 23, 10 ; Plut. *Cat. ma.* 27, 3.

[3] Vgl. die Cato-Paraphrase des Gellius VI 3, 47 : *metus in re publica rerum novarum.*

zu folgen vermag; einiges spricht jedenfalls dafür, dass solche Gedankengänge schon Scipio dem Älteren nicht völlig fremd waren oder mindestens um die Mitte des 2. Jh.s. diskutiert wurden [1]. Zudem hatte kurz vor der Rede Catos ein Prätor versucht, die Volksversammlung über die Kriegserklärung gegen Rhodos abstimmen zu lassen, ohne die Vorberatung im Senat abzuwarten [2]. Diese gegen den Brauch verstossende Neuerung, die die Rechte des Senats zu beschneiden drohte, mag Cato zu der bitteren Äusserung gebracht haben, solche Angriffe gegen die hergebrachte Ordnung könnten nicht vorkommen, solange ein äusserer Feind zur Wachsamkeit zwinge.

Jedenfalls versuchen diese Überlegungen, wann immer sie zuerst angestellt worden sein mögen, wenigstens in der Theorie das äussere Gleichgewicht in den Dienst des inneren Gleichgewichts zu stellen, jenes Gleichgewichts im römischen Staate, das nach Ansicht des Polybios im Laufe des 2. Jh.s. zunehmend labil geworden ist; und ich hoffe nicht fehlzugehen, wenn ich in dieser Wendung ins Innenpolitische einen typisch römischen Zug sehe.

David Hume hat weder Cato noch Appian zitiert. Aber es ist interessant zu lesen, wie er die Politiker seiner Tage vor expansionistischen Abenteuern warnt: in einem allzugrossen Reich müsse die politische Moral der staatstragenden Schichten verkümmern, und dies werde letztlich zum Untergang des Staates führen. Die Gedanken liegen nahe beieinander.

Mit einer Selbstbeschränkung aus aussenpolitischen Gründen hat dies alles nichts zu tun. Ich sagte schon eingangs, dass ein freiwilliger Verzicht auf jede Expansion — als konsequente Folgerung aus dem Gleichgewichtsprinzip

[1] Plb. XV 17, 4; wenn nicht authentisch, so doch wenigstens lange vor 100 v. Chr. von Polybios aufgezeichnet.

[2] M. Gelzer, in *RE* XXII 1 (1953), Sp. 134 f.

— auch in der Neuzeit mehr der Theorie als der Praxis zugehört. Die Antike kennt, soweit ich sehen kann, diese Folgerung nicht.

* * *

Auch wer die These vom römischen « Imperialismus » nicht in ihrer weitverbreiteten Einseitigkeit annehmen kann, muss doch einräumen, dass ein aussenpolitisches Gleichgewicht des Ostens von Rom nicht erstrebt worden ist. Mit dem Ausgreifen Roms über den gesamten Mittelmeerraum schwand jede Möglichkeit zu einer Gleichgewichtspolitik. Der einzige Gegner von Rang war Jahrhunderte lang das Arsakidenreich in Vorderasien. Doch handelt es sich hier nicht um einen geschlossenen politischen Raum ; die beiden Reiche berührten sich nur in ihren Randzonen, und so viele Kriege auch zwischen ihnen geführt wurden, sie gingen letztlich doch immer nur um diese Randgebiete. Mag auch die Anerkennung der Gleichrangigkeit einmal erwogen worden sein, so wird man von einem Gleichgewicht in diesem dualen Verhältnis kaum sprechen können, schon deshalb nicht, weil dritte Staaten von einiger Bedeutung fehlten, die in einem Gleichgewichtssystem nun einmal nötig sind.

* * *

Ich hoffe, aus dem Gesagten ist hervorgegangen, dass der Gleichgewichtsgedanke auch der Antike nicht völlig unbekannt war, sondern dass diese Konzeption zumindest im Hellenismus durchaus erkannt und befolgt worden ist. Wie in der Neuzeit waren es anfangs kleine und mittlere Staaten, die für die Schaffung und Erhaltung des Gleichgewichts eintraten : Syrakus, das geschwächte Ptolemäerreich, der Achäerbund, Rhodos. Und ebenso wie in der Neuzeit ist es ein Historiker aus einem der Mittelstaaten, der die Gleichgewichtskonzeption zum erstenmal als eine immer

gültige diplomatische Maxime formuliert hat : Polybios. Aber anders als in der Neuzeit hat sich der Gleichgewichtsgedanke in der Antike nicht weiter durchsetzen können, ist es nie so weit gekommen, dass Grossstaaten ihre Politik an ihm orientierten. Die Konzeption des Gleichgewichts hat sich also in der Antike nicht über die Stufe hinaus entwickelt, die sie in der Neuzeit im 16., allenfalls im 17. Jh. erreicht hat. So ergibt sich zum Ende die Frage, warum der Gedanke des Gleichgewichts der Mächte im Altertum keine grössere Bedeutung gewonnen hat, und warum selbst bei Polybios (jedenfalls im erhaltenen Teil seines Werks) dieser Gedanke nicht den zentralen Platz einzunehmen scheint, der eigentlich zu vermuten wäre [1].

Die kleinen Staaten hatten nie die Macht, den Grossen ein stabiles Gleichgewichtssystem aufzuzwingen ; und auf der Seite der Grossmächte fehlten mehrere Voraussetzungen. Die Kriege, die die hellenistischen Grossmonarchien führten, waren nur zum geringeren Teil « Kabinettskriege » wie etwa im 18. Jh. ; immer wieder leuchtet hinter ihnen der Gedanke der monarchischen Weltherrschaft auf, den die Diadochen von Alexander ererbt hatten, das Streben nach der absoluten, persönlichen Hegemonie, das in der Tat eine wenn auch

[1] Wir vermissen ihn etwa XV 20, wo Polybios vom Vertrag zwischen Philipp und Antiochos gegen Ptolemaios V. spricht. Zwar sagt Polybios, die beiden Könige hätten dem Kind κατὰ φύσιν helfen müssen ; doch meint dies offenbar ein angemessenes Verhalten zwischen Monarchen, nicht die Pflicht zur Aufrechterhaltung des Gleichgewichts (Polybios, der das Selbstverständnis der Monarchen kannte, hätte solches von ihnen möglicherweise nicht erwartet). Wenn Polybios von einer ὑπερβάλλουσα πλεονεξία der Könige spricht, hat das den üblichen Sinn, nicht den einer Selbstbeschränkung im Interesse des Gleichgewichts. Die Tyche (nicht etwa die Gleichgewichtspolitik der Rhodier) stellt dem Angreifer die Römer entgegen (20, 5). Im übrigen gebraucht Polybios das uns geläufige Bild vom Gleichgewicht ebensowenig wie die anderen antiken Autoren, obwohl er dafür ein Wort kennt : ζυγοστατέω, z.B. I 20,5 vom Krieg, VI 10, 7 vom inneren Gleichgewicht des Staates (ἰσορροποῦν καὶ ζυγοστατούμενον). Auch sonst kommt man mit Vokabeln wie ἀντίπαλος, ἰσόπαλος, ἰσόρροπος der Idee oft nahe, aber nie nahe genug.

noch so widerwillige Einordnung in eine Staatengesellschaft verbot [1]. Nur so lässt sich die erstaunlich geringe Bereitschaft dieser Könige verstehen, politisch in grossen Räumen zu denken. Gerade die Geschichte des späten 3. und des beginnenden 2. Jh.s. v. Chr. zeigt, wie blind die Herrscher der hellenistischen Grossreiche gegenüber den Erfordernissen der Lage gewesen sind, wie sie nur dem einzigen Gedanken der Entfaltung ihrer Macht gefolgt sind. So haben Philipp und Antiochos durch ihren Angriff auf Ägypten mutwillig an der Gleichgewichtsordnung gerüttelt; so hat Antiochos der Grosse ruhig zugesehen, wie die Römer Philipp von Makedonien niederwarfen und damit einen der Grundpfeiler der Gleichgewichtsordnung entscheidend schwächten, und so hat ein Jahrzehnt später Philipp keine Hand gerührt, als die Römer auch Antiochos in die Knie zwangen.

Mag sein, dass es anders gekommen wäre, wenn erstarkende Mittelstaaten mit unverstelltem Blick dem Gedanken einer stabilen Gleichgewichtsordnung mehr Zeit, mehr Raum zur Entfaltung verschafft hätten. Das Dazwischentreten Roms, von den Monarchen verschuldet, hat das verhindert. In der Neuzeit sind immer wieder von aussen neue Mächte, neue Gebiete in das europäische Gleichgewichtssystem eingetreten [2]: die Türkei, die überseeischen Gebiete, die Seemächte, Schweden, schliesslich Russland. Aber das Eintreten dieser Mächte in das Spiel des Gleichgewichts hat dieses bis zum Ende des 19. Jahrhunderts allenfalls für einige Zeit zu stören, aber nie umzustürzen vermocht, weil das Gleichgewicht stabil genug war, und weil starke Kräfte

[1] In diesem Sinn, aber verallgemeinernd L. DONNADIEU, *Essai sur la théorie de l'équilibre* (1900), man habe in der Antike in der Erhaltung des Gleichgewichts keine politische Notwendigkeit, kein immer anzuwendendes Gesetz gesehen, da in der Antike keinerlei moralische Verbindung der Völker existiert habe, die auf der Anerkennung allgemeiner Prinzipien beruht hätte.

[2] Vgl. z.B. L. DEHIO, *Gleichgewicht oder Hegemonie* (1948), 39.

am Werk waren, es immer wieder herzustellen. So konnte im Lauf der Jahrhunderte eine Staatengesellschaft wachsen, die sich, wenn auch zum Teil recht widerwillig, im Consensus zum Gleichgewicht fand. In der Antike hatte der Gleichgewichtszustand diese Stabilität noch nicht erreicht, und er hat nie so starke Stützen gefunden wie in der Neuzeit. So hat Rom, die neue Macht, die ins Gleichgewichtsspiel eintrat, sich nicht ins System einbeziehen lassen, sondern es binnen kurzem zerschlagen. Und mit dem Gleichgewichtszustand ist zugleich auch der Gedanke des Gleichgewichts als politische Leitlinie untergegangen, noch bevor er zum ordnenden Prinzip des hellenistischen Raumes hatte werden können. Darum hat er nicht mehr die praktischen und theoretischen Ausformungen erfahren wie in der Neuzeit; und so hat er auch in der Antike nicht die gültige Ausprägung in einem Bild gefunden, wie es die naturwissenschaftliche Vorstellung der Neuzeit geschaffen hat in dem Bild vom Gleichgewicht der Mächte.

# DISCUSSION

*M. Gabba :* L'esposizione del Prof. Schmitt ha illustrato con ricchezza di acute osservazioni un problema storico-politico, che ha trovato le sue più precise teorizzazioni nell'età moderna, dal Guicciardini in avanti. Per il mondo antico il problema dell'equilibrio della potenza ha aspetti peculiari, legati piuttosto a situazioni di fatto che non ad una riflessione lucidamente consapevole e conseguente a teorie e a principi di rapporti interstatali. È stato anche chiaramente indicato come differente sia la situazione di fatto a secondo che si tratti della politica di piccoli stati, o di grandi monarchie.

*M. Momigliano :* Vorrei fare una semplice chiarificazione (oltre a rinviare al saggio di P. Treves negli Atti del XIIIth International Congress of Historical Studies, Moscow 1970). Mi pare che l'idea della bilancia degli Stati viene dapprima teorizzata in Italia nel Rinascimento come salvaguardia di piccoli stati fra grandi potenze. Più tardi — specialmente in Inghilterra — la teoria riguarda la posizione d'una grande potenza tra altre grandi potenze. Polibio sembra interessato soprattutto al problema della posizione dei piccoli stati tra le grandi potenze. Quanto poi alla poca importanza in generale della idea dell'equilibrio degli Stati nel mondo antico ci sarebbe da domandarsi se questa idea compare là dove (Egitto del terzo secolo ; Rodi) si fa una politica commerciale a preferenza della guerra — che è il modo normale di vivere.

*M. Schmitt :* Dass Handelsinteressen bei der Entwicklung der Gleichgewichtspolitik eine Rolle spielen können, ist nicht abzustreiten und auch von mir erwogen worden (vgl. auch *Rom und Rhodos* (München 1957), 54 f.). Aber das ptolemäische Ägypten hatte gewiss auch in der ersten Hälfte des 3. Jh. Handelsinteres-

sen ; wenn es in der zweiten Hälfte des 3. Jh. zur Gleichgewichtspolitik übergeht, muss es dafür andere Gründe geben.

*M. Walbank :* We have a good piece of evidence for the Second Punic War as a war with "limited aims" in the treaty between Hannibal and Philip V, which clearly envisages Rome as a going concern after the supposed Carthaginian victory. This was not intended to destroy Rome but merely to cut her down to size.

To turn to another point, I should be interested to hear Prof. Schmitt's views on the famous debate between Cato and Scipio Nasica before the Third Punic War. I have the impression that it may have been in Polybius, though there is no certainty about this. If it is correctly reported, does it not suggest that Nasica was urging some kind of limitation on Roman expansion, some kind of "self-restraint"?

*M. Schmitt :* Dass Hannibal ein Gleichgewicht im Mittelmeerraum erstrebte, hat bereits A. H. Chroust (*C & M* 15 (1954), 66) mit Recht betont und dabei auf den besonderen Charakter Karthagos hingewiesen. Ich habe den Vertrag — wie vieles andere — nicht erwähnt, weil dort der Gleichgewichtsgedanke nicht *explicite* formuliert ist. — Zu Scipio Nasica : Ohne W. Hoffmann in allem folgen zu können, möchte ich doch mit ihm glauben, dass Nasica kein absoluter Gegner weiterer römischer Expansion war. Trotzdem kann er so argumentiert haben, wie es überliefert ist : Politiker sprechen in bestimmten Situationen oft anders, als sie denken. Den Gedanken des « self-restraint » — aus innenpolitischen Gründen ! — würde ich, wie gesagt, spätestens um die Mitte des 2. Jh. für möglich halten.

*M. Pédech :* Comme l'a expliqué M. Schmitt, l'Antiquité n'a formulé explicitement aucune théorie de l'équilibre des puissances. Elle en a eu seulement la conscience, d'abord comme d'un état de non-belligérance plutôt que comme d'une structure pour établir une paix durable. L'équilibre a été conçu par les Etats grecs comme la source et la garantie de leur indépendance.

On voit poindre la politique d'équilibre à la fin du Ve siècle, quand Sparte, et surtout ses alliés, redoutant l'excès de la puissance athénienne, décident d'y mettre un frein ; puis quand la Perse soutient successivement Sparte contre Athènes, puis Athènes contre Sparte, sous l'influence de Conon. Le traité d'Antalcidas couronne cette politique d'équilibre.

Les successeurs d'Alexandre ont aussi pratiqué la politique d'équilibre, en se coalisant contre Perdiccas, puis contre Antigone. Si nous possédions l'*Histoire* de Hiéronymos de Cardia, peut-être trouverions-nous explicitement définie une politique d'équilibre.

Chez Polybe, le souci de l'équilibre préoccupe les Romains avant la première guerre punique : ils redoutent l'expansion carthaginoise en Sicile. On peut se demander si le royaume de Hiéron n'est pas, pour eux, un de ces Etats-tampons si utiles au maintien des équilibres internationaux. Tenir la balance égale entre Rome et Persée, c'est aussi le souci des dirigeants achéens, Archon, Lycortas et Polybe (XXVIII 6) ; c'est aussi la maxime politique de Rhodes lorsqu'elle offre sa médiation dans la guerre des Alliés (Plb. V 24), lorsqu'elle intervient dans la première guerre de Macédoine (discours de Thrasycratès, XI 4-6) pour réconcilier les Grecs entre eux et écarter Rome des affaires grecques. L'idée d'équilibre est donc une idée-force du récit de Polybe ; elle est même au centre de son œuvre.

*M. Schmitt :* Die von Ihnen herangezogenen Beispiele hatte ich vor Augen und habe sie auch grossenteils erwähnt, so die Politik der Korinther — eher als der Spartaner — vor dem Peloponnesischen Krieg, so die Politik der Achäer im Perseuskrieg, so die Vermittlungspolitik der Rhodier im späten 3. Jh., über die ich schon früher ausführlich gehandelt habe (*Rom und Rhodos*). Wenn ich auf sie nicht näher eingegangen bin, so deswegen, weil mir aus methodischen Gründen die Feststellung *faktischer* Gleichgewichtspolitik nicht zu genügen schien ; entsprechend meiner Fragestellung suchte ich nach wörtlichen Aussagen der Politiker oder Historiker, und diese fehlen dort oder sind mindestens nicht

klar genug. So ist denn der Gleichgewichtsgedanke m.E. weniger der Leitgedanke des polybianischen Berichts als der Leitgedanke der Politik mancher Staaten, über die Polybios berichtet. Erhebliche Bedeutung würde ich dem Gedanken im Werk des Polybios durchaus zumessen, freilich mit den Einschränkungen, die ich gemacht habe ; Polybios' Blick geht in eine andere Richtung (vgl. z.B. I 1, 5).

Was den 1. Punischen Krieg betrifft, so dachten die Römer anfangs wohl eher an ein *Bellum Hieronicum* als an ein *Bellum Poenicum* ; ich vermute, dass sie von einem grossen Griechenstaat in Ostsizilien eine Sogwirkung auf die eben erst angegliederten Griechenstädte Unteritaliens befürchteten.

*M. Musti :* Proprio perché *Gleichgewicht der Mächte* non equivale necessariamente a *Gleichheit der Mächte*, proprio perché l'equilibrio non esclude la compresenza di posizioni egemoniche di alcuni stati e di posizioni di inferiorità di altri, non escluderei del tutto dal nostro campo d'osservazione l'accordo, su posizioni egemoniche, di Atene e Persia, prospettato da Alcibiade a Tissaferne in Thuc. VIII 46. È stata poi richiamata nella discussione l'importanza della pace di Antalcida o dell'idea di κοινὴ εἰρήνη nella storia dell'idea di « equilibrio di potenza » ; ora il IV sec. a.C. contiene varî momenti interessanti della storia dell'affermazione di questa esigenza. Una connotazione dell'idea di equilibrio è la durata : se nei trattati del IV sec. ricorre la clausola della durata ἐς ἀεί, anche questo può essere un segno dell'affermarsi di quell'esigenza. Quanto infine all'affermazione che Tucidide ha meno comprensione di Polibio per i problemi delle città minori, avrei qualche dubbio.

*M. Schmitt :* Selbstverständlich schliessen Gleichgewicht und Existenz von Hegemonialblöcken einander nicht aus — das zeigt schon ein Blick auf die Weltpolitik unserer Tage. Ich habe hinter Thuc. VIII 46 aus einem — vielleicht überflüssigen — methodischen Skrupel heraus ein Fragezeichen gesetzt ; ich befürchte, dass die Stelle zu sehr *at its face value* verstanden wird.

Gedankliche Verbindungslinien zwischen κοινὴ εἰρήνη und Gleichgewicht sind natürlich keinesfalls zu leugnen ; aber die Unterschiede dürfen doch nicht übersehen werden. Im 5. Jh. wird der Friede im Friedensvertrag als Nicht-Krieg definiert ; erst im 4. Jh. erscheint die positive Definition als « Friede » (vgl. B. Keil, EIPHNH, *ASG* 68, 4 (1916)). Die κοιναὶ εἰρῆναι — allen voran ihr Vorläufer, der Antalkidas-Friede — zielen dem Buchstaben nach auf die vollständige Konsolidierung des jeweiligen *status quo* in Griechenland ab ; Gleichgewicht — auch in der bei Polybios zu beobachtenden Stufe — ist viel weniger starr, im Einzelnen weit flexibler. Jede Epoche entwickelt entsprechend ihren Gegebenheiten ihre eigene Formensprache. Dabei geht sicher meist die negative Form (Verbot, Drohung) der positiven voraus (vgl. die Bemerkung Prof. Pédechs) ; aber auch die Definition Fr. von Gentz' enthält im Grunde vor allem negative Komponenten. Für die Formulierung des Gleichgewichtsgedankens ist m.E. eine bestimmte Entwicklungsstufe der Staatengesellschaft notwendig, und diese scheint mir in Griechenland erst im 3. Jh. erreicht worden zu sein.

*M. van Berchem :* Dans l'optique des temps modernes, la notion d'équilibre des forces est liée à celle de nations coïncidant plus ou moins avec des Etats. Le monde hellénistique, dans lequel vit Polybe, ne connaît pas de nations. Les grandes puissances y sont représentées par des monarchies, qui ne s'identifient ni avec un espace géographique, ni avec une unité ethnique (sauf, dans une certaine mesure, pour les Macédoniens). Qu'ils s'appellent Antigone, Antiochos ou Ptolémée, les conflits qui opposent entre eux les βασιλεῖς ont l'apparence de rivalités personnelles. La seule manifestation communautaire du pouvoir que les Grecs aient connue est la cité, héritière des rois ou des tyrans de l'époque archaïque, et, comme le prouvent les passages de Thucydide cités par M. Schmitt, il est certain qu'à l'échelon des cités, la notion d'équilibre a été assez clairement perçue.

Rome elle-même a été considérée comme une cité, mais elle était bien autre chose aussi, et il est possible que l'erreur d'appréciation des Etats grecs qui l'ont appelée à l'aide soit imputable au fait qu'ils n'ont vu d'elle que son aspect de cité.

Il est significatif que la notion d'équilibre des forces reparaisse en Italie au temps des communes autonomes et des tyrannies. Il faut toutefois attendre la formation des Etats modernes pour la voir s'affirmer comme un principe de politique internationale.

*M. Lehmann :* In der Tat setzt ein System des « Gleichgewichts der Mächte », bzw. eine darauf bezogene wirksame politische Theorie, gerade im Bereich der Grossmächte stabile und relativ berechenbare Staaten voraus ; diese strukturelle Voraussetzung konnte freilich die hellenistische, sich allein in der Person des Herrschers manifestierende Militärmonarchie kaum erbringen. Es ist sehr bezeichnend, dass Rom in seinen Kriegen und Auseinandersetzungen seit 215 v. Chr. nie von Makedonien selbst, sondern stets von Philipp oder Perseus spricht ; sogar Makedonien tritt als nationales oder staatliches Gebilde neben und ausserhalb der Herrscher-Persönlichkeit nicht in das politische Blickfeld. Ein entscheidender Mangel dürfte ferner gewesen sein, dass verbindliche Regeln monarchischer oder selbst dynastischer Legitimität letztlich nicht existierten (vgl. *Suda*, s.v. βασιλεία), und dass auch der Gedanke einer Solidarität der βασιλεῖς ganz zurücktrat (einen seltenen, übrigens in seiner Unehrlichkeit bezeichnenden Fall stellen vielleicht die Hilfsangebote Philipps V. und Antiochos' III. an Philopator vor 205/4 v. Chr. während der ägyptischen Eingeborenenaufstände dar : Plb. XV 20, 1).

Sehr zu Recht ist von Herrn Prof. Schmitt betont worden, dass Roms Aufstieg im 2. Jh. rasch jeden Gedanken an ein Gleichgewichtssystem in der Mittelmeerwelt illusorisch machte. Mir scheint hier freilich — um auch einer historischen Etappe ihr Recht gegenüber dem schliesslichen Ausgang zurückzugeben — bemerkenswert zu sein, dass in der Zeit des « Kalten Krieges » zwischen Rom und Antiochos III. immerhin zuerst von der

römischen Seite ein Vorschlag gemacht worden ist, eine verbindliche Selbstbeschränkung und kontinentale Abgrenzung der beiderseitigen Sphären durchzuführen — wobei die Eleutherie-Proklamation für Asien zurückgezogen werden sollte und die Einigung der Grossmächte den Vorrang vor Roms erklärter Interessengemeinschaft mit den hellenischen Freistaaten erhielt. Dagegen hat Antiochos III. erst unmittelbar vor Magnesia und nach dem Verlust aller militärischen Trümpfe jenen Gedanken einer kontinentalen Abgrenzung als wünschenswert aufgegriffen : Plb. XXI 14, 4 (cf. auch 13, 2 f.).

*M. Schmitt :* Wenn Herr van Berchem und Herr Lehmann die grossen hellenistischen Monarchien in ihrer damaligen Verfassung gewissermassen als Fremdkörper, als zum Gleichgewichtsdenken unfähig bezeichnen, so kann ich ihnen nur zustimmen (s.o. S. 91 f.). Sicher ist Rom von vielen Griechen als « Republik » (wenn auch nicht als πόλις Ἑλληνίς) den Monarchien vorgezogen worden. J. A. O. Larsen (*CPh* 51 (1956), 166) glaubt, die Römer hätten Lykien ἐλευθερία « in the sense of liberation from the rule of a king » versprochen ; wenn dies zutrifft, hätte Rom hier durchaus griechisch (wenn auch nicht lykisch) gedacht.

*M. Walbank :* Could I raise one more point? What does M. Schmitt think about the passage in which Polybius tells us that Philip V was the more ready to turn to a western policy because his house had always shown a desire for τῆς ὅλης? This has always seemed to me hard to reconcile with the policy of the Antigonids at any rate after Demetrius Poliorcetes.

*M. Lehmann :* Einen aufschlussreichen Beleg hierfür stellt m.E. Plb. V 10, 3 f. dar, wonach Philipp V. mit grosser propagandistischer σπουδή seine « Verwandschaft » mit Alexander dem Grossen und Philipp II. herausgestellt hat (auf Anregung Philipps V. wurde damals ja auch eine offiziöse, auf politische Wirkung berechnete Kurzfassung der theopompischen *Philippika*

geschaffen) ; unter dem Einfluss dieser Herrscher-Ideologie mag Polybios also zu seiner generell formulierten Auffassung gelangt sein. Leider fehlt es uns aber auch an authentischen Zeugnissen, um bei Antigonos Gonatas oder Demetrios II. zu einem klareren Urteil über ihre machtpolitischen Hochziele und ihr monarchisches Selbstverständnis im Verhältnis zu den grossen Vorgängern zu gelangen. Die von H. Bengtson jüngst behandelte grosse Karien-Expedition des Antigonos Doson bietet jedenfalls eindrucksvoll auch den Aspekt einer sehr weit, sehr ehrgeizig über die « natürliche » Sphäre Makedoniens hinausgreifenden militärischen Intervention (unter Ausnutzung der Krise der Seleukidenmacht) in Kleinasien.

*M. Schmitt :* Agelaos wollte bei Philipp etwas erreichen ; Eingehen auf Philipps Abstammungsfiktion — wenn es sie 217 schon gab — konnte seinen Zielen nur dienlich sein. Mich interessiert an der Agelaos-Rede in unserem Zusammenhang etwas anderes : Wenn in anderen Fällen die Grossmacht in einem Raum Gleichgewicht herstellt, um in einem anderen Raum expansiv werden zu können, so wird umgekehrt hier die Grossmacht auf die Expansion nach aussen verwiesen, in der Hoffnung, dass dann das alte Spiel des Systems erhalten bleibe.

*M. Weil :* Je voudrais présenter deux brèves observations, qui recouperont ce qui vient d'être dit :

En premier lieu, il est remarquable que les théoriciens classiques de la cité, Platon et Aristote, protègent leurs cités idéales non par l'équilibre des forces, mais par une supériorité, par un isolement, d'ailleurs variables selon les œuvres. Mais ils ne font pas la *théorie* de la politique extérieure. La faisait-on vraiment au V^e^ siècle, et même au début du IV^e^ siècle ? Si — comme je le crois — on ne la faisait pas, l'absence d'une *théorie de l'équilibre* des forces serait moins étonnante ; ce ne serait qu'un cas particulier d'un phénomène général ; et le fait qu'une telle théorie ne soit pas énoncée n'exclurait pas des réflexions — non formulées systématiquement — sur cette question.

Dès lors Thucydide aurait fait beaucoup plus qu'il ne paraît en employant ces concepts d'ἀντίπαλον, ἰσόρροπον, etc., concepts qui correspondent à un type d'explication, courant par exemple dans la sophistique et que Thucydide applique en tout cas à d'autres objets. Ici, bien sûr, il étudie la πλεονεξία, la rupture d'un équilibre (son livre a pour sujet une guerre) ; mais qui dit rupture, dit d'abord notion de ce qui est rompu, de l'équilibre.

Peut-être la notion serait-elle mise en évidence si nous connaissions mieux le point de vue de Sparte, au lieu de celui d'Athènes, ou mieux encore celui de cités relativement moins importantes. Je rejoins ici ce que M. Schmitt a dit. De bons exemples pourraient être tirés de la politique d'Argos, au livre v, ce livre dont la matière et à certains égards la forme nous rapprochent de Polybe. C'est bien d'une politique d'équilibre qu'il s'agit ici, et le conseil d'Alcibiade à Tissapherne, au livre viii, concernant la formation d'une coalition, est effectivement très différent. Dans quelle mesure cette politique d'Argos est-elle présentée sous forme conceptuelle, c'est ce que pourrait préciser un examen de ces textes-là.

*M. Schmitt :* Die vielfältigen Bündnisse, die in den Jahren nach dem Friedensschluss des Nikias abgeschlossen worden sind (Athen mit Sparta ; Argos mit Mantinea und Elis — in zwei Stufen (vgl. Thuc. v 28 ff. und v 48) ! —, dann mit Athen ; Sparta mit Böotien usw.), sind in der Tat in unserem Zusammenhang zu berücksichtigen, insofern nämlich, als sie eine wichtige Komponente einer dynamischen, nicht starren Gleichgewichtsordnung darzustellen scheinen : ein System sich überschneidender und dadurch sich gegenseitig aufhebender Beziehungen, die das freie Spiel der Kräfte trotz aller Bindungen nicht behindern. Dies gilt allerdings vor allem für die Politik Athens. Ob dies einen dauernden Ordnungsfaktor herstellen sollte — das Element der Dauer ist vorhin mit Recht auch von Herrn Musti betont worden — lässt sich freilich nicht sagen, denn die Ereignisse sind rasch darüber hinweggegangen.

IV

# DOMENICO MUSTI

## Polibio e la storiografia romana arcaica

# POLIBIO E LA STORIOGRAFIA ROMANA ARCAICA

## I. «Dinamica» della I guerra punica in Fabio e Polibio

L'unica cosa appartenente con indiscutibile certezza a Fabio Pittore, nell'esposizione polibiana della I guerra punica, è il giudizio di Fabio che lo storico greco riferisce (I 58, 5) circa la situazione dei Cartaginesi (comandati da Amilcare Barca) e dei Romani all'Erice, alla vigilia della battaglia delle Egadi e dopo 5 anni (247-242) di confronto per terra, all'Heirkte prima, all'Erice dopo, tra Amilcare e i Romani. I Cartaginesi — afferma Polibio (I 58, 3-4) — non potevano ormai più ricevere rifornimenti; ciascuno dei due contendenti provò ogni via e fece ogni sforzo per risolvere a proprio vantaggio la situazione, ma alfine: οὐχ, ὡς Φάβιός φησιν, ἐξαδυνατοῦντες καὶ περικακοῦντες, ἀλλ' ὡς ἂν ἀπαθεῖς καὶ ἀήττητοί τινες ἄνδρες ἱερὸν ἐποίησαν τὸν στέφανον. Una riflessione sulla piccola polemica mostra varie incompletezze nella valutazione che gli studiosi moderni ne danno. Non mi pare infatti che si sia sufficientemente insistito sul rapporto tra la rappresentazione che Fabio dava della fase finale della I guerra punica e la sua eziologia della II; non ci si è quindi chiesto quale tipo di collegamento esista tra questo giudizio di Fabio e la valutazione della «dinamica» (termine che uso qui per comodità espositiva nel senso di «rapporto tra le δυνάμεις»), della «dinamica», dicevo, della guerra nelle presumibili fonti di Polibio per il primo conflitto romano-cartaginese. Talora vi sono anzi incertezze, non del tutto giustificate, nella stessa interpretazione letterale di I 58, 5: per H. Peter e altri[1] Fabio

[1] *HRR*² I, p. LXXXIV; così paiono intendere anche L. Sisto, *A & R* 12 (1931), 183, e P. Bung, *Q. Fabius Pictor, der erste römische Annalist* (Diss. Köln 1950), 76. Per la citazione dei frammenti degli storici romani seguo H. Peter, *HRR*².

riferiva ai soli Cartaginesi la condizione di impotenza e di crisi (ἐξαδυνατοῦντες καὶ περικακοῦντες) di cui parlava. Per mia parte, preferisco rispettare la pura interpretazione grammaticale[1], poiché il significato del contrasto tra Polibio e Fabio si recupera, come si vedrà, anche così.

Quando, sviluppando la similitudine della gara di pugilato (58, 5, cfr. I 57, 1 s. e 58, 1), Polibio parla di avversari rimasti nel pieno possesso delle loro forze sino alla fine dello scontro (non impotenti e mal ridotti, come voleva Fabio), egli si riferisce alle πεζικαὶ δυνάμεις ; quando invece allude all'estrema spossatezza dei due contendenti, con l'immagine del combattimento dei galli (I 58, 7 ss.), egli si riferisce ai due stati in quanto tali (e in questo senso è da intendere anche l'opinione attribuita a Lutazio Catulo, I 62, 7)[2]. La stanchezza dei due contendenti è sì collegata con le fatiche e le difficoltà della guerra in generale, ma in particolare è disagio economico e finanziario (τήν τε δύναμιν παρελέλυντο καὶ παρεῖντο διὰ τὰς πολυχρονίους εἰσφορὰς καὶ δαπάνας) ; l'ultimo sforzo è quello finanziario, ancor più che militare, del « prestito interno », che consente ai Romani di allestire una flotta di 200 quinqueremi. La connessione tra la rappresentazione polibiana di Amilcare durante la I punica, il giudizio su di lui in I 58, 5 e la rappresentazione del suo attivismo durante la guerra dei mercenari e poi in Iberia è naturalmente in generale vista e accolta nelle esposizioni degli storici riguardanti gli inizi della II punica : essa risulta del resto chiaramente da un semplice confrontro tra I 58, 5 (ἀήττητοι) e III 9, 7 (οὐχ ἡττηθείς). In particolare, sul piano dell'analisi del testo polibiano, il rapporto

[1] Cfr. M. GELZER, *Hermes* 68 (1933), 141 e n. 3.

[2] Cfr. G. DE SANCTIS, *Storia dei Romani* III 1, 265. Nel tema della χορηγία, cioè dei rifornimenti e delle risorse materiali, in I 59, 5 e 6 (cfr. 58, 9), si rivela un interesse, in ultima analisi di tipo tucidideo, per gli aspetti finanziari della guerra, già annunciato nel piano di lavoro esposto in I 3, 9.

è stato chiarito da P. Bung (*op. cit.*, 10 s.; 76), e da P. Pédech [1]. M. Gelzer (*loc. cit.*) si limita a riportare senza molti commenti il giudizio di Polibio sulle battaglie dell'Heirkte e dell'Erice : « Die Gegner standen sich vielmehr unbesiegt gegenüber ». Per K. F. Eisen [2] la polemica di Polibio contro Fabio significa che Fabio attribuiva un ruolo *decisivo* alla fase della guerra qui presa in considerazione e alla stanchezza dei contendenti, mentre Polibio, oltre a negare il carattere risolutivo che Fabio riconosceva a quella fase del conflitto, accentuerebbe rispetto alle sue fonti la funzione decisiva della battaglia navale delle Egadi. Una simile posizione non tiene però sufficientemente conto del riconoscimento, da parte di Fabio, dello stato di crisi delle forze terrestri romane.

Il punto di vista di Polibio, sul vigore conservato fino all'ultimo intatto da Amilcare e dalle πεζικαὶ δυνάμεις cartaginesi al suo comando (oltre che dai Romani), è pienamente coerente non solo con la rappresentazione che egli dà di Amilcare in tutto il 1 libro, dal c. 56 in poi, ma anche : *a*) con la positiva valutazione della capacità di resistenza delle forze di terra cartaginesi, che affiora in quei capitoli relativi alla I punica, cui si attribuisce, in generale, una fonte filocartaginese ; *b*) con il tono generale e una serie di particolari precisi di Diodoro XXIII-XXIV che provengono da Filino, comunque da fonte filocartaginese [3]. Proprio questi dati mancano o appaiono notevolmente attenuati in quei capitoli del 1 libro di Polibio (all'incirca 10-40), in cui

[1] *La méthode historique de Polybe* (Paris 1964), 180-3.

[2] *Polybiosinterpretationen* (Heidelberg 1966), 178-83 ; v. anche 112-52.

[3] Sulla provenienza di Diodoro da Filino, cfr. p.e. G. DE SANCTIS, *op. cit.*, III 1, 231-5. Sulla tesi di V. LA BUA, *Filino-Polibio, Sileno-Diodoro* (Palermo 1966), di una mediazione di Filino da parte di Sileno, in Diodoro, cfr. F. W. WALBANK, *Kokalos* 14/15 (1968/69), 485-98 ; altra bibl. in *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt* I 2 (Berlin 1972), 1128 s.

pare più forte la presenza della fonte o delle fonti romane [1]. Quel che resta propriamente da chiarire è il rapporto del giudizio di Fabio in I 58, 5 con la valutazione comparativa delle forze (sia terrestri, sia navali) dei due avversari, implicita nelle parti polibiane che probabilmente provengono da fonte romana. Che i Romani fossero, e comunque amassero essere considerati, i più forti nelle operazioni terrestri (in particolare nella fanteria), risulta da vari luoghi del I libro (11, 14; 12, 3-4; 16, 2-4; 20, 3-6; 23, 6; 24, 9-12; 37, 8 ecc.). Che questo fosse un vanto dei Romani è detto in Diodoro XXIII 15, 3 (τοὺς ἐν τῷ πεζομαχεῖν ἁπάντων ἀνθρώπων δοκοῦντας πρωτεύειν), che forse è giudizio di Diodoro stesso, ma si trova in un contesto che elogia proprio il successo di Santippo su Regolo. Lo sforzo e l'ambizione dei Cartaginesi di tener testa ai Romani proprio per terra risultano d'altro canto da Polibio I 38, 1 (un passo che, se nel contenuto può essere filiniano, nell'insieme della valutazione proposta è polibiano: οἱ ... Καρχηδόνιοι ... νομίσαντες κατὰ μὲν γῆν ἀξιόχρεως (σφᾶς) εἶναι διὰ τὸ προγεγονὸς εὐτύχημα, κτλ.) e 55, 2. I Romani contavano di ottenere almeno per terra una decisione della guerra, perché convinti di essere appunto in quell'ambito imbattibili (così Polibio a I 59, 1: διὰ τὸ πεπεῖσθαι δι' αὐτῶν τῶν πεζικῶν δυνάμεων κρινεῖν τὸν πόλεμον; cfr. per converso D.S. XXIII 15, 4: τοὺς ... ἀγῶνας μεταπεσεῖν εἰς ναυμαχίας).

In molti casi il racconto polibiano differisce da quello diodoreo, proprio perché non mette abbastanza in evidenza le difficoltà incontrate dai Romani nella guerra terrestre. Diodoro invece sottolinea: *a*) in generale, la capacità di resistenza dei Cartaginesi (e di loro alleati) nelle operazioni di terra (XXIII 4, 2; 9, 3; 18, 3; 20; XXIV 1 *passim*); *b*) casi di riconquista, da parte punica, di città una prima volta

[1] G. DE SANCTIS, *op. cit.*, III 1, 224-30; L. SISTO, *art. cit.*, 176-85; P. BUNG, *op. cit.*, 49-150; F. W. WALBANK, *A historical Commentary on Polybius* I (Oxford 1957), 57 ss.; 101; *passim*. V. La Bua tende a un'estensione del materiale filiniano.

occupate dai Romani (XXIII 9, 4, invero col tradimento; 18, 2); *c*) i meriti, viceversa, degli alleati di Roma proprio nella guerra terrestre (p. e. XXIII 9, 5). Con la posizione espressa in questi brani di Diodoro è coerente la rappresentazione filiniana della campagna di Appio Claudio in I 15, 1-2, ma anche il punto di vista della fonte filocartaginese, quale risulta da I 32, 2 (Santippo afferma che i Cartaginesi sono stati battuti non dai Romani, ma da loro stessi, per l'imperizia dei loro capi), in Polibio.

In polemica con Fabio, Polibio sosteneva dunque, in I 58, 5, la vivacità della resistenza (e implicitamente quindi la capacità di riscossa) dei Cartaginesi nella guerra terrestre, per il periodo di Amilcare, ma in larga misura già dal 250 in poi (cfr. I 41 ss.). Qui egli non aveva dubbi, anzi si lasciava indurre dalla sua fonte filopunica a modificare il trattamento che di questo aspetto del confronto romano-cartaginese aveva dato in generale nella parte precedente della sua narrazione. Polibio esprimeva così un punto di vista in certa misura filopunico; secondo lui, e secondo la sua fonte, la vittoria navale romana alle Egadi, isolando definitivamente i Cartaginesi che resistevano ancora in terra siciliana al comando di Amilcare, stroncava una capacità di resistenza ancora notevole o addirittura intatta, non inferiore comunque a quella romana. Fabio dal canto suo negava certo implicitamente questa capacità di ripresa cartaginese nella guerra terrestre (e in ciò consisteva la sua parzialità, più attinente invero alla valutazione della «dinamica» della guerra che non alla sostanza dei fatti); ma sembra che egli non avesse difficoltà a riconoscere la stanchezza della stessa fanteria romana. Il riconoscimento non costava troppo. Esso non era lesivo per Roma, perché in definitiva i Romani la guerra l'avevano vinta; e non era evitabile, perché si sapeva che Roma aveva vinto sul mare, non per terra. Per Fabio la vittoria delle Egadi doveva rappresentare il modo naturale di sbloccare una situazione di stanchezza e di paralisi che

coinvolgeva i due eserciti; alla fonte filocartaginese di Polibio restava la magra soddisfazione di rappresentare quella vittoria, con il conseguente sbarramento dei rifornimenti ai Cartaginesi impegnati in Sicilia, come una conclusione innaturale ed ingiusta. Per quanto riguarda la guerra navale, la posizione delle fonti poteva essere più complessa, perché quella romana non doveva aver difficoltà a riconoscere, in questo ambito, l'inferiorità iniziale di Roma, poi occasionalmente riaffiorante (un'inferiorità però che sembra riguardare più l'aspetto tecnico e tattico che il valore delle imprese)[1].

La tendenza della fonte romana non è certo in contrasto col punto di vista di Fabio sullo stato di crisi di *entrambi* gli eserciti in Sicilia alla vigilia delle Egadi: la fonte (o la principale fonte) romana di Polibio può perciò continuare ad essere identificata con Fabio. La rappresentazione della superiorità generale della fanteria romana non è infatti in contrasto con l'equidistanza del giudizio di Fabio sulla situazione del 242; anche uno scrittore partigiano di Roma doveva riconoscere la capacità di resistenza delle piazzeforti puniche della Sicilia nordoccidentale e ammettere che l'arrivo di Amilcare creò una situazione nuova per gli stessi Romani: anche se, per Fabio, non si trattò appunto, come vorrebbe invece K. F. Eisen, di una svolta decisiva. D'altro canto, dove si sarebbe sfogata l'attestata partigianeria di Fabio (I 14, 3), se non nella rappresentazione della forza delle legioni romane, visto che non era possibile vantare un'indiscussa superiorità nella guerra navale e nemmeno nel settore della cavalleria? [2] Proprio i fatti dovevano

[1] Sul problema della data d'inizio della politica navale romana nei vari storici, F. W. WALBANK, *Comm.* I, 72 ss. Sul τόπος dei Romani imitatori e superatori dei nemici, che può ben essere romano, M. GELZER, *art. cit.*, 139; F. W. WALBANK, *Comm.* I, 75; diversamente G. DE SANCTIS, *op. cit.*, III 1, 232; V. LA BUA, *op. cit.*, 54-6.

[2] Sull'inferiorità romana nella cavalleria cfr. p.e. Plb. I 30, 7-10; 32; D.S. XXIV 9, 2.

suggerire a Fabio la conclusione che, per quanto forti fossero i Romani per terra, convenisse loro rafforzare l'efficienza della flotta; i fatti potevano determinare in lui un atteggiamento, di fronte al problema dello sviluppo marinaro e forse anche dell'espansione transmarina di Roma, diverso da quello che generalmente si attribuisce ai Fabii. La conclusione effettiva della I punica, che si ebbe sul mare, porterebbe a dar ragione a Fabio, piuttosto che a Polibio, nella polemica di I 58, 5; viceversa l'andamento faticoso della guerra rende in generale credibili proprio quelle notizie che Diodoro conserva, di difficoltà incontrate dai Romani e di rovesci da essi subiti anche nella prima fase della guerra terrestre. Nella rappresentazione della «dinamica» del conflitto, Polibio si è, paradossalmente, fondato su Fabio, dove questi dava una valutazione più unilaterale, per lasciarlo proprio in quel giudizio sull'inefficacia finale dell'intervento di Amilcare, che nella sostanza coglieva nel giusto. Polibio realizzerebbe qui la sua equidistanza tra le fonti, sommando i giudizi positivi espressi da ciascuna di esse sul proprio favorito [1].

Riguardo al problema generale dell'utilizzazione di Filino e di Fabio nella narrazione polibiana della I punica, sono dunque per l'opinione tradizionale; posizioni negative, come quella espressa anni fa dal Pédech, sono state dallo stesso attenuate, e da altri respinte [2]. In effetti, la critica polibiana ai due autori, in I 14, 1-3, è temperata da riconoscimenti, in una misura che manca alla polemica condotta contro un Filarco o un Timeo [3]: Polibio nega che Filino e Fabio mentano intenzionalmente, cioè « sapendo di mentire »; la loro vita e la loro tendenza generale (αἵρεσις: anche nell'opera storiografica?) garantiscono di questa buona fede

[1] Cfr. del resto P. VARESE, *Roma e Cartagine* I (Palermo 1914), 9, cit. da G. DE SANCTIS, *op. cit.*, III 1, 229.

[2] Bibl. in F. W. WALBANK, *Polybius* (Berkeley 1972), 77 e n. 60.

[3] Cfr. F. W. WALBANK, *JRS* 52 (1962), 1-12.

di fondo. Il falso non gli sembra mancare nell'esposizione dei fatti (cfr. per Filino I 15, 9-11), ma la falsità consiste nel non aver detto δεόντως la verità: non dunque sistematica falsificazione, bensì relativa deformazione dei fatti. Polibio definisce i due come τοὺς ἐμπειρότατα δοκοῦντας γράφειν sulla guerra di Sicilia: l'espressione non esclude la presenza di altri scrittori di una certa autorità, ma, proprio per l'uso dell'infinito presente (γράφειν), ammette la possibilità che lo storico acheo riferisca non solo un giudizio altrui, ma anche una sua ricorrente constatazione personale. Polibio si dice spinto a trattare della guerra di Sicilia, proprio perché (I 14, 1) le fonti che sembrano le migliori sono difettose, e questo è forse segno del fatto che non esisteva una narrazione al di sopra di ogni sospetto: almeno in greco. Questi argomenti non sono certo decisivi, né come tali intendo presentarli. Si potrà riflettere ancora tuttavia sul fatto che a I 15, 12 lo storico acheo annuncia una puntuale verifica delle denunciate deficienze storiografiche presenti in Fabio, all'incirca nella stessa misura che in Filino, con le parole: ὡς ἐπ' αὐτῶν δειχθήσεται τῶν καιρῶν. Se vi leggiamo la promessa di critiche esplicite, si tratta di una promessa mantenuta solo entro il minimo indispensabile. Ma coglieremmo Polibio in una contraddizione ben maggiore con ciò che promette a I 15, 12, se ammettessimo che egli fondasse poi la sua narrazione in tutto o prevalentemente su autori diversi da Fabio e da Filino [1].

[1] Per l'identificazione del materiale fabiano e filiniano in Polibio non saprei proporre criteri diversi da quelli tradizionali, adottati da G. DE SANCTIS, L. SISTO, F. W. WALBANK, *oo. cc.*: la menzione dei nomi delle coppie consolari, per Fabio, degli anni di guerra, per Filino; le cifre dei vinti valutate al confronto con Diodoro; la tendenza generale della rappresentazione (da Diodoro risulta p.e. che Filino insisteva sulla crudeltà del comportamento romano verso le città conquistate: cfr. P. BUNG, *op. cit.*, 86 e n. 2; V. LA BUA, *op. cit.*, 98), criteri che consentono una ripartizione plausibile, pur con un certo margine d'insicurezza.

Vediamo ora i collegamenti con l'eziologia della II punica. Polibio considera prima fra le cause di questa guerra l'ira di Amilcare Barca (III 9, 6 - 12, 6) e il suo punto di vista, come ricorda F. W. Walbank [1], si affermò nella tradizione romana (Nep. *Ham.* I 4 ; IV 2 ; Liv. XXI 1, 5 - 2, 2), che si differenziava così da Fabio, per il quale le responsabilità dell'attivismo iberico dei Barcidi nello scoppio del secondo conflitto con Roma non risalivano al di là di Asdrubale. Non oserei affermare che il silenzio di Fabio sulla responsabilità di Amilcare dimostri il suo silenzio sull'attività del medesimo in Iberia [2] ; e nemmeno che questo silenzio sia l'intenzionale conseguenza della rappresentazione di un Amilcare stremato alla fine della I punica. Desidero però sottolineare, più di quel che s'è fatto finora, l'oggettiva armonia esistente in Fabio tra l'accentuazione della responsabilità di Asdrubale e la rappresentazione un po' smorzata dell'energia guerriera di Amilcare. Forse bisognerà tuttavia semplicemente ammettere che Fabio non spingesse, o sapesse spingere, molto avanti la ricerca della continuità dei processi storici e della concatenazione causale dei fatti, come invece (lo ha ben chiarito K. F. Eisen) faceva Polibio.

Alla concatenazione causale che stabilisce, tramite Amilcare, tra la I e la II punica, Polibio era sollecitato, oltre che dalla rappresentazione positiva di Amilcare alla fine del primo conflitto, che gli deriva (almeno in parte) da fonte filocartaginese, anche da altre informazioni e considerazioni che mancavano a Fabio : dalla storia del giuramento di Annibale, che giunge a Polibio attraverso canali non facil-

[1] *Comm.* I, 312 s.

[2] F. W. WALBANK, *Comm.* I, 151 e 167, considera filobarcide la fonte di II 1, 5 e 13, sulle orme di M. GELZER. E. TÄUBLER, *Die Vorgeschichte des zweiten punischen Krieges* (Berlin 1921), 68, nega che Fabio ignorasse queste notizie e fa risalire a lui la notizia dell'ambasceria romana ad Amilcare in Spagna, Dio Cass. fr. 46 ; diversamente M. GELZER, *art. cit.*, 148 s.

mente definibili per noi [1], ma che ha inizio da un racconto fatto solo nel 193 da Annibale al re Antioco, e che probabilmente Fabio non poté nemmeno conoscere ; e forse anche dalla grande ammirazione che Catone mostrava per le qualità strategiche di Amilcare Barca, e che poteva rappresentare per Polibio una rassicurante concordanza di vedute. Lascio indeterminato, a questo proposito, il problema della priorità del giudizio, priorità che assegnerei volentieri a Catone, poiché in questioni puniche questi era ben informato ; del giudizio di Catone Polibio poté venire a conoscenza anche solo per informazione orale, diretta o indiretta [2]. Non si può certo escludere che Polibio mutuasse l'ammirazione per Amilcare, la rappresentazione del suo attivismo iberico, la storia stessa del giuramento di Annibale, da uno storico greco dello stesso Annibale o comunque da uno scrittore filocartaginese ; ma è del tutto concepibile che fosse lo stesso Polibio a operare (costruttivamente, come direbbe K. F. Eisen) una fusione tra i vari elementi che si trovano uniti nella sua rappresentazione di Amilcare. Questa presenta una certa complessità, quasi una «torsione», che dà la misura della capacità di Polibio di fondere notizie di provenienza diversa in un contesto unitario, e di piegar questo alle esigenze del disegno generale della sua storia. Se nei capitoli del I libro su Amilcare Polibio riflette una fonte filocartaginese, e il suo giudizio è incondizionatamente positivo, come va intesa la sua insistenza sul tema della ὀργή in III 9, 6 ss.? Non c'è invero nessuna connotazione negativa

[1] F. W. WALBANK, *Comm.* I, 314 s.

[2] L'elogio di Amilcare Barca (Plut. *Cat. ma.* 8, 14) era espresso oralmente da Catone, in occasione della visita di Eumene II a Roma, nell'inv. 173/2. Per l'influenza di Catone su Polibio, E. TÄUBLER, *op. cit.*, 90 s. ; P. BUNG, *op. cit.*, 42 ; K. F. EISEN, *Polybiosinterpretationen*, 122 n. 39 ; scettico F. W. WALBANK, *Comm.* I, 313. W. HOFFMANN, *Historia* 11 (1960), 336 s., accentua la dipendenza di Polibio dallo spirito anticartaginese di Catone, in una misura che non tiene abbastanza conto del carattere originariamente positivo del giudizio di Polibio su Amilcare.

in questo brano ; anzi, la connessione della ὀργή con atti che sono di chiara prevaricazione da parte romana agli occhi di Polibio (cfr. III 10, 3-4 e 30, 4) equivale ad una giustificazione. D'altro canto la ὀργή di Amilcare è remota causa delle successive prevaricazioni cartaginesi in Iberia : giusta come risposta, l'ira del Barca finisce per essere ingiusta nei suoi effetti ; essa è il tramite per cui il giudizio positivo del I libro si trasforma, con una torsione sapiente e quasi impercettibile, in una mezza condanna, che è a sua volta un aspetto del nuovo equilibrio di giudizi che a Polibio impone la tematica della *Schuldfrage* : dall'equilibrio « tra le fonti », che Polibio ricerca ancora nel I libro, si passa a un più personale equilibrio tra le ragioni dei contendenti, nel III libro.

## II. Fabio e altre fonti per la II guerra punica

Prevale l'opinione di una genesi assai varia del materiale polibiano nel libro III [1] : un'ipotesi alla quale è metodico attenersi, pur privilegiando le seguenti tra le varie fonti possibili della parte narrativa del libro (per l'*excursus* sui trattati v. oltre) : *a*) Fabio stesso ; *b*) gli storici greci di Annibale (Sileno, ma anche, se non altro come oggetto polemico, Sosilo, Cherea e forse altri) ; *c*) le tradizioni di famiglia degli Emilii e degli Scipioni. Non escludo altre fonti, ma è sull'uso relativo di quelle elencate che intendo fare qualche considerazione. Il tono della critica a Fabio è prima ironico (III 8, 9-11), poi persino duro (III 9, 2 ss.). E tuttavia non bisogna dimenticare che Polibio non intende minimamente sottovalutare l'autorità, presa per sé, dello scrittore (III 9, 5), ma solo tener desto lo spirito critico del lettore anche nei confronti di uno storico autorevole. In

[1] Soprattutto in P. Pédech, *op. cit.*, 374-7. Un po' più schematiche le cesure operate da K. J. Beloch, *Hermes* 50 (1915), 357-72, o da F. W. Walbank, *Comm.* I, 305 ss.

linea di massima appaiono convincenti le cesure operate nel testo polibiano da K. J. Beloch (con forti dubbi però sulla sua ipotesi di una presenza cospicua, e forse alternativa a quella fabiana, di A. Postumio Albino), o da F. W. Walbank. Il problema del III libro è appunto quello di stabilire quali autori possano aver fatto da contrappeso a Fabio, che ha larghe probabilità di essere stato centrale, anche se non esclusivo, per le parti polibiane di argomento e di ispirazione romani. Un passo particolarmente discusso è III 6, 1, nel quale si afferma che per ἔνιοι ... τῶν συγγεγραφότων τὰς κατ' Ἀννίβαν πράξεις le cause della II punica furono l'assedio di Sagunto e poi l'attraversamento, contro i patti, del fiume Ebro. Si è pensato agli storici greci di Annibale, come anche a storici romani quali Catone, Cassio Emina, Postumio Albino [1]. Mi domando se non aiuti a riconoscere nei συγγραφεῖς di 6, 1 degli storici greci il fatto che a 8, 1 leggiamo: Φάβιος δέ φησιν ὁ Ῥωμαϊκὸς συγγραφεύς, κτλ. Si badi bene che tutto il brano III 6, 3-7, 7, sulla distinzione tra αἰτία e ἀρχή di una guerra, si può concepire come un'ampia parentesi, sulla base di ciò che lo stesso Polibio dice a 7, 4: ἐγὼ δὲ τὴν ἐπὶ πλεῖον διαστολὴν πεποίημαι, κτλ. Da parte sua III 8,1 si collega quasi direttamente con 6, 1-2, col suo riferimento a τὸ κατὰ Ζακανθαίους ἀδίκημα, che si riaggancia (innanzi tutto) a πολιορκίαν di III 6, 1. La specificazione ὁ Ῥωμαϊκὸς συγγραφεύς (che Polibio non usa altrove per Fabio) mi pare da intendere come antitesi a storici che romani non sono. Si potrebbe pensare che l'antitesi sia con Polibio stesso, il

[1] Per il riferimento esclusivo agli storici greci di Annibale v. bibl. citata da F. W. WALBANK, *Comm.* I, 305, e da P. BUNG, *op. cit.*, 9 n. 2; F. W. Walbank propende per storici senatori, e forse A. Postumio Albino piuttosto che Catone o Cassio Emina. Decisamente per un riferimento esclusivo agli storici greci S. MAZZARINO, *Introduzione alle guerre puniche* (Catania 1947), 100 ss., che spiega la posizione degli storici d'Annibale indicata a III 6, 1 alla luce di II 13, 7, e chiarisce come quegli storici presentassero la guerra come una necessità imposta ad Annibale dagli dei (116 s.); cfr. anche P. PÉDECH, *op. cit.*, 180 n. 406 (forse un dubbio a p. 78 n. 120).

quale emerge in prima persona ai cc. III 6 e 7 : ma occorre appunto riflettere sul carattere parentetico di III 6,3-7,7. Contro l'identificazione degli ἔνιοι di III 6, 1 con scrittori greci di Annibale sembra stare il fatto che li si considera in generale filocartaginesi, anche sulla base di Nep. *Hann.* XIII 3 (riguardante Sosilo e Sileno). Non intendo assumere la discutibile posizione di H. Dessau [1], che ne faceva dei filoromani, benché il *quamdiu fortuna passa est* di Cornelio Nepote lasci oggettivamente spazio per l'ipotesi di un distacco di quei due storici da Annibale stesso. Non voglio d'altra parte neanche forzare il testo di III 6, 1 s. ad un'interpretazione meno filoromana possibile : anche se, a rigore, nel testo di Polibio è attribuito agli ἔνιοι in III 6, 1 un riferimento alla πολιορκία di Sagunto, a Fabio in III 8, 1 un riferimento all' ἀδίκημα, e in III 6, 2 gli ἔνιοι parlano solo del passaggio dell'Ebro contro i patti, patti che per sé erano innegabili, qualunque fosse la valutazione che ne dava il governo di Cartagine. Preferisco attenermi a una posizione intermedia : se, per spiegare certi tratti filoannibalici nella tradizione, abbiamo bisogno di ammettere l'atteggiamento filopunico di qualche fonte greca di Polibio, non possiamo giurare che tutti gli storici greci di Annibale fossero ugualmente filocartaginesi, né stabilire in che misura il loro orientamento si esprimesse, oltre che nell'esaltazione delle qualità umane e strategiche di Annibale, anche in una ricerca approfondita e in una valutazione antiromana delle cause prime del conflitto. Dopo la fine della II punica, la prudenza e la situazione generale potevano suggerire atteggiamenti più concilianti verso Roma di quelli assunti da un Filino (se questi scrisse veramente prima della fine di quel conflitto). Per quanto riguarda Sileno, il sogno di Annibale

[1] *Hermes* 51 (1916), 355-85. Cfr. anche P. BUNG, *op. cit.*, 32 n. 1. Del tutto diversa la rappresentazione di Sileno in V. LA BUA, *op. cit.*, 175 ss. (v. però F. W. WALBANK, *Kokalos* 14/15 (1968/9), 485-98). Insiste sul carattere filopunico di Sileno anche K. MEISTER, *Maia* 23 (1971), 3-9, su Cic. *Div.* I 24,49.

dopo la presa di Sagunto (Cic. *Div.* I 24, 49) può certo avere un significato favorevole ad Annibale, nella misura in cui questi risulta ispirato da Giove stesso ad attaccare i Romani (cfr. pp. 116 e 117). Ma se è così, significa ciò che Sileno negava qualunque violazione di patti, nel momento in cui Annibale varcava l'Ebro? O non si tratta di una giustificazione « teologica » di quel che perfino per Sileno poteva essere una violazione? E che cosa sappiamo di Sosilo o Cherea? Io non credo che lo spirito filomassaliota di Sosilo ne faccia un anticartaginese, come voleva H. Dessau : Sosilo potrebbe stare a Marsiglia, come Filino stava a Ierone, di cui, proprio per solidarietà ellenistica e dispetto a Roma, l'agrigentino sottolineava il valido contributo alla guerra contro Cartagine. Ma non è (o almeno non è del tutto) antiromano lo spirito che anima la versione di Cherea e Sosilo a III 20, 1-5. Certo in 20, 5 questi sono trattati con un tono ben più duro che i συγγραφεῖς di III 7, 4, che sono, almeno in parte, quelli di III 6, 1. Dovremmo accontentarci di dire che Polibio ha commisurato la durezza del suo giudizio alla diversa occasione della critica ; oppure invocare, per III 6, 1, altri, anche più oscuri nomi di storici di Annibale, come Eumaco di Napoli e Senofonte.

Escluderei dunque scrittori romani, in latino o in greco, da III 6, 1 ; in particolare poi, come si è detto sopra, per quanto riguarda Catone, la sua presenza, più che fra gli storici qui ricordati, la riconoscerei eventualmente nella attribuzione ad Amilcare di una indiretta responsabilità nello scoppio della II punica. Fabio, rispetto a storici della II punica anche più tardi di lui, si verrebbe a trovare oggettivamente in una posizione intermedia tra Catone e gli scrittori cui si allude a III 6, 1. Per quel che riguarda la responsabilità romana nell'ingiusta annessione della Sardegna, considero difficile decidere se Polibio conducesse una polemica contro esplicite discussioni romane sulla liceità dell'atto, e ancor più se la polemica fosse diretta contro Fabio o (come si è

più volte sostenuto) contro Catone [1]. Queste possibilità sussistono entrambe; ma la discussione polibiana potrebbe essere anche rivolta contro semplici omissioni del riconoscimento di una colpa. Positivamente, per il tema della Sardegna, resta spazio almeno per una dipendenza da Sileno, anche se si accetta la mia interpretazione di III 6, 1 [2].

Il fatto che Polibio collochi, fra le cause indicate da Fabio per la II punica, solo l'ἀδίκημα verso Sagunto, non basta a dimostrare che Fabio non ponesse una connessione tra la protezione di Sagunto e il trattato dell'Ebro o tra l'espugnazione della città e la violazione di quel trattato [3], e che ad operare tale collegamento fosse solo Catone. Proprio perché Polibio ha operato la connessione delle due violazioni, bisogna tener conto della possibilità che, nel riferire il pensiero di Fabio, egli abbia unificato sotto un solo termine quelli che potevano essere due termini in Fabio (distinti o connessi): tanto più, quanto più ci si rende conto dello stretto rapporto logico e sintattico tra III 6, 1-2 e 8, 1.

È certo che in III 29, 1 Polibio fa riferimento a discussioni che avvennero al suo tempo (ciò va ammesso anche se si collega, come è giusto fare, νῦν con ἐροῦμεν). Questo però non dimostra affatto che la connessione tra Sagunto e il trattato dell'Ebro sia stata inventata, secondo Polibio, solo verso il 152 a.C. Quel che Polibio intende, si ricava con chiarezza dal confronto tra III 21 e III 29: ai Cartaginesi, che volevano mettere in secondo piano il trattato dell'Ebro, ma che certo non ne tacquero del tutto (cfr. III 21, 1-2

[1] E. TÄUBLER, *op. cit.*, 27 s.; S. MAZZARINO, *op. cit.*, 92-4; G. NENCI, *Historia* 7 (1958), 264-75; *Critica storica* 1 (1962), 363-8; e in *Studi annibalici* (Cortona 1964), 71-81.

[2] Se non si tratta di Filino. Dubbi sull'estensione dell'opera dell'agrigentino formula A. MOMIGLIANO, in *Histoire et historiens dans l'Antiquité*, Entretiens Hardt IV (Vandœuvres 1958), 173.

[3] Così invece M. GELZER, *art. cit.*, 156-62.

e 29, 2) [1], i Romani mancarono di replicare, presi com'erano dall'ira per l'episodio di Sagunto : *a*) che il trattato dell'Ebro era valido, o *b*) alternativamente, che lo stesso trattato di Lutazio implicitamente difendeva Sagunto. Ma è chiaro che per Polibio (e per l'ambasceria romana latrice dell'ultimatum, secondo Polibio) non sussistono dubbi che, una volta ammessi la validità e il carattere vincolante del trattato di Asdrubale per Cartagine, ne conseguisse la protezione di Sagunto. Quel che distingue Fabio dagli ἔνιοι di III 6, 1 è la sua denuncia di un'ulteriore causa della II punica nella πλεονεξία e φιλαρχία di Asdrubale, che equivale ad aspirazioni monarchiche in patria, sfogate poi, per una sorta di compenso, nella politica di espansione in Spagna. Con queste ambizioni non era inconciliabile un trattato dell'Ebro, che lasciava ampio spazio per il loro soddisfacimento [2].

Il tema dell' ἀδίκημα che abbiamo ora toccato introduce naturalmente la discussione sulla consistenza della tesi che, in forme diverse, rimbalza de B. G. Niebuhr a A. Klotz a M. Gelzer a F. Altheim [3], della propaganda nella storia di Fabio, di cui, data la lingua in cui l'opera è scritta, naturale

[1] Non convince del tutto la diversa spiegazione di H. Chr. Eucken, *Probleme der Vorgeschichte des zweiten punischen Krieges* (Diss. Freiburg i. Br. 1968), 32-42. Sull'insieme dei problemi relativi al trattato dell'Ebro v. *Aufstieg und Niedergang* I 2, 1140-3.

[2] Cfr. ora anche F. Hampl, in *Aufstieg und Niedergang* I 1 (Berlin 1972), 428 s. Problemi pone nel III libro anche il c. 20 con la sua polemica contro la tesi delle discussioni svoltesi in senato dopo la caduta di Sagunto (sul capitolo cfr. p.e. P. Bung, *op. cit.*, 32 ss. ; F. W. Walbank, *Comm.* I, 331 ss.). Anche qui nulla *impone* di pensare che la critica di Polibio riguardi altri che Cherea e Sosilo. Non credo che oggetto della polemica fosse Fabio, che si ammette generalmente insistesse sulla prontezza dell'interessamento di Roma alle sorti dell'alleata ; resta una pura ipotesi che bersaglio di Polibio fosse L. Cincio Alimento o A. Postumio Albino o G. Acilio. Potrebbe trattarsi di Catone (cfr. O. Hirschfeld, *Kleine Schriften* (Berlin 1913), 755-8), anche se vanno tenute presenti le riserve di G. de Sanctis, condivise da F. W. Walbank, *Comm.* I, 333.

[3] Bibl. in P. Bung, *op. cit.*, 1 s.

destinatario sarebbe il mondo greco. Riserve non tanto sulla presenza, quanto sulla preponderanza del tema della propaganda, ha avanzato A. Momigliano [1], col quale bisogna riconoscere che il senso primo dell'adozione della lingua greca da parte di Fabio è quello dell'inserimento, in parte anche antagonistico, nella tradizione culturale ellenistica. Logico corollario di questa posizione è la rinuncia alla vecchia teoria [2], che la scelta del greco sia stata determinata soprattutto dall'inadeguatezza del latino a una trattazione in prosa. Sul tema si discuterà all'infinito : a me sembra che gli argomenti che sono stati più volte proposti [3], dell'esistenza di un'incipiente oratoria romana nel III secolo, del fatto che, poco tempo dopo Fabio, Catone riusciva a realizzare quel che si nega che Fabio potesse, della continuazione dell'uso del greco in opere storiche romane anche dopo Catone, siano da considerare più validi degli argomenti invocati a dimostrare l'insufficienza del latino alla prosa. Certo, si ha ragione di dubitare della presenza di tutte quelle intenzioni che M. Gelzer leggeva nell'opera di Fabio, ricostruita attraverso Polibio [4]; ma non ci sono difficoltà ad ammettere che Fabio sostenesse il carattere difensivo della politica estera romana o che esaltasse il ruolo di guida e di moderatore del senato. Vorrei però aggiungere una consi-

[1] *Terzo contributo alla storia degli studi classici e del mondo antico* 1 (Roma 1966), 58.

[2] ZARNCKE, *Der Einfluss der griechischen Literatur auf die Entwicklung der römischen Prosa* (Leipzig 1888), 270, cit. da R. Chr. W. ZIMMERMANN, *Klio* 26 (1933), 248-66 ; H. PETER, *HRR*$^2$ 1, p. LXXV.

[3] M. GELZER, *art. cit.*, 129 ; soprattutto R. Chr. W. ZIMMERMANN, *art. cit.* (di cui però non è convincente la tesi dell'origine greca e servile di Fabio Pittore) ; A. LIPPOLD, *Consules* (Bonn 1963), 21 s. (che pensa a propaganda diretta verso le città greche di Sicilia e Italia mer., durante la stessa II punica). Una posizione equilibrata è espressa da E. BADIAN, in T. A. DOREY, *Latin Historians* (London 1966), 3.

[4] Cfr. le osservazioni a M. Gelzer di K. HANELL, in *Histoire et historiens dans l'Antiquité*, Entretiens Hardt IV (Vandœuvres, 1958), 164. Meno decisive le obiezioni di F. BÖMER, *SO* 29 (1952), 41, sulla ipotizzabile presenza di analoghi motivi in Nevio, fr. 31 Morel (*contra*, già K. HANELL, *loc. cit.*).

derazione sul tema della *fides* e della *deditio in fidem*, anche perché ha dato luogo a una fioritura di studi, sul motivo in Polibio, la scoperta dell'iscrizione di Tirreo [1]. Per quanto riguarda Fabio il problema mi pare interessante non solo per i casi dei Mamertini e di Sagunto, ma anche in relazione alle *deditiones* di Corcira, Apollonia, Epidamno, degli Ardiei, dei Partini e di Issa nel 229, narrate da Polibio in II 11-12, 1-2 : la provenienza da Fabio è ammessa dalla maggior parte degli storici [2]. Forse un argomento a favore di questa tesi è nell'unificazione sotto il concetto di πίστις, in II 12, 2, di tutti i casi presi in considerazione al c. 11. Ritengo giusto, in termini generali, l'approccio recente di W. Flurl [3] al problema del rapporto tra *deditio* e *deditio in fidem* come un'indagine da ancorare preliminarmente all'uso dei concetti nelle fonti. Credo però che si debba rettificare in qualche punto la conclusione del Flurl, secondo cui, mentre in Polibio c'è una unificazione livellatrice dei due concetti, in Livio ci sarebbe invece un tentativo ricorrente di distinzione fra di essi. È noto che Polibio, in luoghi della sua opera che riflettono un'esperienza personale o alquanto prossima ai fatti descritti (fatti in cui sono coinvolti gli Scipioni o uomini vicini a quell'ambiente : XX 9 ; XXI 5, 10-13 ; XXXVI 4), identifica i due concetti, riportandoli al comune denominatore della resa senza condizioni. Ora in II 12, 2 egli sembra riassumere sotto il concetto di πίστις tutti i casi considerati, con varietà di espressioni, al c. II 11, perfino quello degli Ardiei (che i Romani κατεστρέφοντο, c. II 11, 10). Al c. II 12, 2 leggiamo infatti che (L.) Postumio Albino svernò ad Epidamno συνεφεδρεύων τῷ τε τῶν Ἀρδιαίων ἔθνει καὶ τοῖς ἄλλοις

[1] Cfr. *Aufstieg und Niedergang* I 2, 1146-51.

[2] Cfr. P. BUNG, *op. cit.*, 182 ss. (bibl. a p. 182 n. 2) ; sul problema, F. W. WALBANK, *Comm.* I, 153. Non esclude una fonte greca P. PÉDECH, nell'ed. Budé del II libro (Paris 1970), 18 s.

[3] *Deditio in fidem*, Diss. München 1969 (ma v. M. DEISSMANN-MERTEN, *Gnomon* 43 (1971), 623-5, contro la distinzione in Livio tra *deditio* e *deditio in fidem*).

τοῖς δεδωκόσιν ἑαυτοὺς εἰς τὴν πίστιν. A τοῖς ἄλλοις temo si debba riconoscere la normale funzione di collegamento, piuttosto che di contrapposizione [1], tra il caso degli Ardiei e quello degli altri; se gli Ardiei sono ricordati a parte, è forse solo perché il loro territorio è vicino ad Epidamno, dove Postumio si attesta. Comunque, per i Partini, Polibio non aveva parlato al c. II 11, 11 di πίστις, ma di ἐπιτροπή e, certo però, di conseguente φιλία. Quale che sia la reale posizione giuridica di Ardiei e Partini nel 229, lo storiografo ha qui schematizzato e unificato (non diversamente che in XX 9 ecc.), ma l'accento batte per converso sul tema della *fides* (a parte restano le città illiriche espugnate a viva forza, di cui a II 11, 13). Questo mi fa pensare al romano Livio, quando intende o definisce come *deditiones in fidem* episodi di resa, cui nel contesto allude anche col semplice termine di *deditio* (p.e. XXXVII 32, 8-14; XXXVIII 54, 7-10; XLII 8). Forse in II 11-12, 2 lo storico acheo dipende strettamente, e ancora un po' ingenuamente, da uno scrittore romano, e nel tipo di schematizzazione ora notato si può riconoscere un modulo caratteristico di quest'ultimo.

Qualunque sia la porzione di guerra annibalica che si vuole narrata da Fabio [2], la presenza di quest'ultimo in Polibio è certamente limitata, già nel campo delle fonti

[1] Non annoverano gli Ardiei fra gli *accepti in fidem* M. HOLLEAUX, *Rome, la Grèce et les monarchies hellénistiques au troisième siècle av. J.-C.* (Paris 1921), 105 s.; E. BADIAN, *Studies in Greek and Roman History* [2] (Oxford 1968), 5-7; W. DAHLHEIM, *Struktur und Entwicklung des römischen Völkerrechts im dritten und zweiten Jahrhundert v. Chr.* (München 1968), 53. N. G. L. HAMMOND, *JRS* 58 (1968), 5 e 6 n. 2, distingue tra Ardiei della regione di Epidamno e Ardiei più settentrionali.

[2] Fino alla battaglia di Canne o poco più (A. LIPPOLD, *op. cit.*, 15; R. Chr. W. ZIMMERMANN, *art. cit.*, 262 s.; E. BADIAN, *op. cit.*, 4), o fino alla conclusione della guerra (A. KLOTZ, *Livius und seine Vorgänger* (Leipzig u. Berlin 1940/41); F. ALTHEIM, in *Festschrift J. Friedrich* (Heidelberg 1959), 32 n. 44). F. W. WALBANK ritiene possibile l'uso di Fabio in Polibio fino al 209, e sembra poi perderne le tracce tra la battaglia di Baecula nel 208 (X 34-40) e quella di Ilipa nel 206 (XI 20-24, 9), cfr. *Comm.* II (Oxford 1967), 193, 245, 296.

romane, dall'influenza della tradizione scipionica, che certamente doveva essere prevalente, se non proprio esclusiva, per le campagne iberica e africana del grande Scipione. Le ragioni di questa preferenza di Polibio per fonti d'informazione dell'ambiente scipionico vanno ricercate, oltre che nel rapporto d'amicizia con Scipione Emiliano, nell'interesse dello storico per un'informazione diretta e nella comodità stessa del reperimento delle notizie. Non credo invece che si possa dimostrare che la rinuncia a Fabio, se veramente c'è stata nel corso della campagna iberica di Scipione, sia dovuta a una preconcetta ostilità dello storico romano per l'Africano maggiore. Non ho qui purtroppo lo spazio per documentare le mie riserve su questo diffuso punto di vista. Dall'inizio della campagna iberica di Scipione non esiterei ad ammettere l'uso prevalente di fonti scipioniche, e affermerei, con più insistenza dello stesso Walbank [1], l'utilizzazione dei racconti di Lelio (cfr. X 3, 2) per i brani : X 2-20 (Carthago Nova : cfr. X 9, 4 ; 18, 2 ; 19, 8) ; 34-40 (Baecula : cfr. X 37, 6 ; 39, 4) ; XI 20-33 (Ilipa e altri fatti : cfr. XI 32, 2 ; 33, 2 ; 33, 8) ; XIV 1-10 (campagna d'Africa del 203 : cfr. XIV 4, 2 ; 4, 7 ; 9, 2) ; XV 1-19 (campagna d'Africa fino a Zama : cfr. XV 9, 8 ; 12, 5) : in questi brani sono ricordati la presenza o i meriti di Lelio ; altrove è ricordata significativamente la partecipazione del *consilium*, di cui Lelio era un membro (XI 26, 2 ; XIV 9, 1-2 ; XV 1, 6) [2]. Si aggiunga l'uso della lettera di Scipione Africano a Filippo V di Macedonia (X 9, 2 s. ; cfr. il riferimento nella lettera a Prusia, XXI 11, 7), e forse della *historia Graeca* del figlio dell'Africano e padre adottivo di Scipione Emiliano. D'altra parte F. W. Walbank ammette, accanto all'uso di Lelio e tradizione scipionica, anche quello di Fabio e di Sileno. Certo, la

[1] Cfr. *Comm.* II, 193 s., 199 s., 245, 424 s., 440 s.

[2] Solo in questo senso si può tener conto del saggio di R. LAQUEUR, *Hermes* 56 (1921), 131-225, su cui cfr. E. MIONI, *Polibio* (Padova 1949), 40-4. Sembra trattarsi di racconti, più che di memorie scritte, di Lelio.

consultazione di fonti diverse da Lelio (non propriamente sfavorevoli, o al massimo equivocamente favorevoli, stando a X 2, 6) è chiaramente attestata in X 2, 2 ss. e 9, 2, sul tema di Scipione favorito dagli dei e dalla fortuna, secondo un punto di vista che Polibio respinge. Occorre però appunto chiedersi se si tratti di un'utilizzazione solo negativa e magari di una consultazione generica, o invece di un'utilizzazione puntuale e positiva. Sono per sé sempre probabili fonti di Polibio tanto autori greci, quanto autori romani che scrivessero in greco, così come informazioni orali, date in greco o in un latino accessibile a Polibio. Occorre anche riflettere sul fatto che, nel progresso della storia di Polibio, dopo le due prime guerre puniche, si amplia l'orizzonte della storia ellenistica e che questo comporta per l'autore la consultazione di una gran quantità di fonti. La presenza di fonti dell'ambiente scipionico si coglie in una serie di riferimenti a personaggi collegati con quell'ambiente, dal libro XXI in poi ; ma già dal libro XVI il problema delle fonti di Polibio si presenta ulteriormente complicato dalla crescente probabilità dell'utilizzazione d'informazioni dirette e orali (oltre che scritte) provenienti dall'ambiente acheo e dagli ambienti greci in generale, a cui si aggiungevano quelle di ambiente romano, sulle ambascerie ricevute in senato. Sarebbe comprensibile che, per l'esposizione delle guerre romane o comunque per il punto di vista romano, egli tendesse ad ancorarsi a una fonte o a un filone d'informazione : senza con ciò voler applicare meccanicamente alla storia romana in Polibio una sorta di *Ein-Quellenprinzip*.

## III. Aspetti del rapporto tra Catone e Polibio

A Catone Polibio fa esplicito riferimento cinque volte nella parte conservata della sua opera : XIX 1, 1 ; XXXI 25, 5[a]; XXXVI 8, 7 ; 14, 4 s. ; XXXIX 1, 5 ss. Derivano probabilmente dall'opera dello stesso Polibio (XXXV 6) le battute

catoniane di Plut. *Cat. ma.* 9, 2-3. In quasi tutti i casi si tratta certamente di espressioni orali (orazioni o sentenze); in un caso (XXXVI 14, 4) è detto espressamente che Polibio è venuto a conoscenza del detto di Catone tramite terzi (per XXXV 6, 1 s. un probabile tramite è Scipione Emiliano); solo nel caso di XIX 1, 1 (l'ordine dato da Catone di distruggere le mura di tutte le città iberiche al di qua del fiume Baetis, nel 195) può sussistere il dubbio ben fondato che Polibio attinga a un testo scritto di Catone: ma la notizia potrebbe provenire, anche indirettamente, dall'orazione di Catone sul suo consolato [1]. La presenza di Catone in Polibio è innegabile: ma è una presenza particolarmente mediata dalla informazione orale e dal rapporto personale diretto e forse più ancora indiretto; si è anzi potuto ritenere che nella vita plutarchea del Censore il materiale di ἀποφθέγματα e molte notizie biografiche provengano proprio da Polibio, anche se resta da chiarire nel suo insieme il processo di formazione dei motti di Catone [2]. Tale presenza è fusa in maniera inestricabile con il complesso delle informazioni che Polibio poteva ottenere nell'ambiente di Scipione Emiliano, con cui del resto Catone era legato da rapporti familiari, sin da quando il figlio Liciniano aveva sposato (circa il 160) la sorella di Emiliano.

Il I libro delle *Origines* fu composto forse intorno al 174, e il II e il III lo furono dopo il 168, o comunque non prima della guerra contro Perseo; gli ultimi quattro libri furono pubblicati forse solo dopo la morte di Catone avvenuta nel 149 [3]. Polibio utilizzò quest'opera? Un influsso

[1] Cfr. E. MALCOVATI, *ORF*², 8, IV; F. DELLA CORTE, *Catone Censore*² (Firenze 1969), 28-36.

[2] Sui « detti di Catone »: E. V. MARMORALE, *Cato Maior*² (Bari 1949), 171-3; F. DELLA CORTE, *op. cit.*, 241-9.

[3] F. DELLA CORTE, *op. cit.*, 153-62. Per una vera e propria separazione dei primi 3 e degli ultimi 4 libri in due opere dal titolo diverso, R. MEISTER, *AAWW* 101 (1964), 1-8.

diretto delle *Origines* è possibile per la data della fondazione di Roma, poiché la cronologia polibiana (ol. 7, 2 = 751/0, cfr. VI 11[a], 2) pare troppo vicina alla data catoniana (ol. 7, 1 = 752/1), per non doversi porre in qualche rapporto con essa [1]. Per quanto riguarda il passo dionisiano I 74, 3, non è facile decidersi tra l'interpretazione di B. G. Niebuhr e di Th. Mommsen, e recentemente di T. Steinby, che include nell'affermazione di Polibio anche il riferimento al πίναξ presso gli ἀρχιερεῖς [2], e quella, cui aderisce ad esempio F. W. Walbank, *Comm.* I, 665, che opera una netta separazione tra le due negazioni di Dionisio, considerandole pertinenti a modi diversi e indipendenti di datare la fondazione di Roma. Propenderei tuttavia per la separazione di Polibio dal πίναξ, nonostante la suggestiva impressione di complementarità delle due negazioni a una prima lettura, non solo per gli argomenti portati da F. W. Walbank, ma anche perché, se Cicerone, *Rep.* II 10, 18, afferma che la data ol. 7, 2 per la fondazione di Roma *Graecorum investigatur annalibus*, ciò sembra escludere che Polibio dichiarasse di fondarsi sull'autorità della tavola dei pontefici, sia che Cicerone si riferisca specificamente a Polibio, quando parla di *Graecorum annales*, sia che egli intenda sostenere che Polibio si era deciso per la data ol. 7, 2 in base ad argomenti proposti da cronografi greci; ma, nel secondo caso, la convinzione di Cicerone non sarebbe per noi vincolante, proprio per l'esplicita testimonianza di Dionisio sul carattere «dogmatico» della datazione di Polibio. Resta spazio dunque

[1] F. W. WALBANK, *Comm.* I, 668, contro O. LEUZE, *Die römische Jahrzählung* (Tübingen 1909), 169-72.

[2] Se va accettata la congettura di B. G. Niebuhr; la trad. ms. ha ἀγχισ(τ)εῦσι. La lezione della tradizione potrebbe salvarsi solo identificando il πίναξ, su cui qualche scrittore basa i suoi calcoli, con una tavola censoria conservata in un archivio familiare, del tipo ricordato da Dionisio appunto a I 74, 5-6, o con qualcosa di simile, che contenesse una datazione *post reges exactos* o addirittura *ab urbe condita*: ma è meglio *quieta non movere*.

per l'ipotesi che Polibio si fondasse su Catone, variandone leggermente la data in base a un suo convincimento ; ma è solo una possibilità, che non esclude del resto la sua dipendenza, almeno indiretta, da Eratostene, col sistema del quale la data polibiana in qualche modo si accorda (Sol. I 27). Il πίναξ potrebbe intendersi, nel contesto di Dion. Hal. I 74, come la fonte di Catone, il quale avrebbe combinato la data eratostenica della presa di Troia con una datazione *ab urbe condita* eventualmente contenuta nel πίναξ, oppure con una datazione regressiva dall'anno della fondazione della repubblica (mediante la somma degli anni di regno dei singoli sovrani) [1]. Ma è anche possibile che gli autori fondatisi secondo Dionisio sulla tavola dei pontefici siano posteriori a Polibio [2].

Incertezza regna anche per altri punti di contatto tra Polibio e Catone, come l'idea di costituzione mista cartaginese e il processo di formazione della costituzione romana : il primo concetto è ascritto solo in via ipotetica alle *Origines* (fr. 80) ; esso apparterrebbe comunque al IV libro, che forse fu pubblicato solo dopo la redazione del VI libro di Polibio [3] ; mentre il confronto tra la costituzione romana e quelle greche, fatto da Catone in termini solo in parte affini a

[1] Per E. PERUZZI, *Origini di Roma* II (Bologna 1973), 198-200, la *tabula* doveva almeno consentire in qualche modo un calcolo *ab urbe condita*. Per il conseguimento indiretto della data della fondazione di Roma, e l'uso nel πίναξ di un'era *post reges exactos* o *post Capitolinam dedicatam*, T. STEINBY, *Arctos* N.S. 2, 143-51. Per una dipendenza di Catone dal πίναξ, R. WERNER, *Der Beginn der römischen Republik* (München 1963), 113-9 ; sulla controversa questione v. anche W. A. SCHRÖDER, *M. Porcius Cato. Das erste Buch der Origines* (Meisenheim am Glan 1971), 167-70. Sul rapporto del πίναξ con gli *Annales Maximi* cfr. ancora J. E. A. CRAKE, *CPh* 35 (1940), 375-86 ; E. GABBA, in *Les origines de la république romaine*, Entretiens Hardt XIII (Vandœuvres 1967), 149-154.

[2] A L. Calpurnio Pisone pensano O. LEUZE, *op. cit.*, 146 s. (che vede nel πίναξ una lista di magistrati), e E. KORNEMANN, *Klio* 11 (1911), 246.

[3] Dubbi sul rapporto Catone-Polibio esprime K. F. EISEN, *op. cit.*, 72 n. 162. Catone parlava in un'orazione (E. MALCOVATI, *ORF*$^2$, 8, L) della fondazione di Cartagine.

quelli di Polibio VI 10, 12 ss. [1], è collegato, in Cic. *Rep.* II 1, 2, con l'espressione tipica della trasmissione orale (*is dicere solebat*; cfr. forse anche 21, 37 : *illud Catonis*). In sostanza, anche là dove è più consistente l'ipotesi di un rapporto tra Catone e Polibio, è incerta la misura in cui Catone potrebbe essere stato usato (come correttivo occasionale o come l'autore di una struttura narrativa puntualmente utilizzata) e non è chiaro il tramite (testo scritto o tradizione orale) della dipendenza di Polibio. La differenza della data polibiana da quella fabiana (748/7) per la fondazione di Roma è significativa dei limiti dell'utilizzazione di Fabio, ma i punti di contatto eventuale con Catone cadono proprio in una zona dell'opera di Polibio, in cui è ancora ammissibile la presenza di Pittore.

D'altro canto, per la parte protostorica, Polibio mostra qualche differenza dalla tradizione sia di Fabio sia di Catone. Dionisio (I 32, 1) ci informa che Polibio, insieme ad altri scrittori, considerava il Palatino denominato da Pallante, figlio di Eracle e di Launa (cioè, come sembra, Lavinia), figlia di Evandro. In I 43 Dionisio riferisce l'opinione di « alcuni scrittori », secondo cui Eracle avrebbe generato Pallante da Launa, e Latino (di cui Fauno diverrebbe semplice padre putativo) da una fanciulla «iperborea» che l'eroe avrebbe portato con sé in Italia (per il rapporto Eracle-Latino, cfr. anche Iust. XLIII 1, 9 e, in parte, anche Fest. p. 245 L. ; gli altri elementi di *Ant.* I 43 si ripresentano, fusi diversamente, in Sol. I 15, da Sileno [di Chio?] ; Serv. *Aen.* VIII 51). Latino figlio di Eracle rappresenta naturalmente l'aggancio tra la leggenda eracleo-arcadica e quella troiana delle remote origini di Roma : Polibio era forse nella schiera degli scrittori ricordati da Dionisio in I 43 ? Non possiamo negarlo, ma neanche affermarlo con sicurezza :

[1] Cfr. D. KIENAST, *Cato der Zensor* (Heidelberg 1954), 110 s. ; P. PÉDECH, *La méthode historique de Polybe*, 325 s.

dovremo dunque credere che la collocazione di Lavinia in un contesto greco-arcadico andasse, nella concezione dello storico di Megalopoli, a svantaggio della saga troiana? A favore della tesi che ammette un riferimento a Polibio solo in I 32, 1 sembrano essere almeno E. J. Bickerman e P. M. Martin [1]. Polibio si collocherebbe dunque forse in quella linea di tradizione che ammetteva più fondazioni di Roma, p.e. una arcadica e una romulea (cfr. Strab. V 3, 3, p. 230), come del resto più fondazioni erano ammesse da vari scrittori (*Ant.* I 73), fra cui sembrerebbe doversi annoverare Timeo [2].

Credo tuttavia che, anche se disposto ad ammettere taluni elementi etnici e culturali greci nella preistoria di Roma, egli non considerasse greca nella varietà delle sue componenti etniche e delle sue istituzioni politiche la città di Romolo e la Roma del periodo più propriamente storico. C'era innanzi tutto un limite metodologico alla possibilità che Polibio si trasformasse, sul problema delle origini di Roma, in un Dionisio di Alicarnasso : egli non s'impegnava che nella storia pragmatica, il cui significato va definito innanzi tutto sulla base di IX 1, 4. Inoltre egli è espressamente collocato da Dionisio (I 6, 1, cfr. 7, 1) fra gli storici greci che hanno trattato dell'archeologia romana in maniera sommaria, imprecisa e superficiale ; e la posizione panellenista, o quasi, di Dionisio si presenta troppo esplicitamente come una novità (I 4, 2), perché si possa immaginare che Polibio sostenesse un'origine greca di Roma e dei suoi istituti politici (in quel che resta del VI libro egli segnala piuttosto delle differenze). A questa tesi forse non lo autorizzava pienamente nemmeno l'opera di un Fabio, di un

[1] Rispettivamente in *CPh* 47 (1952), 67 (ma v. H. H. Schmitt, *Jahresb. Hum. Gymnasium Aschaffenburg* 1957/8, Wiss. Beil., 48 n. 26), e in *Athenaeum* N.S. 50 (1972), 265 s.

[2] L. Moretti, *RFIC* N.S. 30 (1952), 297. Su Timeo e Roma, A. Momigliano, *Terzo contributo* I, 35-53.

Cincio Alimento, di un Catone : alla definizione di Roma come vero e proprio Ἑλληνικὸν κτίσμα sembrerebbe essersi spinto solo Acilio (fr. 1), se questo è il nome che va letto in Strabone v 3, 3. Per lo storico acheo, come ha mostrato H. H. Schmitt [1], Roma è, almeno etnicamente, barbara, o forse in una zona intermedia tra grecità e barbarie che comincia ad essere ammessa dai Greci. Non si può trascurare invero il fatto che in I 10, 2 Roma è considerata ὁμόφυλος dai Mamertini ; e che degli Ἰταλοί Polibio afferma, in XI 19, 4, che essi sono rappresentati in quel calderone di popoli, che è l'esercito di Annibale, popoli (Libici, Iberi, Celti, Fenici, Itali, Greci) che « non hanno assolutamente nulla in comune fra loro » [2].

Qualunque sia la più probabile soluzione del problema di Dion. Hal. *Ant.* I 43, non credo che lo storico acheo fosse in grado di opporsi decisamente alla tradizione delle origini troiane di Roma. Non si può negare tuttavia una certa cautela su alcuni aspetti della saga troiana, cautela suggerita forse solo da istanze metodologiche : si pensi, oltre alla polemica sull'*october equus* contro Timeo (XII $4^{b-c}$), al brano sui Veneti in II 17, 6, dove è possibile si alluda anche alla leggenda di Antenore nella Venezia e dove potrebbe esser contenuta una nuova polemica contro Timeo, benché il riferimento sia, alla lettera, ai poeti tragici, e forse agli *Antenoridi* di Sofocle (p. 160 Nauck²), nonostante il diverso

[1] *Op. cit.*, 138-48. Cfr. anche F. W. WALBANK, *HSPh* 76 (1972), 158-60.

[2] Il termine Ἰταλιῶται («abitanti dell'Italia», come definita a II 14, 4 ss.) è in Polibio un etnico per così dire «geografico» (cfr. II 31, 7 e 23, 13), che talora include esplicitamente i Romani (VI 52, 10 e, credo, II 31, 7), altrove distingue politicamente i popoli d'Italia da Roma. Non molto diverso il valore di Ἰταλικός (particolarmente, se si tiene conto di XVI 40, 4) ; l'aggettivo tuttavia talora può più specificamente distinguere i popoli italici dai Romani (XIV 8, 6 e 8 ; XV 9, 8 ; e forse II 8, 2). Nell'insieme, tra Romani e Italici Polibio opera più una distinzione politica che una contrapposizione etnica. Sull'affinità del concetto di Italia in Catone e Polibio, S. MAZZARINO, *Il pensiero storico classico* II 1 (Bari 1966), 99, 212.

parere di J. Perret [1]. Non bisogna dimenticare che Catone (*Orig.* fr. 42) considerava i Veneti di origine troiana. Il tema dell'origine troiana non è toccato neanche nei discorsi antiromani di V 104, IX 32-39, XI 3-6. Nello stesso brano riguardante l'intervento di Ilio in favore della libertà dei Lici nel 188 (XXII 5, 3 : ἀξιοῦντες διὰ τὴν πρὸς αὐτοὺς οἰκειότητα συγγνώμην δοθῆναι Λυκίοις τῶν ἡμαρτημένων), mentre è chiaro che per Polibio il titolo a cui gli Iliesi patrocinano la causa dei Lici è la parentela tra questi due popoli, non è altrettanto esplicito (ma il testo certo è solo un frammento) che *secondo il nostro autore* il titolo per il passo presso i Romani fosse per gli Iliesi la loro propria consanguineità con Roma (e non, p.e., una tempestiva defezione da Antioco, se non una vera e propria cooperazione militare) [2]. Nei fatti, la richiesta della libertà dovette certo basarsi su un argomento che gli Iliesi potessero sentire come vincolante anche per Roma (anche se poi vincolante non fu).

Per quanto riguarda la storia arcaica di Roma, abbiamo troppo poco della versione polibiana del periodo monarchico e protorepubblicano, e ancor meno della relativa trattazione di Catone (cfr. frr. 18 ss., dal I libro delle *Origines*), per decidere se Polibio seguisse Catone, o invece Fabio. Ma neanche tra i frr. 7-20 di Fabio e i frustuli della trattazione polibiana, VI 11ª, 4 ss., c'è una corrispondenza sicura. D'altro canto non c'è contrasto tra Cic. *Rep.* II 2, 1-37, 63 e Fabio, benché la presenza di Catone, accanto a Polibio, in Cicerone, sembri un postulato ovvio [3]. Non ho nulla contro l'ipotesi

[1] *Les origines de la légende troyenne de Rome* 281-31 *a.C.* (Paris 1942), 159-81. Sulla leggenda di Enea nella tradizione v. ora W. A. SCHRÖDER, *op. cit.*, 90-145.

[2] Diversamente H. H. SCHMITT, *Untersuchungen zur Geschichte Antiochos' des Grossen und seiner Zeit* (Wiesbaden 1964), 284 ; cfr. 289-95. Mi domando se Polibio parlasse di meriti diversi di Ilio verso Roma : che cosa significa esattamente Liv. XXXVIII 39, 10 (*non tam ob recentia ulla merita, quam originum memoria*) detto di Ilio e poi esteso a Dardano?

[3] Sul problema cfr. F. W. WALBANK, *Comm.* I, 666-9 ; P. PÉDECH, *op. cit.*, 482 ss.

di D. Timpe, che lo sviluppo storico-costituzionale romano, che Polibio persegue fino al decemvirato (VI 11, 1 s.), potesse essere, almeno *in nuce*, tracciato in Fabio [1]; tuttavia è impossibile separare la ricerca sul concetto di κτίσις in *Ant.* I 6, 2, e quindi l'ipotesi sull'estensione della narrazione ἀκριβής in Fabio e Cincio, dall'uso che di κτίσις fa Dionisio nel I libro: per quanto riguarda Roma, in I 72, 1; 74; 75; 85, si tratta proprio del periodo che va, diciamo, da Amulio alla fondazione romulea. Resta naturalmente da stabilire quale fosse per Dionisio la misura di un racconto ἀκριβής; certo è che le sue critiche a Fabio riguardano proprio il periodo monarchico (*Ant.* IV 6, 1; 15, 1; 30, 2; 64, 2). Se, nonostante ciò che qui si osserva a D. Timpe, resta possibile la sua ipotesi che Polibio narrasse la storia monarchica sulla scorta di Fabio, ciò è perché Polibio stesso forse la narrava κεφαλαιωδῶς, e in subordine al disegno storico-costituzionale (un metodo espositivo che si doveva comunque accentuare per gli inizi della repubblica, cfr. VI 54, 4-55).

Per la «storia celtica» in Polibio, dalle origini (II 14-17) alle incursioni galliche comprese tra il 387/6 e il 282 (18-20), alle guerre romano-celtiche svoltesi tra la I e II guerra punica (21-35), la probabilità di un'utilizzazione di Fabio

[1] «O anche in un suo successore»: cfr. *Aufstieg und Niedergang* I 2, 928-69, partic. 939. Non farei molto conto sul fr. 16 (la *pompa circensis*) per dimostrare l'ἀκρίβεια della prima storia repubblicana in Fabio: è un caso a parte (cfr. E. GABBA, *op. cit.*, 135 s.), in cui confluiscono elementi di esperienza personale di Pittore. Sul senso di Plb. VI 11, 1 (per cui cfr. Cic. *Rep.* II 37, 63), v. K. F. EISEN, *op. cit.*, 79-83, e altra bibl. in F. W. WALBANK, *Comm.* II, 646. Diodoro (XII 25-26, 1) riflette all'incirca lo stesso schema di sviluppo storico-costituzionale; ma, per i suoi rapporti con l'annalistica romana, va tenuto presente che Fabio (certo, il Fabio *latino*) nel libro IV datava *duovicesimo anno postquam Romam Galli ceperunt* (fr. 6, p. 113 P.) quella legge licinio-sestia relativa al consolato, che Diodoro data a metà del V sec. Diodoro potrebbe aver modificato Fabio o lo stesso Polibio su questo punto: resta quindi impregiudicata l'eventualità di una dipendenza di Polibio da Pittore. Ma sulle varie ipotesi circa la provenienza della storia romana (parte narrativa) in Diodoro, v. ancora G. PERL, *Kritische Untersuchungen zu Diodors römischer Jahrzählung* (Berlin 1957), 162-8.

sembra ridursi, via via che dagli ultimi capitoli citati si sale verso l'alto : praticamente certa la derivazione da Fabio nei cc. II 22-35, essa è sembrata a taluni più dubbia, per la storia delle invasioni celtiche degli anni 387-282, che potrebbe venire da Catone, dato l'interesse che questi nelle *Origines* mostra per i Galli (frr. 34-40 ; 42-44) [1]. Ma mentre non sappiamo quanta parte avesse il punto di vista storico-narrativo, rispetto a quello descrittivo, nell'economia dei brani celtici delle *Origines*, non farebbe difficoltà l'ammettere la trattazione in Fabio del periodo delle invasioni (una trattazione certo sommaria : e questa è un'elementare risposta alle obiezioni di P. Bung). I cc. II 14-17 di Polibio si presentano viceversa come un conglomerato di osservazioni personali e di battute polemiche contro autori greci, sì che una provenienza sostanziale di quel materiale da Timeo appare più probabile di quella da Fabio.

Anche nel caso dell'*excursus* sui trattati romano-punici, una tarda aggiunta nel contesto originario del III libro (21, 9 ss.), non si va ormai oltre l'ipotesi di uno stimolo (forse addirittura uno stimolo alla polemica) esercitato da Catone, con i suoi riferimenti alle violazioni cartaginesi dei trattati nelle *Origines* (fr. 84) come nelle *Orationes* [2]. Quei testi Polibio non li ricavò dall'opera di Catone : li ritrovò forse egli stesso, li tradusse e in parte si fece aiutare a tra-

[1] Insistono sulla provenienza da Catone : W. SOLTAU, *Prolegomena zu einer römischen Chronologie* (Berlin 1886), 64-84 (per i cc. II 14-21) ; P. BUNG, *op. cit.*, 151-79 (con diversa articolazione). Le coincidenze con Catone rilevate da W. Soltau non sono decisive, proprio perché non sappiamo se a sua volta in quei punti Catone non coincidesse con Fabio. Questo è p.e. il caso di VI 11[a], 4 : cfr. F. W. WALBANK, *Comm.* I, 671. Propendono per una maggiore presenza di Fabio M. GELZER, *art. cit.*, 147-51 (cc. 17-35) ; F. W. WALBANK, *Comm.* I, 184 ss. (18-35) ; J. WOLSKI, *Historia* 5 (1956), 24-52 ; M. SORDI, *I rapporti romano-ceriti e l'origine della « civitas sine suffragio »* (Roma 1960), 153 ss. P. PÉDECH, *op. cit.*, 475-84, esclude l'uso di Catone e accetta con cautela quello di Fabio.

[2] Cfr. *oo. cc.* p. 119 n. 1 ; R. WERNER, *op. cit.*, 113 ; K.-E. PETZOLD, in *Aufstieg und Niedergang* I 2, 366-71.

durli. Anche qui si rivela indimostrabile una puntuale utilizzazione del testo delle *Origines*. Fabio è escluso naturalmente dall'ambito delle fonti per la digressione sui trattati, dalla frase (III 26, 3) sull'ignoranza di quei testi da parte dei πρεσβύτατοι fra i Romani e i Cartaginesi, e proprio a raffronto con Filino ; ma per qualcuno in quei πρεσβύτατοι sarebbe da includere anche Catone [1]. Incerto appare infine il preciso bersaglio di III 21, 9-10 o dei cc. 28-30, che potrebbe tuttavia essere Catone. Ci si può sentire tentati dall'idea di scorgere una polemica rivolta contro gli ambienti avversi agli Scipioni, e magari contro lo stesso Catone, oltre che nella presentazione delle accuse a Scipione Africano nel libro XXIII, anche nel ritratto razionalistico del medesimo o nell'insistenza sul rifiuto del titolo di re ricevuto da tribù spagnole, che troviamo nel libro X. La mia conclusione sul rapporto tra le *Origines* e Polibio tiene conto da un lato della cautela del giudizio espresso da F. W. Walbank [2] sul grado di familiarità con la lingua latina proprio di Polibio, dall'altro della difficoltà di decidere tra una dipendenza diretta e puntuale e una indiretta, e persino tra un'utilizzazione positiva ed una polemica : nell'insieme si dovrà parlare di presenza di Catone in Polibio, non di identificazione fra i due.

## IV. Polibio e altri storici romani del II secolo

Il discorso su eventuali rapporti di dipendenza di Polibio dalla storiografia romana del II secolo può avere ancora qualche consistenza nel caso di A. Postumio Albino e di G. Acilio. Il rapporto di Postumio Albino con i Greci non

[1] P. Pédech, *op. cit.*, 190 s.

[2] *Polybius*, 80 s. Ricordiamo che in Polibio manca il dialogo dopo Canne tra Annibale e il suo *magister equitum* (Maarbale), narrato da Catone (fr. 86 s. delle *Origines*) e ripreso da Celio. Per la divergenza di Polibio da Catone nel racconto della battaglia delle Termopile, P. Pédech, *op. cit.*, 368-70.

è privo di complessità [1]: uno stretto collegamento con l'ambiente degli Scipioni è meno probabile che nel caso di G. Acilio. Questi, oltre ad appartenere a una famiglia collegata con gli Scipioni, e a manifestare il suo coerente filellenismo nell'opera d'interprete prestata all'ambasceria di filosofi del 155, compose in greco annali, che un Claudio, forse Claudio Quadrigario, tradusse e seguì [2]: ora, nell'opera di Quadrigario pare fosse esaltata la figura di Scipione Africano. Ma Acilio non è mai citato da Polibio, anzi c'è contrasto tra VI 58, 4 e 12-13, e il fr. 3 dell'annalista. Il fatto che l'opera di Acilio fosse pubblicata circa il 141 rende certo possibile il suo uso in libri tardi di Polibio o in eventuali aggiunte ai primi dell'opera, ma pone anche di più il problema di un rapporto inverso con lo storico acheo. Poiché i frammenti di Quadrigario non risalgono al di là dell'incendio gallico, in ciò potrebbe riflettersi la prevalenza della parte moderna sulla parte delle origini in Acilio, il quale in ogni caso parlava della storia mitica di Roma (frr. 1, 2 e forse 2 A). In questo senso comunque, cioè come riferimento al contenuto moderno *prevalente* nell'opera, va intesa probabilmente la definizione di πραγματικὴ ἱστορία che Polibio riserva a un'opera di Postumio in XXXIX 1, 4. Da nessun luogo di Polibio risulta che la storia pragmatica sia esclusivamente storia contemporanea; in teoria, il suo campo si estende fino al periodo in cui, dopo la fondazione, comincia l'attività bellica e politica di uno stato. Ma poiché di fatti, cioè di fatti accertati in quanto tali, deve in essa trattarsi, la storia pragmatica viene a identificarsi per lo più praticamente con la storia a ciascuno scrittore più vicina nel tempo. Nella definizione riservata all'opera di Postumio, nulla ci

[1] F. MÜNZER, *RE* XXIII 1 (1953), coll. 902-8.

[2] Su Claudio e Acilio cfr. M. ZIMMERER, *Der Annalist Q. Claudius Quadrigarius* (Diss. München 1937), 10-14; F. ALTHEIM, *RhM* 93 (1950), 267-86; F. DELLA CORTE, *op. cit.*, 166 ss. e 211-4; E. BADIAN, *op. cit.*, 18 e n. 88.

autorizza (lo ha ben chiarito F. W. Walbank) [1] a vedere un riferimento alla ricerca delle cause, o addirittura un riconoscimento, come vorrebbe in certa misura F. Münzer, *loc. cit.*, col. 907 ; e questo, non tanto perché la definizione è inserita in un contesto ostile al personaggio (XXXIX 1, 1-2 ; cfr. XXXIII 1, 5-8), quanto perché πραγματικὴ ἱστορία va qui letto e inteso innanzi tutto in rapporto antitetico a ποίημα, che lo precede (e che, esso sì, potrà aver fatto luogo principalmente a miti genealogici e di fondazione). Forse il fr. 3 di Postumio Albino, su Enea, deriva dalla storia e non dal ποίημα. Ma bisogna osservare che il I libro degli annali di Albino (però probabilmente nella versione latina, di cui è incerto il rapporto con l'opera storica in greco), giungeva (fr. 2) almeno a Bruto e alla fine della monarchia. Se l'opera continuava, era ben possibile che la parte repubblicana fosse quantitativamente prevalente e che, tenendo conto di questo *prevalente* aspetto di modernità, Polibio parlasse di storia pragmatica.

Non si può dimostrare che, applicando la definizione all'opera di Postumio Albino, Polibio intendesse negarla a Fabio o a Cincio Alimento o a Catone. È chiaro che nell'opera di Fabio o di Cincio o di Catone vi erano parti che anche da Polibio non potevano che essere considerate pragmatiche (per Timeo Polibio parla di un πραγματικὸν μέρος della sua opera, cfr. XII 27ª, 1). Forse però, se avesse dovuto con una sola parola definire l'opera di ciascuno di essi *nel suo insieme*, non avrebbe adottato tale definizione, perché la storia moderna non aveva quella prevalenza che per Polibio caratterizza la storia pragmatica. F. Bömer ha certo ragione nel negare la possibilità di una distinzione tra autore e autore

[1] *CQ* 30 (1945), 15-18 ; cfr. P. PÉDECH, *op. cit.*, 26. Diversamente ad es. H. PETER, *HRR*² 1, p. CXXV ; M. GELZER, *art. cit.*, 129 ; F. MÜNZER, *art. cit.*, col. 907 ; K.-E. PETZOLD, *Studien zur Methode des Polybios und zu ihrer historischen Auswertung* (München 1969), 7 n. 2. Albino non è legato agli Scipioni, per A. E. ASTIN, *Scipio Aemilianus* (Oxford 1967), 91.

(« orizzontale »), in ordine al problema dell'appartenenza alla storiografia annalistica o pragmatica, e nell'ammettere che annalistica e pragmatica potessero fondersi in un medesimo autore [1]. La storiografia romana, con Fabio, non nasceva come storiografia pragmatica nel senso più ampio della parola: era un prodotto composito che rifletteva il carattere vario dei filoni che vi confluivano [2]. Ho quindi forti dubbi anche nei confronti della vecchia tesi mommseniana di una cronaca prefabiana che F. Bömer ripropone: cronaca che finisce con l'essere un Fabio *ante litteram* e col rivelarsi quindi come un'ipotesi tanto innecessaria quanto indefinita.

È anche più difficile impostare un discorso sui rapporti tra Polibio e altre eventuali fonti scritte latine: sulla tavola dei pontefici s'è già detto sopra; per sé sarebbe possibile una dipendenza da Cassio Emina (un autore grecizzante, che appare influenzato da Catone e fortemente interessato alla « archeologia »): ma bisogna riconoscere con F. W. Walbank [3] che di rapporti con Emina, come di un'eventuale utilizzazione di Nevio o Ennio, semplicemente non sappiamo nulla. Per quanto riguarda Nevio, d'altra parte, l'anteriorità rispetto a Fabio che generalmente si accetta [4] rende forse ancor meno probabile un uso del suo poema da parte di Polibio. Da un punto di vista cronologico, un L. Calpurnio Pisone, console

[1] Contro M. Gelzer (*art. cit.* e *Hermes* 69 (1934), 46-55): F. Bömer, *art. cit.*, 34-53; *Historia* 2 (1953/4), 189-209; K. Hanell, *op. cit.*, 168; cfr. ormai lo stesso M. Gelzer, *Hermes* 82 (1954), 342-8. (Gli artt. di M. Gelzer qui citati sono raccolti nelle *Kleine Schriften* III (Wiesbaden 1964), 51-110).

[2] Cfr. U. Knoche, *NJAB* 114, 2 (1939), 193-207 e 289-99; E. Gabba, *op. cit.*, 135-69; S. Mazzarino, *op. cit.*, II 1, 69-105 e *passim*; D. Timpe, *op. cit.*

[3] *Polybius*, 81. Su Cassio Emina, S. Mazzarino, *op. cit.*, II 1, 106. Per possibili raffronti con Nevio ed Ennio, cfr. F. W. Walbank, *Comm.* I, 68 e 94 s., e, rispettivamente, I, 63, 669, 672; II, 197, 426, 451 s.

[4] S. Mariotti, *Il Bellum Poenicum e l'arte di Nevio* (Roma 1955), 19 e n. 24; 28; M. Barchiesi, *Nevio epico* (Padova 1962), 208 n. 1065[a]; 242 s.; 260 n. 1139; 262 s. n. 1149 (con bibl.). Dubbi in K. Hanell, *op. cit.*, 157 s., e in A. Lippold, *op. cit.*, 7-10.

nel 133, un G. Sempronio Tuditano, console nel 129, un G. Fannio, genero di Lelio e combattente a Cartagine nel 146 e fu figlio o nipote del Fannio (Strabone) più volte ricordato da Polibio, un Sempronio Asellione, tribuno militare a Numanzia con Scipione Emiliano, potrebbero essere, se non fra gli autori, certo fra gli interlocutori e i seguaci dello storico greco ; e lo stesso potrebbe valere per uno Gn. Gellio, un Celio Antipatro, un Vennonio, di cui più sfuggono i dati biografici. Ma, nel caso di Gellio, ci troviamo già di fronte a quella «espansione del passato», quell'ipertrofia della storia arcaica, di cui ha parlato E. Badian (*op. cit.* p. 121, n. 3, pp. 11-13) ; e il moralismo di Pisone, per quanto non manchi di punti di contatto con quello di Polibio nel denunciare la decadenza dei costumi a Roma (frr. 38-40), doveva investire in misura ben più radicale il tessuto delle tradizioni raccolte [1]. Mostra in qualche modo di subire l'influsso polibiano Celio Antipatro, non per il modulo storiografico, che è retorico e drammatico, ma per la scelta del tema (la guerra annibalica) e l'adozione di fonti extraromane, almeno in parte in omaggio al principio storiografico dell'imparzialità [2]. Appare invece evidente la dipendenza del metodo storico, o almeno della teoria storiografica, di Sempronio Asellione da Polibio [3].

[1] Nel condurre la sua storia forse fino al 146 a.C. (ma questo è solo il minimo, cfr. fr. 39, dell'estensione verso il basso della sua opera ; lo stesso vale per Cassio Emina, fr. 39, e Gellio, fr. 28), Pisone mostra forse un segno d'influenza polibiana. Sul suo moralismo, K. Latte, Der Historiker L. Calpurnius Frugi, *SDAW* 1960, 7.

[2] V. ora E. Badian, *op. cit.*, 15-17 ; S. Mazzarino, *op. cit.*, II 1, 466-8.

[3] Sul fr. 2, cfr. A. Momigliano, *Terzo contributo* 1, 59 n. 9 ; M. Mazza, *SicGymn* N.S. 18 (1965), 144-63. Pare eccessiva la posizione di A. Klotz, *SIFC* 25 (1951), 243-65, che tende a negare l'influsso di Polibio su Celio, Fannio, Claudio Quadrigario e perfino su Asellione.

# DISCUSSION

*M. Gabba:* Il Professore Musti ha condotto un'analisi molto attenta e precisa delle fonti romane di Polibio per determinare l'influenza della storiografia romana sullo storico greco. I punti toccati della sua ricca trattazione sono naturalmente Fabio Pittore (per i libri I e III) e Catone. Emerge dall'indagine la conclusione di rilievo che l'uso, talora polemico, di Fabio è ben diverso dal tipo di polemica che Polibio conduce per esempio contro Filarco, e che Polibio ha saputo sfruttare, atteggiandole ai propri particolari intendimenti, le parti « positive » di Fabio (come pure di Filino). Scrivere storia contemporanea nel centro stesso del potere politico che fa questa storia deve aver significato per Polibio poter approfittare di un immenso tesoro di informazioni dirette di prima mano, orali e non orali, ed è stato giustamente messo in rilievo come sia difficile distinguere, per es. per il caso di Catone, fra l'eventuale utilizzazione dei primi III libri delle *Origines* e la possibilità di attingere alla conoscenza diretta e personale del politico e della sua azione. È chiaro anche che la particolare posizione polibiana poteva rendere difficile, o impossibile, una libertà di atteggiamento e di prese di posizione in sede storiografica, il che rappresenta un ostacolo all'individuazione delle fonti. Ma l'utilizzazione, o almeno la conoscenza, dei primi tre libri delle *Origines* mi pare difficile a negare, e vorrei riproporre il suggerimento che la discussione metodologica sui tipi di storiografia che Polibio poneva all'inizio del libro IX (1-2) possa essere anche un riflesso di una sua volontà di prendere le distanze dalla storiografia romana contemporanea e pur da Catone (cf. J. P. V. D. Balsdon, *CQ*, N.S. 3 (1953), 158-64). Il tono di quella discussione (per la quale non è chiara l'occasione nel contesto storico), rivolto come sembra ai Romani, non è nel complesso polemico, come indica anche la citazione di Eforo. Polibio respinge le storiografie genealogica e coloniaria, che pur

attirano lettori, in nome di una preminenza della storiografia contemporanea, e per ciò pragmatica, dove è possibile essere originali e personali. Come si ricava anche da quanto possiamo leggere in Polibio sulle origini di Roma, il problema dell'influenza greca in Italia e delle origini greche delle città italiche (in una parola della ellenizzazione di Roma e dell'Italia in età arcaica e in quella a lui contemporanea), così centrale in Catone, non gli interessava, anzi era in certo senso contrario alla sua interpretazione dell'emergere della potenza romana.

*M. Walbank:* I think the discussion of various types of history in the introduction to book IX probably arises out of general considerations of historical method. There was a tradition for discussing such things in προεκθέσεις. On the whole I should regard it as unlikely that Polybius was either replying to criticisms of his own work or referring to specific writers. But I agree that some connection with Cato's *Origines* cannot be entirely excluded.

*M. Pédech:* Il est difficile de dire contre qui est dirigée la polémique de Polybe, IX 1, où il oppose son « histoire pragmatique » aux auteurs de Généalogies, de Fondations et de Colonies. Vise-t-il les *Origines* de Caton? Il semble plutôt que sa critique s'adresse à plusieurs historiens grecs et à un genre historique. Les auteurs qui ont traité de Fondations, etc., sont très nombreux depuis Hécatée. Timée faisait une large place aux fondations et aux colonies grecques en Sicile et en Italie du Sud. Cette partie de son œuvre peut être englobée dans la critique de Polybe. En définitive, Polybe veut opposer son *Histoire*, neuve, originale, puisée à des sources directes et contemporaines, à celles des auteurs qui, par le choix d'un sujet ancien, sont condamnés à se copier les uns les autres.

M. Musti s'est demandé si Polybe s'est procuré les informations qu'il doit à Caton par le truchement de ses *Origines* ou oralement, de sa bouche même, pendant son séjour à Rome. A mon avis, la part de l'information orale a été la plus importante.

Caton était une source infiniment précieuse, plus encore comme témoin que comme écrivain. Il avait vécu l'histoire romaine depuis la deuxième guerre punique où, tout jeune, il avait pris part à la bataille du lac Trasimène. Plus tard il avait exercé un commandement pendant la guerre d'Antiochus et pris une part active à la bataille des Thermopyles.

Le rôle des informateurs que Polybe a pu consulter à Rome doit être considéré comme capital. Il y avait Lélius, l'ami de Scipion. Il y avait Emilius Lépidus qui porta à Philippe, sous les murs d'Abydos, la sommation des Romains au cours d'une entrevue dont Polybe a laissé le récit dramatique (XVI 34). Il y avait tous les hommes politiques romains qui se rendaient en mission dans les pays étrangers, ainsi que les députations étrangères qui venaient solliciter le Sénat. Presque tous les extraits *De Legationibus* dérivent manifestement d'informations recueillies sur place à Rome. Ainsi Polybe était-il renseigné, pour ainsi dire au jour le jour, sur la politique romaine et sur la situation de chaque Etat, cité ou royaume, du monde hellénistique. Aucun endroit ne pouvait être plus favorable que Rome pour une vue complète et détaillée de l'histoire contemporaine, pour la compréhension des points de vue politiques les plus divers, selon les interlocuteurs.

*M. Walbank:* Surely the reason for choosing to write contemporary history is that one can use oral sources and so avoid ἀκοὴ ἐξ ἀκοῆς.

*M. Musti:* Sono grato al Professore Gabba per aver richiamato l'attenzione sulla possibilità che nelle pieghe di IX 1-2 sia contenuto un riferimento (polemico, questa volta) alle *Origines* di Catone. Sul rapporto tra Catone e Polibio io ho in effetti proposto una tesi aperta : la presenza di Catone, almeno indiretta, in Polibio, è innegabile ; ma talora può trattarsi di positiva influenza (forse per es. il giudizio su Amilcare), talora si avverte la differenza e si può sospettare la polemica. Polibio non ignora Catone : ma certo non s'identifica con lui.

Il Professore Walbank trova improbabile sia che Polibio avesse dei precisi bersagli polemici, sia che egli rispondesse a delle critiche, e tende a negare che vi sia un'occasione particolare per la discussione in IX 1-2 : la considerazione di temi generali è in carattere con la προέκθεσις. È vero che ciò che dice Polibio vale in primo luogo per opere storiografiche greche ; in quell'ambito egli aveva già sufficienti motivi di polemica da Ecateo a Timeo, come ricorda il Professore Pédech; e l'accenno ad Eforo (che è stato notoriamente interpretato in due modi : « racconti come si trovano esposti in Eforo » ; « critiche analoghe a quelle espresse da Eforo ») è significativo. Tuttavia la nervosa insistenza di Polibio sulla possibile reazione dei lettori al μονοειδές della sua storiografia (IX 1, 2-3 e 2, 6-7) significa certamente che egli voleva prevenire delle critiche, ma può anche significare che egli replicasse a critiche già espresse dai lettori : fra questi egli certo prevedeva anche dei lettori romani (cfr. p.e. VI 11, 3 ss.). Polibio potrebbe dunque prendere l'iniziativa della polemica, o rispondere alle critiche mosse al suo modo di trattare le origini di Roma (o di qualche altra città d'Italia), cui qualcuno può aver opposto le opere di Fabio o di Catone. Naturalmente, il rapporto di Polibio con il testo scritto delle *Origines*, ammesso che egli ne potesse consultare almeno una parte, può essersi configurato in varia maniera : dalla semplice curiosità di lettura (che è difficile negare, se qualcosa delle *Origines* era stato pubblicato), alla puntuale utilizzazione, positiva o polemica che fosse.

Ho insistito nella mia esposizione sulle informazioni provenienti da Lelio. Forse si tratta solo d'informazioni orali. Certo, c'è molto altro materiale dovuto all'informazione orale in Polibio, come giustamente osserva il Professore Pédech.

La possibilità dell'uso di fonti orali ha certo favorito (come osserva il Professore Walbank) la scelta della storia contemporanea. Ma anche per la storia recente e contemporanea andavano formandosi rapidamente tradizioni scritte, e sussiste in pieno il problema dell'attribuzione del materiale polibiano all'uno o all'altro filone.

V

GUSTAV ADOLF LEHMANN

# Polybios und die ältere und zeitgenössische griechische Geschichtsschreibung : einige Bemerkungen

# POLYBIOS UND DIE ÄLTERE UND ZEITGENÖSSISCHE GRIECHISCHE GESCHICHTSSCHREIBUNG: EINIGE BEMERKUNGEN

Ein so anspruchsvolles Thema, Polybios' kritische Auseinandersetzungen mit älteren und zeitgenössischen Historikern zu würdigen und damit zugleich auch die Stellung des polybianischen Werkes in der Geschichte der griechischen Historiographie zu umreissen, kann im engen Rahmen eines Fachvortrages nur mit äussersten Einschränkungen angefasst werden. Den schwierigen Fragen nach Motivation und Qualität der mannigfachen Polemiken in den *Historien*, nach dem Verhältnis von methodisch oder sachlich begründeter Distanz wie auch Aneignung und Beeinflussung des Autors durch literarische Traditionen und zeitgenössische Tendenzen kann eigentlich nur auf breiter Basis detaillierter Untersuchungen und Interpretationen nachgegangen werden. In den oft sehr ausführlichen kritischen παρεκβάσεις der polybianischen *Historien* und in konzentrierter Form in den methodischen Abhandlungen der Bücher XII und XXXIV fehlt im übrigen — mit Ausnahme von Herodot — k a u m e i n e r der ganz grossen Namen der griechischen Geschichtsschreibung und historisch-geographischen Forschung aus der Klassik und dem hohen Hellenismus; dabei zeugen diese Hinweise und Anmerkungen fast immer von ebenso intensiver Lektüre wie engagierter Auseinandersetzung mit den zitierten Werken. Zu diesem Komplex gehören aber ebenfalls die erheblich zahlreicheren anonymen, meist allgemein-methodisch gehaltenen kritischen Hinweise auf mannigfaltigste historische Sekundärliteratur, die hier nicht minder aufmerksam zu behandeln wären.

Zudem hat den bedeutenderen Textabschnitten unter den Fragmenten dieser zumeist temperamentvoll-über-

scharfen « Polemic in Polybius » — mit all ihrem inhaltlichen, persönlichen und geistesgeschichtlichen Hintergrund — schon immer ein reges philologisches wie sachhistorisches Interesse gegolten: so sind hier den umfassenden *RE*-Artikeln « Polybios » und « Phylarchos » von K. Ziegler und J. Kroymann, den Timaios- und Phylarchos-Monographien T. S. Browns und E. Gabbas sowie der Dissertation R. Körners [1] in raschem Fortgang namentlich F. W. Walbanks grundlegende Untersuchungen gefolgt [2] und parallel dazu die nicht minder bedeutenden Studien P. Pédechs vor allem zur Struktur und Methodik des XII. Buches [3]. Inzwischen dürfen wir in absehbarer Zeit neue Arbeiten von K.-E. Petzold zur *Stellung des Polybios in der griechischen Historiographie* und von Kl. Meister zur *Kritik und Polemik bei Polybios* (Habil.-Schrift Saarbrücken) erwarten.

Aus dem Gang der Forschung und wissenschaftlichen Diskussion der beiden letzten Jahrzehnte, für den hier die genannten Werke stehen sollen, lässt sich allerdings, wie ich glaube, eine gewisse gemeinsame Richtung aufzeigen: so haben die älteren Studien — nicht anders als F. Jacoby — die e n t s c h e i d e n d e n Motive und Anliegen jener zahlreichen polemischen Exkurse im Werk des Polybios einhellig in persönlichem Ehrgeiz und Ranküne, in einer besonders fatalen Neigung des bornierten « Achäers aus Megalopolis » zu masslos gehässiger, sachlich ungerechtfertigter Kritik gesehen. Dabei muss jedoch für Polybios der Hintergrund

[1] K. Ziegler, *Polybios*, in *RE* XXI 2 (1952), 1440-1578; J. Kroymann, *Phylarchos*, in *RE* Suppl.-Bd VIII (1956), 471-89; T. S. Brown, *Timaeus of Tauromenium* (Berkeley and Los Angeles 1958); E. Gabba, *Studi su Filarco* (Pavia 1957); R. Körner, *Polybios als Kritiker früherer Historiker* (Diss. Jena 1957).

[2] Neben den Anmerkungen im monumentalen *A historical Commentary on Polybius* (vol. I u. II), vor allem der wichtige Aufsatz Polemic in Polybius, *JRS* 52 (1962), 1-12, und in der neuesten Studie *Polybius* (Berkeley 1972), ch. II: « Historical Traditions », 32 ff.

[3] P. Pédech, Polybe, *Histoires*, Livre XII (Paris 1961).

einer längst und weit über die diskreten Gepflogenheiten eines Thukydides oder Xenophon hinausgegangenen Entwicklung und Normierung der literarisch-wissenschaftlichen Kritik im Auge behalten werden [1].

Demgegenüber zeigen die neueren Studien ein verstärktes Bemühen um Struktur und Gedankengang vor allem des XII. Buches der *Historien* sowie ein ausgewogeneres Verständnis für die Tragweite der in den Polemiken jeweils enthaltenen historiographischen Maximen und tatsächlich neuen, den etablierten Formen und Trends hellenistischer Geschichtsschreibung gegenläufigen Zielsetzungen des Polybios: «if at times Polybius' criticism seems over-strident, the reason lies at least in part in the literary situation in which he was writing and in the importance of the values which were threatened [2].» So sind denn auch von F. W. Walbank im Kap. «Historical Traditions» (S. 55 f.) seines neuen Polybios-Buches vor allem unter diesem Gesichtspunkt die Polemiken gegen Timaios, Phylarchos und Zenon von Rhodos gewürdigt worden.

In der Tat standen sich hier zum einen die namentlich von Theopomp und Timaios geprägte, mehr dem Sentimentalen und Abstrusen als geschichtlicher Realität zugewandte,

[1] K. ZIEGLER, *Polybios*, 1560 zum XII. Buch: « Literarische Eifersucht auf den Ruhm des schon vor mehr als hundert Jahren verstorbenen Vorgängers, an dessen Werk er anknüpfte, ist vielleicht die stärkste Triebfeder gewesen, die diesen Exkurs hervorrief»; F. W. WALBANK, Polemic in Polybius, 7: « indeed the whole of Book XII spring(s) from an intense personal antipathy to Timaeus». Aber selbst ein so unselbständiger Autor des Späthellenismus wie Diodor hat an zahlreichen Stellen seines Werkes umfangreiche polemische Exkurse gegen namhafte Historiker eingelegt: z.B. X 24, 1 (Exkurs gegen Herodot); XIII 90, 4-7 (gegen Timaios, offenbar in Anlehnung an Polybios); XXI 17, 1-4 (sowohl gegen Timaios wie gegen Kallias von Syrakus). — Nicht zuletzt unterstreichen auch die — wie selbstverständliche — Integration eines systematischen Index- und Inhaltsverzeichnisses in das (von Polybios selbst auf 40 Bücher berechnete) Werk und seine umsichtige Verweistechnik das formale Niveau der *Historien* innerhalb der zeitgenössischen wissenschaftlich-kritischen Literatur.

[2] F. W. WALBANK, *Polybius*, 40.

innerlich unwahre r h e t o r i s c h e Manier, ihre Überbewertung der stilistischen Gestaltung verbunden mit einseitiger Fixierung auf Personen- und « Helden »-Geschichte und auf der anderen Seite die r o m a n h a f t e Unbekümmertheit eines Duris in einer auf Sensationen und Irrationales zielenden Affekthascherei gegenüber ; in beiden Richtungen — jeweils für sich oder auch in Kombination — fand eine fortschreitende Vernachlässigung des Bereichs rationaler, sachkundiger Durchdringung von Geschichte und politischem Zeitgeschehen ihren Ausdruck [1]. Jene romanhaft-sensationelle, in ihren Konsequenzen geradezu ahistorische Anschauungsweise hat sich z.B. sehr treffend in der aus hochhellenistischer Quelle geschöpften Maxime bei Diodorus XVIII 59, 6 ausgesprochen : « das politische Leben vollzieht sich insgesamt, wie von einem Gotte gesteuert, im Wechsel von Gutem und Schlechtem in einem Kreislauf für alle Zeit. Daher ist es nicht paradox, wenn etwas Irrationales geschieht, sondern wenn nicht überhaupt ein jedes Ereignis gegen alle Erwartung ist [2]. » Die Virulenz dieses Tycheglaubens, ja die

[1] Vgl. die Bemerkung Diodor XIX 8, 4 (nach Duris) zu τὴν ἐπίθετον καὶ συνήθη τοῖς συγγραφεῦσι τραγῳδίαν und die geradezu programmatische Wendung (aus Duris' Geschichte des Agathokles : D.S. XX 43, 7), wonach die geschichtliche Darstellung bedauerlicherweise zu Abgrenzungen in der Schilderung gleichzeitiger Ereignisse genötigt sei und damit leider weit hinter ihrer Aufgabe zurückbleibe, das πάθος der Begebenheiten voll widerzuspiegeln ; s. zu dieser Stelle auch H. STRASBURGER, Die Wesensbestimmung der Geschichte durch die antiken Geschichtschreiber (*Sitz.*-Ber. *Wiss. Ges. Frankfurt* 5 (1966), Nr. 3), 47. — Selbstverständlich hat auch Polybios in seiner Kritik an dem Buchgelehrten Timaios für die historische Darstellung ἔμφασις τῶν πραγμάτων und ἐνάργεια im Sinne von Lebensnähe und Detailtreue aus echter Erfahrung gefordert (XII 25 h, 3-6), was sich freilich von Duris' Ar einer mimetisch-dramatischen Stilisierung deutlich unterscheidet.

[2] ὁ γὰρ κοινὸς βίος, ὥσπερ ὑπὸ θεῶν τινος διακιζόμενος, ἐναλλὰξ ἀγαθοῖς τε καὶ κακοῖς κυκλεῖται πάντα τὸν αἰῶνα . διόπερ παράδοξόν ἐστιν οὐκ εἰ γέγον' ἔν τι παράλογον, ἀλλ' εἰ μὴ πᾶν ἐστι τὸ γιγνόμενον ἀνέλπιστον (zum Schicksal des Diadochen Eumenes) ; zur Rolle des παράδοξον und der Τύχη vgl. auch D.S. XX 13 ; 30 ; 70 (aus der Geschichte des Agathokles ; nach Duris und Timaios).

Verherrlichung einer völligen Unberechenbarkeit der Geschichte, das Interesse am umwälzenden Eingreifen von Umständen, die von der Peripherie her grosse Kontinuitätsreihen plötzlich abreissen lassen, ist insgesamt natürlich nicht unverständlich in einer Welt politischer Systeme, die alles Gewicht den Entscheidungen einzelner Personen geben — wie es in der Welt der absoluten Militärmonarchien des Hellenismus der Fall war.

Was Polybios' Kritik an Timaios, das methodische Herzstück des XII. Buches, anbelangt, so hat F. W. Walbank freilich an seinen sachlichen Einwänden, wie sie schon in der Studie *Polemic in Polybius* gegen Fairness und Qualität der polybianischen Argumentation erhoben worden waren, uneingeschränkt auch im II. Band des *Commentary* festgehalten [1]. Es geht dabei speziell um die These, dass im Rahmen der bekannten Lokroi-Kontroverse — in der Polybios exemplarisch den Bereich der πρῶτα ὑπομνήματα des timäischen Geschichtswerkes unter die Lupe nimmt — die Textstelle Athenaeus VI 272 a und b in ihrer Wiederholung des timäischen Hinweises auf die Kaufsklaven des Phokers Mnason e x a k t und e i n d e u t i g Polybios' Erwiderung auf Timaios' Darlegungen gegen Aristoteles enthalte. Er habe sich hier gegenüber dem Argument des Timaios, wonach Kaufsklavenbesitz im mutterländischen Lokris bis ins späte 4. Jh. hinein unbekannt gewesen sei, nur mit einem üblen, rabulistischen Trick zu « helfen » gewusst [2]. Anderer-

[1] *JRS* 52 (1962), 6 f.; *Comm.* II, 317 ff., bes. 337-8.

[2] Zu Ath. VI 272 a-b ist zu beachten, dass es in diesem Massurios-Vortrag (ab VI 271 b f.) *allein* darum geht, eine möglichst imposante Liste von Historiker-Zeugnissen für Maximalzahlen privaten oder öffentlichen Sklavenbesitzes vorzulegen. Ath. VI 264 c: Τίμαιος δ' ὁ Ταυρομενίτης ἐν τῇ ἑνάτῃ τῶν ἱστοριῶν " οὐκ ἦν, φησί, πάτριον τοῖς Ἕλλησιν ὑπὸ ἀργυρωνήτων τὸ παλαιὸν διακονεῖσθαι ", γράφων οὕτως· " καθόλου δὲ ἠτιῶντο τὸν Ἀριστοτέλη διημαρτηκέναι τῶν Λοκρικῶν ἐθῶν· οὐδὲ γὰρ κεκτῆσθαι νόμον εἶναι τοῖς Λοκροῖς, ὁμοίως δὲ οὐδὲ Φωκεῦσιν, οὔτε θεραπαίνας οὔτε οἰκέτας πλὴν ἐγγὺς τῶν χρόνων (Ms.; wohl: πλὴν τῶν ἐγγὺς χρόνων).

seits hat Walbank völlig zu Recht betont, dass das bei Athenaeus VI 264 c-d vorausgehende Timaios-Referat vollständig und direkt dem XII. Buch entnommen ist, wobei Textkorruptelen an dieser Stelle den sachlichen Gehalt nicht berühren.

In dieser sehr wahrscheinlich aus Polybios geschöpften Notiz (Ath. VI 264 c) wird jedoch ganz eindeutig herausgestellt, dass Timaios' Behauptung allein auf die frühzeitlichen Verhältnisse der Kolonisationsepoche in Lokris abzielt und dabei der Verweis auf Mnason ausschliesslich als *terminus ad* bzw. *post quem* gemeint ist. Vergegenwärtigt man sich diese klare Exposition der timäischen Beweisführung im polybianischen Referat (bei Ath. VI 264 c), dann dürfte allerdings die Annahme, Polybios' eigenes Gegenargument habe in jener groben, gänzlich witzlosen Umkehrung des Mnason-Hinweises von Ath. VI 272 b bestanden, sehr unwahrscheinlich sein: Ein Versehen des notorisch unsorgfältigen, an den Sachfragen ja nur ganz oberflächlich interessierten Athenaeus bleibt wohl die einzig mögliche Lösung. Jedenfalls reicht m.E. F. W. Walbanks Erklärung, dass bei Polybios « no holds are barred when the opponent is Timaeus »[1] in einem so gravierenden Punkt kaum aus.

Und ebensowenig kann überzeugen, dass — zumindest mit den Mitteln polybianischer Kritik — « Timaeus' statement that the Locrians had no domestic slaves could be countered only by denying its truth »[2]. Denn offensichtlich geht Timaios' sachliche Fixierung auf die ἀργυρώνητοι — die Verbreitung des K a u f s k l a v e n b e s i t z e s und das in Mittelgriechenland relativ späte Auftreten von Sklavenhaltung als kommerzieller Vermögensanlage — an dem tatsächlich zur Debatte stehenden Punkt der Kontroverse glatt vorbei. Unstreitig hatte es schon in der patriarchalischen

[1] *JRS* 52 (1962), 6.
[2] *Comm.* II, 338.

Gesellschaft der homerischen Epen, in der Welt der archaischen Adelshöfe in ganz Hellas, niemals an G e s i n d e, an kriegsgefangenen Sklaven wie Hörigen und Hintersassen, gefehlt — ganz abgesehen von der Tatsache, dass in dem Gesetz der hypoknemidischen Lokrer aus der 1. Hälfte des 5. Jh. [1], immerhin also zu einem Zeitpunkt, der mehr als ein Jahrhundert vor dem von Timaios als verbindlich erklärten *terminus* liegt, für Lokris unzweifelhaft die soziale Existenz von Ϝοικιᾶται (= οἰκέται) — « Hausgesinde » bezeugt wird. Diese werden in der Strafklausel des Gesetzes auch neben dem Landlos-Besitz (μέρος) des Beklagten bezeichnenderweise zum individuellen Privatvermögen (χρήματα) gerechnet. Für die Meinungsverschiedenheiten zwischen Aristoteles, Polybios und Timaios ist es aber völlig irrelevant, ob es sich bei den Stammvätern der süditalischen Lokrer um echte K a u f s k l a v e n oder um Kriegsgefangene oder anders qualifizierte unfreie οἰκέται — bis hin zu Hörigen μεταξὺ ἐλευθέρων καὶ δούλων — gehandelt haben könnte. Timaios' Argumentation in seiner schroffen Polemik gegen Aristoteles hängt hier offenkundig in der Luft. Und man dürfte m.E. Polybios auch kaum überschätzen, wenn man hier seiner Intelligenz und Aufmerksamkeit u.a. eine derartige Feststellung zutraut. So enthalten jedenfalls die übrigen Fragmente seiner Darlegungen zur Lokris-Kontroverse (XII 5-12 a) — die nach Ausweis der « autobiographischen » Anmerkung XII 5, 2 als offenbar relativ spät (nach 135 v. Chr.) ausgestaltetes Textstück zu gelten haben [2] — durchaus

[1] *Syll.*[3] 47, l. 43-45.

[2] Den selbstbewussten Worten (wie auch der chronologischen Reihenfolge in der Aufzählung) zufolge (XII 5, 2 f.), mit denen Polybios von seiner persönlichen diplomatischen Aktivität zugunsten von Lokroi berichtet (die der Stadt immerhin einen Dispens für die εἰς Ἰβηρίαν στρατεία und die Flottengestellung gegen die Dalmater einbrachte), können diese wiederholten Vermittlungsaktionen nicht in den Jahren 156-154, sondern erst nach 145, in den 30er Jahren, als Polybios auch vor dem römischen Senat Autorität besass, erfolgt sein ; 138/7 Spanien-Feldzug des D. Iunius Brutus ; 135 Krieg gegen

beachtliche kritische Gedankengänge mit sehr überlegten Gesichtspunkten und Argumenten.

Die arge Zersplitterung der Textfragmente des XII. Buches hat zweifellos wesentlich dazu beigetragen, dass man über lange Zeit in diesem grossen methodischen Exkurs nur eine willkürlich-assoziativ vorgehende, « in Einzelheiten verzettelte » Kritiksucht am Werk sehen wollte [1]; erst die Textausgabe P. Pédechs hat uns die sinnvolle Gliederung und Hauptgedankengänge dieser ἀντιγραφή aufzuzeigen vermocht. Der Eindruck einer vermeintlich wirren Zusammenhanglosigkeit von Buch XII hat sich aber offensichtlich auch auf die Beurteilung der kleineren kritischen Einlagen im Gesamtwerk ausgewirkt, die ebenfalls der Auseinandersetzung mit namhaft gemachten Autoren gewidmet sind. Ein gutes Beispiel dürfte hier VIII 8-12 sein, die Polemik gegen die widersprüchliche, z.T. lasziv-berüchtigte Würdigung Philipps II. und seiner Hetairoi in Theopomps *Philippika*, dem historiographischen Urbild all jener an Herrscherpersönlichkeiten orientierten grossen Geschichtsdarstellungen, wie sie in der Welt der hellenistischen Monarchien so eindeutig dominierten [2]. Den sachlichen Hintergrund zu diesem Theopomp-Exkurs innerhalb des historischen Berichts stellt Polybios' detaillierte Kritik (in Buch VII u. VIII) an Philipp V. und

die Vardaeer und Skordisker; vgl. die überzeugende Argumentation O. CUNTZ', *Polybius und sein Werk* (Leipzig 1902), 46 ff., und K. ZIEGLER, *Polybios*, 1461. Für die Ausgestaltung dieses gewichtigen Teils von Buch XII ergibt sich somit ein ausreichend sicherer *terminus post quem*.

[1] F. JACOBY, *FGrH* 566, III b, Komm. (Text). S. 526-7; vgl. auch R. KÖRNER, *op. cit.*, *passim*. — Der Rückverweis XII 26d, 4, der die vorausgegangene Lokroi-Kontroverse als exemplarische Überprüfung der πρῶτα ὑπομνήματα des timäischen Geschichtswerkes kennzeichnet, lässt das Faktum eines überlegten, gegliederten Aufbaus des ganzen Buches klar hervortreten.

[2] Hier ist auch daran zu erinnern, dass noch Philipp V., der propagandistisch Philipp II. und Alexander den Grossen als seine Blutsverwandten und herrscherlichen Vorbilder herauszustellen suchte (s. Plb. V 10, 10; vgl. auch XXII 16, 2 f. allgemein), eine *offiziöse* Kurzfassung der theopompischen *Philippika* hatte erstellen lassen.

seinen neuen politischen Vertrauten dar — im Zusammenhang mit den Übergriffen des Königs gegen das verbündete Messene in den Jahren 215-213 v. Chr. [1]. Wie in VII 11, 1 f. u. VIII 8, 1 f. unterstrichen wird, war in der Hellas-Politik des Makedonenkönigs, der in der Darstellung des Bundesgenossenkrieges in den Büchern IV u. V schlechthin als die zentrale positive Gestalt erscheint, mit dem messenischen Konflikt eine einschneidende, verhängnisvolle Wende erfolgt. Diese nach Polybios' Auffassung historisch signifikante Messene-Affaire war bislang, wie VIII 3 f. ausführt, von den zeitgenössischen Historikern, die hier jedoch ungenannt bleiben, teils übergangen, teils aus Parteilichkeit zugunsten des Königs in einen lobenswerten Erfolg umgemünzt worden; überhaupt hätten die Historiographen der πράξεις Philipps V. — eher nach Art von Enkomien als wirklicher Geschichtswerke — gegenüber den negativen Seiten der Politik des Königs Schönfärberei betrieben.

Es ist nun aber sehr charakteristisch, dass an diesem Punkt die direkte Auseinandersetzung mit den nur anonym kritisierten zeitgenössischen Darstellungen der πράξεις Philipps' V. mit einer halb versöhnlichen Wendung abgebogen und nicht weitergeführt wird. Eine nur zufällige Assoziation der Namensgleichheit von Philipp V. und Philipp II. von Makedonien, wie F. W. Walbank [2] vermutet, wird man hierfür allerdings kaum als ausreichenden Beweggrund in Anspruch nehmen können. Vielmehr ist es geradezu typisch für Polybios' Vorgehen in Fragen historischer Kritik und Methode, dass er im Folgenden seine eigenen Masstäbe einer streng an den politisch-militärischen Situationen orientierten, induktiven Einzelkommentierung und jeweils von Entscheidung zu Entscheidung fortschreitenden Würdigung

[1] Zur umstrittenen Chronologie dieser Ereignisse s. G. A. LEHMANN, *Untersuchungen zur historischen Glaubwürdigkeit des Polybios* (Münster 1967), 362 f.

[2] *Comm.* II, 80.

herausragender Herrschergestalten [1] nicht gegenüber den angesprochenen zeitgenössischen Historikern, sondern erst in der Kontroverse mit einem prominenten Gegenbeispiel der älteren grossen Geschichtsschreibung ausführlich entwickelt.

Die sachliche Bezugnahme auf die vorangegangene Darstellung der Messene-Affaire bleibt dabei im Ganzen durchaus gewahrt; das Thema der Kontroverse dürfte hier m.E. sogar in mehrfacher Hinsicht gut gewählt sein. Polybios konnte so von vornherein dem Einwand begegnen, mit seinen heftigen Anklagen gegen Philipp V. und insbesondere die neuen Ratgeber des König — im Kontrast zu seiner Darstellung in den Büchern IV und V — eine ähnlich widersprüchliche Haltung einzunehmen, wie dies zu Recht für Theopomp in den entsprechenden Abschnitten der *Philippika* gelten konnte [2]. Ausserdem war offenbar beabsichtigt, mit der Würdigung der grossen, von Polybios uneingeschränkt bewunderten Gestalt Philipps II. — dem gerade Philipp V. bekanntlich demonstrativ als Vorbild huldigte (V 10, 10) — einen wirkungsvollen Kontrast zur kritisierten Gewaltpolitik des makedonischen Königs seit 215 v. Chr. zu gewinnen — war doch gerade Philipp II. in der Peloponnes gegenüber Messene und Arkadien als Befreier vom spartanischen Druck aufgetreten [3].

Sachlich bemerkenswert an den Darlegungen dieses Exkurses ist ferner, dass Polybios sogar Timaios' hasserfüllte Invektiven gegen den Tyrannen Agathokles positiv von den — ihm rational nicht mehr fassbaren — Widersprüchen (und für das historische Interesse auch einigermassen deplazierten

[1] Vgl. zu Philipp V. auch die Bemerkungen X 26, 7 f. und XVIII 33, 5 f.
[2] Vgl. die ausführlichen Stellungnahmen Plb. VII 11-14, ferner V 9-10.
[3] Vgl. e.g. Plb. XVIII 14, 6 f.

Angaben) bei Theopomp abhebt [1]. Und jene in der Situation der Historiographie zur Zeit des Polybios methodisch hochinteressanten Einwände gegen die gerade von Theopomp begründete Tradition grosser Geschichtsschreibung in der Form monographischer Herrschergeschichte (VIII 11, 3 ff.) sollten m.E. nicht lediglich unter dem Aspekt gewürdigt werden, dass der patriotische Arkader bei Theopomp eben nur mit Ingrimm eine Behandlung der ihm so teuren geschichtlichen Errungenschaften nach der Schlacht bei Leuktra — Gründung von Megalopolis und des Arkadischen Bundes — vermisst habe [2]. Stellen doch die Forderungen nach umfassenden, wahrhaft ökumenischen Gesichtspunkten für die sachgerechte historische Darstellung und der Hinweis auf die notwendigen Verzerrungen und Verkürzungen in monographischen Abhandlungen geradezu d a s Leitthema in Polybios' methodischen Anmerkungen dar.

Im ganzen weisen die unter Namensnennung geführten kritischen Auseinandersetzungen mit prominenten älteren Historikern durchaus deutliche Nuancen auf, wobei freilich die Dimensionen, in denen Polybios seine Distanz zu Theopomp, Timaios, Phylarchos, Zenon etc. ermisst, sicherlich nicht die unseres Urteils sein können. So hat er — neben Beanstandungen im Detail — mit warmen Worten innerhalb wie ausserhalb des XII. Buches die grossen Vorzüge der monumentalen Universalgeschichte des E p h o r o s von

[1] Plb. VIII 10, 12; vgl. auch XV 35, 2 f. F. W. WALBANK, Polemic in Pol., *JRS* 52 (1962), 2, hat Polybios' Protest gegen die masslose πικρία der Ausfälle Theopomps gegen Philipp II. mit der angeblich respektlosen Verspottung des — von Polybios stets überaus positiv beurteilten — Antigonos Doson in Aratos' Memoiren (Plut. *Cleom.* 16, 3) kontrastiert. Diese Angabe ist jedoch von Plutarch unmittelbar aus der Polemik Phylarchs gegen Aratos übernommen worden und erscheint — gerade auch im Lichte der durchaus kritischen Bemerkung bei Plb. II 47, 10 zu den Aratos-Memoiren — in ihrem Wahrheitsgehalt äusserst bedenklich.

[2] F. W. WALBANK, *op. cit.* u. *loc. cit.*

Kyme gepriesen [1]; auch hat bei ihm kein anderer der mit universalhistorischem Anspruch auftretenden Autoren neben Ephoros die Ehre einer namentlichen Erwähnung erfahren (s.u.). In Ephoros hat Polybios offenbar einen besonders wertvollen Vorgänger und Bundesgenossen für sein eigenes zentrales Anliegen gesehen, dass das grosse politische Thema seiner Zeit nur in einer methodisch überzeugenden, in den Perspektiven ausgewogenen und mit möglichst gleichmässiger Sach- und Detailkenntnis abgefassten Universalgeschichte angemessen dargestellt werden könnte. Gewiss hat Polybios es in der Regel auch bei Autoren, deren Werk und Leistung höchst positiv beurteilt werden, im einzelnen nicht an polemischen Bemerkungen fehlen lassen. Man wird dabei aber zugleich betonen müssen, dass diese prinzipiell historisch-kritische Grundeinstellung selbst gegenüber dem Geschichtswerk des Aratos von Sikyon (s. II 47, 11) oder gar Polybios' eigener Philopoimen-Biographie (s. X 21, 5 f.) nicht preisgegeben worden ist.

Was im übrigen Polybios' Wertschätzung des Alexander-Historikers Kallisthenes anbetrifft, so dürfte man m.E. die Ironie in der Bemerkung XII 23, 3 f. erheblich verkennen, wenn man in ihr « Polybius' expressed opinion » vernehmen will, « that Kallisthenes fully deserved a death under torture for having sought to deify Alexander » [2]. Handelt es sich hier doch, wie der nachfolgende Passus 23,7 noch einmal unterstreicht, um die Schlusszusammenfassung jener Kapitel, in denen jeweils exemplarisch Timaios' masslose Polemiken

[1] Vgl. Plb. IV 20, 5; V 33, 2 f.; VI 45, 1 und 46, 10; IX 1, 4; XII 4 a, 3 f.; 22, 7; 23, 1 und 8; 25 f.; 28, 10 f.; XXXIV 1. — K. MEISTER, Die synchronistische Darstellung des Polybios..., *Hermes* 99 (1971), 506 f., hat demgegenüber gezeigt, dass Polybios' Verteidigung seiner Darstellungsgliederung und Technik in der Einlage von παρεκβάσεις bzw. μεταβάσεις sich ausführlich zugleich mit der Disposition Theopomps und mit Ephoros kritisch auseinandersetzt. Die Apostrophierung als λογιώτατοι τῶν ἀρχαίων συγγραφέων ist hier offenkundig auf beide Historiker zu beziehen.

[2] F. W. WALBANK, *Polemic in Pol.* 11.

gegen Aristoteles, Theophrast, Kallisthenes, Ephoros, Demochares (und zuvor bereits die Kritik an Theopomp : XII 4 a) im Detail zurückgewiesen und gleichzeitig neue Masstäbe echter historischer Sachkritik vorgeführt werden sollten [1]. Tatsächlich wird mit dem anschliessenden Hinweis auf Alexanders anerkanntermassen übermenschliches Format dem ἀποθεοῦν Ἀλέξανδρον als Tendenz des kallisthenischen Geschichtswerkes durchaus Verständnis entgegengebracht.

So bleibt die bei Polybios im ganzen doch beispiellose Schärfe in der auf verschiedenen Ebenen geführten Auseinandersetzung mit dem sizilischen Exulanten und πολυίστωρ Timaios im Rahmen der « Polemic in Polybius » ein Problem eigener Art, dessen Lösung weder allein im persönlich-emotionalen Bereich literarischer Eifersuch und Geltungstriebes, noch ausschliesslich in den Motivationen einer rein sachlichen, methodisch-kritischen Kontroverse zu finden sein dürfte. Zumeist hat man hinter der ἀντιγραφή des XII. Buches in der Hauptsache einen (unschönen und wenig überzeugenden) Versuch gesehen, Timaios' überragende Stellung als der anerkannte Geschichtsschreiber der Welt des westlichen Mittelmeeres zu erschüttern und insbesondere seinen Ruhm als der erste namhafte griechische Historiker Roms und seines Aufstiegs zur grossen Hegemoniemacht (in den Büchern über den Pyrrhos-Krieg) zu verdunkeln [2]. Denn wenn Polybios, einer « der unerträglichsten antiken historiker », wirklich ehrliche Absichten gegenüber Timaios verfolgte, so « hätte er ihn für die zentrale tatsache der römischen weltherrschaft als seinen wirklichen vorgänger anerkennen müssen » [3].

[1] Auch im Fall des Democharès dürfte dessen *Geschichtsdarstellung* eigentlicher Zielpunkt jener wilden timäischen Polemik gewesen sein.

[2] Eine interessante Würdigung der polybianischen Polemik gegen Timaios und Theopomp unter etruskologischem Aspekt bei A. J. Pfiffig, Zur Sittengeschichte der Etrusker, *Gymnasium* 71 (1964), 29 f.

[3] F. Jacoby, *FGrH* 566, III b Komm. (Text), S. 527 u. 537.

Freilich hatte bereits vor Timaios kein Geringerer als Hieronymos von Kardia zumindest einen längeren A b r i s s der Geschichte Roms bis zum Ausgang des Pyrrhos-Krieges gegeben. Und selbst für Timaios' Werk wird man kaum schon von einer wirklich organischen und zentralen Einbeziehung der historischen Entwicklung Roms in die Gesamtstruktur der Darstellung sprechen können [1]; die thematischen Akzente und Brennpunkte in diesem Geschichtswerk bezogen sich vielmehr eindeutig auf die Heimat des Timaios (Sizilien einschliesslich der Magna Graecia), wie dies auch in Polybios' Polemik scharf moniert wird. Roms Frühzeit und der Aufstieg der Republik sind detailliert offenbar doch erst in den Nachtrags-Büchern zum Pyrrhos-Krieg, demnach also nicht anders als in der Form eines grossen E x k u r s e s, abgehandelt worden. Das bis in die Kaiserzeit anhaltende Renommée des timäischen Werkes als *historiae de rebus populi Romani* [2] gründete sich offenkundig primär auf die ausgiebige Gestaltung und Vermittlung hellenisch-epischer Mythistorie zur Sagentradition von den Anfängen Roms — mithin auf einen Themenbereich, den Polybios aus seinem Konzept einer πραγματικὴ ἱστορία bewusst ausgegrenzt hatte. Das in seiner antirhetorischen Nüchternheit geradezu unantik anmutende, allein das « Was » der historischen Darstellung berücksichtigende Prooemium zum IX. Buch trennt scharf zwischen dem κτίσεις-Genos, wie es Timaios und seine Nachfolger gepflegt hatten, und dem polybianischen πραγματικὸς τρόπος. Eine primär thematisch

[1] S. die Werkplan-Übersicht bei F. JACOBY, *op. cit.*, 545 u. 564 f.; D. TIMPE, Fabius Pictor und die Anfänge der römischen Historiographie, in *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt* I 2 (Berlin 1972), 929, möchte freilich auch schon im Hauptteil der timäischen Historien eine ausführliche Behandlung der ἀρχαῖα Roms annehmen, betont aber ebenfalls (S. 959), dass Timaios schwerlich bereits eine ins Werkganze voll integrierte, abgerundete Gesamtdarstellung der römischen Geschichte bot. Die hier einschlägigen Fragmente (*FGrH* 566 F 36; 59-61) stammen sämtlich offenbar aus dem « Pyrrhos-Anhang ».

[2] Gell. XI 1, 1.

begründete Rivalität dürfte in dieser Hinsicht wohl auszuschliessen sein.

So zeigt auch eine Musterung der innerhalb und ausserhalb des XII. Buches im ganzen zweifellos repräsentativen Fragmente der polybianischen Timaios-Kritik, dass dabei der Komplex der älteren Römischen Geschichte höchstens gestreift worden ist (vgl. XII 4 b und c). Tatsächlich stossen ja auch die Darlegungen im Hauptteil des XII. Buches weit über die zunächst behandelten sachhistorischen und geographischen Themen zu den prinzipiellen, methodischen Fragen historischer Forschung und pragmatisch-wissenschaftlicher Geschichtsschreibung vor. In ihrem ganzen Tenor gilt die überscharfe polybianische Kritik offenkundig jener in der hellenischen literarischen Welt des 2. Jh. weithin anerkannten Autorität des Timaios, der wie kein zweiter hinsichtlich Forschungsmethoden und literarisch-rhetorischer Themenwahl und -gestaltung ebenso für die grosse Geschichtsschreibung wie für geographisch-ethnologische und antiquarische Studien schlechthin Masstäbe gesetzt hatte [1]. Äusserungen wie in XII 26 d und 27 a, 2-3 dokumentieren, wie ernst — mit einem Blick auf die unbestreitbaren Qualitäten dieses Geschichtswerkes — Timaios als echter Widerpart und Gegner von Format genommen worden ist [2]. Dabei darf auch nicht übersehen werden, dass weite Teile der timäischen *Historien* in der Tat eine umfassende und gültige Darstellung der eigenen Zeitge-

[1] Sehr bezeichnend hier vor allem das Urteil des Agatharchides von Knidos, *De Mari Erythr.* 64 = *GGM* I 156.

[2] Nur beiläufig sei darauf hingewiesen, dass man wohl einseitig urteilte, wollte man hinter Polybios' Bemerkungen zu den besonders hohen Kosten, die mit seinen historischen Forschungsreisen und dem Bemühen um Autopsie (XII 27, 6 u. 28 a, 4) verbunden seien, hier schlechthin den Hohn des wohlhabenden Achäers über den verarmten Exulanten Timaios vernehmen. Im Hinblick auf Timaios' eigene laute Bekundungen zur δαπάνη und κακοπάθεια bei der Beschaffung seltenen literarischen Materials (XII 28 a, 3) waren Polybios' Bemerkungen nicht unprovoziert.

s c h i c h t e zu geben beanspruchten. Hier hatten Polybios' kritische Hinweise, in welchem Masse persönliche Orts- und politische Sachkenntnisse entscheidende Voraussetzung gerade für die « richtige » Befragung und Auswertung unmittelbarer Augenzeugenberichte seien, und seine Feststellung, dass generell Ansatz und Methoden der historischen Fragestellung keine geringere Bedeutung besässen als die jeweils ermittelten Antworten und Zeugnisse, unbestreitbar konkrete Anhaltspunkte.

Ganz besonders aufschlussreich für das spannungsreiche Verhältnis Polybios-Timaios scheinen mir jedoch die von unverkennbarer Resignation zeugenden Bemerkungen XII 26 d zu sein, in denen die bedenkliche, aber tiefgreifende allgemeine Wirkung des timäischen Geschichtswerkes geschildert und die unerschütterliche Unbelehrbarkeit der an Timaios orientierten Historiker und historisch interessierten Leser beklagt werden. Nach intensiver Lektüre gehe bei ihnen das Engagement für Timaios in der Regel so weit, dass man auf begründete kritische Darlegungen und Argumente am Ende nur mit ausfälliger Polemik antworte. Diese Stelle liefert uns m.E. einen sehr wichtigen Schlüssel zum Verständnis der weitläufigen und überscharfen Timaios-Polemik innerhalb wie ausserhalb des XII. Buches der *Historien*. Denn hier melden sich bei Polybios unverhohlen sehr persönliche Erlebnisse und Erfahrungen offenbar aus Kontroversen mit zeitgenössischen Historikern und Literaten zu Wort — XVI 14-20 mit dem Hinweis auf den Briefwechsel mit Zenon von Rhodos gibt ja exemplarisch einen Begriff von der ausgedehnten Korrespondenz und den vielfältigen Bemühungen des Polybios auf diesem Gebiet. Von der schmerzhaften Berührung derartiger höchst persönlicher Erfahrungen ist aber offenbar zumindest der T o n der polybianischen ἀντιγραφή im XII. Buch nicht unwesentlich mit bestimmt worden — unabhängig von allen sachlich-generellen und methodischen Gegensätzen zu Timaios.

Zu diesem bei Polybios einigermassen ungewohnten Zeugnis persönlicher Resignation und skeptischen Unmuts [1] stellt sich ferner eine eindrucksvolle Entsprechung — nun aber als allgemeine Bemerkung zu den vorherrschenden Tendenzen in der zeitgenössischen griechischen Geschichtsschreibung sowie des literarisch-wissenschaftlichen Lebens seiner Zeit überhaupt — in der Zusammenfassung der kritischen παρέκβασις gegen die rhodischen Historiker Antisthenes und Zenon von Rhodos (XVI 20, 3 f.) : « Dies fühlte ich mich veranlasst zu sagen, da ich sehe, dass in der Gegenwart, genauso wie hinsichtlich der übrigen Wissenschaften und Gebiete des kulturellen Lebens, das Wahre und wirklich Nutzbringende überall ganz vernachlässigt wird, während anspruchsvolles Getue und Spielereien Beifall finden und eifrig bewundert werden wie eine grosse und erstaunliche Leistung, wo dies doch leichter zu erstellen und auch viel billiger zu Ansehen verhilft, (in der Geschichtsschreibung) wie auf den anderen Gebieten der Literatur ».

Ein weiter Abstand trennt diesen bitteren Ausbruch von den erheblich bekannteren Zeugnissen einer freudig-stolzen Genugtuung über die enormen wissenschaftlichen Fortschritte gerade der eigenen Gegenwart, in der die politische Erschliessung der Ökumene im Westen wie im Osten und der allgemeine Aufschwung in Technik und Forschung eine wirklich wissenschaftliche Geschichtsschreibung erst in vollem Umfange ermöglicht haben [2]. Man bedenke aber auch

[1] Vgl, z.B. auch die äusserst scharfe, ungeduldige Anmerkung XVI 12, 5 f.

[2] Vgl. III 58, 2 f. (59, 3 f.) und IV 40, 2 f. (« denn darin besteht die besondere Situation unserer Gegenwart, in der alle Regionen zu Wasser und zu Lande zugänglich geworden sind, dass es nicht mehr angeht, Dichter und Mythographen als Gewährsleute für unbekannte Gebiete zu nehmen, wie es die älteren Historiker zumeist taten, indem sie sich, nach den Worten Heraklits, für Zweifelhaftes auf unglaubwürdige Zeugen beriefen, sondern es gilt zu versuchen, aufgrund unmittelbarer historischer Forschung den Lesern einen zuverlässigen Bericht zu bieten ») ; vgl. auch II 37, 4. Insbesondere beeindruckt

den Kontrast zu der im 2. Prooemium der *Historien* (III 5, 8 f.) — in einem offenkundig relativ frühen Stadium der Ausarbeitung des Gesamtwerkes — sich äussernden selbstsicheren Zuversicht, dass für den Fall seines vorzeitigen Ablebens es an tüchtigen, von dieser Aufgabe ebenso faszinierten Autoren nicht fehlen werde, um das begonnene historische Werk angemessen zu vollenden [1] !

Sehr zu Recht hat man den hier so eindrucksvoll bezeugten Wissenschaftsoptimismus und Fortschrittsglauben des Polybios mit der Weltsicht eines « savant » und Aufklärers des 18. Jh. verglichen [2]. Andererseits lassen sich aber auch jene besprochenen, gegenläufigen Bemerkungen in ihrer Relevanz nicht einfach herunterspielen. In ihnen deutet sich vielmehr an, dass — im Lauf einer jahrzehntelangen Arbeit an den *Historien* — sich nicht nur bemerkenswerte Entwicklungen in Polybios' Urteilen zur Werthaftigkeit und Dauer der Weltmachtstellung Roms vollzogen haben. Erheblich gewandelt haben sich offenkundig auch seine Einschätzung der dominierenden Tendenzen im griechischen Geistesleben seiner Zeit, insbesondere in der Geschichtsschreibung, und damit indirekt zugleich die Erwartungen hinsichtlich Einwirkungsmöglichkeiten und Geltung

das Prooemium zu Buch IX, in dem Polybios sein Konzept der πραγματικὴ ἱστορία von anderen bestehenden Formen der Geschichtsschreibung abgrenzt : « Für die Darstellung von Zeitgeschichte aber habe ich mich entschieden... weil dies schon immer das Fruchtbarste war, vollend aber in unserer Zeit, in der Wissenschaft und Technik einen solchen Fortschritt erlebt haben, dass man jedes Problem, das sich uns stellt, gleichsam auf wissenschaftlicher Basis (ὡς ἂν εἰ μεθοδικῶς) meistern kann, sofern man sich um Wissen bemüht » (IX 2, 4 f.). Bezeichnenderweise wird dieser Gedanke eines uneingeschränkt wissenschafts-optimistischen Welt- und Zeitverständnisses in X 47, 12-13 noch einmal ausführlich aufgegriffen, wobei hier ganz deutlich wird, dass Polybios selbst auf dem Gebiet der Zeitgeschichte mit seinen *Historien* den notwendigen Anschluss an diesen grossen Fortschritt der ἐμπειρίαι καὶ τέχναι zu vollbringen hoffte.

[1] III 5, 7-8.

[2] F. W. WALBANK, *Polemic in Pol.* 1.

des eigenen Hauptwerkes. In beiden Fällen ist ein Wandel zum Negativen, zu Resignation und Bitterkeit, erfolgt. Und in der Tat drängt sich bei einem Blick auf die Folgezeit ganz entschieden der Eindruck auf, dass Polybios sich (sieht man einmal ab von der spezifisch römischen senatorisch-politischen Geschichtsschreibung) in allen wesentlichen Anliegen seiner kritischen Exkurse — und keinesfalls allein hinsichtlich der von ihm geforderten neuen Masstäbe in der geographischen Forschung und Theorie — n i c h t hat durchsetzen können. Demgegenüber will es wenig besagen, dass seinen *Historien* immer wieder die doch im Ganzen nur äusserliche Reverenz eines zeitlich-thematischen Anschlusses im Sinne einer *historia perpetua* erwiesen worden ist [1].

Am Werk des Thukydides hat K. von Fritz sehr instruktiv dargelegt [2], wie gerade seine uns so fruchtbar erscheinenden, über die vorgegebenen Möglichkeiten der älteren « Historie » weit hinausgreifenden methodisch-wissenschaftlichen Ansätze für die Folgezeit ganz in der überragenden individuellen Leistung isoliert geblieben sind und die weitere Entwicklung der griechischen Historiographie zumindest methodisch nicht entscheidend zu beeinflussen vermochten [3]. Ein um so grösseres Gewicht hat daher die Feststellung, dass Polybios demgegenüber seine historiographischen Ziele,

[1] Neben den prominenteren « Fortsetzern » des Polybios, Poseidonios und Strabon, sei hier auch an die erheblich ältere — in griechischer Sprache — an Polybios anknüpfende Zeitgeschichte des P. Rutilius Rufus erinnert; F. Münzer, in *RE* I A[1], *s.v.* Nr. 34; *FGrH* 815.

[2] *Die griechische Geschichtsschreibung* I (Berlin 1967), 576 ff., bes. 581 f., 587 f. u. 596 f.

[3] Vgl. das — wohl allzu positiv gezeichnete — Bild, das H. Strasburger von der starken Gegenbewegung gegen Thukydides in der spätklassischen und hellenistischen Historiographie entworfen hat (Die Entdeckung der politischen Geschichte durch Thukydides, *Saeculum* 5 (1954), 395 ff.) — eine Geschichtsschreibung ebensowohl im Banne der überkommenen herodoteischen — bzw. besser logographischen — « Historie » und episch-tragischen Mythographie wie der « philosophischen » Rhetorik; vgl. F. W. Walbank, History and Tragedy, *Historia* 9 (1960), 216 ff. und zuletzt *Polybius*, 34 f.

Darstellungsbereiche und Methoden in einem unmittelbaren Rückgriff auf Thukydides abgesteckt und formuliert hat, wie dies jüngst F. W. Walbank — im Anschluss an K. Ziegler [1] — anhand enger gedanklicher Übereinstimmungen und charakteristischer wörtlicher Anklänge noch einmal aufgezeigt hat. Namentlich wird Thukydides freilich nur einmal und recht beiläufig in den Fragmenten der *Historien* erwähnt (VIII 11, 3), ohne dass im übrigen diese Fehlanzeige zu weitergehenden Schlüssen *e silentio* berechtigte [2]. Freilich hat Polybios auf dem Gebiet der direkten historischen Reden — durchaus im Gegensatz zum thukydideischen Methodenkapitel I 22,1 — streng die Forderung nach Authentizität und ἀκρίβεια.. τῶν λεχθέντων erhoben und ist hier in Theorie und konkreter Darstellung entschieden über Thukydides' problematisches Verfahren hinausgegangen [3].

[1] K. Ziegler, *Polybios*, 1503 u. 1522, sowie dens., Thukydides und Polybios, *Wiss. Zeitschrift d. E. M. Arndt-Univers. Greifswald* 5 (1955/6), 162-70; F. W. Walbank, *Speeches in Greek Historians* (Oxford 1965), 8, sowie dens., *Polybius*, 40 f. — Neben wörtlichen Anklängen (Plb. II 56, 11 — im Exkurs gegen Phylarchos! — u. Thuc. I 22, 4; Plb. III 31, 12 sowie VII 7, 1 und Thuc. I 21, 1) ist insbesondere bemerkenswert, dass Polybios' Prooemium zu Buch I der *Historien* sich im Gedankengang auf das engste an Thukydides' Einleitung anschliesst; in beiden Werken, die sich als zeitgeschichtliche Darstellungen primär im Sinne von Orientierungshilfen für zukünftige Staatsmänner verstehen, soll es auch jeweils um die μεγίστη κίνησις im politischen Leben der Ökumene gehen. Nicht zuletzt dürfte aber auch die methodische Vorbereitung des Hauptthemas der Darstellung durch eine klar begrenzte προκατασκευή von dem Vorbild des grossen Pentekontaëtie-Exkurses bei Thukydides nicht unbeeinflusst sein.

[2] Gegen F. W. Walbank, *Polybius*, 42.

[3] Zu der strikten Forderung des Polybios nach ausschliesslicher Berücksichtigung der ἀληθῶς λεχθέντα (besonders bemerkenswert XXXVI 1 zu den politischen Debatten am Vorabend des 3. punischen Krieges!) und der — im Ganzen zumindest prinzipiellen — Authentizität der eingelegten direkten historischen Reden in seinem Werk s. F. W. Walbank, *Comm.* I, 13 f.; dens., *Speeches in Greek historians* (Oxford 1965), 16 f.; *Polybius*, 43 f.; vgl. auch meine Behandlung der Thrasykrates-Rede (Plb. XI 4-6) in *Untersuchungen zur historischen Glaubwürdigkeit des Polybios*, 135 ff.; ferner J. Deininger, Bemerkungen zur Historizität der Rede des Agelaos 217 v. Chr., *Chiron* 3 (1973), 103 f.

Darüberhinaus lässt sich aber keineswegs behaupten, dass Polybios' meist ja nur kurze und schematische Randbemerkungen zur Geschichte Athens im 5. Jh. und zum Peloponnesischen Krieg sachlich gravierende Widersprüche zur Darstellung und Auffassung bei Thukydides enthielten [1]. Eine methodisch wie sachlich relevante Orientierung des Polybios am thukydideischen Werk hat P. Pédech vor allem jedoch mit dem Hinweis bestritten, das Polybios in seinem Exkurs zur Analyse von Kriegsursachen (III 6, 1 f. u. XXII 18, 6 f.) an die Stelle der etwas vagen thukydideischen Unterscheidung von αἰτίαι und ἀληθεστάτη πρόφασις (Thuc. I 23, 6) eine völlig andere, entwickeltere Aitiologie in den Kategorien ἀρχή-αἰτία-πρόφασις gesetzt habe. Dabei haben die gleichlautenden Begriffe πρόφασις und αἰτία bei Polybios im Hinblick auf die der medizinischen Fachsprache nahestehende Terminologie des Thukydides zumindest annähernd ihre Bedeutung getauscht — und zwar in Übereinstimmung mit dem allgemeineren Wortgebrauch [2]. Immerhin bleibt gerade auch an dieser Stelle eine zumindest äusserliche Nähe zur thukydideischen Diktion festzustellen, während z.B. in der historischen Analyse zum Ausbruch des Bundesgenossen-

[1] Gegen P. PÉDECH, *La méthode historique de Polybe* (Paris 1964), 95, und dens., Polybe, *Histoires*, Livre I (Paris 1969), 41 f. — Der kurze Hinweis IX 19, 1-4 auf Nikias' abergläubisches Verhalten nach der fatalen Mondfinsternis 413 vor Syrakus ist hier m.E. rein aus dem Gedächtnis eingefügt worden mit ganz charakteristischer Verkürzung in der Chronologie der erwähnten Ereignisse; damit ergibt sich aber gewiss bei Polybios noch kein Zeugnis für eine andere literarische Quelle zum Peloponnesischen Krieg als Thukydides. So entspricht z.B. auch die antithetische Gegenüberstellung IX 23, 6 von Perikles und Kleon ohne weiteres den Akzenten, die Thukydides' Darstellung setzte; das gleiche gilt für die beiderseitige Hochschätzung der ἀρετή des Themistokles — Plb. VI 44, 2.

[2] Zum Einfluss der medizinischen Fachsprache und zur konkreten Bedeutung der termini αἰτία und πρόφασις bei Thukydides, vgl. allgemein Ch. N. COCHRANE, *Thucydides and the science of history* (London 1929), sowie K. WEIDAUER, *Thukydides und die Hippokratischen Schriften* (Heidelberg 1954) (dazu H. DILLER, *Gnomon* 27 (1955), 9-10; ferner J. LOHMANN, *Lexis* 3 (1952), 26 f.).

krieges (IV 13, 6 u. 26, 1) αἰτία und ἀφορμή von der ἀρχή des Krieges abgehoben werden. Die erheblichen methodischen Schwächen jenes von Polybios in III 6, 1 f. entwickelten aitiologischen Systems sind in der modernen Forschung wiederholt klar aufgezeigt worden [1]; andererseits erheben sich jedoch schwere Bedenken gegen die Auffassung P. Pédechs, dass gerade dieses Schema als allein verbindliche « théorie des causes » und durchgehendes Gliederungsprinzip überall in den *Historien* Anwendung gefunden habe [2]. Tatsächlich lässt die vielerorts im historischen Bericht nachweisbar selektive, im ganzen freie Handhabung jener in III 6, 1 f. definierten Kategorien deutlich erkennen, dass es hier nicht so sehr um ein generelles, jeweils konsequent im Detail auszufüllendes Schema der historischen Analyse und Darstellung geht, sondern in erster Linie darum, dieses Begriffsystem überhaupt im methodischen Bewusstsein des Historikers (als sozusagen heuristisches Prinzip) zu verankern. Dabei bleibt für III 6, 1 f. u. XXII 18, 6 f. hinsichtlich Diktion und sachlicher Gedankenführung eine direkte Anknüpfung an Thukydides äusserst wahrscheinlich.

Auch bei angemessener Würdigung derartiger — gewiss nicht immer selbständiger — Modifizierungen thukydideischer Prinzipien und Methoden sowie auch gelegentlicher Zugeständnisse in der Darstellung an das geistige Klima der eigenen Zeit « Polybius stands for a return to the aims and methods of Thukydides ; and this means that his work is in many ways somewhat traditional and even old-fashioned » [3].

[1] Vgl. A. MOMIGLIANO, Some observations on causes of war in ancient historiography, in *Secondo contributo alla storia degli studi classici* (Roma 1960), 19-20 ; P. PÉDECH, *La méthode historique de Polybe*, 80 ff. ; F. W. WALBANK, *Polybius*, 158 f.

[2] P. PÉDECH, *La méthode historique de Polybe*, 99 ff. ; hierzu jetzt auch die ausführliche Kritik von K.-E. PETZOLD (*Gnomon* 45 (1973), 370 f. und 386 f.).

[3] F. W. WALBANK, *Polybius*, 40. — Freilich treten bei Polybios die eigentlich künstlerischen Antriebe stark zurück (vgl. etwa XVI 17, 9 f.), die — neben den streng « wissenschaftlichen » Erkenntniszielen — die Gestaltung des

Jedenfalls zeigt sich in der kritischen Distanz zur zeitgenössischen griechischen Historiographie und insbesondere zu der im Bereich der Vorbilder und Masstäbe das Feld beherrschenden spätklassischen und hochhellenistischen Geschichtsschreibung ein wesentlicher Charakterzug der polybianischen Werkes [1].

Die Einleitung des Theopomp-Exkurses im VIII. Buch stellt ein instruktives Beispiel dafür dar, wie Polybios ganz bewusst für seine παρεκβάσεις zu prinzipiellen und methodischen Fragen die kritische Auseinandersetzung mit prominenten älteren Historikern von erstrangiger Bedeutung sucht — in Polybios' eigenen Worten: die λογιώτατοι τῶν ἀρχαίων συγγραφέων (XXXVIII 6, 1) bzw. οἱ ἐπ' ὀνόματος συγγραφεῖς (XII 27 a, 3). Dagegen sind zeitgenössische historische Werke, die auch ihrerseits die von Polybios dargestellte Epoche mehr oder weniger umfassend behandelt hatten, nur ausnahmsweise einmal Gegenstand einer kurzen Würdigung oder namentlichen Erwähnung. Die Möglichkeit, dass dieses Verfahren bei Polybios einer verbreiteten historiographischen Konvention seiner Zeit entspricht, lässt sich natürlich nicht ausschliessen [2]. Jedenfalls ist in diesem Zusammenhang den primär sachhistorisch bestimmten Anmerkungen in den beiden ersten Büchern der προκατασκευή zu Philinos, Fabius Pictor, Phy-

thukydideischen Werkes geprägt haben (sehr stark betont von H.-P. STAHL, *Thukydides — Die Stellung des Menschen im geschichtlichen Prozess* (München 1966).

[1] Demgegenüber erfolgte die eigentliche « Wiederentdeckung » des Thukydides für die Historiographie und Rhetorik erst gegen Mitte des 1. Jh. v. Chr. im Zeichen der allgemeinen μίμησις τῶν ἀρχαίων des Attizismus ; vgl. etwa D. FLACH, *Tacitus in der Tradition der antiken Geschichtsschreibung* (Göttingen 1973), 33 f. Ciceros Bemerkung (*Brut.* 66), Thukydides und sein « imitator » Philistos seien von der « isokrateisch »-rhetorischen Geschichtsschreibung eines Theopomp rasch verdrängt worden und hätten in ihrer Altertümlichkeit literarisch bald keine « amatores » mehr gefunden, dürfte im ganzen für das 3. u. 2. Jh. v. Chr. zutreffend sein.

[2] S. auch F. W. WALBANK, Polemic in Pol., 5.

larchos und Aratos eindeutig eine Sonderstellung beizumessen. Denn hier handelt es sich jeweils für Polybios' eigene kurzgefasste Darstellung des historischen Geschehens in West und Ost vor 220 v. Chr. um die massgebenden literarischen Quellen, deren sachliche Glaubwürdigkeit zu erhärten bzw. in Frage zu stellen war [1]. Und natürlich genossen zudem Autoren wie Fabius oder Aratos auch noch den Vorzug, politisch herausragende Persönlichkeiten ihrer Zeit gewesen zu sein (s.u.).

Im Hauptteil der *Historien* finden sich dagegen ohne Namensnennung formulierte kritische Anmerkungen zu zeitgenössischen Geschichtswerken und Spezialdarstellungen in grosser Zahl. Diese Polemik bezieht sich jedoch zu allermeist nur auf konkrete Einzelheiten und Beurteilungen im historischen Bericht, während bezeichnenderweise grundsätzlichere Fragen der historischen Methode und Kritik höchstens gestreift werden. Hier geht es vielmehr immer wieder um Beanstandungen von irrationalen Sensationshaschereien, von Verzerrungen und groben Übertreibungen, wie sie bei monographischer Darstellungsweise nach Polybios' Ansicht überhaupt unvermeidlich seien, um die entrüstete Abweisung dünnleibiger Geschichtsabrisse, die unbescheiden genug für sich den Rang universalgeschichtlicher Darstellung in Anspruch nähmen, oder die Ablehnung tendenziöser Einseitigkeiten in zeitgenössischen Herrscherbiographien u. dgl. m.

[1] Sowohl die scharfe Polemik gegen Aratos von Sikyon wie vor allem das hohe literarische Ansehen als Autor mussten Phylarchos in Polybios' Augen zu einem Gegenspieler von Format und Prominenz machen (s. II 56, 1); von der ἀποδοχή Phylarchs zeugt bekanntlich nicht nur die Tatsache, dass noch Plutarch ihn im Original vielfach heranzog und — ungeachtet der eigenen historischen Bedenken (vgl. meine *Untersuchungen*, 356) — aus überwiegend kompositorischen Rücksichten der Agis- und Kleomenes-Doppelbiographie zugrundelegte, sondern dass auch Pompeius Trogus ihn offenbar massgeblich für die Diadochengeschichte des 3. Jh. benutzt hat.

Als singulärer Fall einer ausführlichen und durchaus exemplarisch verstandenen Kritik an namhaft gemachten Autoren zeitgenössischer Geschichtsschreibung kommt — innerhalb der uns erhaltenen Reste der *Historien* — lediglich der Exkurs zu den Historikern Antisthenes und Zenon von Rhodos in Betracht (XVI 14 f.). Dass Polybios hier zu Beginn ausführlich begründet, warum er diese und nur diese beiden Autoren von Spezialdarstellungen im Zusammenhang seines Berichtes für μνήμης ἄξιοι καὶ διαστολῆς halte und sie einer eingehenden Auseinandersetzung würdige, kennzeichnet aber deutlich die Ausnahme von der sonst bewusst eingehaltenen Regel: beide Historiker nahmen, wie Polybios hervorhebt, als Zeitgenossen aktiv am politischen Leben ihres Staates teil, und ihre Werke wurden nicht um irgendeines finanziellen Gewinnes willen geschrieben, sondern (XVI 14, 3) wegen « des Ansehens und aus der Verpflichtung gegenüber staatsmännisch Handelnden heraus » [1].

Sieht man von dieser Polemik gegen die beiden Rhodier ab, so findet sich an namentlichen Verweisen auf zeitgenössische Darstellungen zur Hauptepoche seines Werkes (220-146/5 v. Chr.) ausser einem kritischen Hinweis auf Fabius Pictor — im Zusammenhang mit Polybios' Erörterungen zur Kriegsschuldfrage und kollektiven Mitverantwortung der Karthager [2] — und einer eher beiläufigen Notiz zur πραγματικὴ ἱστορία des nicht gerade geschätzten römi-

[1] Sehr charakteristisch auch die verächtliche Ablehnung von *Berufsliteraten* als Historiker, XII 25 e, 2 f.: diese verfügten lediglich über stilistische Behendigkeit, über Dreistigkeit und Leichtfertigkeit, dächten wie die Quacksalber nur an Reklame und biederten sich, da käuflich, stets bei den jeweiligen politischen Tagesströmungen an!

[2] III 8 und 9; In 9, 1-5 rechtfertigt Polybios bezeichnenderweise diese namentliche Bezugnahme und Kritik eigens mit der besonderen Autorität des Fabius als Zeitgenosse und römischer Senator.

schen Politikers A. Postumius Albinus [1] lediglich noch der kurze, heftige Ausfall gegen die beiden Hannibal-Historiker Sosylos von Sparta und Chaireas (III 20, 1-5). Ihre — ohne Zweifel nicht authentische, rhetorisch aufgemachte — Erzählung von einer dramatischen, nach der Zerstörung Sagunts in düsterer Stimmung geführten Debatte im römischen Senat zwischen einer Kriegs- und einer Friedenspartei hat Polybios bekanntlich mit äusserster Schärfe als « triviales Gerede aus der Barbierstube » abqualifiziert. Polybios' anschliessender Gegenverweis auf eine von denselben Autoren unkritisch übernommene Anekdote von der angeblich strikten Geheimhaltung der Senatsverhandlungen illustriert dabei sehr gut die von ihm ganz bevorzugt angewandte Methode, die jeweils kritisierten Werke auf innere Widersprüche zu untersuchen [2].

Ist Chaireas für uns nur noch ein leerer Name, so gibt die gut bezeugte Tatsache, dass Sosylos ὁ Λακεδαιμόνιος ebenso wie der Historiker Silenos von Kaleakte — *quamdiu fortuna passa est* — der engsten Umgebung Hannibals angehört hat (Nep. *Hann.* XIII 3), jener herben Kritik seines Geschichtswerkes doch ein gewisses Relief. Eine gründlichere Auseinandersetzung mit den beiden Autoren hat Polybios freilich schroff abgelehnt und ist auch auf die Tendenz nicht weiter eingegangen, die — unabhängig von der allgemeinen Vorliebe für die freie rhetorische Gestaltung antithetischer

[1] XXXIX 1 ; vgl. etwa den Exkurs Polybios und A. Postumius Albinus in meinen *Untersuchungen*, 374 f. (insbesondere zu der auch von F. W. Walbank, *Polemic in Pol.* 5, aufgegriffenen These F. Münzers vom angeblichen « Totschweigen » der Tätigkeit des Albinus an der Spitze der Senatskommission für Achaja 146/5 v. Chr.).

[2] III 20, 3 ; nach Catos anekdotischer Erzählung (Rede *Contra Galbam* bei Gell. I 23 ; *ORF*[2] fr. 172) von der List des jungen Papirius Praetextatus (Censor 272 v. Chr.) wäre jener von Sosylos (und Chaireas) berichtete Brauch in Rom bereits gegen Ende des 4. Jh. abgeschafft worden !

Redepaare [1] — hinter dieser Erzählung eines so exponiert von der barkidisch-karthagischen Seite aus berichtenden Autors wohl erkennbar ist. Immerhin musste in ihr ja zwangsläufig die Entschlossenheit des Senats zweifelhaft erscheinen, mit jener ultimativen Forderung nach Auslieferung Hannibals das volle Kriegsrisiko auf sich zu nehmen. Und damit liess sich indirekt die Verbindlichkeit der von Rom schliesslich bezogenen Position in bedenkliches Zwielicht rücken.

In der Tatsache, dass auch die bei Livius (XXI 6, 5-7) und Cassius Dio (Zonar. VIII 22, 407) greifbare jüngere Annalistik — natürlich unter anderen Vorzeichen — von heftigen Debatten zwischen den Wortführern senatorischer Kriegs- und Friedensparteien berichtet, ist schwerlich eine durchschlagende historische Bestätigung der von Polybios inkriminierten Erzählung bei Sosylos (und Chaireas) zu erblicken[2]. Erhebliche Bedenken sind ferner gegenüber der von Ed. Meyer, U. Kahrstedt sowie auch F. Jacoby [3] weithin *e silentio* gezogenen Schlussfolgerungen am Platze, wonach Polybios' eigene Darstellung sich im wesentlichen auf den Hannibal-Historiker S i l e n o s als literarische Quellenbasis stütze. Polybios' Polemik richte sich nämlich allein gegen die unbedeutenderen Autoren Sosylos und Chaireas, während das ungleich bekanntere Geschichtswerk des Silenos hier betont ausgespart bleibe. Tatsächlich bezieht sich jedoch der

[1] Ein besonders abstossendes Beispiel rhetorischer εὑρησιλογία und hemmungsloser Ausgestaltung von Redeagonen bietet das von Diodor in aller Ausführlichkeit aus Timaios übernommene Redepaar Nikolaos/Gylippos (XIII 19, 6-32), mit phantastischen Verfälschungen der historischen Wahrheit (vgl. Thuc. VII 86, 2) ; s. dazu die Analyse von K. Meister, *Die sizilische Geschichte bei Diodor von den Anfängen bis zum Tod des Agathokles* (Diss. München 1967), 63 ff.

[2] Gegen P. Pédech, *La méthode historique de Polybe*, 185-6.

[3] U. Kahrstedt, *Geschichte der Karthager* III (Berlin 1913) 146 f. : Ed. Meyer, *Untersuchungen zur Geschichte des 2. punischen Krieges*, in *Kleine Schriften* II² (Halle 1924), 336 f. u. 373 f. ; F. Jacoby, *Silenos*, in *RE* III A 1, 53 f.

kritische Ausfall III 20, 1 f. — wie auch alle übrigen Beispiele dieser Art — allein auf einen ganz konkreten sachhistorischen Ansatzpunkt, der so generelle Folgerungen keineswegs gestattet. Im übrigen aber dürfte sich die (ohne Namensnennung) gegen engagiert prohannibalische Geschichtsdarstellungen polemisierende kritische Anmerkung III 47, 6 f. gerade auf Silenos mit guten Argumenten beziehen lassen [1].

Dank glücklicher Fügung steht uns für Sosylos — unabhängig von jenen umstrittenen polemischen Darlegungen bei Polybios und den allzu dürftigen biographischen Notizen — mit dem *Würzburger Papyrus* (*FGrH* 176 F 1) ein unmittelbares Textzeugnis seiner Darstellung des Hannibal-Krieges zur Verfügung, aus dem sich mehr als nur ein punktueller Vergleich mit Polybios' Bericht gewinnen lässt. Ebenfalls auf die Ereignisse des Hannibal-Krieges nimmt der leider sehr bruchstückhafte historische *Papyrus Rylands* III Nr. 491 bezug, und zwar auf das Scheitern der römisch-karthagischen Friedensverhandlungen von 203 v. Chr. Mit ihm tritt dem kostbaren Sosylos-Fragment ein weiteres wichtiges Originaldokument der griechischen Geschichtsschreibung des 2. Jh. v. Chr. zur Seite, von dem aus sich ein — wenn auch begrenztes — Stück des zeitgenössischen historiographischen Hinter- und Untergrundes zum polybianischen Werk ansichtig machen lässt [2]. Eine aufmerksame Würdigung gerade dieses Textes dürfte umso eher angebracht sein, als die relativ geringe Einschätzung des *PRyl.* 491 in massgeblichen Handbüchern

[1] S. jetzt die vorzügliche Analyse von K. MEISTER, Annibale in Sileno, *Maia* 23 (1971), 3 ff.; zu Recht hat K. Meister als Motiv jener berühmten Erzählung von Hannibals Traum herausgestellt, dass « Sileno vorrebbe interpretare il passaggio dell'Ebro e il inizio delle ostilità contro l'Italia come un avvenimento voluto dalla divinità ».

[2] Das Papyrusfragment eines vorgeblichen Briefs Hannibals an die Athener (nach Cannae), das dem Schriftbild zufolge noch dem 2. Jh. v. Chr. entstammen soll, dürfte als rhetorisches Übungsstück, nicht als Rest einer historischen Darstellung zu betrachten sein: R. MERKELBACH, *Griechische Papyri der Hamburger Staats- und Universitäts-Bibliothek* (Hamburg 1954), Nr. 129.

und Kommentaren sich durchaus vom Verlauf und Stand der Spezialdiskussion zu diesem Historikerfragment abhebt [1].

Doch zunächst zurück zum *Würzburger Sosylos-Papyrus*: U. Wilckens gründliche Untersuchung hat überzeugend gezeigt, dass der Sosylos-Text sich nur auf die römisch-karthagische Seeschlacht an der Ebro-Mündung im Frühsommer 217 v. Chr. beziehen kann, von der uns auch Polybios' Bericht (III 95 f.) erhalten ist. F. Jacobys Zweifel und sein Versuch, hier auch die Seesiege des M. Valerius Laevinus 208 (Liv. XXVII 29, 7 f.) u. 207 (Liv. XXVIII 4, 5 f.) vor der afrikanischen und sizilischen Küste ins Spiel zu bringen, beziehen sich ausschliesslich auf die sachlichen Differenzen zur polybianischen Schilderung und zu den abgeleiteten, mit Annalistik vermischten Versionen der Nebenquellen [2]. Bei genauerem Zusehen erweisen sich diese Abweichungen jedoch lediglich als drastische Akzentverschiebungen, die den gemeinsamen Fakten-Grundbestand nur überdecken. Umso mehr muss es hier Aufgabe der Sachkritik sein, die Tendenzen hinter jenen Widersprüchen so klar wie möglich herauszuarbeiten und nicht in den so naheliegenden Fehler einer harmonisierenden Kombination der Zeugnisse zu verfallen [3].

[1] Vgl. e.g. H. Bengtson, *Grundriss der römischen Geschichte*, Handb. der Altertumsw. III, 5. Teil, 1. Bd (München 1967), 103-4; F. W. Walbank, *Comm.* II, 441-2.

[2] F. Jacoby, *FGrH* 176, II d, Komm., S. 604; s. ferner U. Wilcken, Ein Sosylos-Fragment, *Hermes* 41 (1906), 103-41, und 42 (1907), 510 f. Zum Wert der Nebenquellen (Liv. XXII 19-20; Polyaen. IV 7, 9; Dio Cass. XIV, p. 218 Boiss. (Zonar. 9, 1), s. auch unten Anm. 1, p. 176. — Gegen F. Jacoby wäre auch zu bedenken, dass die römische Seekriegsführung im Hannibal-Krieg durchgehend Wert darauf legte, mit eigenen römischen Kriegsschiffen zu operieren und Schiffskontingente der *socii* nur ausnahmsweise in Anspruch nahm; s. J. H. Thiel, *Studies on the history of Roman Sea-Power in Republican times* (Amsterdam 1946), 42-3; vgl. auch Liv. XXVI 39, 5; XXV 11, 15 f. = Plb. VIII 34, 7 f.

[3] Gegen F. W. Walbank, *Comm.* I, 430. Versuche, Sosylos' Version und Herodots Schilderung der Seekämpfe von 480 beim Artemision miteinander

Von dem leider arg verstümmelten Anfang (col. 1) abgesehen, bietet das Sosylos-Fragment eine auf den ersten Blick sehr ansprechende, detailliert-dramatische Schilderung des Schlachtgeschehens. So ist es nicht verwunderlich, dass dem *PWürzb.* weithin nicht nur sachkritisch gegenüber Polybios' Parallelbericht der Vorrang zuerkannt wird, sondern dass man in ihm vor allem auch ein eindrucksvolles Gegenzeugnis zu dem harten polybianischen Wort vom « Barbierstubengerede » sieht. Gleichwohl wird man hier einräumen müssen, dass auch eine farbige und überzeugende Schlachtschilderung natürlich noch nicht alle sachlichen Bedenken gegen jene unhistorisch-rhetorische Ausgestaltung der römischen Senatsdebatte bei Sosylos gegenstandslos werden lässt.

In Polybios' durchaus detaillierter Schilderung wird der Seeschlacht an der Ebro-Mündung von ihrem Ergebnis her grosse strategische Bedeutung beigemessen : es gelingt den Römern, mehr als die Hälfte der feindlichen Kriegsschiffe zu erbeuten und so auf einen Schlag die Seeherrschaft an der spanischen Küste zu erringen. Dagegen habe der rangierte Kampf der beiden Flotten militärisch kaum dramatische Akzente aufgewiesen. Die Karthager geben schon bald nach dem ersten Zusammenstoss, ohne bereits entscheidende (von Polybios genau spezifizierte) Verluste erlitten zu haben, nach und wenden sich zur Flucht an den von der karthagischen Landarmee besetzten Strand, wofür Polybios (III 96, 3 f.) einen psychologischen Erklärungsversuch bietet [1]. Zuvor war bereits auf den hervorragenden Einsatz massa-

auszugleichen, haben insbesondere A. KOSTER, *Studien zur Geschichte des antiken Seewesens*, Klio-Beiheft 32 (Leipzig 1934), 81 ff. (« Der κύκλος in der antiken Seetaktik »), und H. BENGTSON, Skylax von Karyanda und Herakleides von Mylasa, *Historia* 3 (1955), 301 ff., unternommen.

[1] Das von Cassius Dio (XIV, Zonar. 9, 1) beschriebene — sachlich völlig absurde — Manöver des Cn. Scipio stellt offenbar eine literarische Umkehrung der von Polybios vorgeschlagenen Motivation (nunmehr mit Bezug auf die römische Flotte) dar.

liotischer Schiffe in der Aufklärung und Vorhut der römischen Flotte hingewiesen, sowie generell und mit Nachdruck die für Rom gerade im Hannibal-Krieg besonders wertvolle Unterstützung durch die verbündeten Massalier gewürdigt worden (III 95, 6 f.). Dass Polybios nun gerade an dieser Stelle die Tendenz verfolgt haben sollte, Leistungen der massaliotischen Verbündeten Roms zu verschweigen bzw. *ad maiorem gloriam Scipionis* herunterzuspielen, dürfte recht unwahrscheinlich sein. Im Sosylos-Text ist dagegen aus der rangierten Seeschlacht gegen die Karthager überhaupt nicht mehr ein militärischer Sieg der Römer, sondern ganz und gar ein grandioser Erfolg der Hellenen aus Massalia geworden. Mit keinem Wort wird auch nur angedeutet, dass die Überlegenheit der Flotte Scipios in der rangierten Seeschlacht gewiss nicht zuletzt auf der Verstärkung des Seesoldatenkontingents durch Elitetruppen aus der ganzen römischen Landarmee (III 95, 5) beruhte (vgl. auch VI 52, 1 u. 8-9). Hier legen vielmehr die Kommandeure des massaliotischen Kontingents — dessen Schiffszahl im übrigen schwerlich aus den Zahlenangaben zum späteren Bestand der römischen Spanienflotte erschlossen werden kann [1] — ganz souverän sowohl Schlachtplan wie taktische Aufstellung fest. Und i h r Sieg über die Karthager beruht auf nicht weniger als einer glücklichen historischen Erinnerung an ein Strategem aus der Zeit der glorreichen Seeschlachten

[1] Die tatsächliche Stärke des massaliotischen Kontingents lässt sich schwerlich, wie J. H. THIEL, *op. cit.*, 40 f. u. 49 f., versucht hat, aus einer einfachen Kombination der Angaben von Plb. III 97, 1-2 (Entsendung einer Verstärkung von 20 römischen Kriegsschiffen im Spätsommer 217) und Plb. X 17, 13 (wiederum Bestand von 35 kampffähigen Einheiten 210/209 v. Chr.) ermitteln. Sowohl der Überschuss von 20 massaliotischen oder römischen Schiffen wie auch die 25 karthagischen Beuteschiffe bleiben hier schon ausserhalb der Kalkulation, während andererseits Plb. fr. 43 (180) — nach der Katastrophe von 211 — deutlich zeigt, dass zwischen 217 und 209 auch für die römische Spanienflotte in erheblicher Zahl mit Ausfällen und Neuaufstellungen (und Austausch zwischen den grossen Kriegsschauplätzen) gerechnet werden muss.

des Xerxeszuges : οἱ Μασσαλιῶται προιστορηκότες τὴν συμβολήν, ἣν ἐπ' Ἀρτεμισίωι φασὶν Ἡρακλείδην ποιήσασθαι τὸμ Μυλασσέα μὲν τῶι γένει, διαφέροντα δ'ἀγχινοίαι τῶγ καθ' αὑτὸν ἀνδρῶν...[1]. Die Schwierigkeit, dass Sosylos' Version mit Herodots Bericht von den Seeschlachten beim Artemision — obgleich Herodot jenen Herakleides Ibanollios aus Mylasa als erfolgreichen karischen Anführer im Jonischen Aufstand gegen die Perser (Hdt. V 121) eigens hervorgehoben hat [2] — in keiner Weise zu vereinen ist, lässt sich kaum mit der Annahme beheben, dass der *PWürzb.* eben auf eine ganz unbekannte Schlacht bei irgendeinem Artemision — in Kleinasien oder Spanien (ev. das iberische Dianium) — anspiele. Offenkundig soll ja doch Sosylos' gelehrte Notiz zur Person des Herakleides von Mylasa die kühne Verknüpfung der Seeschlacht an der Ebro-Mündung mit der grossen Zeit der Perserkriege regelrecht belegen und legimitieren. Ebensowenig aber darf man sich mit einer oberflächlichen Harmonisierung der herodoteischen Schilderung mit Sosylos' Angaben zufrieden geben [3]. Schon dass in

[1] Col. III, 4-10 ; vgl. auch die Wendung 1. 27 f., die klar von historischer Nachforschung und Reminiszenz spricht : τότε δ' .. οἱ Μασσαλιῶται μνήμηι προγενεστέρων καὶ κατωρθωμένων πράξεων ἐπακολουθοῦντες...

[2] In Hdt. V 37 wird auch noch ein Bruder des Herakleides, Oliatos, Sohn des Ibanollis aus Mylasa, erwähnt (unter den propersischen Dynasten, die bei Ausbruch des Jonischen Aufstandes gefangengesetzt wurden) ; Herodot war also offenkundig über das Dynastengeschlecht von Mylasa und seine Rolle in den Perserkriegen sehr gut informiert. H. Bengtson hat daher wohl zu Recht darauf hingewiesen, dass die herodoteische Herakleides-Notiz auf die von Skylax von Karyanda verfasste Biographie zurückgehen dürfte (*FGrH* 709 T 1 aus der *Suda*) ; vgl. auch U. Wilcken, Ein Sosylos-Fragment, *Hermes* 41 (1906), 119-20. Umso weniger ist dann jedoch glaubhaft, dass Herodot die prominente Rolle des Herakleides in den Kämpfen beim Artemision unterschlagen hätte, wenn hiervon bereits literarisch in der Skylax-Biographie explizit die Rede gewesen wäre. Im übrigen bietet Herodot sehr viel individuelles Detail zu den Artemision-Seeschlachten.

[3] Zu anderen historischen und geographischen Lokalisierungen s. zuletzt G. Manganaro, Ancora del papiro di Sosylos e dei Cari in Occidente, *PP* 14

col. III, l. 25-6 von einem « Sieg » (νίκη) beim Artemision die Rede ist, charakterisiert diese Version als nachherodoteische Vulgatüberlieferung [1]. Zu beachten ist ferner, wie Herodots unsichere Andeutungen über die Anwendung von διέκπλους-Manövern in den Seeschlachten der Perserkriegszeit [2] — auch dies nach Ausweis der thukydideischen Schilderungen der Seekämpfe an den Sybota-Inseln und vor Naupaktos wahrscheinlich schon ein Anachronismus [3] — im Papyrustext ganz unbefangen bis ins Detail ausgemalt werden (simulierter Frontalangriff, Hindurchfahren durch die feindliche Schiffsreihe und dann der Flankenangriff und Rammstoss nach vollzogener Wendung). Im übrigen aber dürfte diese nachherodoteische Version zu den Seekämpfen beim Artemision, wie sie Sosylos ausgegraben und mit sichtbarem Finderstolz zur Verschönerung der Geschichtsdarstellung

(1959), 283 ff., mit sehr zweifelhaften Textrekonstruktionen. — A. KOSTER, *op. cit.* 94, hat angenommen, dass Herodots und Sosylos' Schilderungen sich im Sinne der von Thuc. II 83 f. und III 77 f. beschriebenen κύκλος-Taktik so miteinander harmonisieren liessen, dass die langgezogene griechische Schiffsreihe im 1. (und 3.) Seegefecht von der persischen Flotte überflügelt worden sei, wobei dann das — angeblich jedoch in genau abgemessener Distanz zur ersten Linie fahrende — Reservegeschwader planmässig in die Mitte des κύκλος geraten sei. Bei Herodot findet sich dafür nicht der geringste Anhaltspunkt ; wäre es denn unter diesen Voraussetzungen nicht auch sachgemässer gewesen, den hinteren κύκλος durch jenes Geschwader des Sosylos/Herakleides bilden zu lassen?

[1] Zur teilweise grotesken Verschiebung des historischen Urteils über die Artemision- und Thermopylen-Kämpfe im Geschichtsbild schon des 4. Jh.s. u.a. G. A. LEHMANN, Bemerkungen zur Themistokles-Inschrift von Troizen, *Historia* 17 (1968), 281 f. Demgegenüber sprechen die Schilderung und Beurteilung bei Herodot noch eine ganz andere Sprache ; selbst in Pindars Hymnos (*Dith.* fr. 77 Bergk) wird das Gesamtergebnis von Artemision nur als ein « Grundstein » im Freiheitskampf gewertet !

[2] Dieser Begriff findet sich zuerst tatsächlich bei Herodot ; J. E. POWELL, *A Lexicon to Herodotus* (Cambridge 1938), 90. Bereits bei Lade sollen die Phöniker und Jonier διέκπλους-Manöver angewandt haben ; Hdt. VI 11 f. ohne konkrete Beschreibung.

[3] Thuc. I 47 ff. ; II 90 f. ; vgl. auch die Bemerkungen von W. W. How. — J. WELLES, *A commentary on Herodotus*, zu Hdt. VI 12-15 und VIII 11.

eingelegt hat, auch noch deutlich von den antiathenischen Tendenzen in der späteren Überformung des hellenischen Geschichtsbildes von der Perserkriegszeit geprägt sein, gegen die bereits Herodot in seinen aktuellen Bemerkungen (VII 139; VIII 3) wie in der detaillierten Darstellung — zu Anfang des Peloponnesischen Krieges — angekämpft hat [1]. Die Artemision-Version des Sosylos-Papyrus, die man als selbständige Überlieferung erheblich überschätzen dürfte, erweist sich so alles in allem als ein instruktives Beispiel für jene von Polybios so häufig beklagte spielerisch-gelehrte εὐχερεία (XII 25 a) hellenistischer Historiker mit entlegenen Details und Ausschmückungen und für den Hang ihrer historisch-monographischen Darstellungen zu willkürlicher Ausmalung im τὰ μὲν μικρὰ μεγάλα ποιεῖν (XXIX 12, 4-5; VII 7, 6) [2].

Sollten sich im übrigen bereits die Reste von col. I auf die römisch-karthagische Seeschlacht beziehen lassen, so ist dort — im bezeichnenden Gegensatz zu Polybios — ausdrücklich betont worden (I 21 f.), dass die karthagischen Schiffe sich erst im Augenblick äusserster Gefahr aus dem Kampf zurückzogen (ἀνεχώ[ρουν εἰς τ]ὸν ἔσχατον [ἐλθόντε]ς κίνδυνον). Tatsächlich stehen auch Polybios' exakte Zahlenangaben für die im Kampf erlittenen Verluste der Karthager im Widerspruch zur Schilderung einer dramatischen, bis zum Höhepunkt durchgefochtenen διέκπλους-Schlacht; auch in diesem Punkt ist eine Harmonisierung des polybianischen Berichts mit dem Sosylos-Papyrus nicht möglich [3]. Wohl aber zeigt sich selbst in dieser knappen

[1] Besonders eindrucksvoll, wie in den Kampfschilderungen der *Perser* des Philolakonen Timotheos von Milet um 400 v. Chr. die entscheidende Beteiligung und Leistung der Athener völlig totgeschwiegen wird!

[2] Vgl. auch Polybios' Bemerkungen zur durchaus geläufigen Praxis des ψευδογραφεῖν κατὰ προαίρεσιν (XII 7, 6; 10, 6; 12, 4; XVI 14, 8; XXIX 12, 3; 12, 12) und ἀξιοπίστως φεύδεσθαι (III 33, 17).

[3] S. auch die gründliche Herausarbeitung der sachlichen Differenzen zwischen Sosylos und Hdt. VIII 9 f. bei U. WILCKEN, *Hermes* 41 (1906),

Textprobe überdeutlich die ausgeprägt prokarthagische und — wenn auch nur indirekt — antirömische Tendenz eines immerhin renommierten griechischen Autors der Hannibal-Generation: die wohlbekannte Reihe namhafter griechischer Historiker, die sich z.T. in direktem Auftrag zu zeitgeschichtlichen Darstellungen vom barkidisch-prokarthagischen Standpunkt aus bereitfanden, bezeugt für sich bereits eindrucksvoll die Sympathien und die innere Affinität in der Vorstellungswelt der literarischen Öffentlichkeit des hellenistischen Ostens zur Gestalt eines Hannibals, des « ultimo e massimo dei condottieri ellenistici », als den ihn A. Momigliano so treffend bezeichnet hat [1]. Dem standen bekanntlich auf der römischen Seite zu Beginn des 2. Jh. lediglich die notgedrungen in eigener Sache an die griechische Welt gerichteten Geschichtsdarstellungen römischer Senatoren gegenüber — eine Geschichtsschreibung, die dementsprechend als engagierte Interpretation und Fortsetzung der römischen Diplomatie und Politik verstanden sein will.

Angesichts der offenkundig prokarthagischen Tendenz, der willkürlich-spielerischen Verknüpfungen und sachlichen Verzerrungen im Text des *PWürzb.* wird man diesem Sosylos-Fragment als historischer Primärüberlieferung kaum den hohen Rang noch zuerkennen können, der ihm so häufig — in Handbüchern wie einschlägigen Untersuchungen — eingeräumt worden ist. Davon bleibt natürlich die Feststellung unberührt, dass Polybios in seinem Ausfall gegen Sosylos und Chaireas das politisch-intellektuelle Niveau der Barbier-

121-2 — Im übrigen konnte die Bildung eines Reservetreffens ἐν διαστήμασιν εὐμέτροις hinter der ersten Linie nur dann risikolos sein, wenn der Gegner zahlenmässig nicht überlegen war und daher nicht zu einem gefährlichen περίπλους ansetzen konnte, was jedoch sowohl beim Artemision wie bei der Schlacht an der Ebromündung für Perser bzw. Karthager zutraf.

[1] Annibale politico, *La Cultura* 11 (1932), 72.

salons seiner Zeit wohl etwas überstrapaziert und sich jedenfalls im Ton seiner Kritik arg vergriffen hat.

Von ganz anderer Art ist das Fragment des anonymen griechischen Historikers des *PRyl.* III Nr. 491 ; seine schlichte Berichtsform ohne Ausschmückungen oder kommentierende gedankliche Durchdringung der geschilderten Ereignisse gibt sich wesentlich anspruchsloser als der Sosylos-Text und kann offenkundig nicht den Rang grosser Geschichtsschreibung für sich beanspruchen. Nach den eingehenden Untersuchungen von W. Hoffmann, M. Gigante und M. Treu steht als Ergebnis fest, dass im Papyrusfragment n i c h t eine bisher unbekannte Episode nach der Schlacht bei Zama[1], sondern in rascher Folge die Ereignisse von dem vorläufigen Abschluss eines römisch-karthagischen Waffenstillstands- und Friedensvertrages in Karthago (zwischen Abgesandten des Scipio Africanus und der punischen Regierung) im Sommer 203 v. Chr. [2] bis unmittelbar zum Wiederausbruch der Feindseligkeiten geschildert werden. W. Hoffmann [3] hat berechnet, dass Polybios' Parallelbericht, in dem leider eine grosse Lücke zwischen XIV 9-10 (Scheitern des karthagischen Gegenangriffs auf Scipios Schiffslager vor Utika-*Castra Cornelia*, Einnahme von Tunes und Beschluss der Karthager zur Einleitung von Friedenssondierungen) und XV 1 (Reaktion Scipios auf die Aufbringung der römischen Versorgungsflotte während des Waffenstillstands : Jahresbeginn 202 v. Chr.) klafft, in Relation zum knappen Abriss des Papyrus einen etwa z e h n m a l grösseren Umfang aufweist. «Kürze»

[1] So noch zweifelnd der Herausgeber C. H. ROBERTS, *Catalogue of the Greek and Latin Papyri in the John Rylands Library* III (Manchester 1938), Nr. 491, und A. KLOTZ, zur Verfasserfrage des Pap. Rylands III Nr. 491, *WJA* 1 (1946), 153-4.

[2] Zur Chronologie der Schlacht auf den « Grossen Feldern » und der Einnahme Cirtas, die dem karthagischen Beschluss zur Aufnahme von Friedenssondierungen unmittelbar vorangingen, s. G. A. LEHMANN, *Untersuchungen*, 153 f, 116.

[3] W. HOFFMANN, Ein Papyrusfund zum Frieden von 203, *Hermes* 76 (1941),277.

und — durch Verzicht auf eigene Reflexionen — « inhaltlich strengste Sachlichkeit », wie W. Hoffmann sie dem anonymen Autor nachdrücklich zugutehält, können für sich aber noch keine grössere Glaubwürdigkeit des Papyrus-Textes in den fundamentalen Abweichungen seines Berichtes von der polybianischen Darstellung begründen. Auf eine eingehende Würdigung der übrigen Quellenzeugnisse (Liv. XXX 16 u. 17, 21-25; App. *Pun.* 31-35, 129 sqq.; Zonar. IX 13; Eutr. III 21), die eine jeweils verschiedene Mischung aus polybianischer Tradition und römischer Annalistik enthalten und zweifellos nur sekundären Ranges sind, muss hier freilich verzichtet werden, um nicht den Rahmen dieses knappen Überblickes zu sprengen.

Umgekehrt haben M. Gigante und F. W. Walbank den Standpunkt vertreten [1], dass unmöglich jenem Textfragment « from what is little more than an epitome » der Vorrang vor der so lebendigen und detaillierten polybianischen Schilderung des Überfalls auf die römische Gesandtschaft gegeben werden könne. Dieser Auffassung stehen jedoch nicht allein der temperamentvolle Widerspruch Fr. Hampls [2], sondern u.a. auch die Stellungnahmen von A. Lippold und S. Mazzarino [3] gegenüber.

In jedem Falle wird man akzeptieren können, dass ein so stark komprimierter historischer Abriss, dessen Bericht jedoch in sich kohärent und klar aufgebaut erscheint, als E x t r a k t einer bereits reich entfalteten Literatur gewisse allgemeine Tendenzen der zeitgenössischen griechischen Darstellungen des Hannibal-Krieges eher noch deutlicher wiederzugeben vermag als das im Detail unvergleichlich

[1] M. Gigante, *Aegyptus* 30 (1950), 90; F. W. Walbank, *Comm.* II, 441-2.

[2] *AAHG* 21 (1968), 230 f.

[3] A. Lippold, *Consules. Untersuchungen zur Geschichte des römischen Konsulates von 264 bis 201 v. Chr.* (Bonn 1963), 64 f.; S. Mazzarino, *Il pensiero storico classico* II 1 (Bari 1968), 133 f.

ergiebigere, individuelle Geschichtswerk eines Primärautors. Die Zeitstellung des Papyrus-Textes und seines Autors lässt sich glücklicherweise recht genau umreissen. Paläographisch gehört der Text in die 2. Hälfte des 2. Jh. v. Chr., ist andererseits jedoch — mit Rücksicht auf die offensichtlich aus der Zeit Euergetes' II. stammende Kleruchenliste des Verso — aller Wahrscheinlichkeit nach v o r ca. 130. v. Chr. geschrieben worden. Andererseits ergibt sich ein *terminus post quem* nicht allein aus der geschilderten Endphase des Hannibalkrieges, sondern auch aus der Tatsache, dass es sich hier nur um eine abgeleitete Zusammenfassung, nicht mehr um einen Primärautor der Hannibal-Generation handeln kann, wie u.a. die missverständliche- und wohl auch missverstandene — Benennung der *Castra Cornelia*/Κορνηλίου παρεμβολή vor Utika als Σκιπίωνος πόλις (l. 20-1) deutlich zeigt. Erst geraume Zeit nach der Beendigung des Krieges kann sich an der Stätte der ersten grossen παρεμβολή der Invasionsarmee Scipios jene dauerhafte Siedlung gebildet haben, die bei Caesar (*Civ.* II 24) und späteren Autoren (Ptol. *Geog.* IV 3, 6) erwähnt wird. Σκιπίωνος πόλις — « Stadt des Scipio » an dieser Textstelle — im Sinne von : « Stadt, in der Scipio war » — auf Tunes zu beziehen [1], wo sich tatsächlich im Sommer 203 Scipios Hauptquartier befand (Plb. XIV 10, 3 f.), verbietet sich, wie bereits C. H. Roberts betont hat, aus grammatikalischen Gründen. Im übrigen wird ja auch bei Plb. XV 4, 5 ausdrücklich die Landung der aus Rom kommenden Gesandtschaft im Lager Scipios vor Utika bezeugt. Somit sprechen alle Indizien dafür, die Abfassung dieses Geschichtswerkes in die Zeit u m d i e J a h r h u n d e r t m i t t e zu datieren. Der historische Abriss des *PRyl.* III 491 ist also nicht allein zu Polybios' Lebzeiten geschrieben und publiziert worden,

[1] So ohne nähere Begründung M. Treu, Der Papyrus über die Friedensverhandlungen des Jahres 203 v. Chr. *Aegyptus* 33 (1953), 31 Anm. 4.

der Autor selbst muss nahezu ein Generationsgenosse des Historikers aus Megalopolis gewesen sein.

Diese Feststellung betrifft keinesfalls nur eine belanglose Äusserlichkeit ; Generationsgemeinschaft innerhalb eines Kulturkreises und -niveaus bedeutet — bald mehr, bald weniger ausgeprägt — immer auch Schicksalsgemeinschaft und insbesondere Bildungsgemeinschaft. Und in der Tat sind die Übereinstimmungen in Wortschatz, Formenbildung und Satzstruktur zwischen dem Papyrus-Fragment und Polybios' *Historien* — ungeachtet der schmalen Vergleichsbasis — so zahlreich und schlagend, dass sowohl C. H. Roberts wie A. Klotz ernsthaft dem Gedanken nachgegangen sind, dass dieses Fragment möglicherweise doch aus den *Historien* stammen könnte [1]. Dies ist freilich aus sachlichen Gründen ganz ausgeschlossen. Allenfalls wäre noch zu überlegen, ob in diesem Falle — direkt oder indirekt — eine spezifische Einflussnahme publizierter Teile des polybianischen Werkes vorliegen könnte (s.u.). Auch dann dürfte im übrigen der Papyrus-Text ein eindrucksvolles Zeugnis gegen die vor allem durch Ed. Norden verbreitete und nunmehr offenbar unsterblich gewordene These sein [2], wonach Polybios' *Historien* einen ganz spezifischen « Kanzleistil » aufwiesen, der sich nach K. Ziegler aus der persönlichen Prägung des Autors durch die Diplomaten- und Verwaltungssprache während seiner politisch - militärischen

[1] C. H. Roberts, *op. cit.*, 116, und A. Klotz, *art. cit.* 153 ; s. oben Anm. 1, s. 182.

[2] S. jetzt die 3. Aufl. von A. Lesky, *Geschichte der griechischen Literatur* (Bern 1971), 870 ; erheblich vorsichtiger formuliert A. Dihle, *Griechische Literaturgeschichte* (Stuttgart 1967), 396. — Die Prägung dieses Begriffs für Polybios' *Historien* dürfte zurückgehen auf W. Jerusalem, Die Inschrift von Sestos und Polybios, *WS* 1 (1879), 57-8 ; vgl. auch W. Knodel, *Die Urbanitätsausdrücke bei Polybios* (Tübingen 1908), 4. S. hierzu jetzt auch J.-A. de Foucault, *Recherches sur la langue et le style de Polybe* (Paris 1972), 6-7 und 322 f. (mit erheblichen Einschränkungen).

Tätigkeit im Achäischen Bund erklären soll [1]. Sehr zu Recht hat J. Palm demgegenüber in seinen stilkritischen Untersuchungen zur hellenistischen historiographischen Prosa mehrfach betont, dass der « polybianische Stil in der griechischen Literatur keine vereinzelte Erscheinung ist » [2].

Weitergehende Versuche, die Identität des Autors jenes vom *PRyl.* III 491 repräsentierten Geschichtswerkes zu bestimmen, dürften wenig sinnvoll sein ; so ist auch der neueste Vorschlag S. Mazzarinos, den Papyrustext Zenon von Rhodos zuzuschreiben und mit der angeblich antirömischen Tendenz des « Peripatetikers » Antisthenes in Verbindung zu bringen, gewiss eine Gleichung mit mehreren Unbekannten [3]. Polybios selbst hätte in diesem Werk, wenn es ihm je zu Gesicht gekommen ist, wohl kaum mehr als ein weiteres Exemplar jener — von ihm als anmassend-unzureichend kritisierten — Geschichtsabrisse gesehen, die es wagten, « auf 3 oder 4 Seiten » den ganzen Hannibal-Krieg abzuhandeln, und gleichwohl beanspruchten, als universalhistorische Darstellungen ernstgenommen zu werden (V 33).

Die Eigentümlichkeiten im Wortschatz und Stil des Papyrus-Fragments haben uns zugleich an den Fragenkreis der Datierung von Niederschrift und Pubikation(en) der polybianischen *Historien* herangeführt, und so sei hier — mit aller gebotenen Vorsicht — eine kurze παρέκβασις auf dieses besonders « weite Feld » gewagt. Rechtfertigen mag eine solche Abschweifung, dass erst jüngst F. W. Walbank noch einmal ausführlich zu zeigen versucht hat, welche Bücher der *Historien* v o r 146/5 vor Chr. — oder vielmehr b i s 150/49 v. Chr. — regelrecht publiziert worden sein

[1] S. hierzu die Darlegungen bei G. A. LEHMANN, *Untersuchungen*, 349 ff.

[2] Polybios und der Kanzleistil, *Bull. de la Soc. Roy. des Lettres de Lund* 1956/57, 65. — Sehr charakteristische Übereinstimmungen im Sprachstil mit Polybios zeigt bekanntlich auch das Würzburger Sosylos-Fragment ; U. WILCKEN, *Hermes* 41 (1906) 110 f.

[3] S. MAZZARINO, *Il pensiero storico classico* II 1, 134.

müssten, da sie Zeugnisse entsprechend zeitgebundener politischer Stellungnahmen des Autors enthielten [1]. Darüberhinaus würde es allerdings zu weit führen, wollten wir auch noch auf die sehr diskussionswürdigen Darlegungen F. W. Walbanks zur zeitlich-stofflichen Dimensionierung gerade des nach 144 v. Chr. konzipierten 2. Teils der *Historien* (ab Buch XXX) näher eingehen. Freilich geht es bei diesem Thema über rein technisch-chronologische Gesichtspunkte und Zuordnungen hinaus um ganz entscheidende Fragen nach dem vorrangigen Darstellungsziel, dem Motivationskern der polybianischen Geschichtsschreibung überhaupt (s.u.). F. W. Walbank hat (a.O. S. 16 f.) noch einmal — gegen H. Erbses These von der Einlage zeitloser Hinweise eines « achronistischen Praesens » — sehr zu Recht herausgestellt, dass die allgemeinen Bemerkungen, die in den *Historien* Karthago noch als existierenden Staat voraussetzen, kontinuierlich bis ins XV. Buch hinabreichen (bis XV 30, 10), dass sich aber derartige *termini* einer relativ frühen Abfassungszeit der jeweiligen Textabschnitte darüberhinaus weder für das XVIII. noch das XXXI. Buch mehr feststellen lassen [2]. Somit dürfte die Ausarbeitung des ursprünglichen Werkplanes — die Darstellung des römischen Aufstiegs zur Weltmacht bis 168/7 v. Chr. — zum Zeitpunkt der ersten

[1] F. W. WALBANK, *Polybius*, 19 f.; s. auch die Darlegungen *Comm.* I, 292 f.; eine knappe Übersicht über die ältere Literatur zum Problem der Publikationsweise und Datierung der *Historien* bei K. ZIEGLER, *Polybios*, 1486 f. — Es braucht hierzu gewiss nicht eigens ausgeführt werden, dass natürlich in Zeiten, denen eine mechanische Textvervielfältigung unbekannt war, grössere Randbreiten zwischen geschlossenen Werkeditionen und einer fliessenden Verbreitung eines Manuskripts durch Austausch und private Abschriften und Exzerpte bestanden; vgl. K. Ziegler, *Polybios*, 1488. Andererseits aber zeigt gerade Polybios' Bericht vom Ergebnis seines Briefwechsels mit Zenon von Rhodos (XVI 20, 5 f.), dass es in diesem Falle durchaus nicht unangebracht ist, nach Edition(en) und Daten für die Schlussredaktion der *Historien* zu fragen.

[2] Gegen K. ZIEGLER, *Polybios*, 1477, und A. AYMARD, Le fragment de Polybe 'sur les traîtres' (XVIII 13-15), in *Etudes d'histoire ancienne* (Paris 1967), 356.

Rückkehr des Polybios nach Achaja auf jeden Fall etwa die Hälfte dieses Projektes wenigstens im Entwurf umfasst haben [1].

Darüberhinaus aber weisen — nach F. W. Walbank — die Bücher III und IV eine ungewöhnliche Zahl von (z.T. zweifellos aktuell gemeinten) Exkursen und Notizen auf, die so konkret auf die politische Situation Roms wie des Achäischen Bundes unmittelbar vor 150/49 v. Chr. zugeschnitten seien, dass beide Bücher und folglich auch die mit ihnen untrennbar verbundenen Bücher der gesamten ersten Hexade zu diesem Zeitpunkt notwendig zur Publikation anstanden. So sollen namentlich die Herausgabe und ausführliche Kommentierung der römisch-karthagischen Verträge in Buch III (21 ff.) direkt auf die Phase (152-150) vor dem offenen Ausbruch des 3. punischen Krieges abzielen. Polybios' ruhige und abgewogene Diskussion auch der historischen Argumente der karthagischen Seite zur Kriegsschuldfrage des Hannibal-Krieges (besonders bezeichnend hier auch die Notiz III 30, 2, dass « die Karthager » das Argument der Existenz einer römischen Rechtsposition in Sagunt durchaus zu würdigen wüssten !) lässt aber m.E. für den ganzen Abschnitt auf ein deutlich früheres Entstehungsdatum schliessen. Insbesondere findet der Friedensvertrag von 201 v. Chr., der doch für den sich zuspitzenden Konflikt mit Masinissa und schliesslich die römische Intervention immerhin den juristischen Rahmen abgab, nicht einmal eine beiläufige Erwähnung. Catos Aufzählung angeblich erfolgter karthagischer Vertragsbrüche in den *Origines* dürfte schwer-

[1] Der nachfolgende Kommentar zu jener « letzten » Karthago-Notiz XV 30, 10 — cap. 34-5 — stammt im übrigen nach Ausweis der Notiz 35, 6 (Scipio Africanus als e r s t e r vollständiger Bezwinger Karthagos !) offenkundig erst aus der Zeit nach 145 v. Chr. Hier wird einmal mehr exemplarisch deutlich, 1. wie intensiv und ausführlich Polybios nach 145 noch in den Text bereits ausgearbeiteter Abschnitte eingriff, 2. dass er in der Tat 150/49 v. Chr. nur einen knappen, vorläufigen E n t w u r f jener 1. Hälfte der *Historien* nach Achaja mitgebracht haben kann.

lich die erste römische Abhandlung zum Thema der *Poeni foedifragi* (Ennius) gewesen sein und gibt auch keineswegs Anlass zur Vermutung, dass Cato die Vertragsoriginale im Aerarium der Aedilen selbst gar entdeckt oder ihren Inhalt publik gemacht habe (vgl. III 26, 1 u. 2 !).

Vor allem aber sollen sich nach F. W. Walbank die von Polybios ins IV. Buch der *Historien* eingelegten Ratschläge und Analysen zur Politik einzelner griechischer Staaten so eindeutig auf die Situation des von Sparta im Jahre 150/49 v. Chr. bedrohten Achäischen Bundes beziehen, dass jedenfalls für dieses Buch ein Publikationsdatum um 150/49 v. Chr. äusserst wahrscheinlich werde. So lasse sich nur im Hinblick auf die akute Gefährdung des Achäischen Bundes Polybios' Notiz IV 30, 4 f. verstehen, in der die Akarnanen mit warmen Worten als historisch erprobte, stets loyale Bundesgenossen ihrer Alliierten gelobt und empfohlen werden. Gleiches soll noch konkreter für die παρέκβασις seiner Aufforderung an Messene und Megalopolis/Arkadien (IV 31-33) gelten, im Rückblick auf ihre gemeinsame leidvolle Vergangenheit stets politisch und militärisch aktiv zusammenzuarbeiten und füreinander einzustehen — als dauerhaftes Gegengewicht gegen die Expansionsbestrebungen Spartas. Und ebenso soll es um die Krise des Achäischen Bundes 150/49 v. Chr. gehen, wenn Polybios sich gegen Ende des IV. Buches (IV 73 u. 74) mit genau entsprechender Eindringlichkeit (vgl. IV 33, 11 u. 74, 8 !) an den Staat Elis wendet und ihm — gleichfalls im Rahmen eines detaillierten historischen Exkurses — nahelegt, sich um eine Anerkennung der altüberkommenen Asylie und Entmilitarisierung des Landes bei allen Hellenenstaaten zu bemühen [1]. Hier soll Polybios wiederum nur daran interessiert gewesen sein, direkt, ohne indes seine wahren achäisch-patriotischen

[1] Zur angeblichen Historizität der Asylie von Elis s. Diodor-Ephoros XIV 17, 11 ; weitere Nachweise bei F. W. Walbank. *Comm.* I, 526.

Absichten klar auszusprechen, auf die Politik von Elis einzuwirken, um wenigstens die Neutralität dieser notorisch antiarkadischen bzw. antiachäischen Landschaft in dem 150/149 v. Chr. einsetzenden Konflikt zwischen dem Bund und Sparta zu erlangen [1]. Ganz zu Recht hat F. W. Walbank diese nach Art politischer Denkschriften gehaltenen Exkurse und Empfehlungen miteinander in Verbindung gebracht. In F. W. Walbanks etwas überraschender Deutung der aktuellen politischen Interessenslage des Autors wird jedoch nicht berücksichtigt, dass der Konflikt des Achäischen Bundes mit Sparta sich nicht vor dem Jahresende 149 — und damit lange nach Polybios' endgültiger Abreise zum karthagischen Kriegsschauplatz — und offen erst mit den militärischen Aktionen des Strategen Damokritos im Frühjahr 148 v. Chr. zuspitzte (gleichzeitig mit den stupenden ersten Erfolgen der makedonischen Andriskos-Erhebung im Kampf gegen Rom). Selbst zu Beginn der Krise in Makedonien (Ende 149 v. Chr.) galt der Achäische Bund noch allgemein als prominentester Bundesgenosse Roms in Hellas [2]! Wie des weiteren der Untergang des Menalkidas zeigt (Paus. VII 12, 6; 13), hatte damals eher Sparta allen Grund, eine achäische Bundesexekution zu fürchten als umgekehrt Arkadien den militärischen Angriff eines von Achaja abfallenden Spartas. Ausserdem haben damals sowohl Messene wie Elis bis zur endgültigen Katastrophe von 146/5 als loyale achäische Gliedstaaten am Bund festgehalten, auch

[1] F. W. Walbank, *Polybius*, 20; *Comm.* I, 293-4; zur Kritik s. M. Gelzer, *Kleine Schriften* III (Wiesbaden 1964), 209, und G. A. Lehmann, *Untersuchungen*, 160-3.

[2] Vgl. Plb. XXXVI 10, 5-6 (Hilfeersuchen und Gesandtschaft der Thessaler an Achaja nach der Machtergreifung des Pseudophilippos in Makedonien); ebenso zeigt die höfliche Adresse des Konsuls M'. Manilius (Plb. XXXVI 11, 1 f.) an die achäische Bundesregierung, in der um Entsendung des Polybios zum Kriegsschauplatz gegen Karthago nachgesucht wird, dass im Frühjahr/Sommer 149 das Verhältnis Achajas zu Rom noch in keiner Weise gespannt war.

als der Krieg längst nicht mehr gegen Sparta allein, sondern gegen Rom geführt wurde (Plb. XXXVIII 16, 3).

Für die tatsächliche Zeitstellung jener Messene- und Elis-Exkurse (und gleichartiger aktueller Stellungnahmen des Polybios im IV. Buch) ist es vielmehr bezeichnend, dass mit keiner Andeutung mehr von der Zugehörigkeit dieser beiden Staaten (und Spartas) zum Achäischen Bund und überhaupt von der politischen Existenz des Koinons die Rede ist. Die Elis für den Fall einer ernsten Asylieverletzung durch eine Invasion in Aussicht gestellte κοινὴ ὑπὸ τῶν Ἑλλήνων ἐπικουρία (IV 74, 5) lässt sich ohne Anstösse allein in die politische Situation der Peloponnes und Griechenlands n a c h 1 4 5 / 4 v . C h r . einfügen. Ebenso kann sich der IV 32, 9 geäusserte Wunsch, die νῦν ὑπάρχουσα κατάστασις Πελοποννησίοις möge zu einem organischen Ganzen zusammenwachsen (damit der Messene und Megalopolis gegebene Ratschlag sich nie politisch-militärisch bewähren müsse), unmöglich auf die — im J. 150/49 mehr als 4 Jahrzehnte zurückliegende — Einigung der Peloponnes im Achäischen Bund beziehen. Vielmehr berührt sich dieser Gedanke aufs engste mit dem XXXIX 8, 2 geäusserten Herzenswunsch des Autors (im Anschluss an seine politische Vermittlungstätigkeit 145/4 v. Chr.), wenigstens den Rest seines Lebens unter den gegebenen Verhältnissen dieses *status quo* verbringen zu dürfen (ἐν τούτοις καὶ ἐπὶ τούτων διαμεῖναι).

Ferner ist zu bedenken, dass in eben diese Reihe denkschriftartiger Exkurse und Anweisungen für verschiedene griechische Staaten im IV. Buch auch die Betrachtung 38, 1-10 gehört, welch lebenwichtige handels- und wirtschaftspolitische Funktion die πόλις Byzanz am Bosporos im Interesse von ganz Hellas ausübe. Mit Nachdruck wird sodann betont, dass daher alle griechischen Staaten durchaus zur κοινὴ ἐπικουρία verpflichtet seien, wenn Byzanz wiederum von thrakischen Nachbarstämmen bedroht werde. Unzweifelhaft ist es Polybios in diesen Anmerkungen, für die es in

den nachfolgenden Büchern keine unmittelbaren Entsprechungen gibt, ernsthaft darum zu tun, auf die aktuellen Entscheidungen und politischen Maximen in der griechischen Staatenwelt dieser Zeit direkt einzuwirken [1]. Derartige, im Rahmen eines universalhistorischen Werkes etwas erstaunliche Auftritte des Autors als *praeceptor Graeciae* sind freilich in ihrer konkreten Dringlichkeit und Entschiedenheit nur dann einigermassen verständlich, wenn sie sich — keinesfalls zur Zeit der Rückkehr 150 v. Chr. als begnadigter Deportierter! — auf dem Hintergrund seiner politischen Tätigkeit und Autorität als von Rom bevollmächtigter Vermittler an die griechische Öffentlichkeit richteten. Und sicherlich sind diese Anmerkungen, wie F. W. Walbank betont, in ihrem Kontext von Polybios auf eine rasche Publikation und öffentliche Wirkung hin abgefasst worden.

So spricht dieser Befund eindeutig dafür, dass bald nach 145/4 v. Chr. die Büchergruppe I-IV mit dem eng zugehörigen Buch V oder wahrscheinlich die ganze 1. Hexade des Werkes [2] abgeschlossen und in einer Edition *en bloc* oder einzeln in rascher Folge publiziert vorgelegen hat. Eine noch frühere Publikation einer allerersten Fassung von Buch I-IV (bzw.-VI) oder weiterer Bücher der *Historien* lässt sich von diesem Ergebnis her natürlich nicht völlig ausschliessen, ist aber doch sehr unwahrscheinlich geworden. Auf keinen Fall aber lässt sich die von F. W. Walbank in diesem Zusammenhang erneut vorgetragene These aufrechterhalten, wonach alle 40 Bücher der *Historien* noch vor 134/3 (dem Feldzug gegen Numantia) von Polybios selbst ediert worden seien [3]. Die « buchhändlerisch-

[1] F. W. WALBANK, *Polybius*, 20, wertet diese Stellungnahmen und Vorschläge zu einseitig als « parochial references » eines patriotischen Achäers.

[2] Immerhin ist es in diesem Zusammenhang bemerkenswert, wie in der buchtechnischen Notiz Plb. XI 1 a, 5 bezüglich der προγραφαί die 1. Hexade den übrigen Büchern παρ' ὅλην τὴν σύνταξιν gegenübergestellt wird.

[3] F. W. WALBANK, *Polybius*, 22 ; vgl. aber auch *Comm.* I, 295 f.

propagandistische» Äusserung des Autors in III 32 beweist lediglich, dass die Gliederung des Gesamtwerkes in 40 Bücher noch von Polybios selbst ganz durchgestaltet worden ist. Andererseits ist jedoch unbestreitbar, dass vor allem innerhalb der spärlichen Fragmente des 2. Werkteiles zahlreiche, für das Gesamtkonzept sehr wichtige Kapitel erst nach 137, 135 bzw. 129 v. Chr. abgefasst worden sein können — dazu neben den «späten Einschüben» im III. und VI. Buch z.B. auch die Lokris-Kontroverse (s.o.) zu Beginn des insgesamt erst nach 145 konzipierten Buch XII [1]. Vor allem ist die Tatsache gebührend zu berücksichtigen, dass die tradierten 40 Bücher *Historien* — mit all ihren zahlreichen Unebenheiten und Widersprüchen — einer zweifellos posthumen Gesamtedition entstammen, wie der zu XXXIX 5 zugehörige Nekrolog auf Polybios beweist, der, wie K. Ziegler gezeigt hat, so nur aus der Feder des verantwortlichen Herausgebers nach dem Tode des Autors stammen kann [2]. Dieser Herausgeber ist offenkundig auch für den völlig unzureichenden Epilog XXXIX 8, 3 f. verantwortlich zu machen, der sich an ein kurzes Wort des Polybios zum Erfolg seiner Mission in Rom unvermittelt anschliesst. Hier wird, obgleich natürlich das Schlussdatum von 145 vorausgesetzt ist, ganz oberflächlich allein auf das Prooemium des 1. Buches — ohne Rücksicht auf die wirkliche Struktur

[1] Vgl. XXX 2, 5 f. (Hinweis auf die Thronbesteigung Attalos' III. !) sowie XVIII 41, 10 (untrennbar mit dem gesamten Epilog auf Attalos I. verbunden), insbesondere aber die posthumen (zugleich autobiographischen) Würdigungen des Scipio Aemilianus (XXXI 28, 13 sowie 30 datieren offenkundig den gesamten Abschnitt 23-30; ferner XXXVIII 21, 3 — gleichfalls mit dem Kontext fest verbunden). Bezeichnenderweise lässt auch III 59 (zur Begründung umfassender geographischer Exkurse in den *Historien*) deutlich erkennen, dass erst geraume Zeit nach 145/4 die Disposition des Gesamtwerkes endgültig festgelegt worden ist. Zur Datierung des gesamten 12. Buches, dessen Funktion als gliedernde Zäsur des historischen Berichtes im Aufbau des Gesamtwerkes nicht zu unterschätzen ist, in die Zeit nach 145 s. vor allem P. PÉDECH, *La méthode historique de Polybe*, 529 f. und 571 f.

[2] *Polybios*, 1487 f.

des Gesamtwerkes — bezuggenommen, während die methodisch wie sachlich neue Themenstellung des 2. Werkteiles, wie Polybios sie in III 4 u. 5 entwickelt hat, ignoriert und ausserdem objektiv falsche Angaben zur Funktion und Gliederung der προκατασκευή-Bücher gemacht werden [1]. Damit entfällt aber nicht nur der wichtigste Beleg für eine vom Autor selbst noch besorgte und vollendete Gesamtedition der *Historien*, sondern — wichtiger noch — auch F. W. Walbanks Schlussfolgerung, dass Polybios sich nach Ausweis eben dieses Epilogs in der tatsächlichen Ausarbeitung des 2. Werkteiles (zumindest für die Ereignisse nach 150/49) gar nicht mehr an die Themen- und Fragestellung des Programms von III 4, 2 f. gehalten habe, sondern am Ende nur noch eine zur Gewaltpolitik Roms affirmative Darstellung nebst ausführlicher Würdigung der eigenen politischen Tätigkeit (und natürlich der Grosstaten des Scipio Aemilianus) geben wollte [2]. Ist demgegenüber nun mit einer Ausarbeitung noch wesentlicher Teile des Gesamtwerkes,

[1] Wenn im « Epilog » (XXXIX 8, 4-5) betont wird, die προκατασκευή-Bücher behandelten ausschliesslich die Geschichte des Westmittelmeerraumes bis 221/0, da auch — der Vorgänger — Timaios nur die Geschichte des Westens dargestellt habe, so kann diese Angabe nur von einem Autor stammen, der jenen Werkteil nicht einmal gelesen, geschweige denn geschrieben hat ; vgl. dazu auch II 71, 1 f., wo Polybios eigens unterstreicht, welche Bedeutung seiner ausführlichen Darstellung der Geschichte des Achäischen Bundes im 3. Jh. und des Kleomenes-Krieges in Hellas (II 37-70 !) innerhalb der προκατασκευή beizumessen ist ! Auch die schwache Hypothese einer Glosse in XXXIX 8,5 (zu Timaios) vermag die sachlichen Schwierigkeiten, die dieser « Epilog » bietet, nicht zu beheben ; Schliesslich wird nicht nur in der Übersicht über den 2. Werkteil III 4 f., sondern auch in den allgemeinen Hinweisen XXX 6, 3-4 und XXXVIII 4, 8 eindringlich die besondere thematische Bedeutung (und politisch paradigmatische Funktion) dieses zweiten Werkabschnittes herausgestellt, wovon der « Epilog » keinerlei Notiz nimmt. — Offenkundig war also der Schlussteil des Buchs XXXIX noch unvollendet, als die posthume Werkedition in Angriff genommen wurde.

[2] F. W. Walbank, *Polybius*, 25 und 176 ff. Nach F. W. Walbank soll Polybios zur Ausarbeitung des 2. Werkteiles der letzten 10 Bücher der *Historien* (XXX-XXXIX) letztlich nur dadurch bestimmt worden sein, « because he had material to hand and a personal story to tell » (S. 183).

vor allem natürlich innerhalb der Bücher XXX-XXXIX, erst in der 2. Hälfte der 30er und in den 20er Jahren des 2. Jh., d.h. der Zeit des offenen Ausbruchs der sozialen und politischen Krise in Rom, zu rechnen, so gewinnen die thematisch wie methodisch neue Orientierung in III 4-5 für den 2. Teil der *Historien* und insbesondere der von Polybios gewählte düstere Schlusspunkt mit den Katastrophen von 146 und 145 v. Chr. für das Verständnis der historischen Konzeptionen des Autors noch ganz erheblich an Gewicht [1]. Wie nahe hätte im übrigen — sachlich wie chronologisch — für ein angeblich angestrebtes Enkomium auf die absolute, universale Machtstellung Roms (und die politischen Leistungen der römischen Gönner des Autors) ein ganz anderer, « positiver » Ausklang des ganzen Werkes z.B. mit jener wahrhaft ökumenischen Orient-Gesandtschaft des Scipio Aemilianus

[1] Unter den zahlreichen Hinweisen auf die Krise der römischen Republik in der Gegenwart des Verfassers sei hier allein auf die bekannte Anmerkung II 21, 7 f. zur Politik des « Demagogen » C. Flaminius eingegangen. Zwar dürfte richtig sein, wie jüngst erst wieder U. HACKL, Das Ende der römischen Tribusgründungen 241 v. Chr., *Chiron* 2 (1972), 153 f., betont hat, dass bereits in der von Fabius Pictor begründeten annalistischen Tradition heftige Vorwürfe gegen die Politik des C. Flaminius begegneten. Wenn Polybios hier jedoch das Ackergesetz des Flaminius als ἀρχηγός des « Wandels zum Schlechten im römischen δῆμος » apostrophiert, so geht — unausgesprochen — von jenem « Anfang » der Blick unausweichlich weiter zum eklatanten Höhepunkt dieser Entwicklung, der so nur in der Gracchenzeit gesucht werden kann. Die in diesem Zusammenhang oft herangezogene Schilderung der ἐπὶ τὸ χεῖρον ὁρμὴ τῶν πλείστων (Plb. XXXI 25, 3 f.; vgl. auch D.S. XXXI 26, 7) bereits in der Zeit unmittelbar nach Pydna bezieht sich dagegen eindeutig nicht auf die ἐπὶ τὸ χεῖρον τοῦ δήμου διαστροφή, sondern auf Entartungserscheinungen in der Jugend der senatorischen Oberschicht! — In diesem Zusammenhang ist auch zu beachten, dass Polybios' berühmte Schilderung der Tränen und Befürchtungen des Scipio Aemilianus beim Untergang Karthagos (XXXVIII 22) am Ende von Buch XXXVIII unverhüllt den Blick auf eine zukünftige Vernichtung Roms (unter Hinweis auf den Sturz der vorangegangenen Weltmächte und -reiche) freigibt — eine Perspektive, die unter Hinweis auf die prophetischen Betrachtungen des Demetrios von Phaleron zum Untergang Makedoniens noch am Ende von Buch XXIX und des 1. Werkteiles (XXIX 21, 4 f.) nur hintergründig angedeutet worden war.

140/39 v. Chr. liegen müssen — etwa im Sinne der begeisterten Würdigung bei Diodor XXXIII 28 b, 3 f.[1] !

Leider können wir an diesem Punkt über einen knappen Ausblick nicht hinausgehen und müssen abschliessend noch einmal zu dem Historiker-Fragment des *PRyl.* III 491 zurückkehren, dessen Geschichtsabriss zur Endphase des Hannibal-Krieges — wie wir sahen — eher Jahrzehnte als Jahre v o r dem sachlich so gravierend abweichenden Parallelbericht der *Historien* (Buch XIV u. XV) erschienen sein dürfte. Die sprachlichen Probleme am Anfang des Textes (col. II ll. 2-6) sind von M. Treu weithin geklärt worden[2]: der Eidschwur auf den vorläufigen Friedensvertrag wird nicht in Rom, sondern in K a r t h a g o gegenüber Abgesandten S c i p i o s geleistet, und es sind die K a r t h a g e r, die Kriegsgefangene von der römischen Seite freilassen unter Vorwegnahme des endgültigen Friedensschlusses[3].

Der fundamentale Widerspruch zur Darstellung des Polybios besteht darin, dass der *PRyl.* weder von dem karthagischen Überfall auf die römische Versorgungsflotte während des Waffenstillstandes, noch von der Protestge-

[1] In fr. 76 (166) findet sich lediglich ein Hinweis auf eine biographisch-ethische Erwähnung dieser Gesandtschaftsreise, auf der Polybios zumindest zeitweilig auch zur Begleitung des Scipio Aemilianus gehört hat, wie u.a. die Notiz XXXIV 14 (vom Besuch Alexandriens unter der Regierung des Physkon) oder die Chiomara-Episode während Polybios' Aufenthalt in Sardes (XXI 38, 7; Liv. XXXVIII 24, 10) äusserst wahrscheinlich machen.

[2] Der Papyrus über die Friedensverhandlungen des Jahres 203 v. Chr., 34 f.

[3] Die bei Plb. XIV 10, 1 nach dem Bericht von den karthagischen Notstandsbeschlüssen im Frühsommer 203 erwähnte Abfahrt von Gesandten nach I t a l i e n bezieht sich keinesfalls, wie M. GIGANTE, *art. cit.*, 77-8, und F. W. WALBANK, *Comm.* II, 434, angenommen haben, auf eine Eröffnung karthagischer Friedenssondierungen in Rom selbst, sondern geht auf die beschlossene Rückberufung Hannibals ἐξ Ἰταλίας. Damit entfällt auch die Schlussfolgerung, dass zumindest in diesem Sachpunkt ein eklatanter Widerspruch zwischen Polybios einerseits und der gesamten übrigen Überlieferung e i n s c h l i e s s l i c h des *PRyl.* III 491 andererseits vorliege: die Friedensbedingungen des Vertrags von 203 sind ausschliesslich in den Verhandlungen mit Scipio festgelegt worden; mit dem Abschluss dieser Verhandlungen setzt der Papyrus-Text ein.

sandtschaft Scipios und dem anschliessenden heimtückischen Überfall auf die römischen Gesandten, wodurch nach Polybios die Feindseligkeiten erneut und heftiger denn je ausbrachen, irgendetwas erwähnt. Ebensowenig kommen die bei Polybios geschilderte vorläufige Festnahme der aus Rom kommenden karthagischen Friedensgesandtschaft im römischen Schiffslager (*Castra Cornelia*) und ihre anschliessende Freilassung auf Befehl Scipios als historische Fakten zur Sprache. Vielmehr hat man sich dem *PRyl.* zufolge in Karthago erst, nachdem die eigenen Abgesandten aus Rom von der Σκιπίωνος πόλις aus für sich allein eingetroffen waren und ihren Bericht gegeben hatten, aus Enttäuschung über τὰ διωικημένα περὶ τῆς εἰρήνης zur Fortsetzung des Krieges entschlossen. Daraufhin wurde diese Entscheidung den erst später in Karthago eintreffenden römischen Gesandten mitgeteilt und dabei in aller Form der beschworene Vertrag und Waffenstillstand rückgängig gemacht (πρὸς αὐτοὺς [ἀθε]τοῦντε[ς τοὺς ὅ]ρκους); auf diese Nachricht hin traten dann die Armeen beider Seiten wieder in Aktion (col. III l. 44-5).

Zeigen Polybios' Fragmente jeweils eine detailreiche Schilderung, die bei dem Anschlag auf die römische Gesandtschaft (XV 2, 4 f.) geradezu die Lebendigkeit eines Augenzeugenberichts annimmt [1], so bietet andererseits auch der *PRyl.* bei aller Kürze eine unbestreitbar kohärente, von der polybianischen Darstellung klar abweichende Version. So sind denn auch W. Hoffmann und M. Treu zu dem Ergebnis gelangt, dass allein der schlichten Darstellung des Papyrus Historizität zukomme, während Polybios' Bericht von den Waffenstillstandsverletzungen einer — der Umgebung Scipios entstammenden — Fälschung folge [2]. Nun ist allerdings zu

[1] Vgl. auch M. GELZER, *Der Rassengegensatz als geschichtlicher Faktor beim Ausbruch der römisch-karthagischen Kriege*, in *Rom und Karthago*, von J. VOGT (Leipzig 1943), 195 f.

[2] Plb. X 3, 2 wird auf Erkundigungen des Autors über Scipio Africanus beim greisen C. Laelius verwiesen (wohl Ende der 60er Jahre).

beachten, dass nicht allein im polybianischen Faktenbericht (sowie in den Reden der römischen Gesandten und Scipios) die Vertragsbrüche der Karthager nach dem Vorfrieden von 203 erwähnt werden, sondern dass auch die ratifizierte Friedensurkunde von 201 v. Chr. (XV 18, 1 f.) auf diese Ereignisse bezugnimmt. Wie F. Gschnitzer überzeugend nachgewiesen hat, hält Polybios sich hier über die sachliche Gliederung hinaus bis in den Wortlaut unmittelbar an das Vertragsoriginal, das in einer speziellen Klausel die Wiedergutmachung der τὰ κατὰ τὰς ἀνοχὰς ἀδικήματα γενόμενα seitens der Karthager vorsah.[1] Angesichts dieses geradezu dokumentarischen Beleges kann also — unabhängig von möglichen scipionischen Einflüssen auf Polybios' Darstellung — grundsätzlich gar kein Zweifel daran bestehen, dass auf seiten Karthagos g r a v i e r e n d e Verletzungen des Waffenstillstandes von 203 begangen wurden, die im Bericht des *PRyl.* aber schlicht unterschlagen worden sind !

Ein sachliches Kriterium, das in den Differenzen zwischen den *Historien* und dem Papyrus-Fragment weiterhelfen könnte, stellt m.E. auch die col. II l. 18 f. vorausgesetzte Trennung der gemeinsam aus Rom anreisenden Gesandtengruppen nach der Landung in der Σκιπίωνος πόλις dar. Ihrem Auftrag gemäss hätte die bevollmächtigte Senatskommission sich eigentlich zusammen mit ihren karthagischen Begleitern ohne Umwege nach Karthago zur eidlichen Ratifikation des Friedensvertrages begeben müssen; umgekehrt hätte unter diesen Voraussetzungen auch erst n a c h der diplomatischen Vorstellung der Senatsgesandt-

[1] F. Gschnitzer, Die Stellung Karthagos nach dem Frieden von 201 v. Chr., *WS* 79 (1966), 276-89. Während XV 18, 3 (1. Hälfte) ganz speziell auf die Wiedergutmachung aller Waffenstillstandsverletzungen durch die Karthager geht (ταῦτα μὲν οὖν ἦν τὰ φιλάνθρωπα, τὰ δ' ἐναντία τούτοις πάλιν τὰ κατὰ τὰς ἀνοχὰς ἀδικήματα γενόμενα πάντα Καρχηδονίους ἀποκαταστῆσαι Ῥωμαίοις), gilt dann die anschliessende Bestimmung — Übergabe der Kriegsgefangenen und Überläufer an Rom — ausdrücklich für die g e s a m t e Kriegsdauer.

schaft in Karthago die Entscheidung zur Wiederaufnahme des Krieges fallen sollen. Zugleich aber ist in diesem kritischen Punkt der Version des *PRyl.* die äusserliche Übereinstimmung mit Polybios' Bericht frappant. Auch hier treffen — in einleuchtender Verknüpfung der Fakten — die nichtsahnenden Gesandten aus Rom im römischen Schiffslager ein (XV 4, 5 f.), wo sich dann gezwungenermassen die Wege der beiden Gruppen trennen; umgekehrt kommt auch jene römische Gesandtschaft (von Scipio entsandt, wobei Polybios sogar die Namen dieser römischen Offiziere mitteilt: XV 1, 3 !), die in Karthago den neu erwachten Kriegswillen der Gegner erfahren muss, aus dem Hauptquartier Scipios in die feindliche Metropole. Hier wird offenbar in der Version des *PRyl.* bedachtsam Rücksicht auf einen Grundbestand historischer Fakten genommen, was allerdings unter den inhaltlichen Voraussetzungen dieses Berichtes zu Ungereimtheiten führt. Der Verdacht, dass es sich hier im ganzen um Manipulationen mit einer bestimmten Tendenz, nicht um negligente Auslassungen handelt, wird dadurch verstärkt, dass das für die erneute Kriegsbereitschaft Karthagos schlechthin entscheidende Faktum der Landung Hannibals auf afrikanischem Boden in der Zeit des Waffenstillstandes (Spätherbst 203 v. Chr.) weder im chronologischen Rahmen dieses Berichtes noch in der (aus col. II l. 23 f. ersichtlichen) Motivation der karthagischen Ablehnung des Friedensvertrages gebührend berücksichtigt worden ist. Diese Beobachtung ist ungeachtet der Lücke zwischen l. 25 u. l. 35 gültig, da gleich nach der Rückkehr der erfolglosen römischen Gesandtschaft aus Karthago auch bereits von der Reaktion der beiden στρατόπεδα im Felde die Rede ist.

So bleibt von den Argumenten W. Hoffmanns und M. Treus gegen die Historizität des polybianischen Berichtes allein die angebliche Dublette XV 4, 8 f. übrig, die als Beleg für eine Kombination von zwei einander widersprechenden

Überlieferungen gelten soll [1]. Es handelt sich darum, dass Scipio zuerst nur b r i e f l i c h aus Rom die Nachricht von der Annahme des von ihm ausgehandelten Vorfriedens erhält (daraufhin auch seine Protestgesandtschaft nach Karthago absendet) und e r s t s p ä t e r durch die eintreffende Senatsgesandtschaft mit grosser Freude von der breiten Zustimmung in Senat und Volksversammlung zu seiner Vertragspolitik und von der allgemeinen Bereitwilligkeit erfährt, ihn in seinem Kommando entschlossen zu unterstützen. Wir sehen andererseits jedoch, dass Scipio auch nach dem vollständigen Sieg bei Zama unbeirrt an dem Konzept des 203 gescheiterten Vertragsfriedens festgehalten hat (xv 17, 3 f.), ohne neue Instruktionen aus Rom abzuwarten. Dies setzt voraus, dass er schon zuvor des prinzipiellen Einverständnisses der Senatsmehrheit mit seiner Politik völlig sicher sein konnte.

Durchschlagende sachkritische Einwände gegen die grundlegenden Fakten des polybianischen Berichts stehen also aus ; vielmehr spricht alles dafür, die mit Absicht vorgenommene Umgruppierung der entscheidenden Ereignisse des J. 203 v. Chr. im Geschichtsabriss des *PRyl.* als tendenziös und unhistorisch zu verwerfen.

Ohne dieses anonyme Historiker-Fragment nach Rang und Signifikanz überzubewerten (s.o.) wird man jedenfalls doch konstatieren können, dass die indirekt-versteckte, aber darum nicht weniger bewusst feindselige D i s t a n z z u R o m und seinen grossen Erfolgen sich im Laufe des 2. Jh. als Tendenz der zeitgenössischen griechischen Geschichtsschreibung im Vergleich zur Hannibal-Generation eher noch verstärkt hat. So hat W. Hoffmann (a.O.S. 282) ganz zu Recht, freilich unter etwas anderem Vorzeichen, betont, dass « stärker als bisher » im Fragment des *PRyl.* als « seinem Gegenbild ... die Eigenart und Zielsetzung des polybianischen Werkes deutlich werden » kann.

[1] W. Hoffmann, *art. cit.*, 281 f. ; M. Treu, *art. cit.*, 48 f.

# DISCUSSION

*M. Momigliano:* Vorrei domandare a M. Lehman come egli spiega che Polibio nella sua polemica contro Antistene di Rodi non alluda al suo straordinario racconto (conservato da Flegonte di Tralles) sulla profezia della fine del dominio romano (*FGrH* 257 F 36 J.). Se l'Antistene citato da Flegonte è davvero il nostro, come mai Polibio non ha rilevato il carattere assurdo, e allo stesso tempo antiromano, di questo racconto?

*M. Lehmann:* Zumindest in den uns erhaltenen Teilen des polybianischen Exkursus XVI 14 f. tritt das Werk des Antisthenes gegenüber der Auseinandersetzung mit dem vermutlich jüngeren Zenon von Rhodos (χρονικὴ σύνταξις) völlig zurück, dessen Werk wohl auch wesentlich weiter über die rhodische Lokalgeschichte hinausgriff; Kap. 14, 5 und 15, 1 sprechen im übrigen gegen die Annahme einer schlichten Fortsetzung des antisthenischen Geschichtswerkes durch Zenon. Phlegon von Tralles hat jene Geister- und Prophetengeschichte aber wohl überhaupt nicht direkt dem hier angeführten historischen Werk des περιπατητικὸς φιλόσοφος Antisthenes entnommen, zeigen doch auch die im Text vorausgehenden Spukgeschichten ganz genau denselben Aufbau. Mir scheint daher eine schlichte Gleichsetzung jenes « Peripatetikers » sowie der Geistergeschichte (mit den dazugehörigen Prophezeiungen) mit dem Werk des rhodischen Historikers Antisthenes kaum möglich zu sein. Allenfalls könnte m.E. nachträglich der historisch-chronologische Hintergrund aus dem antisthenischen Geschichtswerk als Rahmen (wobei deutliche Härten und Brüche sichtbar sind) genommen, mit jenen zeitgenössischen (bald nach 190 v. Chr.) Propaganda-Prophezeiungen kombiniert und schliesslich so in jene von Phlegon benutzte Sammlung von Geister- und Orakelgeschichten einbezogen worden sein.

*M. Schmitt :* Aber — selbst vorausgesetzt, die ganze Phlegon-Notiz wäre aus Antisthenes entnommen — wir wissen doch nicht, wie Antisthenes diesen krausen Bericht ein- und ausgeleitet hat (die historische Einleitung ist offensichtlich gerafft, was die Annahme weiterer Kürzungen zulässt) ; vielleicht hat er sich mit einer « herodoteischen » Wendung distanziert, so dass Polybios keinen Anlass sehen müsste, gegen ihn zu polemisieren.

*M. Pédech :* Je voudrais poser trois questions à M. Lehmann :

1) Les historiens que Polybe a critiqués n'ont-ils pas exercé sur lui quelque influence ? Théopompe, qui a tracé le portrait et analysé le caractère de Philippe et des personnages historiques de son époque, n'a-t-il pas été son modèle dans la peinture et la conception du rôle des grands hommes dans l'histoire ? Pour Théopompe comme pour Polybe, l'histoire est surtout l'histoire des grands hommes. De même Polybe ne s'est-il pas inspiré de Phylarque, peintre de Cléomène, non en le prenant comme source (ce qu'il exclut lui-même), mais en imitant sa manière de mettre en valeur les qualités (Cléomène) ou les défauts (Aratos) des personnages historiques ?

2) Polybe a-t-il évité les fautes qu'il reproche à ses devanciers ? Il reproche par exemple à Phylarque des récits tragiques et mélodramatiques ; mais il n'évite pas lui-même, au livre XV , le mélodrame à grand spectacle et à effet pathétique dans son récit de la chute d'Agathoclès (XV 26-33). On pourrait objecter qu'il n'a fait ici que suivre une source littéraire ; mais la même peinture pathétique se retrouve dans le récit de la chute de Carthage, dans l'épisode de la reddition d'Hasdrubal et de l'apparition tragique de sa femme, spectacle que Polybe a vu de ses yeux (XXXVIII 20).

3) Quelles grandes lignes de pensée peut-on dégager des polémiques de Polybe ? Est-il inspiré par des motifs méthodologiques, politiques, voire sociaux ?

*M. Lehmann:* Zur ersten Frage möchte ich bemerken, dass Polybios' Auseinandersetzungen und Polemiken natürlich keinesfalls eine — bewusst akzeptierte oder indirekte — Beeinflussung durch die kritisierten Autoren in Diktion, Methoden und Anschauungen ausschliesst. Was allerdings Theopomps' Darstellung der Persönlichkeiten Philipps II. und der Hetairoi betrifft, so ist Polybios dort (z.B. in der Auseinandersetzung mit der Gestalt Philipps V.) im ganzen einer wesentlich anderen Methode gefolgt, nämlich der induktiv fortschreitenden Kommentierung. Auch ist die Einflussnahme seitens der ἐπ' ὀνόματος συγγραφεῖς in bestimmten Ansichten oder methodischen Fragen offenbar nie so weit gegangen, dass Polybios über Details hinaus auf jeweils eigenständige Prüfung und Urteilsbildung verzichtete; dies gilt m.E. auch für den Textabschnitt, der die letzte Lebensphase Kleomenes III. schildert, auch wenn hier Phylarchos in den Details eine Hauptquelle gewesen sein mag.

Zu Punkt 2: Es ist gewiss richtig, dass jene Kapitel der *Historien* packende und dramatische Schilderungen enthalten. Dabei kann auch in der Darstellung von Agathokles' Sturz in Alexandrien (XV 26 f.) sehr wohl ein gewisser *color* der benutzten und in Kap. 34-5 (anonym) kritisierten literarischen Quellen mitschwingen, während die Hasdrubal-Szene (XXXVIII 20) zweifellos stark vom Affekt des Augenzeugen aus — bewusst oder unbewusst — gestaltet ist. Im folgenden Buch hat sich Polybios dann auch selbst eingestanden (XXXIX 2), dass er mit seiner Klage (οἶκτος) über die gleichfalls als Augenzeuge miterlebte Zerstörung Korinths die von ihm selbst gesetzten Masstäbe historischer Darstellung überschritten hat. Ganz darf man freilich auch nicht vergessen, dass Tragik und Melodramatik nicht nur zur historiographischen Literatur, sondern nicht zu selten auch zur Geschichte selbst — in all ihrer Furchtbarkeit und Würde — dazugehört. Alles in allem möchte ich in den genannten Episoden und Szenen, denen sich noch einige andere Textbeispiele zuordnen liessen (wie z.B. das Drama des Φίλιππος τραγῳδούμενος), eher A u s n a h -

men als fundamentale Widersprüche oder gar bewusste Verstösse gegen die selbst gesetzten Prinzipien sehen.

Zu Punkt 3 : In meinen Darlegungen habe ich versucht aufzuzeigen, dass Polybios' kritische Exkurse gegen namhaftgemachte, der Spätklassik oder dem hohen Hellenismus zuzurechnende Historiker (die λογιώτατοι τῶν ἀρχαίων συγγραφέων) oder die ἀντιγραφή gegen Timaios jeweils mit Bedacht zur gründlichen methodologischen Auseinandersetzung und Erläuterung der eigenen Prinzipien und Darstellungsweisen eingelegt worden sind. Hinter den sachlichen Details und Argumentationen, die Polybios dabei im einzelnen aufgreift und diskutiert, mögen sich jeweils auch persönlich-literarische oder politisch-soziale Motive und Interessen (für sich oder in Kombination miteinander) nachweisen lassen. Gleichwohl wäre es meines Erachtens verfehlt, die vielgestaltige « Polemic in Polybius » primär unter jenen Gesichtspunkten rein persönlichen Ehrgeizes bzw. politischer oder sozialer Voreingenommenheiten zu würdigen.

*M. Walbank:* The final date of publication cannot, I think, be established with certainty. But it seems to me likely that a historian who belived (as Polybius did) that his work was going to be of real practical use to his readers would want to get it out as soon as possible. On the other hand some passages are clearly very late and at least one is posthumous. I think the question remains open.

*M. Lehmann:* Ich möchte durchaus nicht bestreiten, dass es über jene höchstwahrscheinlich bald nach 145 v. Chr. erfolgte Publikation der ersten Hexade hinaus auch Editionen weiterer Bücher und Teile der *Historien* gegeben haben mag. Freilich konnte Polybios ein so exklusives Publikum wie die mit ihm befreundeten aktiven Politiker seiner Zeit in Rom und anderwärts auch direkt durch persönliche Manuskriptübersendung, etc., erreichen (bzw. über unvollendete Werkteile informieren). Betonen möchte ich lediglich, dass die — angesichts der erhaltenen

Reste — relativ zahlreichen « späten Zusätze » und insbesondere die Spuren einer — nach Ausweis des Epilogs — doch wohl improvisierten posthumen Gesamtedition eine schon vorangegangene Publikation der gesamten 39/40 Bücher (kurz vor oder bald nach 134/3 v. Chr.) als recht unwahrscheinlich erweisen. Vor allem ergibt sich m.E. aus jenen Zeugnissen, die eine über Jahrzehnte nach 145 v. Ch. währende Ausarbeitung wesentlicher Teile des Gesamtwerkes nahelegen (besonders wichtig dürfte hier der *terminus post quem* für die Lokroi-Kapitel des XII. Buches sein !), ein wichtiger Aspekt für die grundsätzlichen Fragen, wie etwa die thematische Ponderierung der *Historien* gemäss dem Prooemium zum III. Buch zu beurteilen ist, in welcher Weise das Schlussdatum von 145 v. Chr. akzentuiert und verstanden werden soll, und ob und welche Entwicklung im zweiten Teil des polybianischen Werkes in den leitenden historischen Gesichtspunkten festgestellt werden kann.

VI

# CLAUDE NICOLET

## Polybe et les institutions romaines

# POLYBE ET LES INSTITUTIONS ROMAINES

Le livre VI de Polybe (et, d'une façon plus générale, ce qu'on peut appeler sa « philosophie politique ») posent un très grand nombre de problèmes très divers [1]. Je ne les aborderai pas tous aujourd'hui : la place me manquerait pour faire autre chose qu'un « état des questions », et je ne saurais

[1] Pour être à peu près complet, un état de la question concernant « Polybe et la philosophie politique » devrait aborder les neuf points suivants :

1) *Composition et place du livre VI ;* tradition manuscrite ; lacunes ; date de composition ; remaniements éventuels.
2) *La philosophie politique :* a) la « théorie biologique » ; b) l'*anacyclosis* ; c) la « constitution mixte » ; d) stabilité et décadence.
3) *Les sources philosophiques* ; rapports et contrastes avec Platon, Aristote, Dicéarque, etc. Polybe et Panétius.
4) *Polybe et les institutions romaines* (c'est la partie que j'ai traitée plus en détail ici).
5) *Polybe et l'histoire de la constitution romaine :* à la recherche de l'« archéologie » perdue.
6) *Les autres constitutions invoquées :* a) Sparte ; b) la Crète ; c) Carthage.
7) *Polybe et la « révolution gracchienne » :* a) remaniements éventuels après Tiberius Gracchus ; b) influence de Polybe sur les politiciens romains contemporains (Scipion, C. Gracchus, etc.).
8) *Polybe et Cicéron :* influence de Polybe sur le *De republica*. Livres I et III : la constitution mixte. Livre II : l'« archéologie ».
9) *Polybe, Diodore, Denys d'Halicarnasse et la tradition annalistique romaine.*

Faute de place, et pour me limiter, je n'ai spécialement traité ici que le point nº 4 (de façon, bien sûr, non exhaustive). Mais les études — anciennes ou récentes — sur les autres questions ne manquent pas. L'ensemble du problème a été magistralement traité par K. von FRITZ, *The Theory of the mixed Constitution in Antiquity, a critical Analysis of Polybius' political Ideas* (New York 1954). Il est abordé, dans ses perspectives les plus larges comme dans les détails, par F. W. WALBANK, *A Historical Commentary on Polybius* I (Oxford 1957), 635-746, à compléter par vol. II (1967), add. p. 645, et repris dans son tout récent *Polybius* (Berkeley 1972), 130-56. Un chapitre copieux est consacré à ce sujet par P. PÉDECH, *La méthode historique de Polybe* (Paris 1964), 303-30.
Pour la littérature récente, on consultera les deux derniers états de la question, dus à l'érudition de D. MUSTI, *Problemi polibiani* (Rassegna di studi 1950-1964), *PP* 20 (1965), 383-96, et *Polibio nello studio dell'ultimo ventennio*, in *Auf-*

le faire mieux que ne l'ont fait récemment d'éminents savants [1].

*stieg und Niedergang der römischen Welt* I 2 (Berlin 1972), 1114-81. Il me paraît inutile de donner ici la bibliographie pour chacune de ces parties ; j'en donnerai l'essentiel dans les notes qui suivent.

[1] Un mot seulement sur la composition du livre VI et la conservation du texte. L'*excursus* du livre VI était prévu dès les débuts de l'ouvrage, et sa place était fixée dans l'architecture générale (cf. III 2, 6 ; III 118, 11 ; I 64, 1 ; X 16, 7). Au cours de la rédaction de ces livres, d'autres allusions y sont faites, par ex. en III 87, 7 (sur quoi, cf. K. von Fritz, *op. cit.*, 469-70). Il est donc certain que la plus grande partie de ce livre et très vraisemblablement son plan général, ainsi que son « introduction » philosophique, furent rédigés à leur place dans la rédaction des livres I à XV, donc certainement avant 150. Il est non moins certain (bien que cela ait été souvent méconnu) que le tableau prétend être valable *essentiellement* pour la période de la guerre d'Hannibal (certainement en tout cas entre cette dernière et 167 : III 2, 6) : cf. III 18, 11 et VI 11 (une phrase difficile à établir, car le texte provient des *excerpta*, et controversée, mais qui, encore une fois, mentionne la guerre d'Hannibal). J'ai cru pouvoir relever ailleurs (VI 17, 4, dans *The Irish Jurist* 1971, 174-6) une allusion non reconnue à des événements de la deuxième guerre punique, à savoir les « emprunts » auprès des publicains. Dans les chap. 12 à 18 se trouvent de nombreuses allusions à des faits constitutionnels de cette époque : en particulier 16, 3, allusion à la *lex Claudia* de 218, de même qu'en 56, 3. Mais parfois, Polybe mentionne aussi des changements qui ont pu intervenir depuis cette période : c'est pour noter qu'ils n'affectent pas l'essentiel de son tableau (12, 10).

Dans d'autres passages de son œuvre, en revanche, Polybe marque avec plus de netteté les changements (qui sont souvent à ses yeux des signes de décadence) que les ἔθη καὶ νόμιμα ou les institutions romaines ont subis. Le plus souvent invoqué est le jugement sur la loi agraire de Flaminius (II 21, 7) ; mais il n'est pas sûr pourtant que ce soit là un ajout. Ses remarques portent soit sur la politique étrangère, soit sur le début de corruption des mœurs (XVIII 35, 2 : « à l'heure actuelle, je ne me risquerais pas à soutenir que cette règle soit valable pour tous les Romains » ; il s'agit de l'époque « où Rome n'avait pas encore appris à faire la guerre outre-mer » (XXXI 25, 5) ; mais ce passage est la citation d'une phrase de Caton et la « décadence », de ce point de vue, avait commencé bien avant les années 150 : Polybe la date d'ailleurs au moins de 167 ; XXXV 4 : lâcheté des jeunes Romains). En résumé, rien, à mon sens, dans l'œuvre conservée de Polybe, ne porte la marque d'une révision dramatique de son jugement sur la constitution romaine consécutive à la « crise » gracchienne. Rien, en fait, n'assure qu'il l'ait vécue ou remarquée. Tout, en revanche, converge vers les années 220-170, celles-là mêmes qu'il annonce vouloir décrire.

Le livre VI n'est pas le seul où Polybe parle des institutions ou des mœurs des Romains : au cours de son récit, il entremêle volontiers des remarques ou

La question que je me poserai est à la fois plus simple et plus large. Polybe, au livre VI sous une forme systématique et d'allure théorique, mais en bien d'autres passages aussi de

même des parenthèses sur ces sujets. Outre les passages que j'ai relevés plus haut, on peut citer : X 4, 2 (édilité curule ; patriciat) ; X 4, 9 (la toge blanche des candidats) ; X 15, 4 (le partage du butin) ; XVIII 28-32 (long développement sur la tactique de la légion) ; XXXIII 1 (façon de voter du Sénat) ; XXX 4, 6 (conflit entre un tribun et un préteur) ; XXXI 13, 1 (les *pontifices*). L'état actuel du texte du livre VI est très lacunaire, si bien que nous n'avons qu'une idée très approximative de ses dimensions réelles et de ce qu'il comportait exactement. Presque toute l'« archéologie » (récit historique, des origines au décemvirat?) nous manque : on en a tenté diverses restitutions, en particulier F. TAEGER, *Die Archaeologie des Polybios* (Stuttgart 1922), à travers le livre II du *De republica* (II 1-63), Diodore et même Denys d'Halicarnasse. Mais ce point de vue trop étroit a été réfuté par V. PÖSCHL, *Römischer Staat und griechisches Staatsdenken bei Cicero* (Berlin 1936), qui, à juste titre, montre que les sources de Cicéron sont diverses. La polémique n'a pu que rebondir autour du papyrus d'Oxyrhynchos 2088 (cf. A. PIGANIOL, in *Scritti in onore di B. Nogara* (Città del Vaticano 1937), 373, et F. HEICHELHEIM, *Aegyptus* 37 (1957), 250), très proche de Cicéron et de Denys, où les uns ont vu un fragment d'Aelius Tubero (Piganiol), les autres un fragment des *Origines* de Caton. Nous ignorons presque tout (sauf VI 11, 7, transmis par la *Souda*) de l'« archéologie » : il est donc plus sage de garder le silence. Polybe a certainement utilisé une ou plusieurs sources : Fabius, Cincius Alimentus, C. Acilius (?), et s a n s d o u t e les *Origines* de Caton, dont les premiers livres ont dû être écrits entre 164 et 154. Je n'entre pas ici dans les problèmes posés par la première annalistique (cf. A. ALFÖLDI, *Early Rome and the Latins* (Ann Arbor 1963), 145 sqq.). Mais voir ci-dessous pour la dette de Polybe envers Caton. En gros, cependant, la composition du livre VI est aisée à reconstituer. Il comportait six grandes parties :

a) Origine des sociétés ; changement cyclique des constitutions ; la constitution mixte (1-10).
b) « Archéologie » ou histoire de la constitution romaine (lacune 10-11).
c) Analyse de la constitution romaine comme mixte. Consuls, Sénat et peuple ; leurs pouvoirs respectifs (12-18).
d) *Militia Romana : dilectus*, armement, castramétation, punitions et récompenses, solde, ordre de marche (19-42).
e) Examen de quelques autres constitutions : les Crétois, Sparte, Carthage, comparées avec Rome.
f) Quelques *nomima* des Romains : les coutumes funéraires (53), les choses d'argent (56), la religion.

Enfin, conclusion sur la corruption des constitutions mixtes. Le texte conservé — mis à part la lacune évidente de l'« archéologie » — semble continu. On a pourtant prétendu (K. ZIEGLER, *Polybios*, in *RE* XXI 2, col. 1493 ; *contra*

ses *Histoires* [1], donne à ses lecteurs des informations et des appréciations concernant ce que nous appellerons (d'un mot impropre mais commode) « la constitution » romaine : il s'agit soit d'institutions politiques à proprement parler (par ex. III 87, 7 ; 103 ; 106, 1 sur la dictature) soit de données de la vie politique comme le partage des terres (II 21, 7), soit — plus fréquemment — de considérations sur les mœurs (XVIII 35 ; XXXI 25), soit de notations circonstancielles, comme les causes intérieures de la guerre de Dalmatie (XXXII 13), ou comme le refus de servir en Espagne en 151 (XXXV 3). Mais naturellement, quel que soit l'intérêt de ces

F. W. WALBANK, *Comm.* I, 746) que Polybe, en plus des chapitres 12-18, avait placé dans le livre VI un Περὶ τῆς πολιτείας λόγος plus détaillé, et actuellement perdu, qui aurait pris place entre 18 et 19. Mais il me paraît plus vraisemblable que l'expression fasse allusion, dans cette phrase, à *tout* le livre VI, en tout cas depuis 11, et que le traitement sur les διαφοραί avec les autres constitutions se trouve, au moins en partie, dans 50-57. Qu'il y ait des lacunes dans notre texte est cependant certain. La plus importante me paraît celle qui contenait une critique contre l'*absence* de tout système d'éducation à Rome (ce passage est attesté par Cic. *Rep.* IV 3, mais ne se trouve nulle part dans Polybe). Il pourrait se trouver quelque part vers les chapitres 55-56.

La *militia* forme un tout complet et cohérent; cependant Polybe, qui avait écrit des Τακτικά, a inséré ailleurs des considérations qui s'y rapportent, sur le butin, sur la tactique de la légion, sur l'escrime romaine comparée à celle des Gaulois (11, 35). On a beaucoup discuté, depuis Juste Lipse, sur la confiance qu'on peut lui faire, sur ses sources, etc. On a prétendu que l'état de choses qu'il dépeint (en particulier, le *dilectus* de quatre légions seulement) n'était valable que pour une période antérieure à la deuxième guerre punique. Mais, d'un autre côté, il mentionne des faits importants qui ne peuvent se comprendre qu'à une date plus récente : la levée par tribu (20, 2 : κληροῦσι τὰς φυλὰς κατὰ μίαν), le chiffre censitaire minimum pour le service dans la légion (19, 3 : 400 dr. = 400 deniers), et, plus important encore, la notation (20,9) sur le *dilectus* des 1200 *equites* qui « auparavant » avait lieu « après » celui de la légion, et qui « maintenant » (νῦν δὲ προτέρους) a lieu « avant », sur une liste à part dressée par les censeurs. Ce dernier point, à mon avis, donne un indice chronologique très important : il est à peu près sûr désormais que l'établissement du cens équestre spécifique, fixé à 400 000 HS et exprimé dans cette nouvelle monnaie de compte, ne peut être intervenu avant le début du II[e] siècle (M. Crawford, C. Nicolet).

[1] Cf. *supra*, p. 210, n. 1.

notations éparses, c'est le livre VI qui représente le noyau le plus considérable d'informations. Ma question sera donc simple : quelle est la valeur historique de cette construction polybienne ? Ce qui revient non seulement à poser le problème de l'exactitude des *faits* allégués (on a plusieurs fois, depuis Mommsen, accusé Polybe d'erreurs ou d'incompréhension, ou du moins d'anachronisme) [1], mais surtout, à mon sens, à essayer de saisir la *valeur d'ensemble*, la *logique interne* (s'il y en a une) qui anime la « vision » polybienne des institutions et des constitutions, et en particulier celles de Rome. Sans doute, pour apprécier cette logique, faut-il replacer le livre VI dans son contexte philosophique affirmé ; il faut aussi se rappeler, sur le plan des αἰτίαι [2], la valeur explicative des institutions dans la conception de l'histoire de Polybe. Mais je me contenterai de rappeler ces obligations, sans entrer moi-même dans la discussion, que d'autres sont plus qualifiés que moi pour aborder. En revanche, il faut considérer dans le détail les renseignements que fournit Polybe — mais, si j'ose dire, ne pas tomber non plus dans

[1] Par exemple, Th. MOMMSEN, *Le Droit public romain*, trad. de P. F. Girard (Paris 1887-1895), III, 177 n. 3, à propos du passage sur la dictature (III 87, 8), où Polybe dit que le dictateur διαλύεσθαι συμβαίνει πάσας τὰς ἀρχάς ... πλὴν τῶν δημάρχων. Lui-même pourtant note le même renseignement chez Plutarque (*Quaest. Rom.* 81, 283 B ; *Ant.* 8, 5) et Dion. Hal. V 70 ; 72 ; 77 ; XI 20. Il néglige pourtant de signaler que Cicéron (*Leg.* III 3, 9) ne dit pas autre chose : *reliqui magistratus ne sunto*. Autre « erreur » : la mention des « tribus » pour le vote capital (suivi d'*exilium*), en VI 14, 8 ; mais, vers le début du IIe siècle, centuries et tribus étaient, d'une manière ou d'une autre, mises en relations : cf. C. NICOLET, La réforme des comices de 179 av. J.-C., *RD* 39 (1961), 341-68, et G. CRIFÒ, *Ricerche sull'exilium* (Milano 1960), 43 et *passim*.

[2] Cf. P. PÉDECH, *op. cit.*, 54 ; 75 ; et surtout 303 sqq. Les « institutions » sont une des causes essentielles du succès de Rome, comme, en général, du succès ou des défaites des Etats ; cf. l'expression πῶς καὶ τίνι γένει πολιτείας (I 1, 5 ; VI 2, 3 ; VIII 2, 3 ; XXXIX 8, 7 : τὸ γνῶναι πῶς καὶ τίνι γένει πολιτείας ἐπικρατηθέντα σχεδὸν ἅπαντα τὰ κατὰ τὴν οἰκουμένην ὑπὸ μίαν ἀρχήν) ; K.-E. PETZOLD, *Studien zur Methode des Polybios* ... (München 1969). Pour l'explication de ce lien de causalité (l'ἁρμογή), qui fait qu'en cas de danger les divers éléments sont forcés de collaborer (VI 18, 2 : συμφρονεῖν καὶ συνεργεῖν ; cf. VI 4, 13 : ἁρμόσειν), cf. *infra*, p. 229 et p. 254.

l'atomisation, en considérant les points particuliers, tout en oubliant l'ensemble. Il arrive souvent, par exemple, qu'on qualifie d'« erreur », chez Polybe, telle notation du livre VI, simplement parce qu'on a oublié de la « corriger » par la notation qui la complète un peu plus loin. Par exemple, VI 13, 4, sur la δημοσία ἐπίσκεψις que le Sénat exerce en Italie pour un certain nombre de crimes : en fait — dépourvu qu'il est en principe de juridiction — il ne peut le faire que sur délégation du peuple : le sénatus-consulte doit être confirmé par une loi, comme le dit Polybe lui-même plus loin (16, 2) : ce que bien des exemples historiques confirment [1].

Je ne discuterai donc pas, point par point, tous les « chapitres » de la constitution romaine chez Polybe. Je laisserai de côté, également, les problèmes généraux concernant le livre VI, et en particulier tous les problèmes (qui mériteraient une étude à part) concernant l'anacyclosis et la théorie de la « constitution mixte », avec le recours indispensable aux sources philosophiques grecques : ce n'est pas mon propos ici [2].

[1] Pour la dictature, cf. *supra*, p. 213, n. 1. Pour le tribunat, cf. *infra*, p. 235 n. 3. Pour les publicains (VI 17, 3 : πάντα χειρίζεσθαι συμβαίνει ... διὰ τοῦ πλήθους), cf. récemment E. BADIAN, *Publicans and sinners* (Oxford 1972), 44-6, et C. NICOLET, Polybius VI 17, 4 and the Composition of the Societ. publ., *The Irish Jurist* 1971, 163-76.

[2] Je ne fais que signaler ici les problèmes posés par les considérations philosophiques et théoriques de Polybe. C'est R. von SCALA, *Die Studien des Polybios* (Stuttgart 1890), 86-255, qui a inauguré la recherche sur les sources et la portée de la « culture » philosophique de Polybe. On affirme souvent que Polybe n'a pas lu la *Politique* d'Aristote : il cite pourtant ce dernier fréquemment (pour le défendre contre Timée) et von SCALA a noté des réminiscences de *Pol.* 1271 b 24 et 1276 a 24 chez Polybe (IV 54, 6 ; II 37, 10). En fait, tous les passages sur les Crétois et sur Carthage, à notre avis, portent la trace de la lecture d'Aristote. On a beaucoup insisté également (et peut-être trop) sur la « contradiction » intime qu'il y aurait, dans le livre VI, entre la « théorie biologique » des sociétés politiques (qui admet la décadence) et la *miktè politeia*, qui est « stable ». On peut insister sur cette contradiction jusqu'à y voir (comme R. LAQUEUR et H. RYFFEL, ΜΕΤΑΒΟΛΗ ΠΟΛΙΤΕΙΩΝ (Bern

## I. Les « silences de Polybe »

On parle souvent de l'analyse polybienne de la « constitution » romaine. Le terme, à mon sens, est fâcheusement impropre. D'abord, parce que la notion toute moderne de constitution (écrite ou non écrite) n'est pas adéquate pour

1949) ; W. Theiler, Schichten im 6. Buch des Polybios, *Hermes* 81 (1953), 296-302) la trace de remaniements et de rédactions successives. On peut au contraire, comme Th. Cole, The sources and composition of Polybius VI, *Historia* 13 (1964), 440-86, essayer de distinguer deux « traditions » philosophiques diffuses que Polybe aurait intégrées l'une à l'autre. Pour une thèse « unitaire », cf. en dernier lieu C. O. Brink et F. W. Walbank, The construction of the sixth book of Polybius, *CQ* 48 (1954), 97-122. En fait, on a exagéré la croyance de Polybe dans la « stabilité » de la constitution mixte : en 10, 7, le mot ἀεί ne signifie pas « toujours », mais « constamment » ; en 10, 11, il n'est pas dit que Lycurgue a préservé la « liberté » des Lacédémoniens à jamais, mais πλεῖστον ὧν ἡμεῖς ἴσμεν χρόνον. Reste l'interprétation du chapitre 57, rédigé (ou inséré) après la peinture d'une *miktè*, et qui décrit le passage d'un Etat qui a connu les succès extérieurs, à cause de la prospérité et des rivalités grandissantes, au stade de la « démocratie » (en principe), qui n'est en réalité qu'une « ochlocratie ». De bons observateurs, comme P. Pédech, ont récemment soutenu (*Polybe face à la crise romaine de son temps*, *Congrès Budé*, Rome 1973) que c'était là un jugement précis sur l'état des mœurs et des institutions à Rome entre 180 et 150 (à peu près). Bien que les termes employés soient assez vagues, c'est possible. Il est impossible en revanche, me semble-t-il, de voir dans le passage VI 9, 5-9, une vue « prophétique » de l'avenir de Rome ; la phrase « quand le peuple, habitué à vivre sur le bien d'autrui et à compter sur les autres pour sa subsistance, trouve un chef ambitieux et audacieux, à qui la pauvreté ferme les charges publiques, il fait régner la force (?) ; il provoque avec ses bandes des massacres, des proscriptions, des partages de terres, jusqu'à ce que, au milieu de ces fureurs, il trouve à nouveau un maître et un monarque », ne saurait s'appliquer à Rome, où — à notre connaissance — aucun « démagogue » n'a jamais été « exclu par sa pauvreté des honneurs » (et surtout pas Marius, chevalier ! Le mot πενία ne saurait lui être appliqué). En revanche, le tableau correspond de trop près aux descriptions de la « démocratie extrême » dans Polybe même, pour qu'il n'ait pas pensé surtout aux *Etats grecs* (en particulier l'Epirote Charops, XXXII 5, 6 ; cf. D. Musti, Polibio e la democrazia, *ASNP* 36 (1967), 155-207 ; cf. aussi Molpagoras de Chios, XV 21, qui se calque exactement sur VI 9 ; et Nabis, XIII 6-8 ; IV 17, 4. Sur ces points, cf. en dernier lieu H. Erbse, Polybios-Interpretationen, *Philologus* 101 (1957), 269, et K. W. Welwei, Demokratie und Masse bei Polybios, *Historia* 15 (1966), 282-301).

parler de quelque cité antique que ce soit : elle ne rend aucun des mots si divers employés par les anciens (et Polybe lui-même) pour désigner l'ensemble des rapports sociaux et politiques qui nous intéresse [1]. Ensuite, il faut avoir présent à l'esprit que ce qu'on peut appeler, à la rigueur, « l'exposé constitutionnel » de Polybe, ne représente qu'une petite partie (chap. 11 à 18) du livre VI, et qu'à ses côtés prenaient place, outre l'exposé historique (l'« archéologie ») presque entièrement perdu, de longues considérations sur des institutions, comme le très long passage conservé sur la *militia* (19-42), mais d'autres aussi, qui ont en partie disparu, sur les mœurs publiques et privées, les coutumes funéraires, la religion, l'éducation (ce passage est attesté par Cicéron dans le *De republica*) [2]. Bref, toute une « anthropologie » particulière de Rome, ce que Polybe appelle l'exposé des ἔθη καὶ νόμιμα ou νόμοι (VI 47, 1 ; VI 56, 1 ; XVIII 35, 6), qui tiennent, dans son étiologie historique, une place essentielle, et qui, à vrai dire, forment le *tout* dont la « constitution », au sens étroit et rigoureux d'examen des « pouvoirs » et des « rapports de pouvoir », n'est qu'un aspect, central et essentiel, mais limité. Nous reviendrons en conclusion sur ce fait ; mais il faut dès à présent en montrer l'importance : car il explique en grande partie, je crois, la méthode employée par Polybe pour décrire la « constitution », qui l'a amené, de son propre aveu, non seulement à faire un choix, à éliminer un grand nombre de

[1] Comme le remarque P. PÉDECH, *op. cit.*, 303, πολιτεία désigne à la fois la société, la constitution et l'Etat : d'où, pour ne prendre qu'un exemple, la différence entre la πολιτεία ἐκ παντῶν de Polybe (= en partie monarchique, en partie oligarchique, en partie démocratique) et la ἡ μέση πολιτεία d'Aristote (*Pol.* 1296 a 7), qui est moins une « forme » de constitution qu'une « société » où les « classes moyennes » sont à la fois les plus nombreuses et au pouvoir. Même ambiguïté en latin avec *respublica*, *civitas*, etc. (cf. H. P. KOHNS, *Res publica — res populi*, *Gymnasium* 77 (1970), 392-404 ; et toujours K. BÜCHNER, Die beste Verfassung, *SIFC* 26 (1952), 38-140).

[2] Cic. *Rep.* IV 3 : ... *et in qua una Polybius noster hospes nostrorum institutorum neglegentiam accusat...*

faits (VI 11, 3-8) [1], mais encore à adopter un certain point de vue, une certaine logique, surprenants à bien des égards pour des Romains ou des historiens de Rome, mais qui, je crois, s'éclairent parfaitement quand on a compris ce que Polybe cherche à *expliquer* dans sa démonstration [2].

Je voudrais tenter cette analyse à plusieurs niveaux. D'abord, une sorte d'*inventaire global*, où je vais m'efforcer de recenser d'une part les faits retenus par Polybe, de l'autre ses silences. Nous avons en effet, de l'histoire et des institutions de Rome au III^e^ et au II^e^ s., une connaissance suffisante pour *attendre* d'un auteur qui affirme les ambitions de Polybe un certain nombre de développements ou d'allusions obligées. Il sera intéressant de voir ceux que Polybe a retenus, ceux qu'il a éliminés.

L'exposé de ce qui figure chez Polybe, je le ferai brièvement, car c'est une simple récapitulation, et parce que d'autre part je reviendrai plus longuement (*infra*, pp. 238-53) sur certains points particulièrement significatifs à mes yeux.

Qu'apprenons-nous sur les institutions de Rome dans Polybe? *Les magistrats?* Les seuls mentionnés au livre VI sont les consuls (VI 12), les questeurs (VI 12, 8), les tribuns de la plèbe, les censeurs. Seuls les consuls sont sérieusement pris en considération : ils sont κύριοι de toutes les affaires communes, tant civiles que militaires ; leur juridiction militaire est mentionnée, ainsi que leurs pouvoirs financiers.

[1] Οὐκ ἀγνοῶ δὲ διότι τοῖς ἐξ αὐτῆς τῆς πολιτείας ὁρμωμένοις ἐλλιπεστέραν φανησόμεθα ποιεῖσθαι τὴν ἐξήγησιν, ἕνια παραλιπόντες τῶν κατὰ μέρος (« à cause de l'omission de certains détails »).

[2] L'importance des ἔθη καὶ νόμιμα, et donc de la πολιτεία qui en fait partie, pour expliquer la réussite extérieure d'un Etat, réside en deux faits : d'une part, l'ἁρμογή, qui assure le dévouement, l'obéissance, la collaboration de tous ; d'autre part, τὸ εὖ βουλεύεσθαι, ce qui est assuré à Rome par la sage autorité du Sénat (VI 13, et surtout VI 51, 7-8 : παρὰ δὲ Ῥωμαίοις ἀκμὴν εἶχεν ἡ σύγκλητος). D'où l'insistance de Polybe à montrer la valeur de la discipline romaine (cf. 24, 9 : le jugement sur les centurions), de l'émulation (53, 10).

*Le Sénat* : il a tout d'abord et surtout le « pouvoir financier » (13, 1-3), tant vis-à-vis des consuls que des censeurs ; puis on passe à ses pouvoirs « inquisitoires » en Italie ; puis à ses pouvoirs d'arbitrage (toujours pour les Italiens), enfin à son rôle en matière de « relations extérieures ». *Le peuple* enfin : il a trois « pouvoirs » essentiels : c'est lui qui distribue « honneurs et punitions » (nous y reviendrons), c'est-à-dire qu'il peut condamner, et qu'il « confère les magistratures » ; il peut approuver et rejeter les lois, décider de la paix ou de la guerre ; enfin il « ratifie » (κύρια ποιῶν, 14, 11) les traités.

Si l'on en restait là, ce serait un schéma d'une minceur extrême et qui nous apprendrait peu de choses. Mais Polybe, comme on sait, envisage ensuite les relations réciproques ou plutôt les « limites » des pouvoirs définis (15-18, 1) : un second niveau de faits va donc être abordé, où, nous le verrons, se révélera un jeu subtil de l'apparence et de la réalité : chacun des pouvoirs aura besoin des deux autres. Car les consuls vont « dépendre de », « avoir besoin » du Sénat et du peuple, et réciproquement [1]. Seront donc ainsi mentionnés : le rôle du Sénat pour l'équipement et la solde des troupes, dans la désignation des « provinces » et la prorogation des magistrats, enfin son accord nécessaire pour qu'un triomphe soit « convenable ». Puis Polybe affirme que les consuls « doivent rendre compte au peuple de la façon dont ils ont exercé leurs charges ».

Le Sénat, pour sa part, dépend du peuple : car les *quaestiones* extraordinaires dont on a déjà parlé, ne peuvent

[1] Les Anglais emploient ici l'expression commode « checks and balance », qui fait partie de leur ambiance constitutionnelle. Il est difficile d'employer en français « séparation » ou « équilibre » des pouvoirs, qui ferait trop penser à Montesquieu, dont les « pouvoirs » sont très différents. Le catalogue de La Brède mentionne, sous le n° 2636, la traduction de L. Maigret (Lyon 1558), laquelle ne comprend cependant que les cinq premiers livres. J.-J. Rousseau recommandait l'ouvrage du Chevalier J.-Ch. de Folard, *Comm. de l'Hist. de Polybe* (cf. J. S. Spink, in J.-J. Rousseau, *Œuvres complètes*, éd. de la Pléiade, IV 31 et 1265).

fonctionner « que si le peuple entérine (ἐπικυρώσῃ) le sénatus-consulte qui les décide ». D'autre part, le Sénat est toujours sous la menace d'une législation qui diminue son « pouvoir » ou qui porte atteinte aux distinctions, aux privilèges ou aux fortunes des sénateurs. Enfin, ce qui est encore plus important, le veto d'un seul tribun peut arrêter toute la procédure sénatoriale ; au passage, on trouve la fameuse affirmation selon laquelle les tribuns « sont obligés d'agir selon les volontés du peuple et de tenir compte de ses désirs ».

Le peuple enfin. C'est sans doute ici que les faits choisis sont les plus surprenants : il dépend du Sénat, explique longuement Polybe, car c'est ce dernier qui est l'autorité suprême en matière de contrats publics — contrats exercés par le peuple [1]. Le Sénat, d'autre part, fournit les juges de la plupart des « procès publics et privés », lorsque le litige est important. Le peuple, enfin, est soumis aux consuls, car les citoyens savent que, aux camps, ils « tomberont » sous leur autorité. Ainsi se termine cet exposé des pouvoirs et de leurs rapports à Rome.

En face de ce tableau, il faut dresser, comme j'ai dit, celui des silences de Polybe. Evoquons les grands thèmes de l'histoire intérieure de Rome qui nous sont familiers. Nous ne trouvons *rien* chez Polybe, concernant :

I) l'opposition et la lutte entre les patriciens et les plébéiens, ni même aucune allusion au sens, primitif ou dérivé, de ces mots (ce qui était possible même à un auteur grec, cf. Denys d'Halicarnasse I 8, 3) [2] ;

II) rien concernant la définition de la *nobilitas*, ni l'opposition entre les « nobles » et les « hommes nouveaux » (sauf peut-être VI 53-54, sur quoi nous reviendrons) [3] ;

[1] Cf. *supra*, p. 214, n. 1.

[2] Sauf erreur, πατρίκιος n'apparaît qu'une fois chez Polybe (X 4, 2), à propos de l'élection de Scipion à l'édilité curule.

[3] Tout le chapitre 53 est l'illustration du *ius imaginum*, un des attributs de la *nobilitas* (patricio-plébéienne) ; privilège violemment mis en cause par les

III) rien sur l'organisation des *ordines* : nous ignorons comment sont recrutés les sénateurs (une seule allusion, 51, 7 : ce sont les ἄριστοι) ; il est à peine fait allusion à certains de leurs privilèges (VI 16, 3) [1]. Les *equites* et l'ordre équestre ne sont mentionnés qu'incidemment à propos de la *militia* (20, 9) ;

IV) rien, et c'est beaucoup plus frappant, sur l'organisation du peuple et des assemblées ; rien sur le *census* (ni même sur la censure en général ; mais peut-être y avait-il quelque chose à cet égard dans l'examen des ἔθη, à propos de l'éducation) ; rien sur les comices, les centuries, les tribus [2]. (Pourtant, comme j'ai essayé de le montrer ailleurs, chez

*homines novi* de la génération de Marius, comme on voit chez Salluste (T. F. CARNEY, Once again Marius' Speech after Election in 108 B.C., *SO* 35 (1959), 63-70). Mais déjà Caton raillait les prétentions de la noblesse, en termes sallustéens (Plut. *Cat. ma.* 11, 3, ainsi que 8, 9, sur la fermeture des magistratures). Polybe se fait volontiers l'écho des traditions hostiles aux *homines novi* : C. Flaminius (II 21, 3) et Terentius Varro.

[1] L'historiographie moderne a tendance à insister sur l'« organisation corporative » de l'Etat romain (Stände, *ordines*, etc.) : juste réaction contre une simplification à l'extrême de la « lutte des classes », conçue de façon anachroniquement moderne ; cf. mes remarques dans *Recherches sur les structures sociales dans l'antiquité classique*, introd. de C. NICOLET (Paris 1970), 1-18. Mais, inversement, ne sommes-nous pas influencés par les sources post-gracchiennes, où la division de l'Etat en *ordines* (sénatorial, équestre, etc.) s'affirme de façon obsédante ? Il n'y a pas encore vers les années 170-150 de conflit réel entre les sénateurs et les chevaliers (il n'y a pas d'*ordo senatorius*). Mais Polybe, en fait, donne deux ou trois renseignements très précieux sur l'ordre équestre : en VI 20, 9, il signale « de nos jours » (νῦν δέ) l'existence d'une liste (ἐκλογή) de ceux qui ont le cens équestre ; et en VI 19, 5, il précise qu'il est « interdit de revêtir une magistrature du peuple (?) (πολιτικὴν ἀρχήν) si l'on n'a pas fait dix campagnes », ce qui est le chiffre nécessaire pour les *equites* (19, 2). C'est à mon avis la preuve que le cens « sénatorial » de l'époque républicaine n'était autre que le cens équestre (d'introduction récente ; cf. mon article *Le cens sénatorial sous la République et sous Auguste*, à paraître).

[2] Pour les tribus, mentionnées en 14, 7, cf. *supra*, p. 213, n. 1. Sur le système censitaire, abondamment présent chez Denys d'Halicarnasse, Cicéron, et souvent cité chez Tite-Live, cf. ma mise au point, *L'idéologie du système centuriate et l'influence de la philosophie politique grecque* (à paraître dans les *Actes du Colloque ... des Lincei*, Rome, avril 1973).

Cicéron, Tite-Live et Denys, le système centuriate est au centre d'une idéologie d'inspiration philosophique, remontant à Aristote, et au centre des débats sur la « constitution mixte »).

V) rien sur le droit de cité, sur les rapports de Rome et de ses alliés (sauf dans le chapitre sur la *militia*). Pourtant Polybe, « patron » de Locres (XII 5, 1), connaissait bien les problèmes de la *symmachia*.

VI) rien — sauf la très rapide et célèbre allusion (II 21) à la *lex Flaminia de agro piceno* — sur la question agraire, sur les problèmes de colonisation en Italie, ni d'ailleurs, en général, sur ce que nous appellerons les « problèmes sociaux », riches et pauvres, structures de propriété, etc. Nous verrons que partout où ces thèmes figurent [1] (dans la partie « anthropologique » du livre VI, dans l'anacyclose, ou ailleurs) Polybe pense plus aux cités grecques qu'à Rome. Ce qui prouve qu'il n'était pas aveugle à ces problèmes, mais qu'il ne veut pas les prendre en considération pour son propos.

Pour en revenir aux choses proprement institutionnelles et même constitutionnelles, tout à fait remarquable (et nous le verrons, justifiée) est l'absence d'un certain nombre de mots et de thèmes qui encombrent l'histoire politique romaine — nous entraînant parfois dans des excès de subtilité. Pas de développement sur l'*imperium*, sur les auspices, ou sur la *potestas* (cf. ci-dessous mes remarques sur le vocabulaire). Rien sur le problème trop souvent posé du rôle probouleumatique du Sénat, sur l'*auctoritas patrum*, sur la valeur juridique relative du sénatus-consulte et de la loi, sur les conflits de compétence entre magistrats, sur les rapports

[1] VI 9, 7-10. Je note que dans ce passage (μεθίσταται δ'εἰς βίαν καὶ χειροκρατίαν ἡ δημοκρατία) βία et χειροκρατία ne sont pas tout à fait, comme le pensent les traducteurs, des synonymes. Χειροκρατία (un *hapax*) me paraît formé sur χειροτονία et signifier « la prédominance des votes, des assemblées » (cf. XXXVIII 10-11 ; 12-13). Sur les idées sociales de Polybe, cf. D. Musti, Polibio e la democrazia, *ASNP* 36 (1967), 155-207.

juridiques entre les magistrats et le Sénat. La seule allusion, on l'a vu, à ces rapports familiers pour nous, est en VI 16, 2-3, sur le fait que le peuple doit ἐπικυροῦν le προβεβουλευμένον sur les grandes enquêtes judiciaires (cela seul montre d'ailleurs, à notre avis, que Polybe ne connaît pas, ou ne veut pas prendre en considération, l'existence du *Senatus Consultum Ultimum*). Rien enfin sur les *quaestiones extraordinariae* (comme celle de 177), encore moins sur les *quaestiones perpetuae* (inaugurées en 149) qui soustrayaient en partie la justice au peuple, pour la confier aux sénateurs.

Voilà les grands silences de Polybe. Nous essaierons d'en rendre compte au cours de cet exposé. Certains, de toute évidence, sont dus au point de vue chronologique adopté — et nous aideront peut-être à le préciser : c'est aisé pour la question des patriciens et des plébéiens, quasiment anachronique dès le III^e^ s., et qui ne subsiste dans la vie politique romaine du I^e^ s. avant J.-C. que pour des détails de procédure (l'*interrex*, l'*adrogatio*, etc.) dans lesquels Polybe ne voulait pas entrer. Mais d'autres silences ne sont pas dus seulement à la chronologie : ils proviennent d'une élimination (ou, plutôt, d'une *transposition*) systématique, et ne peuvent se comprendre, je crois, que si l'on a d'abord compris le dessein logique qui sous-tend tout l'exposé.

## II. Le vocabulaire politique du livre VI

Avant d'essayer de le dégager, je voudrais étudier d'un peu plus près le *vocabulaire* utilisé par Polybe pour décrire et expliquer la « constitution », aux chapitres 11-18.

Le vocabulaire de Polybe, à quelques très rares négligences ou contradictions près, est tout à fait cohérent dans

tout le livre VI [1]. Ce qu'il va considérer, ce sont les Etats, les cités, et leurs constitutions : il emploiera assez indifféremment pour cela, les mots πολιτεία et πολίτευμα (ainsi il parle en général des μεταβολαὶ τῶν πολιτειῶν [2] mais en particulier (3, 1) des Ἑλληνικὰ πολιτεύματα). Mais la constitution, au sens de « rapports de pouvoirs politiques », se dira σύστασις τῆς πολιτείας ou σύστημα ou κατάστασις, ou d'une périphrase avec un verbe de cette nature (en latin *status civitatis* ou *constituere rem publicam*) [3] ; mais on dira indifféremment aussi σύστασις τοῦ πολιτεύματος (par ex. Lycurgue, 3, 8, et, au contraire, 10, 12). Que les deux mots πολιτεία et πολίτευμα soient interchangeables, on le voit nettement à la fin des chapitres 12, 13 et 14 (examen respectif des pouvoirs des consuls, du Sénat et du peuple, qui laisserait croire à un observateur superficiel que la « constitution » est respectivement monarchique, aristocratique ou démocratique) : en 12, 9 on a l'expression βασιλικὸν ... πολίτευμα ; en 13, 8 on a ἀριστοκρατικὴ πολιτεία ; en 14, 12 : δημοκρατικόν ... πολίτευμα (cf. de même en 3, 9, μοναρχικὴ et τυραννικὴ πολιτεία, mais en 3, 11 : ὀλιγαρχικὰ πολιτεύματα). Il est évident également que Polybe emploie parfois des synonymes, et qu'il ne fait pas de différence notable, par exemple, entre μοναρχία (3, 5, etc.) et μοναρχικὴ πολιτεία (3, 9), encore qu'on puisse dire de βασιλεία

[1] Une enquête partielle doit être faite à partir de A. MAUERSBERGER, *Polybios-Lexicon*, dont le tome IV (Berlin 1966) mène jusqu'à la lettre K. La comparaison systématique du vocabulaire de Polybe et de celui des inscriptions grecques a été faite par M. HOLLEAUX et L. ROBERT.

[2] VI 5, 1 ; 9, 10.

[3] VI 10, 12 ; 10, 14 ; l'expression est ancienne, déjà chez Aristote (*Pol.* 1278 b 10 ; cf. Aristote, *Politique*, tome II, texte établi et traduit par J. AUBONNET (Paris 1971), 230). Cf. en latin la différence entre *constitutio* et *discriptio reipublicae* (Cic. *Rep.* I 46, 70) : *constitutio* désigne les « constitutions installées en une seule fois ». Sur cette expression, en latin, voir mes remarques dans le *De rep.* (VI 12) et la dictature de Scipion, *REL* 42 (1964), 226-8. Pour une très intéressante remarque de vocabulaire, cf. F. W. WALBANK, *Polybius* (Berkeley 1972), 140-1 (sur μόναρχος).

qu'il s'agit tantôt de l'« institution monarchique », la « sphère d'action du roi », tantôt d'un « pays monarchique ».

Comme on sait (et je ne veux pas en traiter à nouveau ici), l'exposé de Polybe commence par la fameuse distinction typologique entre les trois formes fondamentales de constitutions, bientôt enrichie par la définition de trois nouvelles [1], ce qui donne *six* sortes de constitutions. Le mot employé est γένος (2, 3 : τίνι γένει πολιτείας ; 3, 5 : τρία γένη πολιτειῶν ; 4, 6 : ἓξ γένη ... πολιτειῶν). Mais en 10, 1, abordant (après le long exposé de l'*anacyclosis politeiôn*) l'examen de ces trois « genres » de constitutions, qui ont toutes en commun d'être « simples » (ἁπλοῦς καὶ κατὰ μίαν συνεστηκός), Polybe emploie cette fois le mot εἶδος, qui apparaît donc comme synonyme de γένος, avec peut-être la notion nouvelle que ces « genres » sont aussi des « formes » ou des espèces [2]. Lycurgue, on le sait, distinguant, pour l'éliminer, ce qu'il y avait de mauvais, de pervertible, dans chaque γένος (10, 4-5 : τις κακία ... etc.), va au contraire prendre dans chacune des trois meilleures τὰς ἀρετάς (« les choses valables ») et τὰς ἰδιότητας (« les choses spécifiques »), pour établir ce qui sera une constitution mixte (qui n'est pas chez Polybe qualifiée de μικτή, mais qui s'appelle πολιτείαν τὴν ἐκ πάντων τῶν ... ἰδιωμάτων συνεστῶσαν)

[1] Il y a trois γένη fondamentaux : *basileia*, *aristocratia*, *democratia* (VI 3, 5) ; les trois autres formes mentionnées en 4, 6 (τρία δέ ... συμφυῆ) ne sont pas seulement leurs « perversions » (παρεκβασεῖς) ; en fait, les trois premières sont des catégories plus générales que les trois autres (tyrannie, oligarchie, ochlocratie ou chirocratie), comme il apparaît en 10, 4-6 ; dans un sens toute *basileia* comporte à la fois un élément correct (τὰς ἀρετάς) et un élément mauvais (κακίαν). En fin de compte, les mots *basileia*, *democratia*, sont plus restreints, parce qu'ils ont une valeur laudative : 4, 2-4 : « car toute monarchie n'est pas *basileia*, mais seulement celle qui est acceptée par les sujets ... ; de même n'est pas démocratie le régime où la foule est libre de faire ce qu'elle veut, mais celui où les citoyens, respectueux de la coutume et de la tradition, vénèrent les dieux ... et obéissent aux lois, et où la volonté de la majorité est souveraine. »

[2] Il y a donc chez Polybe confusion entre γένος et εἶδος, distingués pourtant dans les œuvres naturalistes d'Aristote. Mais même chez ce dernier, dans les œuvres politiques, l'emploi de ces mots est plus lâche : cf. *Pol.* 1284 b 40-1285 a 3 et 1285 b 20-28 ; et le contraste entre 1293 a 37 et 1293 a 11.

(VI 3, 7) [1]. On voit qu'il faut se garder de dire que pour Polybe la meilleure constitution, la mixte, serait celle qui « serait faite de toutes les autres » : en réalité, pour faire une bonne constitution mixte, on ne prend que des traits particuliers (ἰδιώματα), et les *meilleurs*, de chacun des « genres » de constitution précités.

Nous sommes restés jusqu'ici dans le domaine du vocabulaire abstrait et philosophique (ce qui est normal, puisque Polybe a présenté successivement une *typologie*, puis une *conception évolutive* des constitutions, dans le cadre d'une anthropologie politique). Il va falloir pénétrer maintenant dans le détail du fonctionnement des constitutions. Rapidement, au chapitre 10, pour la Sparte de Lycurgue ; beaucoup plus longuement (chap. 12-18), pour Rome. Le vocabulaire employé sera beaucoup plus significatif.

Tout Etat ou cité (πολιτεία, πολίτευμα) est composé, du point de vue de ce qu'on peut appeler ses « pouvoirs », de parties ou de parts : le mot utilisé est μέρος [2] : Ἦν μὲν δὴ τρία

[1] Pour les contrastes entre la conception aristotélicienne de la « constitution mixte » et celle de Polybe, cf. G. AALDERS, *Die Theorie der gemischten Verfassung im Altertum* (Amsterdam 1968), 54-69 et 85-106. Je laisse de côté ici la question équivalente chez Cicéron : *Rep.* I 29, 45 ; 35, 54 (*moderatum ; permixtum* ; 45, 69 ; II 23, 41 : *confusa* ; 42 : *triplex ; mixta ; temperata* ; 33, 57 ; 37, 62 ; 39, 65). Sur tous ces points, cf. essentiellement V. PÖSCHL, *op. cit.*, et K. BÜCHNER, *art. cit.*, qui ne rendent inutiles ni E. CIACERI, Il trattato di Cicerone De repubblica e le teorie di Polibio sulla costituzione romana, *RAL* 27 (1918), 17 ; 266 ; 303, ni E. COSTA, *Cicerone giureconsulto* I (Bologna 1927), 255-70. On consultera aussi, naturellement, J. GALBIATI, *De fontibus M. Tulli Ciceronis librorum qui mansuerunt de republica et de legibus quaestiones* (Milano 1916), et M. VALENTE, *L'éthique stoïcienne chez Cicéron* (Paris 1956), 53 sqq. (qui réfute V. Pöschl et son platonisme, mais qui voit du stoïcisme partout). Une mise au point toute récente, sur les questions touchant à l'impérialisme : J.-L. FERRARY, *Les amis de Scipion Emilien et l'Empire de Rome* (Thèse Ecole Pratique des Hautes Etudes, Paris 1973).

[2] J'insiste : on voit que les trois « composantes » de l'Etat romain ne sont pas la monarchie, l'oligarchie, etc. (des abstractions), mais des « organes » concrets : consuls, Sénat, peuple. La distinction, bien faite par les Anciens, apparaît très clairement par ex. dans Ampelius, *Lib. Mem.* 49 (*De populi Romani distributionibus : antiquissima p. R. distributio triplex est, quam Romulus fecit : in regem*,

μέρη τὰ κρατοῦντα τῆς πολιτείας (11, 11) (j'ai traduit les mots τὰ κρατοῦντα par « pouvoirs » : mot-à-mot, il faudrait dire « les trois parties qui gouvernent » ou « qui exercent une autorité »). Ce qui suit montre que ces trois parties (μέρη) ne sont pas des abstractions du genre « pouvoir exécutif » ou « judiciaire », mais les trois têtes des chapitres 12, 13 et 14 : les consuls, le Sénat, le peuple : des réalités concrètes parfaitement identifiables. Chacune de ces parties du corps politique, semblable à ce que sont à Sparte les rois, les gérontes et le peuple, possède une « part », un « secteur » dans l'Etat — nous dirions une sphère de compétence, un domaine d'activité.

Le mot employé est alors μερίς, comme il apparaît en VI 10, 8 (à propos de Sparte) : δεδομένης καὶ τούτῳ (*i. e.* τῷ δήμῳ) μερίδος ἱκανῆς ἐν τῇ πολιτείᾳ. Il est repris, par exemple, à la fin du chapitre 12 (12, 9) pour définir l'ensemble des attributions et des compétences des consuls qu'on vient de détailler (ὅτε τις εἰς ταύτην ἀποβλέψειε τὴν μερίδα), et au début du chapitre 14, concernant le peuple (καὶ τίς ποτ' ἐστὶν ἡ καταλειπομένη μερὶς ἐν τῷ πολιτεύματι ; cf. encore 14, 12 : μεγίστην ὁ δῆμος ἔχει μερίδα) [1]. En aucun cas nous ne devrons donc dire — comme certaines traductions — que la constitution

*in senatum, in populum ...)* et 50 *(De rebus publicis : rerum publicarum tria genera sunt : regium, optimatium, populare)*. Pour μέρος chez Aristote, très proche de Polybe, *Pol.* 1270 b 17.

[1] Cf. VI 14, 2 ; 14, 3. Aristote, lui, distingue dans tout Etat τρία μόρια (*Pol.* 1297 b 37-1298 a 3), la partie « qui concerne la délibération », celle qui concerne « les magistratures », celle qui concerne « la justice ». Il est remarquable que ce qui est, pour lui, du ressort du délibératif (1298 a 3-9) pourrait s'appliquer mot pour mot à ce que Polybe dit du *dèmos* (VI 14, 10-11) :

| Aristote : | Polybe : |
|---|---|
| Κύριον δ' ἐστὶ τὸ βουλευόμενον περὶ πολέμου καὶ εἰρήνης καὶ συμμαχίας καὶ διαλύσεως, καὶ περὶ νόμων, καὶ περὶ θανάτου καὶ φυγῆς καὶ δημεύσεως, καὶ περὶ ἀρχῶν αἱρέσεως καὶ τῶν εὐθυνῶν. | Ἔχει δὲ τὴν κυρίαν καὶ περὶ τῆς τῶν νόμων δοκιμασίας, καὶ ... ὑπὲρ εἰρήνης οὗτος βουλεύεται καὶ πολέμου. Καὶ μὴν περὶ συμμαχίας καὶ διαλύσεως καὶ συνθηκῶν οὗτός ἐστιν ὁ βεβαιῶν ἕκαστα τούτων καὶ κύρια ποιῶν ἢ τοὐναντίον. |

mixte est « composée » de trois « parties » ou « pouvoirs », aristocratique, démocratique et monarchique. Le vocabulaire de Polybe est sûr, simple, et cohérent. Il y a des « constitutions d'Etats » (συνταξεῖς, etc.) qui peuvent être qualifiées de « monarchiques » ou « démocratiques ». Mais, du moins dans les constitutions « non-simples », « composites », il y a seulement des « parties », ou « organes », qui se partagent les compétences et le pouvoir, qui en ont chacune une « part » — et c'est selon que cette part est (ou apparaît) plus ou moins grande, ou importante, qu'on peut parler de constitution « plus ou moins » aristocratique, démocratique, etc.

Ces points établis nettement et avec une grande rigueur logique pour le lecteur, on passe, dans un premier temps, en ce qui concerne Rome, à la description plus ou moins détaillée de ces μερίδες, de ces « sphères de compétence ». Là, le vocabulaire change entièrement. Tout passe au niveau de l'action la plus concrète. Par exemple, le rôle des consuls est décrit, au long du chapitre 12, au moyen d'une douzaine de verbes [1] à l'indicatif ou à l'infinitif, qui marquent pour la plupart non un droit, ou un pouvoir, mais une action précise et déterminée : ἀναδιδόασι *(referrunt)*, ἐπιτελοῦσι *(exercent)* etc. Derrière chacun de ces verbes, on peut mettre une traduction latine précise qui appartienne au langage formulaire de la vie politique [2]. Quant à l'aspect général du pouvoir

[1] 12, 3 : ἀναδιδόασι *(= res referrunt ad senatum)* ; ἐπιτελοῦσι (veillent à l'exécution des S.C. ; Polybe néglige la formule *si ei eis videbitur* qui accompagne en général le S.C. — cf. P. Willems, *Le Sénat de la République romaine, sa composition et ses attributions*, II (Louvain 1883-1885), 212) ; 12, 4 : φροντίζειν *(curam habere)* ; συνάγειν τὰς ἐκκλησίας *(comitia habere)* ; εἰσφέρειν τὰ δόγματα *(leges rogare)* ; βραβεύειν *(agere, facere)* ; 12, 6 : ἐπιτάττειν τοῖς συμμαχικοῖς *(imperare sociis)* : καθιστάναι *(creare)* ; διαγράφειν τοὺς στρατιώτας *(dilectum habere)*, etc.

[2] Sur les difficultés de la traduction grecque des données romaines, cf. toujours D. Magie, *De Romani iuris publici sacrique vocabulis sollemnibus in graecum sermonem conversis* (Leipzig 1905), par ex. p. 76 sur ὑπατική (ou τῶν ὑπάτων) ἐξουσία qui traduit tantôt *potestas*, tantôt *imperium*. D'une façon générale, la langue de Polybe, celle des chancelleries de son temps, a été abondamment étudiée par M. Holleaux et L. Robert.

des consuls, il est exprimé par deux expressions : d'abord, ils sont κύριοι τῶν δημοσίων πράξεων ; d'autre part, ils ont des ἐξουσίαι, par exemple une αὐτοκράτορος... ἐξουσία aux armées (c'est l'*imperium*) ; mais ce peut être aussi, par ex., l'ἐξουσία de faire telle dépense (12, 7-8) : ici, il faut traduire par *potestas*. Le vocabulaire concernant le Sénat est un peu différent : il a la κυρία du trésor (*aerarii dispensatio* ; mais κυρία implique l'idée de possession, *dominatio*), celle de ce qu'on appellerait le budget (*ultro tributa*) ; il doit « s'occuper » (μέλει, ἐπιμελές ἐστι τῇ συγκλήτῳ) des crimes et contestations en Italie ; il « a le soin » (πρόνοια) de la politique étrangère, il « se charge » (χειρίζεται) de la réception des ambassades étrangères : telle est sa μερίς. On voit que le vocabulaire est beaucoup plus général, abstrait, et relativement imprécis, quant aux fondements de l'activité du Sénat : mais n'est-ce pas là, justement, ce qui la caractérise [1] ?

Le Peuple a une μεγίστην μερίδα. Bien sûr, il agit dans des domaines précis qui sont exprimés par des verbes (κρίνει, il « juge », 14, 6 ; δίδωσι, il « confère » les honneurs, 14, 9). Mais — très significativement — le mot qui revient le plus souvent (trois fois) pour désigner ses pouvoirs, c'est κύριος ou κυρία ; le peuple est « maître » (κύριος) à la fois des récompenses et des punitions (nous y reviendrons) ; il a la κυρία de l'approbation ou du rejet des lois (14, 10), de la paix et de la guerre. Enfin il ratifie (κύρια ποιῶν, 14, 11) les traités. Il faut donc insister sur le sens de ce mot, qui traduit parfois le latin *ratum* [2], et qui est essentiel pour comprendre l'ana-

[1] Les mots abstraits employés par Polybe rendent assez bien la double notion de *consilium publicum* et d'*auctoritas* (*senatus*, non *patrum*).

[2] Le jeu de l'influence réciproque noté par Polybe par les mots de la racine de κύριος (être maître de, rendre valable, entériner, ratifier, etc.) correspond parfaitement à celui de l'adjectif latin *ratum* (cf. la formule traditionnelle *id ius ratumque esto* dans les *Leges*, e.g. *Lex Urson.* 64 ; 92 ; 96 ; *Lex Rubr.* I 20 ; II 21 ; *Lex. de flam. Narbon.* 24 ; *Lex XII tab.* XII 5 ; etc.). Le mot peut se rencontrer aussi bien pour une décision du peuple contrôlée par le Sénat (Cic. *Rep.* II 32, 56, la *patrum auctoritas*, cf. P. WILLEMS, *op. cit.*, II, 36-7) que

lyse polybienne, conçue en termes de rapports réciproques, de pouvoirs et de contre-pouvoirs, nous dirons de complémentarité.

Car l'analyse polybienne se poursuit (15-18), comme je l'ai dit, dans trois chapitres très intéressants où l'on va examiner désormais les limites et les interférences de ces trois pouvoirs, de ces trois « parts » — Les termes fondamentaux de l'analyse ont été ébauchés déjà à propos de Lycurgue en 10, 7 : la force (δύναμις) de chaque partie de l'Etat doit être équilibrée (ἀντισπωμένη) [1], mise en échec par les autres. Pour Rome, la métaphore sera plus simple : on va voir comment chacune des parties (μερῶν) s'oppose (ἀντιπράττειν) ou collabore (συνεργεῖν) avec les autres, le tout en vertu d'une distribution (διήρηται). Ce sont là des mots à peine philosophiques : bien sûr on trouve διαιρεῖν chez Aristote [2], au sens de distinguer, non de distribuer ; mais les deux autres sont d'un emploi très simple. Néanmoins, significatif : en termes d'action, de rapports de force, presque de mécanique.

La façon dont Polybe exprime ces rapports est aussi très significative. D'abord parce que tout le discours, reprenant le procédé employé en 12, 13 et 14, repose sur une distinction de l'apparence et de la réalité, du droit et du fait. On a vu que les jugements que l'on pouvait porter à première vue sur la constitution romaine, dans la mesure où ils aboutissaient à la qualifier en termes de « constitutions simples », étaient illusoires (ἐφαίνετ' 11, 12 ; φαίνεθ' ἡ πολιτεία 13, 8, etc.) : il faut, en effet, avoir un point de vue global, ne pas considérer séparément chacune des « parts ». Mais le jeu de

pour le contraire : un S.C. « *ratum* » par le peuple (Liv. XXXIX 19,7). Dans *Leg.* III 3, 10 : *eius decreta rata sunto*, cela signifie que les S.C. n'auront plus à subir l'*intercessio* du tribun ; ils seront « applicables » ; mais le mot s'applique aussi à un acte des magistrats non « reconnu » par le Sénat (Liv. IX 46, 12 : la *lectio* d'Appius Claudius ; pour les *locationes*, cf. *infra*, p. 238, n. 1 et p. 253, n. 1 ; Liv. XLIII 16, 7 ; cf. encore Gell. XIV 7).

[1] Cf. Arist. *Rh.* 1409 b 21.

[2] *Pol.* 1294 a 34 ; 1312 b 37.

l'apparence et de la réalité va plus loin encore. Car tous les « pouvoirs » qui ont été énumérés, pour les consuls, le Sénat, le peuple, ne sont guère en soi que des apparences : le consul *apparaît* comme αὐτοκράτωρ, « souverain, autonome » (15, 2) ; *en fait*, il « a besoin » du peuple et du Sénat. Et les mots qui vont revenir constamment sont précisément ceux qui expriment le besoin, la crainte, la dépendance — quelle que soit l'origine, juridique ou pratique, de cette dernière (nous y reviendrons bientôt). Aux verbes qui expriment le besoin : προσδεῖται (15, 3) ; δεῖ (4) ; ἀναγκαῖόν ἐστι (9) ; ὀφείλει (17, 1 ; 16, 5) s'ajoutent ceux qui expriment la crainte (δείδω, 16, 5) ou la déférence obligée (στοχάζεσθαι τῆς τούτου βουλήσεως, 16, 5 ; 17, 1). Ce jeu réciproque fait que chacun peut s'opposer aux autres (ἀντιπράττειν), mais hésite avant de le faire ; chacun a besoin de tous (17, 9). Car le résultat positif et remarquable de ce σύστημα, aux yeux de Polybe, est d'obliger tous ces pouvoirs à collaborer, et non à s'opposer ; il est d'engendrer la cohérence et la concorde — nous y reviendrons aussi.

On voit donc que ce qui intéresse Polybe, c'est, au-delà des principes du droit et de l'apparence, le fonctionnement pratique et la réalité. C'est pourquoi il a éliminé de son exposé les détails inutiles à son propos : ces « détails » sont quelquefois pourtant des données essentielles de la vie politique romaine, comme les rivalités à l'intérieur de la classe dirigeante. C'est, qu'aux yeux de Polybe, ces rivalités sont du domaine des ἤθη (et donc n'ont pas leur place dans l'exposé de la constitution) ; et qu'en outre, dans la mesure où elles traduisent une saine émulation, elles ont un effet positif sur les destins de Rome. Il a refusé aussi de tenir compte des fondements juridiques traditionnels de la constitution romaine : et c'est légitime, puisque ce qui l'intéresse, ce n'est ni le droit, ni l'apparence. Nous allons le voir en détail en étudiant la façon dont il présente trois problèmes précis, sur lesquels, à la suite des auteurs romains, nous avons

une vision juridique des choses totalement différente de la sienne. La confrontation nous permettra, je crois, de mieux saisir le point de vue de Polybe.

## III. Les « récompenses » et les « punitions »

Polybe a, en effet, une phrase apparemment surprenante (14, 4) : τιμῆς γάρ ἐστι καὶ τιμωρίας ἐν τῇ πολιτείᾳ μόνος ὁ δῆμος κύριος, οἷς συνέχονται μόνοις καὶ δυναστεῖαι καὶ πολιτεῖαι καὶ συλλήβδην πᾶς ὁ τῶν ἀνθρώπων βίος (Le peuple est seul le maître des récompenses et des châtiments ; or c'est de cela uniquement que dépend la cohésion des royaumes, des états, et, pour tout dire, de toutes les sociétés humaines).

L'explication de cette phrase vient ensuite : d'abord, pour ce qui est des punitions, c'est le peuple qui souvent juge d'une part les cas passibles d'une amende (διάφορον) lorsque cette amende est considérable, d'autre part surtout les cas qui concernent les anciens magistrats (14, 6) [1]. Suit un passage sur l'*exilium* volontaire. Puis on passe à la τιμή (14, 9) : καὶ μὴν τὰς ἀρχὰς ὁ δῆμος δίδωσι τοῖς ἀξίοις (c'est le peuple qui confère les magistratures à ceux qui en sont dignes). Cette analyse étonnerait un romaniste. En effet, Polybe, jouant sur la parenté de vocabulaire τιμή/τιμωρία, met sur le même plan deux choses qui, pour un Romain, appartiennent à deux

[1] Polybe, ici, mentionne un état de fait. Rien, dans le droit criminel ou pénal romain, ne distingue les magistrats des autres citoyens jusqu'à l'introduction, en 149, du *crimen repetundarum*, qui n'était applicable restrictivement qu'aux détenteurs d'une *potestas* (cf. *Lex repetund.*, *CIL* I², 583, l. 2-4, qui reprend sans doute les termes de la *lex Calpurnia* de 149). Mais ici, il s'agit justement d'une *quaestio*, qui aboutira à un *iudicium publicum*, et non *populi*, c'est-à-dire en fait à priver le peuple de sa compétence. Cf. mes remarques sur *Les lois judiciaires et les tribunaux de concussion*, in *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt* I 2 (Berlin 1972), 212-4.

domaines différents : l'élection des magistrats, la compétence judiciaire. A l'origine et en principe, on le sait [1], ce n'est pas du tout l'élection par le peuple qui, en elle-même, fait le magistrat ; certaines magistratures étaient conférées par cooptation (l'*interrex*, le dictateur) et n'en étaient pas moins des magistratures. L'élection elle-même, à l'origine, est moins importante que le droit de proposition, qui appartient au magistrat en exercice pour désigner ses successeurs. Et, sur le plan de la procédure, l'acte fondamental qui fait le magistrat, c'est la *renuntiatio*, complétée par le rite essentiel de la transmission des auspices. L'élection n'est pas, au sens propre, une procédure juridique ; en droit, elle ne crée pas la légitimité : elle n'a été à l'origine, au mieux, qu'une technique de choix, peut-être à valeur religieuse ou magique, dont le développement a été long et irrégulier. Bref, typiquement une coutume, un νόμιμον, non un *ius*. Pendant très longtemps, dans la mesure même où on commençait à le mêler à cette investiture, le peuple n'a été qu'« interrogé », ne pouvant qu'accepter ou refuser un candidat, sans vraiment choisir. Très tard encore, sa liberté, dans ce domaine, restera considérablement bridée par toute une série de dispositions limitatives.

Il en va un peu différemment, à l'origine, en ce qui concerne la compétence judiciaire du peuple. Mais, bien plus tôt que pour l'élection, est apparue l'idée qu'en matière de droit pénal et criminel, le peuple représentait non seulement

[1] Th. MOMMSEN, *op. cit.*, II, 113 ; 115 ; P. de FRANCISCI, *Quelques remarques sur la creatio des magistrats*, in *Mélanges Lévy-Bruhl* (Paris 1959), 119 ; R. MONNIER, A propos de quelques études récentes sur les anciennes magistratures romaines, *Iura* 4 (1953), 90 ; G. TIBILETTI, *Evoluzione di magistrato e popolo nello stato romano*, in *Studia Ghisleriana*, ser. II, 1 (Pavia 1950), 357-77 ; et récemment les diverses études de A. MAGDELAIN, Note sur la loi curiate et les auspices des magistrats, *RD* 42 (1964), 198-203 ; *Auspicia ad patres redeunt*, in *Hommages à J. Bayet* (Bruxelles 1964), 427-73 ; *Recherches sur l'imperium* (Paris 1968), en particulier p. 32-5. Pour l'interrogation qui préside à toute élection, cf. Th. MOMMSEN, *op. cit.*, II, 116 ; *contra*, Dion. Hal. V 19.

un pouvoir de fait, mais une instance suprême, nécessaire à l'accomplissement parfait de toute procédure judiciaire [1]. Sans doute, les juristes discutent (et l'on ne peut trancher la question) pour savoir si cette souveraineté du peuple en matière judiciaire *(iudicium populi)*, qui s'exerce grâce à la *provocatio* et dans ses limites, est une phase obligatoire de toute procédure criminelle ou une phase nouvelle différente dans sa nature. Je pense, quant à moi, qu'à l'origine, toute la procédure était entre les mains du magistrat, jusques et y compris la sentence ; mais très tôt, c'est-à-dire dès que la notion de *populus* et de *civitas* s'imposa, toute sentence qui avait pour but de soustraire un *civis* à la communauté dut être confirmée ou infirmée par cette même communauté : solution toute proche de celle qui réserva au peuple seul le contrôle de l'entrée dans la *civitas*. Mais peu importent en somme ces subtilités juridiques : très tôt, en droit comme en fait, le peuple fut souverain en matière judiciaire.

De cette différence, essentielle sur le plan juridique, avec ce qui concerne les élections, Polybe n'a cure. Pour lui, il s'agit de deux aspects indissociables d'une même compétence (ἐξουσία) du peuple. Nous ne pouvons dire qu'il ait tort, puisqu'il se place du seul point de vue de la pratique et des réalités. Et de fait, dès son époque, et sur le plan de la praxis politique, l'élection populaire aux magistratures était bien devenue un fait essentiel — même s'il était étranger au droit. Dès la deuxième guerre punique, le peuple revendique (par exemple avec l'élection de Scipion en 210 comme proconsul en Espagne) [2] le droit de choisir ceux qu'il désire, hors des règles. Et, plus d'un demi-siècle plus tard, en 148, la même chose, affirmée de façon encore plus révolutionnaire, se produira pour l'élection au consulat de son petit-fils Emilien. A cette date, l'idée de la souveraineté populaire à propos

[1] Th. Mommsen, *op. cit.*, III, 401-3.

[2] Liv. XXVI 18-20.

des élections, appuyée à la fois sur de pieuses fictions annalistiques (la « constitution servienne ») et sur la diffusion des idées grecques — celles de Polybe — pénètre de façon irrésistible à Rome ; Appien nous le confirme (*Pun.* 112 : καὶ ἐκεκράγεσαν, ἐκ τῶν Τυλλίου καὶ Ῥωμύλου νόμων, τὸν δῆμον εἶναι κύριον τῶν ἀρχαιρεσίων, καὶ τῶν περὶ αὐτῶν νόμων ἀκυροῦν ἢ κυροῦν ὁ ἐθέλοιεν). On sera frappé, je crois, par la similitude des expressions employées par Polybe et par Appien ; mais ce qui, chez Appien, est le reflet d'une « revendication », d'une théorie affirmée par certains (mais combattue par des légalistes), est exprimé chez Polybe comme la froide affirmation d'un état de fait [1].

La même remarque, par parenthèse, pourra s'appliquer à un problème qui a fait couler beaucoup d'encre : le rôle du tribunat de la plèbe, tel qu'il est décrit, avec une brièveté laconique, en 16, 4-5 : « mieux encore : si un seul des tribuns fait opposition, le Sénat est incapable de traduire en actes (de rendre valables) ses décisions, et même il se trouve dans l'impossibilité de se réunir pour délibérer. Or les tribuns doivent constamment faire ce que décide le peuple, et tenir

[1] C'est tout le problème de la lente émergence et du développement de la notion de « souveraineté » du peuple à Rome, qui mériterait une étude à part. Je renvoie provisoirement à Chr. MEIER, *Res publica amissa* (Wiesbaden 1966), 117 sqq. ; 147 (avec bibliographie) ; J. GAUDEMET, *Le peuple et le gouvernement de la République romaine*, in *Gouvernés et gouvernants*, *Rec. Soc. J. Bodin* (Bruxelles 1968), 189-251 ; et, pour plus de détails, C. NICOLET, Cicéron, Platon et le vote secret, *Historia* 19 (1970), 39-66. L'idée que toute *potestas* réside dans le peuple seul, que la magistrature est un *beneficium* du peuple (τιμή), affirmée déjà à juste titre dans Polybe, choquait une partie de l'opinion romaine ; cf. le scandale soulevé par le discours de L. Licinius Crassus contre la loi Servilia de Caepio (pourtant, au fond, favorable au Sénat, mais revendiquant la souveraineté populaire *contre* les jurys équestres) : *nolite sinere nos cuiquam servire, nisi vobis universis, quibus et possumus et debemus* (= E. MALCOVATI, *ORF*$^2$, p. 244 ; Cic. *De orat.* I 225 ; *Parad.* V 41 ; *Brut.* 164 ; *Rhet. Her.* IV 3, 5 ; cf. C. NICOLET, *L'ordre équestre à l'époque républicaine* I (Paris 1966), 531-2). Cicéron est loin de présenter les mêmes doctrines, selon qu'il s'adresse à une assemblée, ou au Sénat, ou qu'il écrit un livre théorique.

compte de sa volonté » [1]. Une théorie souvent avancée veut que nous ayons ici la trace certaine d'un *ajout* rédactionnel, postérieur au tribunat de Tibérius Gracchus. En effet, cette phrase rappelle d'assez près, comme on sait, un passage non moins controversé du discours que Plutarque prête à ce dernier, au moment de la fameuse déposition d'Octavius (Plut. *TG* 15, 2 : ἔφη γὰρ ἱερὸν τὸν δήμαρχον εἶναι καὶ ἄσυλον, ὅτι τῷ δήμῳ καθωσίωται καὶ τοῦ δήμου προέστηκεν... ; cf. aussi 15, 3 ; 15, 7 : οὔκουν οὐδὲ δήμαρχος ἀδικῶν τὸν δῆμον). Cette proclamation de foi prêtée à Tibérius Gracchus est considérée comme une nouveauté révolutionnaire. Et du même coup, la remarque de Polybe serait la marque d'une innovation dans la constitution romaine. Cette hypothèse ne paraît pas résister à l'examen, comme l'a bien redit (après d'autres) E. Badian récemment [2]. D'abord, rien dans le texte de Polybe ne porte la marque d'un ajout, d'une rupture de style quelconque ; ensuite, Polybe (pas plus que Plutarque d'ailleurs) ne présente nullement cette chose comme une innovation, mais comme une simple constatation qui n'a, au fond, rien de surprenant. Enfin, nous rencontrons des affirmations équivalentes dans un grand nombre de textes concernant le tribunat. On les a souvent expliquées comme un écho de l'annalistique post-gracchienne [3]. Mais ce n'est qu'une supposition. Le tribunat,

[1] Τὸ δὲ συνέχον, ἐὰν εἷς ἐνίστηται τῶν δημάρχων, οὐχ οἷον ἐπὶ τέλος ἄγειν τι δύναται τῶν διαβουλίων ἡ σύγκλητος, ἀλλ' οὐδὲ συνεδρεύειν ἢ συμπορεύεσθαι τὸ παράπαν — ἀφείλουσι δ' ἀεὶ ποιεῖν οἱ δήμαρχοι τὸ δοκοῦν τῷ δήμῳ καὶ μάλιστα στοχάζεσθαι τῆς τούτου βουλεύσεως.
L'hypothèse d'un repentir dû à une réflexion sur les Gracques a été présentée pour la première fois par Ed. MEYER, *Untersuchungen zur Geschichte der Gracchen* (Halle 1894), 8 ; O. CUNTZ, *Polybius und sein Werk* (Leipzig 1902), 40-1 R. LAQUEUR, *Polybius* (Leipzig 1913), 234 sqq.

[2] E. BADIAN, *Tiberius Gracchus and the Roman Revolution*, in *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt* I 1 (Berlin 1972), 709-10.

[3] Par ex. Liv. VI 18, 5 ; Dion. Hal. VII 16, 5 ; IX 43, 4 ; Sall. *Hist.* III 48, 15 Maur. ; cf. sur ce point D. FEREY, *Essai d'interprétation de l'histoire livienne : à propos du tribunat de la plèbe* (Thèse 3e Cycle, Paris-Sorbonne 1971).

comme magistrature au service du peuple, avait prouvé son efficacité grandissante dès le début du IIe s. (en particulier en ce qui concerne la levée et le *tributum*). Ce qui est nouveau (et révolutionnaire) chez Tibérius, c'est la procédure de révocation d'un tribun — bien que son argumentation, comme l'a montré Badian, se situe toute entière à l'intérieur du *mos maiorum*, car la déposition d'un tribun ὡς καὶ παρὰ τὰ πάτρια ἀποδημήσας (Dio Cass. XLVI 49) n'est pas en soi une nouveauté révolutionnaire. C'est Octavius qui, en opposant son veto à une mesure visiblement désirée par le peuple, se plaçait lui-même hors de cette constitution non-écrite. L'absence de réactions, autant que nous le sachions, après la « révocation » d'Octavius semblerait prouver que le fait était constitutionnellement moins choquant qu'il ne nous semble. Polybe nous exprime donc la réalité (reconnue par tous) bien avant même l'épisode remarquable de 133. Et du coup, il est inutile de supposer un remaniement de son texte après 133.

Mieux : le parallèle τιμή/τιμωρία est juste et frappant ; mais, là encore, au prix d'une négligence des distinctions juridiques. En droit pur, en effet, comment mettre sur le même plan un fait régulier et du ressort du droit public (l'élection), et un fait par définition contingent du ressort du droit pénal ou criminel (le jugement) ? Il s'agit de deux sphères distinctes. Et l'on sait très bien que le droit public romain ignore, en principe, la notion de responsabilité *politique*. Cela restera vrai si longtemps que Cicéron le déplore encore en 51 av. J.-C., en invoquant l'institution grecque des nomophylaques (*Leg.* III 46) qui *facta hominum observabant* ; et il mentionne plus loin (47) les *publice constitutis accusatoribus* qui existent aussi en Grèce. Pour y suppléer à Rome, il propose, comme on sait, de confier aux censeurs — devenus permanents dans l'Etat — le soin d'écouter automatiquement la reddition de compte *(quid in magistratu gesserint)* des magistrats, et de les juger en première instance *(praeiu-*

*dicent)* [1]. Or, on l'a vu, Polybe semble considérer que cette chose existe à Rome, puisqu'il parle, dans le passage plus haut cité (14, 6), de ces « jugements » du peuple, et qu'il ajoute (15, 10-11) — ce qui a troublé certains — que les consuls, en quittant leur charge, doivent « rendre compte de leurs actions devant le peuple» (ἐν τούτῳ δεῖ τὰς εὐθύνας ὑπέχειν τῶν πεπραγμένων). Il ne peut s'agir, en ces deux passages, que de choses juridiquement différentes, d'une confusion entre la réponse contingente à une accusation éventuelle (cf. XXIII 14, 1), et la reddition des comptes financiers, publique certes, mais qui a lieu au Sénat (XXIII 14, 7) [2]. Il peut sembler arbitraire d'intégrer un fait d'ordre judiciaire — les jugements — dans un exposé politique. Mais c'est en réalité Polybe qui voit juste : c'est précisément dans la période dont il s'occupe que le procédé irrégulier des procès intentés aux anciens magistrats, qui finira par devenir (comme nous le savons) un des éléments essentiels de la vie politique romaine, tend à s'intégrer normalement, comme un *mos*, dans la sphère des pratiques constitutionnelles ; et nous aurons l'occasion de voir sous l'influence de qui — à notre avis — Polybe a pu prendre conscience de cette réalité nouvelle, l'approuver, et l'intégrer dans son analyse de la constitution romaine.

[1] Cf. E. S. GRUEN, *Roman Politics and the criminal Courts* (Cambridge, Mass., 1968), en particulier 279-87, et mes remarques *Les lois judiciaires et les tribunaux de concussion*, in *Aufstieg und Niedergang* I 2, 212-4.

[2] G. HUMBERT, *Essai sur les finances et la comptabilité publique des Romains* I (Paris 1886), 110. A noter que Scipion l'Africain, d'après Plutarque, *Cat. ma.* 3, 6, semble admettre comme régulière une « reddition de comptes » générale des actes d'un proconsul auprès du peuple : πράξεων γάρ, οὐ χρημάτων, τῇ πόλει λόγον ὀφείλειν, ce qui est recoupé par Polybe, XXIII 14, 2 : ἐν μὲν τῷ δήμῳ κρίνειν τινὸς ἐπιβαλομένου κατὰ τὰ Ῥωμαίων ἔθη καὶ πολλὰ κατηγορήσαντος καὶ πικρῶς. Pour une liste de ces « accusations » quasi régulières, cf. Th. MOMMSEN, *op. cit.*, III, 369 n. 1 ; F. W. WALBANK, *Comm.* I, 682 ; 690. Sur la reddition de comptes financière, développée à partir des stipulations des diverses *leges repetundarum*, cf. l'excellente mise au point de E. FALLU, *Les rationes du proconsul Cicéron*, in *Aufstieg und Niedergang* I 3 (Berlin 1973), 209-38 (Polybe prouve que les comptes financiers sont rendus devant le Sénat dès l'époque de la deuxième guerre punique).

## IV. Les compétences judiciaires et normatives du Sénat

Il est remarquable que Polybe insiste d'abord sur ses pouvoirs financiers (13, 1-3), et qu'il y revienne très longuement, à propos de la subordination du peuple au Sénat, dans le fameux passage concernant la *locatio* des contrats publics (17, 1-6). Or, là encore, il s'agit en droit de deux choses différentes. Dans le premier texte, il s'agit vraiment de l'*aerarii dispensatio* : le Sénat doit voter un *decretum* pour les entrées et les sorties ; le questeur ne peut pas effectuer d'opération sans son ordre. Les censeurs reçoivent enfin un « budget » (en latin *pecunia attributa*) pour les contrats qu'ils passent. Tout cela est exact et parfaitement confirmé par le droit et la pratique [1]. En 17, 1-6, au contraire, il s'agit d'autre chose. La *locatio*, ce sont les censeurs, en tant que responsables des *publica* du peuple romain, qui en ont la responsabilité. C'est une chose — les textes l'assurent — qui dépend de leur *arbitrium* (on a même pu soutenir récemment qu'ils avaient à cet égard une véritable *iurisdictio* et même un *imperium*) ; à l'origine, ils étaient sans aucun doute souverains à cet égard, comme tout magistrat dans les contrats qu'il passe au nom de l'Etat. Or, ce n'est à notre connaissance qu'en 184 — lors de la censure de Caton, et c'est essentiel — que le Sénat, cédant pour la première fois aux réclamations des publicains, se saisit de la question et « ordonne » qu'on recommence la *locatio* [2]. Et ce n'est pas avant 169 que le peuple — qui jusqu'alors, comme le dit bien Polybe, dépendait du Sénat pour ces questions — commença, par le biais d'une *rogatio* tribunicienne, à réclamer le droit d'exercer dans ce domaine aussi sa souveraineté : *ne ea rata locatio esset* ; cette

[1] Je renvoie à une étude sous presse *Tributum. Recherches sur la fiscalité directe sous la République romaine*, à paraître dans *Antiquitas* (Bonn 1974).

[2] F. Cancelli, *Studi sui censori e sull'arbitratus della lex contractus* (Milano 1957), 60 ; Liv. XXXIX 44, 8.

action étant dirigée moins contre le Sénat que contre les censeurs (Liv. XLIII 16, 3 : *cum impetrare nequirent a senatu, ut modum potestati censoriae imponerent*) [1]. Mais de toutes façons, les pouvoirs (réels) du Sénat en ce qui concerne d'une part l'attribution de crédits, d'autre part le contrôle de la *locatio*, n'appartiennent pas au même registre. Il n'importe : Polybe, à juste titre pénétré de l'importance de ces questions budgétaires et fiscales, les met sur le même plan.

Mieux encore : il conclut son exposé (17, 5) en disant qu'en toutes ces matières le Sénat a la κυρία. Le mot, comme on a vu, rend très souvent l'expression *ratum* (cf. Tite-Live, texte ci-dessus), qui est essentielle à Rome pour désigner l'acte qui en rend un autre pleinement valable. Or, on a pu soutenir récemment [2] que, précisément dans les domaines bien notés par Polybe, le Sénat a développé une activité « normative », c'est-à-dire presque législative, alors qu'il en est, en principe, dépourvu. Sans doute, il est difficile de distinguer entre mesures « administratives » et « normatives ». Mais Polybe, lorsqu'il parle en 13, 5-6 des « enquêtes » menées par le Sénat en Italie sous les divers chefs de conspiration, empoisonnement, meurtre, etc., pense certainement à une affaire comme celle des Bacchanales en 186. Or, les décisions finales, réglementant et surveillant les associations, ont bien un caractère « normatif » (en particulier le sénatus-consulte mentionné par Tite-Live, XXXIX 18,8). Polybe (16, 2) ajoute pourtant que même dans ce cas, le Sénat ne peut rien si son décret n'est pas « sanctionné, ratifié » par le peuple (ἂν μὴ συνεπικυρώσῃ τὸ προβεβουλευμένον ὁ δῆμος) ; c'est précisément ce qui se passe dans l'affaire des Bacchanales pour les récompenses (*ea omnia lata ad plebem factaque sunt ex senatus consulto*). Ainsi, Polybe voit doublement juste : d'une

[1] Liv. XLIII 16, 3 ; 16, 7.

[2] G. Crifò, Attività normativa del Senato in età repubblicana, *BIDR* 10 (1968), 31-121, particulièrement 53-61 (Polibio sul Senato).

part le Sénat, bien qu'en principe dépourvu et de pouvoir législatif et de pouvoir judiciaire, en est arrivé dans certains cas précis à exercer une sorte de pouvoir de ce genre ; mais, dans les deux cas, il demeure sous la κυρία très générale du peuple — qui s'exerce, naturellement, surtout par l'intermédiaire des tribuns (16, 4-5). En particulier, Polybe marque bien le droit qu'ont ces derniers d'arrêter une procédure de délibération (ἐπὶ τέλος ἄγειν). Une décision du Sénat qui ne peut, par suite d'une *intercessio*, devenir un sénatus-consulte, reste une simple mesure indicative — une *auctoritas*. Cela reste vrai encore en 51, puisque Cicéron propose, dans le *De Legibus*, la formule fameuse : *eius decreta rata sunto*, précisément contre le veto tribunicien : dans ces domaines, il manque au Sénat la κυρία.

Chez un auteur comme Denys — beaucoup plus attentif au *droit*, dans ses racines historiques, que Polybe — nous pouvons trouver trace (IX 37, 2) de la distinction fondamentale et juridique entre le *consultum* du Sénat et la loi du peuple [1]. Polybe sans doute ne l'ignorait pas. Mais il n'ignorait pas non plus combien elle était formelle. C'est pourquoi il aime mieux énumérer les « compétences », les domaines d'action réels du Sénat et du peuple, sans se préoccuper si la décision a force de loi ou non. Et surtout il préfère marquer les interférences, les domaines où l'un a besoin de l'autre, où l'un peut « rendre effectives » les décisions de l'autre. En fin de compte, son diagnostic n'est pas très éloigné de la formule de Cicéron, *Rep.* II 33, 57, pour définir précisément la constitution romaine après la création des tribuns :

> *id enim tenetote quod initio dixi, nisi aequabilis haec in civitate compensatio sit iuris et officii et muneris, ut et potestatis satis*

[1] Contrairement à ce qu'on affirme d'après A. PIGANIOL, Les pouvoirs constitutionnels et le principat d'Auguste, *JS* 1937, 150, la phrase de *Leg.* III 3, 10 : *eius decreta rata sunto*, ne vise pas « à donner force de loi aux sénatus-consultes », mais à empêcher l'intercession tribunicienne contre ces derniers.

*in magistratibus et auctoritatis in principum consilio et libertatis in populo sit, non posse hunc incommutabilem reipublicae conservari statum* [1].

C'est, d'une formule, résumer Polybe, mieux sans doute que cette formule voisine de la *Rhet. ad Herennium* IV 35, 47, qui illustre, à coup sûr, une forme d'éloquence pro-sénatoriale de la fin du IIe s. av. J.-C. :

*Senatus est officium consilio civitatem iuware ; magistratus est officium opera et diligentia consequi senatus voluntatem ; populi est officium res optimas et homines idoneos maxime suis sententiis deligere et probare.*

Du juridisme excessif de Denys, que sa curiosité archaïsante lui faisait adopter, des formules trop abstraites ou trop oratoires de Cicéron ou de l'auteur de la *Rhétorique*, qui ne voit cependant la distance presque infinie qui sépare Polybe et sa méthode d'analyse énumérative en termes de pratique et de pouvoirs concrets ? Pour lui, il ne s'agit pas de recueillir pieusement des fictions juridiques — mais nous dirions presque d'opérer ce qu'on appelle une « analyse décisionnelle », d'étudier le « processus de décision » (decision making) [2] pour décider exactement ce qui revient à chaque μέρος de la cité, ces trois organes qu'il voyait tous les jours agir, les magistrats, le Sénat, le peuple. Rien n'est plus significatif, à cet égard, que le contraste absolu de méthode entre son exposé en diptyque (pouvoirs positifs de chaque « organe », puis limitation de ces pouvoirs) de la constitution romaine, et celui que Cicéron, un siècle plus tard, donnera au livre III

[1] Noter cependant la variante de *Leg.* III 12, 28 : *cum potestas in populo, auctoritas in senatu sit* ; elle s'explique aisément par la différence de contexte : le *De republica* se présente comme une rétrospective historique (129 av. J.-C.) ; le *De legibus* est à usage contemporain.

[2] Je compte présenter ailleurs une tentative pour appliquer une analyse des « decision making process » au système politique romain du Ier siècle av. J.-C.

du *De legibus*. Ce dernier, se plaçant pourtant lui aussi dans la lignée de la philosophie grecque, académique avec Platon, péripatéticienne avec Aristote, Théophraste et Dicéarque (et même, aussi surprenant que ce soit, stoïcienne avec Diogène [1]), explique que sa constitution, prévue pour l'état idéal (III 2, 4), sera centrée sur les magistratures : et c'est bien ainsi que Quintus la qualifie : *magistratuum descriptio* (III 5, 12), explicitement rattachée à la *temperatio rei publicae* louée par Scipion dans les six livres de la *République*. Et, en effet, la très célèbre « constitution de Cicéron » s'ouvre par la formule *iusta imperia sunto* et s'achève par la reddition de compte des anciens magistrats devant les censeurs. Sans doute, au passage, Cicéron a-t-il dit beaucoup de choses sur le Sénat — plus même que Polybe, puisqu'il parle de sa composition, de son recrutement — et sur le peuple — puisqu'il parle de la *provocatio*, des élections, et même du mode de scrutin. Mais vraiment tout s'organise à partir de cette notion centrale de magistrature, longuement développée en prologue (1, 2-2,5), exposée sous tous ses aspects, y compris le tribunat. Le contraste avec Polybe est frappant. Cicéron n'est pas moins complet ou plus abstrait : il est seulement plus romain, il parle en juriste qui sait — comme le savaient aussi, obscurément, les annalistes — que la magistrature romaine, issue de la royauté sacrée étrusque, était en effet le pivot de l'Etat, sans lequel, en principe, le peuple ne pouvait ni agir, ni même exister. Sur ce point sans doute Mommsen a vu juste. Mais cet aspect des choses n'est en somme aux yeux de Polybe qu'une apparence, parce que c'est une survivance.

[1] Sur les sources de Cicéron, cf. *Leg.* III 5, 13-6, 14 (corriger le *a Dione stoico* par *a Dio(ge)ne*, c'est-à-dire Diogène de Babylone, scholarque qui a précédé Antipater de Tarse). Le traité de Théophraste auquel Cicéron fait allusion a sans doute été retrouvé, en partie du moins : W. ALY, *Fragm. Vat. de elig. mag.*, *Studi e Testi* 104 (Città del Vaticano 1943), 48-9, et F. SBORDONE, Le pergamene vaticane *De eligendis magistratibus*, *PP* 3 (1948), 269-90 ; E. LEPORE, *Il princeps ciceroniano e gli ideali politici della tarda repubblica* (Napoli 1954), 148 ; 241 ; 273 ; 285-6.

Lui, il explique ce qu'il voit : des compétences multiples, des pouvoirs de fait, qui se contrebalancent ; un jeu de possibilités juridiques, d'empêchements ou de contrôles pratiques, dans lequel, à côté des pouvoirs formels, interviennent aussi des calculs, des craintes, des supputations : bref, un « système », comme on dirait, ou une « structure », dans laquelle les rapports et les positions comptent plus que les éléments.

## V. Polybe et Caton

Il nous faut maintenant nous demander à quoi correspond cette analyse. Répond-elle à un moment du développement des institutions de Rome ? Autrement dit, Polybe est-il le seul à présenter cette interprétation, ou bien la tient-il d'un autre ? Etait-elle isolée ou répandue ? Pour répondre à cette question, il faut, je crois, réagir contre une tentation : celle d'isoler le livre VI dans l'ensemble de l'œuvre ; et, à l'intérieur du livre VI, d'isoler les grands « morceaux » (l'anacyclose, les rapports de pouvoirs à Rome, la *militia Romana*, etc.), sans voir ce qui les unit et surtout ce qui les justifie. Pour Polybe, l'exposé minutieux de la *militia Romana* [1] était au moins aussi important que celui des pouvoirs du Sénat pour son propos, qui était d'expliquer les victoires et les conquêtes de Rome. Il ne s'agit pas seulement de techniques — mais de montrer comment, dans la pratique, les institutions et les habitudes convergent pour obtenir le résultat désiré. La πολιτεία, au sens étroit du mot, n'est, en réalité, qu'un aspect ou qu'une partie — et en somme la moins importante — de cet ensemble d'institutions et de coutumes qui forme « l'esprit » d'un peuple. C'est ce que montre très clairement le passage, situé bien plus avant dans le livre VI, dans des développements d'autant plus importants qu'ils sont plus proches de la conclu-

[1] Cf. les considérations tactiques, XVIII 28 et 32.

sion, où Polybe déclare que l'essentiel, pour juger un peuple, consiste à juger les mœurs et les lois [1], et que si les mœurs et les lois sont bonnes, on doit en déduire que les hommes et la constitution (καὶ τὴν τούτων πολιτείαν σπουδαίαν) le sont également. C'est pourquoi, au fur et à mesure qu'on s'approche de la conclusion du livre VI (tout entier destiné à montrer pourquoi Rome devait vaincre d'abord et conquérir ensuite), les considérations proprement constitutionnelles (bien qu'elles réapparaissent plusieurs fois, en particulier au chapitre 51, pour la grande comparaison avec Carthage), s'estompent de plus en plus au profit de l'examen (qui est en fait un éloge) des « mœurs » des Romains. Le passage sur la *militia* lui-même culmine en quelque sorte avec les chapitres 37-39, qui détaillent longuement les « récompenses et punitions » qui assurent la cohésion et la force des armées romaines (39, 11) : τοιαύτης δ' ἐπιμελείας οὔσης καὶ σπουδῆς περί τε τὰς τιμὰς καὶ τιμωρίας τὰς ἐν τοῖς στρατοπέδοις, εἰκότως καὶ τὰ τέλη τῶν πολεμικῶν πράξεων ἐπιτυχῆ καὶ λαμπρὰ γίνεται δι' αὐτῶν.

Cette réflexion, qui clôt l'exposé de l'organisation de l'armée, fait écho au commentaire sur la souveraineté du peuple (14, 4), commentaire que nous avons cité plus haut (p. 231), et dans lequel apparaissent aussi les τιμαὶ καὶ τιμωρίαι. « Honneur », « récompense », « punitions » — émulation et discipline, tels sont donc les ἔθη — servis par des lois — qui font la force de Rome [2]. Tout est destiné à illustrer ce propos, et surtout le chapitre sur les cérémonies funèbres des hommes d'Etat, les *elogia* et les *imagines* (52, 11) : Ἓν δὲ ῥηθὲν ἱκανὸν ἔσται σημεῖον τῆς τοῦ πολιτεύματος σπουδῆς, ἣν ποιεῖ<ται> περὶ τὸ τοιούτους ἀποτελεῖν ἄνδρας ὥστε πᾶν ὑπομένειν χάριν τοῦ τυχεῖν ἐν τῇ πατρίδι τῆς ἐπ' ἀρετῇ φήμης. « Il ne peut y avoir plus noble spectacle pour un jeune

[1] VI 47, 2.

[2] Cf. la remarque excellente sur les centurions, VI 24, 9.

homme qui aspire à l'honneur et à la vertu », ajoute Polybe (53, 10).

Ayant ainsi tout centré autour de l'émulation et de la discipline, Polybe fait ensuite allusion (54, 4-6) aux exemples légendaires ou historiques de dévouement, de « sévérité » ou de soumission dont l'annalistique était remplie (et qu'il avait peut-être évoqués dans l'« archéologie » perdue) [1]. Puis il consacre quelques lignes aux habitudes « concernant l'argent et les richesses » (τὰ περὶ τοὺς χρηματισμοὺς ἔθη) (56, 1), pour montrer l'absence de corruption à Rome. Enfin (56, 6-15), il passe à ce qui, à ses yeux, contribue le plus fortement à « maintenir la cohésion » de l'Etat romain (τοῦτο συνέχειν τὰ Ῥωμαίων πράγματα), c'est-à-dire ce qu'il appelle τὴν δεισιδαιμονίαν et qui est plutôt la crainte des dieux que la superstition (si cette distinction a un sens dans l'Antiquité) [2]. Il s'agit en fait de la *religio* — et l'exemple que fournit Polybe, celui du serment, le prouve bien. Rome est la cité de la « religion », du serment, de la *fides*, comme elle est celle de la discipline rigoureuse, de l'émulation dans la vertu, et non de la concurrence pour le pouvoir. Les ambitions y sont tenues en bride, canalisées pour la gloire de la collectivité. La constitution à proprement parler, cette constitution mixte bien équilibrée où chaque partie prenante voit ses pouvoirs balancés par d'autres, où chacun a besoin des autres et doit donc mettre un terme à ses propres ambitions, n'est, dans cet ensemble de *mores*, qu'un aspect des choses, un élément parmi d'autres.

Demandons-nous maintenant à quoi, ou à qui nous fait penser cette vision de Rome. La réponse, à mon avis, est

[1] Cela deviendra un *topos* (par ex. les *imperia manliana*) ; cf. Val. Max. II 7, 1-15 ; II 9 ; V 8 ; etc.

[2] Ce sens est à bon droit donné par Liddell-Scott-Jones. Pour les idées religieuses de Polybe, cf. les critiques de D. Musti, Problemi polibiani, *PP* 20 (1965), 397, à A. Alvarez de Miranda, La irreligiosidad de Polibio, *Emerita* 24 (1956), 27-65 ; et P. Pédech, Les idées religieuses de Polybe, *RHR* 167 (1965), 35-68.

claire : c'est la Rome de Caton l'Ancien [1]. Je crois et vais essayer de montrer que l'influence de Caton sur l'ensemble de l'œuvre de Polybe est fondamentale, non seulement sur le plan de l'information et des faits, mais sur le plan politique, voire doctrinal, même si leurs tempéraments ou leur conception de l'histoire diffèrent sensiblement.

On a beaucoup écrit sur les rapports de Polybe et de Caton, et je n'ai pas l'intention de reprendre ici tous les aspects de ce problème. Qu'ils se soient connus de près et fréquentés, grâce à l'amitié commune de Scipion, me paraît certain. Les *Histoires* de Polybe contenaient peut-être, dans un des derniers livres, un *encômion* de Caton, qui, si nous l'avions conservé, nous serait précieux. Mais je pense que les rapports entre les deux hommes ont dû être beaucoup plus cordiaux qu'on ne dit ; on interprète mal, en effet, la fameuse anecdote, qui se trouve chez Plutarque (*Cat. ma.* 9, 2-5), mais que celui-ci a probablement puisée directement chez Polybe, sur la libération des otages. En fait, l'anecdote montre que c'est Caton qui — employant bien sûr un argument contestable mais efficace — enleva au Sénat la décision qui leur était favorable. Et le fait que Polybe, avant de présenter une nouvelle requête au Sénat, ait jugé bon d'aller d'abord consulter Caton, prouve plutôt la confiance de leurs rapports. Enfin le mot de Caton, sur la caverne des Cyclopes (d'ailleurs plein d'esprit), s'applique au Sénat, non à lui-même [2].

Je rappellerai d'abord — au plan de la *Quellenforschung* — que toute la partie du livre VI consacrée à la *militia* est

[1] Sur Caton et Polybe, d'abord du point de vue historique, cf. W. SOLTAU, *Römische Chronologie* (Freiburg i.B. 1889), 352 ; R. LAQUEUR, *op. cit.*, 248 ; 270 ; D. KIENAST, *Cato der Zensor, seine Persönlichkeit und seine Zeit* (Heidelberg 1954), 110-6 ; et surtout F. DELLA CORTE, *Catone Censore*[2] (Firenze 1969), 150-62 ; pour les *Origines*, cf. récemment W. A. SCHRÖDER, *M. Porcius Cato. Das erste Buch der Origines, Ausgabe und Erklärung* (Meisenheim/Glan 1971).

[2] Plut. *Cat. ma.* 9, 3 : αὖθις ἐπεχείρουν εἰς τὴν σύγκλητον εἰσελθεῖν ... ὁ δὲ [*scil.* ὁ Κάτων] μειδιάσας ἔφη τὸν Πολύβιον, ὥσπερ τὸν Ὀδυσσέα, βούλεσθαι πάλιν εἰς τὸ τοῦ Κύκλωπος σπήλαιον εἰσελθεῖν...

sans doute fortement inspirée par le *De re militari* de Caton [1]. Certains passages sont presque traduits mot pour mot, comme le montre l'exemple suivant :

| Festus, p. 298-300 L : | Polybe VI 35, 5 : |
|---|---|
| *Procubitores dicuntur feri velites qui noctu custodiae causa ante castra excubant, cum castra hostium in propinquo sunt, ut M. Cato in eo quem de re militari scripsit.* | Τὴν δ' ἐκτὸς ἐπιφάνειαν οἱ γροσφομάχοι πληροῦσι, παρ' ὅλον καθ' ἡμέραν τὸν χάρακα παρακοιτοῦντες — αὕτη γὰρ ἐπιτέτακται τούτοις ἡ λειτουργία — ἐπί <τε> τῶν εἰσόδων ἀνὰ δέκα ποιοῦνται τούτων αὐτῶν τὰς προκοιτίας. |

Sans doute, les quatre autres phrases du *De re militari* citées par Festus ne se retrouvent-elles pas formellement dans les passages correspondants de Polybe (mais peut-être dans la lacune entre les chapitres 42 et 43). Mais tout l'esprit de ces pages sur la *militia* est catonien : tout le sens des *dona militaria* (d'ailleurs conforme au *mos maiorum*) est donné dans ce fragment de l'*oratio apud equites* (frgt 18 Malc. = Festus, p. 220, 9 L.) :

> *maiores seorsum atque divorsum pretium paravere bonis atque strenuis, decurionatus, optionatus, hastas donaticas, aliosque honores.*

Sur le plan politique, la convergence des jugements est aussi nette. La censure de Caton fut toute entière tendue vers la restauration, peut-être utopique, d'une *respublica* austère, disciplinée et honnête, celle que décrit Polybe pour les

[1] Une autre source possible (mais non exclusive) est sans doute l'antiquaire Cincius (à distinguer de Cincius Alimentus (?), à propos duquel cf. M. Schanz — C. Hosius, *Geschichte der römischen Literatur* I, 175), qui avait aussi écrit un *De re militari* (Gell. XVI 4, 1 ; 2 ; 6). Cf. Plb. VI 26, 2 = Gell. XVI 4, 3-4 ; et Plb. VI 33, 1 = Gell. XVI 4, 2 (ce sont les textes des deux serments auxquels Polybe fait allusion).

années d'Hannibal, mais dont il sait très bien (XXXI 25) que Caton lui-même la jugeait déjà sur la mauvaise pente. L'inscription du socle de la statue de Caton au temple de *Salus*, telle que Plutarque la transcrit, rend un son très polybien (*Cat. ma.* 19, 4) : "Οτι τὴν Ῥωμαίων πολιτείαν ἐγκεκλιμένην καὶ ῥέπουσαν ἐπὶ τὰ χείρω, τιμητὴς γενόμενος χρησταῖς ἀγωγαῖς καὶ σώφροσιν ἐθισμοῖς καὶ διδασκαλίαις εἰς ὀρθὸν αὖθις ἀποκατέστησε.

L'aspect moral n'est cependant pas le seul. Caton, censeur et historien, orateur et jurisconsulte, était aussi un *polymathès* et n'était certainement pas étranger au genre *politikos*. Trois ou quatre rencontres sur des points essentiels, dont les uns touchent à la pratique, mais les autres à la doctrine, vont nous montrer, à mon avis, une parenté frappante entre Caton et Polybe, et sans doute une filiation.

D'abord, il est sûr que Caton avait réfléchi, comme Polybe, à la nature de la constitution romaine, à son origine et à ses développements, et à ses ressemblances et différences avec celles des autres pays — Carthage et Sparte au moins. On a souvent commenté — de La Roche à F. W. Walbank, en passant par F. Taeger — le passage bien connu du *De rep.* II 1, 2, où Scipion (= Cicéron) citant formellement Caton, lui attribue la remarque suivante : alors que les Crétois, avec Minos, les Lacédémoniens avec Lycurgue, et même les Athéniens, avec Dracon, Solon et Clisthène, ont tenu leurs institutions d'un seul, ou de deux, ou de trois législateurs au maximum, la constitution romaine, au contraire, a été due à de multiples initiatives réparties sur de nombreux siècles. Or, Polybe (VI 10, 12) présente à peu près la même remarque, dans un contexte sans doute un peu différent, à propos de la constitution de Lycurgue :

| Caton = *Rep.* II 1, 2 | Polybe VI 10, 13-14 |
|---|---|
| *is dicere solebat... nostra autem respublica non unius esset ingenio sed multorum, nec una hominis* | Ῥωμαῖοι δὲ τὸ μὲν τέλος ταὐτὸ πεποίηνται τῆς ἐν τῇ πατρίδι καταστάσεως, οὐ μὴν διὰ λόγου, |

| | |
|---|---|
| *vita sed aliquot constituta saeculis et aetatibus* | διὰ δὲ πολλῶν ἀγώνων καὶ πραγμάτων, ἐξ αὐτῆς ἀεὶ τῆς ἐν ταῖς περιπετείαις ἐπιγνώσεως αἱρούμενοι τὸ βέλτιον... |

Qu'il y ait des différences entre les deux passages, c'est indéniable : Polybe met en avant le λόγος de Lycurgue (ce qui ne l'exclut pas chez les Romains d'ailleurs), Caton (§ 3) insiste au contraire sur la supériorité de l'effort collectif sur les intuitions d'un individu, même génial. Mais la parenté des deux textes montre au moins un *topos* commun : l'excellence de la constitution romaine à travers un processus de croissance biologique. Car cette trop fameuse métaphore, présente chez Polybe, et à laquelle on a sans doute accordé trop d'importance, se retrouve aussi, toujours attribuée à Caton, dans le même passage du *De republica* (II 1, 3) :

> *si nostram rempublicam vobis et nascentem, et crescentem, et adultam, et iam firmam atque robustam ostendero.*

Ce qui rappelle de nombreux passages chez Polybe [1], particulièrement VI 9, 12 : περί γε τῆς Ῥωμαίων πολιτείας κατὰ ταύτην τὴν ἐπίστασιν μάλιστ' ἂν ἔλθοιμεν εἰς γνῶσιν καὶ τῆς συστάσεως καὶ τῆς αὐξήσεως καὶ τῆς ἀκμῆς ὁμοίως δὲ καὶ τῆς εἰς τοὔμπαλιν ἐσομένης ἐκ τούτων μεταβολῆς, auquel nous pouvons attacher une certaine importance parce qu'il vient *juste avant* l'excursus sur Lycurgue — alors que chez Cicéron (= Caton), le passage correspondant est situé juste après.

Cette rencontre ne signifie naturellement pas que Caton soit la source directe de Polybe en ce qui concerne la « théorie génétique » des constitutions — pas plus que pour la comparaison entre Rome et Sparte. Comme on l'a vu plus haut, les sources de cette « théorie » sont multiples et lointaines ; en réalité, ce qui apparaît chez Polybe, qui n'est pas un phi-

[1] Plb. VI 4, 11-13 ; 9, 11-14 ; 43, 2 ; 51, 4-8 ; 57 ; cf. F. W. WALBANK, *Comm.* I, 645.

losophe, n'est guère qu'un lieu commun, à peine plus qu'une métaphore. Ce qui me paraît important, c'est que Caton, vraisemblablement dans ses *Origines*, la connaissait également, du moins sous sa forme la plus dévaluée, et qu'elle ne répugnait pas à sa conception de l'évolution de Rome et de son déclin possible, quoique retardé par l'excellence de sa constitution comme par les remèdes vigoureux que lui-même lui appliquait.

L'idée que la constitution de Carthage était une constitution mixte figurait aussi chez Caton sans doute dans les *Origines*, comme l'atteste la fameuse scholie de Servius (*Aen.* IV 682 = H. Peter, *HRR*² frgt 80) :

> *Quidam hoc loco volunt tres partes politiae comprehensas, populi, optimatium, regiae potestatis. Cato enim ait de tribus istis partibus ordinatam fuisse Carthaginem.*

Cela coïncide en gros avec Polybe VI 51, 2 (qui s'applique, comme l'a noté F. W. Walbank, aux origines, τὸ μὲν ἀνέκαθεν, c'est-à-dire avant les guerres puniques) : καὶ γὰρ βασιλεῖς ἦσαν παρ' αὐτοῖς, καὶ τὸ γερόντιον εἶχε τὴν ἀριστοκρατικὴν ἐξουσίαν, καὶ τὸ πλῆθος ἦν κύριον τῶν καθηκόντων αὐτῷ.

Naturellement, là encore, cela ne prouve aucunement que Caton se soit soucié en philosophe des sources de cette conception philosophique, qu'il ait lu Dicéarque ou Aristote. Cela prouve seulement que, lorsqu'il rédigeait les premiers livres des *Origines* (entre 174 et 154, sans doute) [1], ce genre de considérations était devenu relativement familier à Rome.

Beaucoup plus importantes me semblent des rencontres portant sur des points particuliers des institutions romaines. Nous avons noté plus haut toute l'inspiration moralisante de Polybe qui, incluant la πολιτεία dans l'ensemble des ἔθη καὶ νόμιμα, insiste sur les contraintes collectives, les incita-

[1] F. DELLA CORTE, *op. cit.*, 94 sqq. (les trois premiers livres des *Origines* écrits avant 167, vers 174 (cf. p. 153)).

tions (récompenses et punitions), le sens de l'honneur et de l'émulation qui, à ses yeux, expliquent la précellence de Rome. Dans un passage perdu du livre VI, cependant, il relevait une lacune regrettable à ses yeux, une négligence (*Rep.* IV 3,3):

> *considerate nunc cetera quam sint provisa sapienter ad illam civium beate et honeste vivendi societatem; ea est enim prima causa coeundi, et id hominibus effici ex re publica debet partim institutis, alia legibus. principio disciplinam puerilem ingenuis, de qua Graeci multum frustra laborarunt, et in qua una Polybius noster hospes nostrorum institutorum neglegentiam accusat, nullam certam aut destinatam legibus aut publice expositam aut unam omnium esse voluerunt...*

Or Caton, parmi bien d'autres choses, s'est toujours soucié des problèmes de l'éducation. En témoigne d'abord le soin avec lequel il se chargea de celle de ses fils — à titre privé — (Plut. *Cat. ma.* 20, 9-11) [1]. Mais un de ses *apophtegmata*, transmis lui aussi par Plutarque, rappelle singulièrement, comme un reproche, le passage (perdu) de Polybe que nous a conservé par hasard le *De republica* (Plut. *Cat. ma.* 8, 6): Τὸν δὲ δῆμον ὁ Κάτων ἔφη τῶν Ῥωμαίων οὐ μόνον ταῖς πορφύραις, ἀλλὰ καὶ τοῖς ἐπιτηδεύμασι τὰς τιμὰς ἐπιγράφειν. «Ὡς γὰρ οἱ βαφεῖς, ἔφη, ταύτην μάλιστα βάπτουσιν ἣ χαίροντας ὁρῶσιν, οὕτως οἱ νέοι ταῦτα μανθάνουσι καὶ ζηλοῦσιν, οἷς ἂν ὁ παρ' ὑμῶν ἔπαινος ἕπηται».

En ce qui concerne la πολιτεία enfin, bien des notations que nous avons rencontrées chez Polybe — et qui, comme j'ai essayé de le montrer, sont étrangères à l'exposé traditionnel du droit public romain — trouvent leur parallèle dans des discours, ou des actions, de Caton. Les remarques qui se rencontrent, à deux reprises, sur les rapports du consul ou du proconsul avec son questeur, et sur les « redditions de

[1] Cf. la grande ressemblance entre l'anecdote concernant le courage militaire du fils de Caton (Plut. *Cat. ma.* 20, 10-11) et ce que dit Polybe, VI 37, 13.

comptes» (12, 8 ; 13, 2 ; et 15, 10), trouvent une illustration *a contrario* dans l'anecdote sur les rapports entre Caton et Scipion l'Africain en Sicile en 205 (Plut. *Cat. ma.* 3, 6) : « aux reproches de Caton sur ses dépenses, Scipion répond qu'il ne voulait pas avoir un questeur si sévère, et qu'il aurait à rendre compte à la cité de ses actes, non de ses dépenses» (πράξεων γάρ, οὐ χρήματων τῇ πόλει λόγον ὀφείλειν). Plus significatif encore : on a vu la place que Polybe — très clairvoyant à cet égard — faisait, dans le système politique romain, à l'équilibre τιμή/τιμωρία, et parmi ces derniers, aux procès qui attendent les anciens magistrats. Or toute l'action politique de Caton illustre ce schéma (Plut. *Cat. ma.* 15, 1) : τῆς δὲ πολιτείας φαίνεται τὸ περὶ τὰς κατηγορίας καὶ τοὺς ἐλέγχους τῶν πονηρῶν μόριον οὐ μικρᾶς ἄξιον σπουδῆς ἡγησάμενος.

Et l'on peut citer encore un de ses apophtegmes (15, 3) : Λέγεται δὲ καὶ νεανίσκῳ τινὶ τεθνηκότος πατρὸς ἐχθρὸν ἠτιμωκότι καὶ πορευομένῳ δι' ἀγορᾶς μετὰ τὴν δίκην ἀπαντήσας ὁ Κάτων δεξιώσασθαι καὶ εἰπεῖν, ὅτι ταῦτα χρὴ τοῖς γονεῦσιν ἐναγίζειν, οὐκ ἄρνας οὐδ' ἐρίφους, ἀλλ' ἐχθρῶν δάκρυα καὶ καταδίκας

J'en arrive enfin à ce qui me paraît le plus significatif. Seul de tous les auteurs qui ont exposé, dans un texte systématique, les mécanismes de la constitution, Polybe, comme je l'ai dit, fait une place privilégiée aux questions financières, et particulièrement à la *locatio* censoriale (13, 3 et 17, 1-7). L'exactitude, même dans les détails, de ce dernier passage a été souvent commentée, et moi-même j'ai essayé récemment de montrer qu'un membre de phrase faisait allusion à des faits de la seconde guerre punique [1]. Mais en réalité, ce que ce texte évoque de plus proche, c'est le récit de la *locatio* effectuée par Caton lors de sa censure en 184 (Liv. xxxix 44, 8 ; Plut. *Cat. ma.* 19, 1). Précisément, le récit livien permet de constater l'exactitude de l'exposé de Polybe : c'est bien le Sénat — cédant aux supplications des publicains

[1] Dans *The Irish Jurist* 1971, 174-6.

déçus — qui a le dernier mot dans l'affaire et qui « annule » la première *locatio*. D'où Polybe pouvait-il tenir ces informations, sur un fait qui datait d'une quinzaine d'années avant son arrivée à Rome, sinon d'un expert en la matière, certainement bon connaisseur des finances publiques et privées, Caton lui-même ? Celui-là, en tant que censeur, n'avait certainement pas apprécié la tentative du Sénat pour contrôler ses activités : du moins était-elle conforme au *mos maiorum*. Or, quinze ans plus tard, cette compétence supérieure du Sénat en matière financière allait être battue en brèche pour la première fois par une tentative tribunicienne, au profit du peuple. En 169, en effet, désespérant d'obtenir le même service des sénateurs, les publicains parviennent à convaincre un tribun de proposer une *rogatio* spécialement destinée à annuler l'acte des censeurs [1]. La manœuvre échoua au dernier moment : mais en 123 au moins (peut-être d'ailleurs dès 133, avec la *lex* de Tiberius Gracchus sur l'héritage d'Attale), le peuple acquit définitivement le droit de superviser, s'il l'estimait nécessaire, l'administration financière, et en particulier la *locatio* censorienne. C'est là sans doute un processus que Polybe a désapprouvé. Il n'en tient nullement compte dans le tableau qu'il fait de la répartition des pouvoirs à Rome : c'est qu'il veut décrire, comme il l'affirme clairement, la situation de l'époque de la guerre d'Hannibal, et non celle, assez différente à ses yeux, et entraînée déjà vers un commencement de déterioration, des années 169-150. Cette nostalgie d'un passé glorieux coïncide avec la « jeunesse de Caton », cette jeunesse qui était aussi la pleine maturité de Rome, comme celui-ci le notait avec une note sentimentale inattendue à l'extrême fin de sa vie (Plut. *Cat. ma.* 15, 4) [2].

Il va de soi que si l'image un peu idéalisée de la Rome austère et victorieuse de la seconde guerre punique que nous

[1] Liv. XLIII 16, 2-8.

[2] ... ὡς χαλεπόν ἐστιν ἐν ἄλλοις βεβιωκότα ἀνθρώποις, ἐν ἄλλοις ἀπολογεῖσθαι.

offre Polybe est, comme je le crois, fortement influencée par la tradition catonienne, il est hors de question de faire de Caton l'unique source d'où Polybe ait tiré son livre VI. Le substrat philosophique — même singulièrement simplifié et affadi — subsiste, et Polybe, auteur grec, n'a pu le recevoir que de sources (directes ou indirectes) grecques. Mais il me paraît important de nous souvenir que l'habitude de transposer ou d'utiliser dans la polémique, ou même dans la pratique politique, les concepts (et les τόποι) de la philosophie politique grecque, n'était pas, à l'époque où écrit Polybe (entre 155 et 146), une nouveauté à Rome. J'ai cru pouvoir montrer ailleurs que, dans leurs lignes simplifiées, les discussions philosophiques sur les diverses sortes d'égalité, appliquées aux « constitutions censitaires », étaient sans doute déjà vulgarisées à Rome vers le tout début du IIe s. av. J.-C. [1]. Polybe, en bon Grec, utilise dans le livre VI, pour les besoins de sa présentation systématique de la πολιτεία romaine, des catégories, ou du moins un vocabulaire, qui appartiennent à la philosophie politique au moins depuis Hérodote et les sophistes. Il les intègre dans une « anthropologie » et une théorie des rapports sociaux (lieu commun s'il en est) d'origine également sophistique. Mais ces passages où l'écho de la philosophie est assez fort, sont relativement brefs, non seulement par rapport à toute l'œuvre, mais même au livre VI tout entier. Le jugement de type moral sur la « cohérence » (ὁμόνοια, VI 46, 7 ; ἁρμογή, VI 4, 13), sur la discipline, bref sur les « mœurs » des Romains, est plus important que la théorie politique. Mais la façon même dont le fonctionnement de cette « constitution mixte » est décrite (12-18) prouve que la théorie s'efface vite devant une analyse toute pratique des « compétences » (ἐξουσίαι) et des « freins » réciproques. La recherche des principes disparaît devant la description de la réalité cachée par l'apparence. Cette réalité,

[1] Dans ma communication au *Colloque des Lincei*, citée *supra*, p. 220, n. 2X.

c'est celle d'une cité où chacun ne peut rien sans les autres, où chacun redoute les autres, où tous, en cas de péril surtout, sont forcés de collaborer au bien commun [1]. Même si le vocabulaire est emprunté à la philosophie politique grecque, le critère de jugement retenu lui est tout étranger : ce n'est ni « la justice », ni le « devoir », ni même la durée pour elle-même : c'est l'efficacité dans la défense et la conquête. En fin de compte, dans cette « parenthèse » philosophique que constitue le livre VI, ce qui frappe, c'est moins la présence de la philosophie que son absence. Et, compte tenu du fait que cette peinture de l'Etat romain d'avant-hier semble toute pétrie de l'idéal catonien, le livre VI de Polybe apparaît moins (ce qui est au fond normal) comme philosophique que comme délibérément historique.

## VI. Portée chronologique du livre VI

Ces remarques, qui ne prétendent pas à l'originalité, peuvent cependant, je crois, nous être utiles pour tenter de résoudre quelques-unes des difficultés d'interprétation du livre VI. En premier lieu, me semble-t-il, pour la chronologie. Il me paraît évident, en effet, que Polybe n'a pas tenté d'intégrer au livre VI des éléments qui portent la marque des innovations d'époque gracchienne. Il ne mentionne ni le *Senatus Consultum Ultimum* (de 121, il est vrai : mais cela

[1] Comme le dit très fortement Polybe, VI 18, 1-3 ; cf. particulièrement la formule : κοινῇ καὶ κατ' ἰδίαν ἑκάστου συνεργοῦντος πρὸς τὴν τοῦ προκειμένου συντέλειαν. Cicéron, on l'a vu, traduit assez exactement « l'équilibre » des pouvoirs que décèle Polybe, dans le passage du *De republica* II 33, 57 *(compensatio ... iuris et officii et muneris)* ; mais cet équilibre tout pragmatique, fondé en partie sur la crainte, est très différent de la *concordia* qu'il entend dégager : cf. *Rep.* II 42, 69, où la *concordia* est exprimée, en termes platoniciens, comme une *harmonia* (cf. C. Nicolet, *L'ordre équestre* I, 651-3). Il y a, de Polybe à Cicéron, un considérable enrichissement philosophique (cf. F. W. Walbank, *Polybius*, 150).

prouve à mon sens que ce dernier n'avait pas de précédent), ni l'apparition des *quaestiones* sénatoriales (177 et 149), ni le retrait de la judicature aux sénateurs, ni même la conquête par le *populus* du contrôle de la fiscalité (133 et 123). La phrase sur le tribunat s'explique très bien par des réalités antérieures à 133. Rien sur les lois tabellaires, dont la première est de 139. Rien enfin sur la loi agraire (malgré II 21, 3), car le chapitre 9 du livre VI, sur la dégradation de la démocratie, où il est fait allusion « au peuple rendu vénal et avide de largesses », ne concerne pas Rome, mais les cités grecques en général — puisque, du vivant de Polybe, il n'a jamais existé à Rome « d'homme hardi et entreprenant, auquel son dénuement interdit d'exercer les charges » [1].

En revanche, comme Polybe le confirme lui-même, le tableau vaut essentiellement pour l'époque de la deuxième guerre punique. Le passage 17, 1-5, fait très nettement allusion à la *locatio* de 184, mais implique l'ignorance voulue des faits de 169. Pas d'allusion non plus à l'emprisonnement des consuls par des tribuns en 151 [2] (le fait ne figurant d'ailleurs pas dans le récit de l'année, XXXV 3-4, qui mentionne pourtant la « lâcheté » des Romains). Nous avons vu le climat « catonien » qui baigne le livre VI. Tout cela, à mon avis, plaide en faveur d'une rédaction *unitaire* antérieure au départ de Rome en 150, et — pourquoi pas — à sa place dans la rédaction d'ensemble des quinze premiers livres.

L'« ambiance catonienne » signifie-t-elle une influence directe d'un texte sur l'autre? En d'autres mots, Polybe a-t-il eu une ou plusieurs « sources » pour tels ou tels passages du livre VI? La réponse me paraît probable pour la *militia* (qui proviendrait en partie du *De re militari* de Caton,

[1] De même le chapitre 57 : car, s'il évoque quelque chose dans l'histoire romaine, ce sont quelques phrases de Salluste pour la période de la guerre de Jugurtha ; et en fait, il s'agit de lieux communs, comme l'a bien vu F. W. WALBANK, *Comm.* I, 745.

[2] Liv. *Periocb.* 48 ; App. *Hisp.* 49.

de date inconnue). Pour le « droit public » à proprement parler, je répondrais par la négative : même si Polybe a utilisé un traité de droit public (?) inconnu, ce ne pouvait être un texte *romain* : le livre III du *De legibus* de Cicéron comme le résumé de l'εἰσαγωγικόν *commentarium* de Varron, cité dans *A. G.* XIV 7, montrent combien l'esprit du droit public romain était différent. Les seuls exposés de droit public que nous puissions identifier avant Polybe sont les *Fasti*, les livres *De comitiis*, *De consulum potestate*, *De re militari* de Cincius (Alimentus) ; mais même si Polybe les a utilisés (comme deux passages de la *militia* (26, 2 et 33, 1) peuvent le laisser entendre), les distinctions mêmes qu'adoptait Cincius *(De comitiis)* ne se retrouvent pas chez Polybe. Les autres livres que nous pourrions invoquer — les *Libri magistratuum* de Sempronius Tuditanus, le *De potestatibus* de Junius Gracchanus — sont sans doute trop tardifs pour avoir été connus de Polybe. D'ailleurs, les quelques fragments conservés de Junius (en particulier Plin. *Nat.* XXXIII 36, sur l'ordre équestre, et *Dig.* I 13, 1, sur les *quaestores* des rois) ne se retrouvent pas chez Polybe. Sans doute, nous ignorons toute une littérature du genre « pseudohistorique » ou « pseudophilosophique » qui a dû exister à Rome vers les années 190-175 (comme le prouve, à mon avis l'histoire de la « constitution servienne »). Polybe peut l'avoir connue. Mais le parti pris de son exposé (montrer les faits, non le droit, la réalité, non l'apparence) comme le plan des chapitres 12-18 (pouvoirs ; limitation de ces pouvoirs) sont trop personnels pour procéder d'autre chose que d'une élaboration originale, à partir d'éléments dont un grand nombre (17, 1-6 en particulier) ne peuvent venir que d'une expérience vécue, non d'un traité technique ou érudit. Comme, d'autre part, nous ne trouvons chez aucun philosophe grec — ni Platon, ni Aristote, ni Théophraste — l'exposé d'une constitution en termes de « sphères de compétences » (μερίδες), de « pouvoirs » et de « contre-pouvoirs » — pourquoi ne pas y voir

la marque personnelle de Polybe? Si l'on se rappelle enfin que l'exposé du livre VI (malgré un hommage liminaire rendu aux « philosophes ») n'est pas du tout conçu dans les termes d'un traité de philosophie politique, mais qu'il reflète un point de vue « pragmatique » et empirique, on se posera de façon moins rigide le problème de son prétendu manque de cohérence et on lui restituera son unité chronologique.

## DISCUSSION

*M. Gabba:* Il Professore Nicolet ha esaminato con grande finezza l'impianto generale dell'esposizione polibiana delle istituzioni politiche romane nel libro VI ed ha suggerito spiegazioni acute ed importanti. Egli ha indicato la ragione della scelta, apparentemente limitata, che Polibio ha fatto delle istituzioni romane da esaminare e, quindi, ha spiegato il perchè di parecchie lacune. Lo storico era interessato, per i suoi fini storiografici, dal funzionamento pratico delle istituzioni, e non curava nè i principi giuridici che stavano dietro agli istituti, nè la prassi della vita politica romana. In questo senso le considerazioni e osservazioni polibiane sono estremamente importanti perchè si collocano in un momento di svolgimento delle istituzioni romane e tengono conto del loro significato politico pratico in una determinata situazione. L'inserimento dell'interpretazione polibiana delle istituzioni romane in un contesto ideologico di tipo « catoniano » è suggerimento importante, ma che per altro suscita perplessità, anche se si deve riconoscere l'utilizzazione polibiana di scritti catoniani e la famigliarità di Polibio con l'ambiente di Catone.

*M. Walbank:* I found M. Nicolet's paper both stimulating and enlightening. In particular I welcome his insistence on the wide context of ἔθη καὶ νόμοι in which he invited us to consider Polybius' remarks on the Roman constitution, and on the extent to which these reflect personal observation. But book VI is a very complex production, and I should like to emphasise another aspect about which M. Nicolet had less to say. Polybius tells us that he is writing the book to explain the Roman constitution to Greeks who find it complicated and hard to understand—complicated because it embodies a mixture of constitutional forms and hard to understand because, unlike Lycurgan Sparta for

instance, it is the result of a long and varied development. Consequently his account is a simplification, and the discussion in ch. 12-18 has to be approached within the rather schematic context of the mixed constitution. Thus Polybius does not concern himself with the Roman magistracy *in toto* but with the consulship, which represents the monarchical element. This is one example, but I think several of the noteworthy omissions which M. Nicolet mentioned can perhaps be explained along these lines.

My second point is this : M. Nicolet argued that Polybius' account of the constitution refers to it as existing at a particular time and makes little distinction between long-established and relatively recent features. In short, it is static. But one purpose of book VI was to trace the detailed growth of the constitution as it developed out of the *anacyclosis* and attained stability as a *mikte*. Unfortunately the *archaeologia* is lost, and to try to reconstruct it from Cicero's *De re publica* is a hazardous procedure. But I would suggest that if we had it, we should find in it a more historical and dynamic account of the growth of the constitution described in book VI.

*M. Nicolet :* Il est certain que Polybe, comme il le dit lui-même, a voulu à la fois résumer et simplifier le tableau d'une constitution « compliquée ». Mais dire cela n'explique pas tout : encore faut-il savoir pourquoi, dans cette intention, il a choisi de résumer et de simplifier ainsi. Ce qui revient à peu près à se demander (je l'ai fait) ce qui, à ses yeux, était essentiel. L'exemple des consuls, invoqué par M. Walbank, est excellent : non seulement parce qu'ils sont les magistrats suprêmes, mais parce qu'ils exercent essentiellement des responsabilités militaires — ce qui s'insère parfaitement dans la perspective adoptée par Polybe.

Pour ce qui est du développement historique de la constitution romaine pour Polybe, nous ne pouvons, en effet, que déplorer la perte de l'*Archeologia*, et, bien sûr, il serait « hasardeux » d'essayer de la reconstituer à partir du livre II du *De re publica*,

d'ailleurs lui aussi lacunaire. Cicéron, c'est prouvé, a utilisé d'autres sources. Néanmoins, il ne faut pas oublier qu'il fait dire à Scipion (II 14, 27) que c'est Polybe qui avait consacré le plus de soin à l'étude de l'histoire romaine. Rien ne l'obligeait (même pas la fiction qu'il avait choisie) à dire cela. Si bien que nous pouvons peut-être accorder un peu plus de confiance au *De re publica* comme témoignage sur le « Polybe perdu ». Il est vrai que, du chapitre II au chapitre 18, la description donnée par Polybe paraît « statique ». Mais il est conscient des changements survenus par la suite. Sa description, je crois, doit s'entendre pour les années 220-180 à peu près.

*M. Momigliano :* C'è un silenzio — tra i molti messi in luce con tanto acume dal Professore Nicolet — che è essenziale per la sua comprensione o incomprensione dell'imperialismo romano (che è dopo tutto il soggetto della sua storia) : ed è quello concernente il rapporto politico-sociale (non il militare, che è ben presente) tra *socii* e Romani. Questo silenzio mi pare sufficiente a far dubitare che Catone sia la maggiore ispirazione di Polibio : Catone ha l'occhio all'Italia (e anche all'Occidente d'Europa). Naturalmente avremmo un'altra situazione se Polibio avesse scritto un encomio di Catone ; ma quali sono le prove ?

Certo c'è una differenza fondamentale tra Dionigi di Alicarnasso, che ha dietro di sè tutta la ricerca antiquario-giuridica dell'età graccana (Cincio Alimento ?), sillana e cesariana, e Polibio che fa opera di pioniere non solo davanti ai Greci, ma anche davanti ai Romani.

*M. Nicolet :* Naturellement, je ne suis sûr de rien pour l'*encomion* de Caton chez Polybe, et celui qu'on trouve chez Tite-Live peut avoir bien d'autres sources.

J'avoue être moins sensible que M. Momigliano, et moins sévère, à l'égard du « silence » de Polybe concernant les rapports « sociaux et politiques » entre Rome et les alliés italiens. Polybe, en effet, se place à l'époque de la guerre d'Hannibal, époque où

le problème était presque exclusivement militaire (mis à part l'épisode de la défection de Capoue : mais nous ne savons pas exactement ce que Polybe en disait).

Polybe est à coup sûr très conscient de l'avantage numérique que donnaient à Rome ses « alliés » italiens. La question des rapports politiques (et sociaux) entre *cives* et *socii* ne devient vraiment essentielle que vers 177 au plus tôt — et même, plus probablement, vers 133 ; c'était en dehors des limites chronologiques qu'il s'était fixées.

*M. Marsden :* M. Nicolet's following points seem most useful and important : at least some of book VI is based on Polybius's own thoughts, and not entirely on a collection of material from a source or sources ; what Polybius says applies largely to the period from 220 to 180 ; Cato may have been in part one of his oral informants as well as the writer of a source. It appears to me that Polybius's main intention was probably to explain, as a military historian should, how the Roman state organization in time of war was sufficiently good to enable the Romans to survive the terrible defeats from 218 to 216 and to win the Hannibalic war in the end.

*M. Weil:* Voici quelques remarques qui confirment, s'il en était besoin, les thèses de M. Nicolet:

1. Les rapports du militaire et du constitutionnel sont, ainsi présentés, d'autant plus vraisemblables que c'est une conception naturelle, et attestée en bien d'autres temps : si le général de Gaulle a lu Polybe — ce qui est très possible —, il l'aura interprété tout normalement comme M. Nicolet.

2. Sur le rapprochement avec Aristote, *Pol.* 1298 a 3 sq. : le décalage constaté chez Polybe s'expliquerait également par le fait qu'Aristote, ici, ne se réfère pas à une constitution précise, tandis que Polybe, lui, décrit celle de Rome. L'argument serait

encore plus fort si la comparaison portait sur une constitution particulière étudiée par Aristote, par exemple l'Ἀθηναίων πολιτεία.

3. Sur les apparences et la réalité : ce qui confirme l'interprétation proposée, c'est notamment le sens du mot εἶδος, et bien sûr l'analyse aristotélicienne des *parties* de la cité et des constitutions. Toutefois, l'opposition apparence/réalité étant un vieux procédé d'exposition et de pensée, n'est-il pas à craindre que Polybe ici — comme on l'avait souvent fait avant lui — ne pousse la simplification très loin, pour intégrer les faits dans son système ? Ce ne serait pas pendable : cela indiquerait qu'il a des mérites de rhéteur, lui aussi. Peut-être a-t-il choisi ce système parce que, précisément, il était accessible aisément au lecteur. Ce serait ainsi un mérite de rhéteur, ou d'écrivain, ou — qui sait ? — de professeur, voire d'organisateur.

*M. Nicolet :* Le problème n'est pas de savoir si Polybe, le général de Gaulle (ou Claude Nicolet) interprète de telle manière les rapports du constitutionnel et du militaire, mais si, dans les sociétés antiques, la place du fait militaire était bien aussi déterminante et centrale que le suggère ouvertement Polybe.

Il est exact que dans le passage d'Aristote que j'ai cité, et qui a un caractère général, τὸ βουλευτικόν peut aussi bien désigner la délibération dans une ἐκκλησία que dans une βουλή. De toute façon ce sont là, pour Aristote, des « objets de délibération ». Polybe signale seulement que ce sont les domaines où s'exerce la compétence du peuple : or, précisément, nous savons qu'à Rome, cette compétence ne s'étendait guère jusqu'au débat : le peuple ne pouvait qu'approuver ou refuser ; les vrais débats avaient lieu, en général, au Sénat.

*M. Walbank :* There seems to me to be a rather fondamental difference between Aristotle's division and that of Polybius. Aristotle is talking about functions — the executive, the legislative and the judiciary—whereas Polybius is speaking of parts

of the state which represent the one (actually here the two consuls), the few and the many. Even if the two passages coincide in some of the details, the point of view is different.

*M. Pédech :* Comme l'a démontré M. Nicolet, Polybe décrit la constitution romaine telle qu'elle se présentait entre 218 et 180 approximativement. Il ne semble pas non plus douteux que Caton a été, sinon sa source, du moins son inspirateur. A mon avis, ses considérations et ses prédictions sinistres sur la décadence de Rome dérivent du pessimisme qui a saisi la haute société romaine, celle des Scipions (à laquelle Caton se rattache), devant le spectacle d'événements scandaleux et immoraux qui se sont déroulés entre 168 et 146, période que nous connaissons bien mal. On peut cependant évoquer la réflexion pessimiste de Scipion Emilien devant les ruines de Carthage : un jour Rome subira le même sort. Ainsi, tout le livre VI de Polybe est imprégné de l'esprit du milieu romain dans lequel l'historien a vécu. Avec M. Nicolet, je pense que la crise de l'époque des Gracques est entièrement ignorée dans le livre VI.

*M. Nicolet :* Il faut peut-être distinguer le thème de la « mort des empires » — qui, déjà, faisait rêver douloureusement, si nous en croyons Diodore, Démétrios de Phalère — du thème de la « décadence des mœurs » à Rome. Celui-là me paraît évidemment présent, au moins en 184, lors de la censure de Caton. Et ce dernier n'était certainement pas le seul à déplorer cette « décadence » (cf. le fameux débat de 188, au Sénat, sur Manlius Vulso, le « consul mercenaire »).

*M. Musti :* Per quanto riguarda l'assenza in Polibio di riferimenti alle lotte civili, devo sottolineare che la rappresentazione della storia di Roma tra il 450 e la guerra annibalica come un'età di progressivo miglioramento politico-costituzionale (e di pace civile) che con buona probabilità gli si attribuisce, non è isolata : oltre a Cic. *Rep.* II e, in sostanza, *D.S.* XII 25, un'analogia è in

Sallustio, *Catil.* 7-10 (con diverso momento finale, 146 a.C., di quel periodo di concordia civile). L'annalistica posteriore a Polibio, soprattutto nel I sec. a.C., ha sviluppato il tema delle lotte civili. Il vero problema è di sapere qual era la rappresentazione del periodo nelle fonti precedenti Polibio e in genere nell'ambito della classe dirigente romana.

*M. Lehmann:* Polybios' Vorgehen im VI. Buch, einen pragmatisch-« politologischen », allerdings retrospektiven Grundriss der römischen πολιτεία zu entwerfen, tritt im methodischen Gedankengang der Fragmente von Kap. 11 deutlich hervor. Der historische Ausgangspunkt der Entwicklung zu jener kombinierten Verfassung wird ebenso exakt festgelegt wie ihre ἀκμή in der Hannibal-Generation, deren Zustände im Folgenden *nicht* systematisch-deskriptiv, sondern als Modell, ja geradezu als — historisch eingegrenzter — « Idealtypus » gewürdigt werden soll. Nicht allein Details, Nebensächlichkeiten, sollen ausgesperrt werden (VI 3-7), auch die bis zur Gegenwart des Verfassers eingetretenen Wandlungen unberücksichtigt bleiben ; Polybios' Bemerkungen soll man als jeweils ausschliesslich auf den καιρός (VI 10), jenen geschichtlichen Höhepunkt der zu behandelnden Phänomene und Verfassungselemente, bezogen verstehen. Eindeutiger konnten Methode und leitende Gesichtspunkte seiner Abhandlung kaum umrissen werden. Es ist hier gewiss richtig, dass sich Polybios' Abhandlung im VI. Buch primär an das Leserpublikum des griechischen Ostens wendet und schon von daher nicht abstrakte juristische Prinzipien, sondern politisch-pragmatische Realität — allerdings retrospektiv — darzustellen sucht. Seine Analyse der entscheidenden Kräfte von Verfassung und Gesellschaft zielt somit jedoch auf erheblich mehr ab als nur den rein aktuellen Zweck, einen praktisch orientierenden Leitfaden zur römischen πολιτεία zu geben.

VII

# ERIC W. MARSDEN

## Polybius as a military Historian

# POLYBIUS AS A MILITARY HISTORIAN

Most of Polybius's work is military history. Does not Polybius show this reasonably clearly in the introduction to Book I? There he asks, "Who among men is so worthless and lazy that he would not want to know how, and by what kind of state organisation (to which we could now legitimately add, "in peace and in war, but chiefly the latter"), did the Romans conquer and bring under one government nearly all the inhabited world in less than fifty-three years—which is not found to have happened before?" [1]. Military history is, or at least has become, an extremely complex subject. Polybius may well have played an important part at a fairly early stage in its development. It seems probable, incidentally, that his account of the battle of Cannae contributed quite considerably and not very long ago to the formulation of a plan by General von Schlieffen, based on "the theory of double envelopment", a plan which was employed in 1914 and on numerous occasions afterwards [2]. Therefore ancient military history would appear to be not altogether without its uses even now.

In spite of what has been said above, and in spite of the fragmentary nature of Polybius's books from VI or VII onwards, his work is quite complicated in some respects. Modern scholarship has produced many valuable studies, elucidating and interpreting the original [3]. In attempting

[1] I 1, 5; the whole introduction, I 1-5, contains further matters of military importance.

[2] Lt.-Col. A. H. BURNE, *The Art of War on Land* (London 1944), 26: 201.

[3] One need hardly say that it is extremely useful, whether one is interested in military history or other topics, to consult F. W. WALBANK, *A Historical Commentary on Polybius* I and II (Oxford 1957 and 1967) covering Books I-

to assess Polybius's ability and worth as a military historian in a relatively short space, one regrettably cannot employ more than a small fraction of the expert findings in connection with innumerable problems that arise out of his work.

It is most important to determine his accuracy. For example, until 1948 or soon after it was believed that Polybius was quite wrong with regard to his view of the differences between Indian and African elephants [1]. It was then demonstrated, in 1948, that Polybius was perfectly right after all, because Africa possessed, and still possesses, two types of pachyderm, and the Ptolemies and Carthaginians used the smaller, more docile forest elephants (*Loxodonta cyclotis*) [2]. Further, it now appears conceivable that they may at times have been able to acquire hybrid elephants in North Africa [3]. Again, it was thought for a long time that Polybius's account of the battle of Sellasia (222) was 'topographically impossible' [4]. A recent convincing re-examination of Polybius's description and the topography 'has failed to reveal any error in the account of Polybius' [5]. A great deal has also been done to reach a decisive conclusion on the topography of the battle of Trasimene and therefore to clarify Polybius's report on the engagement [6].

XVIII. I am also most grateful to Frank Walbank for discussions and suggestions on the present subject. He does not, of course, necessarily agree with the views expressed here.

[1] H. Delbrück, *Geschichte der Kriegskunst* I, *Das Altertum* (Berlin 1920/1964), 252 (Raphia).

[2] F. W. Walbank, *Comm.* I, 614.

[3] Verbal communication from H. H. Scullard whose new book on elephants will appear in the near future (Thames and Hudson, London).

[4] II 65-69; F. W. Walbank, *Comm.* I, 272 ff.; W. K. Pritchett, *Studies in Ancient Greek Topography* I (Berkeley and Los Angeles 1965), 59 ff.

[5] W. K. Pritchett, *op. cit.*, 69; see also p. 59 on Polybius's determination to travel and see sites personally (αὐτοπάθεια).

[6] F. W. Walbank, *Comm.* I, 415 ff., on III 83-85, 6.

On the other hand, Polybius sometimes does seem to have made mistakes. For instance, Plutarch refers straightforwardly to two such errors when dealing with an operation just before *Pydna* in his life of Aemilius Paulus (*Aem.* 15, 3; 16, 2). One source was a more or less open letter (ἐπιστόλιον) from Scipio Nasica to an unnamed Hellenistic monarch, this Scipio being in command of the pre-battle operation together with Fabius Maximus. Scipio says he took 8000 infantry, but Polybius apparently gave a larger number in his twenty-ninth book, now lost. Similarly, a few sentences later, when Scipio Nasica reached the top of the pass in Perrhaebia through which he was sent to force his way, Plutarch informs us that Polybius said the soldiers in the units despatched by Perseus to guard that area were asleep; but Nasica mentioned in his letter a sharp and hard engagement for the highest section of the mountainous route in which he personally had a hand-to-hand struggle with a Thracian mercenary and slew him. Actually it may be that there was very little difference between the two accounts, of Scipio and Polybius, and that the latter's inaccuracies were slight and not too important. In view of the above and similar experiences, it is proposed for the moment to assume that Polybius made every effort to secure accuracy and that he is generally accurate unless it can be proved beyond all reasonable doubt that he has been misled and misguided. But each problem should be examined on its merits.

What are we to expect in military history? Is it sufficient to find various brief accounts, as accurate as possible and with a few instructive and helpful comments, of major battles, important sieges, occasional references to strategy and tactics, manufacture and employment of weapons and armour, the training of troops, the construction and use of military machinery, of particular generals and the art of the commander? Should not the historian examine these aspects

of warfare on both the hostile sides in a war, and not concentrate entirely or almost entirely on one contestant? Is a military historian to deal mainly with important, decisive battles and the generalship displayed in them particularly on the victorious side? Where are we to draw the line between history and military history?

Battles are rarely important by themselves. After all, the really essential thing is to win the war. Many great battles may be lost, but the war is normally won by the side victorious in the last battle. Hannibal impressively won the notable battles of Trebia, Trasimene, and Cannae. These successes did not enable the Carthaginians to win the war. The tactical triumphs are worth studying in a limited way, but politicians, soldiers, and historians would need, obviously, to examine very much more material if they wished to discover how wars may have been won and might be won. The Romans under Scipio were victorious in the last battle, Zama (202), and the result was absolutely decisive. Why did the Romans succeed on this occasion; why did it bring the whole conflict to an end whereas Cannae achieved nothing lasting? As early as the fifth century B.C. an idea emerged that a state could achieve a satisfactory result in war without presuming at any stage to attempt a battle on land. This was an essential part of Pericles's strategy in 432/1 [1]. It has been occasionally found that one army wins every major engagement, every battle, and yet loses the war. Napoléon had this experience, unfortunate from his point of view, in 1812. Conversely, one state can fail in every battle and still be victorious in the war to all intents and purposes.

When a writer composing a history reaches a point where war looms, he should put on the cap of a military historian, because most of his material will relate directly or indirectly

[1] Thuc. I 144, 3-7.

to the conduct of war. He should try to show how and why the conflict began, the way in which it proceeded and arrived at a particular conclusion, and what were the results when peace returned. Polybius seems to have this form of approach very much in mind as he explains in his introduction to Books I and III [1]. In these introductions and elsewhere from time to time, he shows that he appreciated the complexity of determining how and why one side proved victorious in war and the other was defeated. He therefore enters into as many aspects of military history as he can possibly find.

The economy of his histories must be taken into consideration. No military historian can tell his readers everything; that is to say he cannot explain or even mention each plan formed by each general and he cannot describe every single step taken by individual soldiers, since the economy of even a vast work in many modern volumes would preclude this. As any historian must be, the military historian has to be selective, choosing for display the events and comments which he considers important in the operations with which he is dealing. He should be judged, therefore, as far as it is possible, on his ability to select the most valuable material. This is difficult to do with regard to Polybius, because in many cases very little material which may have existed in other sources has survived. We do not know what he had to make his selection from.

A military historian submits information in three basic ways.

1. An account of the planning, the military build-up, and the selected operations is supplied with instructive comment. For instance, Polybius produces an apparently satisfactory factual account of Cannae and inserts some

[1] E.g. especially III 1, 4-6; 31, 11-13 is also interesting.

remarks to explain why Hannibal was victorious, including his own opinion on the vital importance of cavalry [1].

2. An account without comment of any sort, probably because the writer held the significance and the military concepts involved to be sufficiently obvious. The Raphia campaign is perhaps a Polybian example of this type of account, and will be considered shortly.

3. An account without comment because the writer considers his information interesting and possibly instructive, but cannot see clearly and precisely where or in what its importance lies.

A military historian cannot be a sort of divinely inspired master of the art of war. Comments, interpretations, and conclusions worth advancing can only be offered when they are based on the writer's own personal military experience—and Polybius had certainly seen service [2]—*or* on his reading of good military reports from the past, *or* on his contact and discussion with expert military men. A factual account without helpful comments will, if accurate, enable later military men to draw their own conclusions. Polybius definitely kept an eye on the value of his work to the reader. Examinations of earlier reports on wars have been made over the centuries so that in modern times some authors have developed theories on the Art of War.

Writers on this subject seem to have evolved simple but important lists of factors and principles that play an important though not altogether decisive part in the achievement of victory in war, *or*, conversely, generally lead to defeat if not applied fully or correctly. The first really distinguished

[1] III 117, 4-5. It is most difficult to agree with his view, but he is certainly entitled to put his opinion, and it is not without value.

[2] F. W. WALBANK, *Comm.* I, 3.

work of this sort was perhaps the book published in 1804-5 by the Swiss Baron Jomini, *Traité des grandes opérations militaires* (to confine oneself to the first part of a lengthy title) [1]. The first published work of Sir William Napier, still regarded as one of the finest British military historians, was a study of Jomini's *Traité* in the *Edinburgh Review* in 1821 [2]. Napier fully appreciated the importance of the work and, when gathering material for his own *History of the War in the Peninsula* (6 vols., 1828-1840), met Jomini on two occasions, possibly more. Another long and important study of innumerable major and minor matters in the conduct of military operations was composed by Karl von Clausewitz ; his *Vom Kriege* seems to have first appeared as the first three volumes of *Hinterlassene Werke über Krieg und Kriegführung* (1832-37), published posthumously [3]. For the present purpose we can confine ourselves to the first three short chapters in Lt.-Col. Burne's *Art of War on Land* (1944), which very neatly summarize a fairly recent view of the factors. In the following list of factors I am most heavily indebted to his work [4].

[1] Baron Antoine Henri JOMINI's best known work is *Précis de l'art de la guerre* (1836), published in translation as *The Art of War* (trs. G. H. Mendell and W. P. Craighill, Philadelphia 1879).

For his life : F. LECOMTE, *Le Général Jomini, sa vie et ses écrits* (1861, reedited 1888), and C. A. SAINTE-BEUVE, *Le Général Jomini* (1869).

[2] *Edinburgh Review* 35 (1821), 377-409. Napier was shown to be the author by H. A. BRUCE (ed.), *Life of General Sir William Napier, K.C.B., Author of "History of the Peninsular War"* I (London 1864), 225.

[3] There are various translations of the first three volumes : C. von CLAUSEWITZ, *On War* (tr. J. J. Graham, London 1873) ; K. von CLAUSEWITZ, *On War* (Washington D. C. 1950). For discussion of the military thought of Jomini and Clausewitz, see Edward M. EARLE (ed.), *Makers of Modern Strategy : Military Thought from Machiavelli to Hitler* (Princeton 1943).

[4] Explained briefly, but more fully, in A. H. BURNE, *The Art of War on Land*, 1 ff. (strands or factors) ; 11 ff. (principles) ; 23 ff. (strategy and a little on tactics).

*List of factors affecting war and of principles to be kept in mind:*

1. The Personality and Ability of a general. These include a commander's character, his skill in inspiring troops, his capacity in acquiring and assessing information about the enemy, to mention but a few relevant points.

2. Quality and skill of the troops. Their physique and fitness, skill with weapons and heavier equipment, training, and ability to move in tactical operations.

3. Morale. This is the will to fight until victory is attained, the refusal to accept defeat.

4. Resources. States at war must build up resources of all kinds—numbers of troops (incidentally, it is at once clear that wherever information is available Polybius provides numbers involved in operations), armaments, equipment, supplies of food, transport (not so applicable in the ancient world).

5. Principles of War, usually taken as eight:

    i. Maintaining the objective; not frittering away valuable troops in fruitless expeditions.

    ii. Offensive action. Some people consider defensive action more economical, but offensive action at some stage is essential and often less expensive.

    iii. Surprise. A phrase of Stonewall Jackson amplifies this principle neatly: "Mystify, mislead, surprise your enemy."

    iv. Concentration. A general or high command should bring forward the maximum numbers to decisive points strategically or tactically.

v. Economy of force. A high command should not send too many troops to the wrong places, but naturally as many as possible to a well chosen point.

vi. Security. Quite simply, a state attempts to protect what it can, but Maréchal Foch showed that planning for security must be sensible because "Qui veut tout défendre ne sauve rien" [1].

vii. Mobility. Rapid or well planned movement was as important then as now. Caesar's *celeritas* became famous ; Hannibal did not sit in Spain waiting for the Romans, but took Saguntum which they were contemplating as their advanced base and embarked on a splendid strategic march through the Alps.

viii. Co-operation, that is combination between units within an army or between armies.

6. Variable factors :

i. Terrain.

ii. Weather.

iii. Luck. Clausewitz is credited with calling it a little more precisely *friction de guerre*. It might be difficult to work out what part or parts of Polybius's τύχη, if any, might be related to modern military conceptions of luck. But Polybius definitely seems to regard τὰ παράλογα τῶν ἔργων (II 1, 3) or τὰ παράλογα τῶν ... συμβαινόντων (VIII 29, 2), for example, as the 'unexpected', the unpredictable in action ; thus, τὰ παράλογα correspond closely to modern military 'luck'.

7. Strategy, or, basically and very roughly, the art of bringing your enemy to battle when and where you wish.

[1] *Des Principes de Guerre*, 49 ; quoted by A. H. BURNE, *op. cit.*, 20.

8. Tactics, or the art of deploying and manoeuvering troops in battle to defeat the enemy.

These factors and the principles have always existed, it is generally believed, though they were not analysed in this way in ancient times. In assessing Polybius's standing as a military historian, we may perhaps find the most rapid method is to see how many of the factors and their parts he covers, even if he only provides the evidence without comment. May we not assume that he has chosen information related to the eternally important factors and principles, if he is a good military man and military historian, because he is aware of the importance of certain points though he has no simple list of these matters at his disposal as we now have?

For example, the qualities, personalities, and abilities of generals are quite regularly examined, and snippets of information on details without specific comment are also inserted. Polybius briefly presents Xanthippus's achievement in the service of Carthage, culminating in Punic victory at the battle of the R. Bagradas (255) [1]. Immediately on arrival the mercenary captain sought all obtainable information about the Carthaginian army and the enemy, listening to accounts—or an account—of the recent engagement in which the Carthaginians were defeated. He then looked at what was left of the Punic army including the cavalry and elephants, so that, on the basis of information and unofficial inspection, he reached the conclusion that there was nothing much wrong with the army. In fact, it had brought defeat upon itself mainly through the inexperience of the commanders. Invited later to meet the government, Xanthippus presented his assessment and the reasons for it (ἀπολογισμούς), then his recommendations. They should follow his instructions; if they confine movements, camps,

[1] I 32-34.

and engagements to the plains, they will easily preserve the security of their force and will defeat the enemy. Since the Punic generals accepted his statement, Xanthippus must have put it in an attractive and convincing way, though Polybius says nothing about this. When news of his opinions passed through the Carthaginian community, ordinary people became much more hopeful. Xanthippus was allowed to lead the army out and conduct manoeuvres, whereupon Polybius admirably sums up the effect as follows : "He acted in a way so absolutely different to the inexperience of the former generals that the common soldiers showed their approval with a cheer and were keen to engage the enemy as soon as possible, convinced that they would come to no harm with Xanthippus in command" [1].

In relatively few words ending with this passage, and with no apparent use of a distinct military terminology, Polybius has nevertheless excellently covered quite a number of the vital military factors mentioned previously in the modern list. He shows that Xanthippus skilfully acquired information, satisfactorily checked Carthaginian armament, and demonstrated his character and personality by effectively presenting his views, did much to restore the seriously damaged Punic morale (δυσθυμία)—perhaps the most important service performed by Xanthippus, revealed his ability, on parade at least, as a more than competent tactical commander, and recommended offensive action as long as the necessary precautions, mainly keeping to the plains, the most suitable terrain for the army, ensured security. If Philinus, the probable source, wrote on this episode more or less in this way, he deserves much of the credit. If, however, Philinus provided a more elaborate, garbled, and perhaps exaggerated version, Polybius should be congratulated for abstracting the really important materials.

[1] I 32, 7.

Since elsewhere Polybius gives the numbers [1], he has included in his factual account consideration of factors 1 to 4, principles 5 ii and vi, factor 6 i (terrain); factor 7, strategy, and a brief reference to tactics, factor 8, on the parade ground. He follows the description of the battle with a didactic chapter which is moralising rather than military. However, he does refer to an old concept that it was one man and one intelligence (εἷς γὰρ ἄνθρωπος καὶ μία γνώμη) that caused the destruction of a seemingly invincible force and revived the power of a seriously damaged state and the much weakened morale of its troops (τὰς ἀπηλγηκυίας ψυχάς). Perhaps absence of a decent source on the Roman side prevented him from dealing more than cursorily with reasons for the Roman army's failure. A modern military writer would simply say about Xanthippus that generals of his calibre do not grow on trees.

Polybius constantly slips in valuable details on the character and ability of generals. A commander may be extremely tough, but he must pay continuous attention to inspiring his troops. When Hannibal subdued the area between the Ebro and the Pyrenees at the commencement of his expedition and then proceeded to allocate his troops to various tasks, Polybius reports that he acted as follows: "He dismissed at the same time an equal number of troops (apparently 11 000 Spaniards) to their homes, with the view of leaving them well disposed to himself and encouraging the hope of a safe return in the rest of the Spaniards, not only those who were serving with him, but those who remained in service in the homeland, so that if he ever had to call on them for reinforcements, they might all readily respond" [2]. Does not

[1] I 32, 9, Carthaginian army: 12 000 infantry, 4000 cavalry, almost 100 elephants (these numbers have been unnecessarily questioned); I 29, 9, Roman army: 15 000 infantry, 500 cavalry.

[2] III 35, 6.

Polybius appear fully aware of an important aspect of generalship? Again, though the account is not absolutely clear, it seems that, at the crossing of the Rhone in the face of considerable opposition, Hannibal went some way with the first flight of light landing-craft (μονόξυλα) and gave his advance troops a few remarks of encouragement as he sent them in to the hostile shore [1]. Thus Polybius realises what may be expected of a good general at crucial points in a tricky operation. At other points, Polybius understandably attempts to examine Hannibal's character, admitting however "that from his actions in Italy it is very difficult to discover the man's real nature" [2]. Similarly, Polybius goes quite deeply into Scipio Africanus's career, character, and personality, one of his most important statements being this: "Likewise Scipio, by inculcating into his ordinary soldiers the belief that his plans were divinely inspired, made the men under his command more bold and more eager to face dangerous operations. But that he conducted each operation with calculation (λογισμός, perhaps a technical military term) and forethought (πρόνοια), and that all his operational plans when completed turned out as he calculated, will be clear from the accounts about to be given" [3]. It is really important to know in this connection, as we do, that Polybius was able to derive his information from conversation with a man who knew Scipio in wartime very well indeed, namely C. Laelius (cos. 190) [4]. Polybius also offers a digression on

[1] III 43, 11.

[2] IX 24, 2, the whole discussion running from 22, 7 to 26, 11. For further places, see F. W. WALBANK, *Comm.* II, 294.

[3] X 2, 12-13.

[4] X 3, 2. On Scipio's life and achievement, see now H. H. SCULLARD, *Scipio Africanus: Soldier and Politician* (London 1970). For the interesting views of a noted twentieth century military thinker and military historian, see B. H. L. HART, *A Greater than Napoleon: Scipio Africanus* (Edinburgh & London 1926).

the art of the commander which contains much that is detailed and instructive [1]. There are many other occasions in the surviving portions of his work in which the characters and abilities of generals are examined briefly or at some modest length. One could proceed with examination of Polybius's history on these lines almost indefinitely.

A good military historian, at least in modern times, ought to present clearly his personal attitude to war. Biographies, autobiographies, and histories related to military matters wholly or partially often deal inadequately with this. Thus, even an intelligent reader is inclined to think that the writer regards war as a perfectly satisfactory institution, which is probably in most cases not true at all. Some people now believe that only the holocaust of the First World War and the introduction of the atomic bomb have really revealed the enormity and horror of war. But Polybius, in the second century B.C., made some interesting comments. Probably about 150, he inserted his view clearly in an advisory passage [2]:

> "I say war is frightful (ἐγὼ γὰρ φοβερὸν μὲν εἶναί φημι τὸν πόλεμον), yet not so absolutely frightful that we submit to everything in order to avoid war."

Shortly afterwards, a corollary, his view on peace is put in:

> "Peace with justice and honour is the finest and most profitable possession, but peace associated with dishonour or disgraceful cowardice is the most shameful, disgusting and the most harmful of all things."

[1] IX 12-20. Possibly the first man to appreciate fully the need to study the character and ability of commanders was Xenophon; see P. J. RAHN, Xenophon's developing historiography, *TAPA* 102 (1972), 497 ff.

[2] On war, IV 31, 3; on peace, IV 31, 8.

Polybius offered very much his own thoughts in these passages, elsewhere similar statements appear [1]. The occurrence of perhaps corresponding sentiments in Thucydides and other writers long ago is of no importance at all. We want to be sure, and I think we may be, that Polybius is not simply giving views which had become merely fashionable and conventional phrases after the fifth century B.C., but is providing his own personal carefully considered opinions. As a matter of fact, Thucydides's expressions are rather different. The first comes in the speech of Archidamus delivered at the Spartan ἐκκλησία in 432 when that Spartan king attempted to recommend caution and not an immediate entry into war.

> "I am experienced in many wars already, Lacedaemonians, and I see those of you of the same age, so that none of you either through inexperience or thinking it is good and safe are eager for warlike activity which the masses would accept [2]."

Archidamus is simply saying that war is more dangerous than the uninitiated think. Much more to the point is a sentence in the final decisive speech of the chief Corinthian representative at the meeting of the Peloponnesian League later in the same year:

> "Consider, gentlemen of the allies, that we have reached an essential crisis and at the same time the best advice is being put forward; vote for war, not frightened at the immediate terror, but eager for the more lasting peace emerging from it. Peace is made far more stable as a result of war [3]."

[1] F. W. WALBANK, *Comm.* I, 478; collection of Polybius's views on war in R. von SCALA, *Die Studien des Polybius* I (Stuttgart 1890), 306.

[2] Thuc. I 80, 1.

[3] I 124, 2.

There are very significant differences between Thucydides's presentation and that of Polybius. Thucydides places the statements in speeches ; they may be his own thoughts, but are not submitted to the reader as such. Polybius inserts his views in a similar pre-war period, but serves them to his readers as an ἐγώ φημι, the authoritative pronouncement of a military historian who has derived his views from personal experience and from the study over many years of military history in the immediate as well as the remoter past. In Thucydides the views are related to one particular war. Up to a point, the same is true of Polybius. But he presents his considered opinion in a way that readers could more readily accept as a statement applicable to all occasions on which war is near at hand. Further, the Thucydidean Corinthians are made to say something that Polybius does not. They assert roughly that a better peace will result from the war. In less than a decade, from 404 to 396, in fact as early as 404 probably, the Corinthians themselves realised that this is unduly optimistic and not necessarily true, even if one is on the winning side.

Whether he realised the consequences of his statement fully or not, and he does not seem to say anything directly about them either here or anywhere else, Polybius certainly provokes thought on an implication that has always been important but never more so than in the twentieth century (A.D.). Until every state in the world or worlds of mankind becomes absolutely certain that all other states feel war in any shape or form is utterly dreadful and to be shunned at all costs, a state must make defensive arrangements and have at least a few people who study the art of war in case conflict becomes inevitable and absolutely unavoidable. For this purpose at least some knowledge can be acquired from military history. It is still felt, quite strongly, that military history should be didactic. Polybius certainly believed this

in the second century B.C. [1]. He is giving all the instruction he can to people who may become politicians or military commanders or both, which was not uncommon in the ancient world.

An examination of an account of Polybius covering one complete campaign may reveal how wide or narrow are his thoughts and methods as a military historian. The war for Coele-Syria, ending with the decisive battle of Raphia and its aftermath, contains much of interest for this purpose. Having first stated that he is transferring his attention from Europe to Asia [2], Polybius devotes three chapters to explaining why and how he means to do this [3]. He intends to go back a little in time, and perhaps his most important reason is expressed in a question: "How can events be properly summarized if they are not taken back to the beginning; viz. whence, how, and why the final situation came about? [4]"

Can we not take this to mean that Polybius realised that earlier events before the war and during its initial stages were as vital militarily as the concluding actions and, of course, the battle of Raphia itself? If we do so take it, then Polybius's approach is modern. The seeds of victory and defeat, a twentieth century military writer might claim, had been sown before Raphia, the result of which was predictable, as far as anything can be certainly predicted in war, an art not a science. It is a great pity that Polybius's style of writing is so monotonous and uninspiring, because his dry, factual

[1] F. W. WALBANK, *Comm.* I, 211 with references to "lessons" in note on II 35, 2-10). For several modern views on military history, see Jay LUVAAS, *The Education of an Army* (London 1965; Univ. of Chicago 1964), index s.v. Military history, uses of.

[2] V 30, 8; for a detailed examination of valuable aspects (Molon's revolt, Hermeias, Sources), see Hatto H. SCHMITT, *Untersuchungen zur Geschichte Antiochos' des Grossen und seiner Zeit* (Wiesbaden 1964).

[3] V 32, 4.

[4] *Ibid.*

prose effectively conceals the amusing nature of several factors that emerge and develop.

He looks at once at the early careers and characters of the two men who will be ultimately the opposing commanders-in-chief, in a sense, at the final battle, Antiochus III about nineteen on accession (late summer 223) and Ptolemy IV Philopator about twenty-three (first half of February 221). Ptolemy is depicted as a sensuous young man interested almost entirely in women and drink and very little concerned with the government of his country and its external dominions [1]. Nevertheless, Polybius reveals that a certain Sosibius mainly controlled state affairs in Egypt (οὗτος γὰρ μάλιστα τότε προεστάτει τῶν πραγμάτων) [2]. By early 219, Ptolemy or his government or both had grossly offended the Aetolian Theodotus of Calydon, Ptolemaic governor of Coele-Syria, which was going to have serious consequences [3].

On the other hand, young Antiochus was most concerned with the grave problems facing his realm right from the start. Polybius reports on many matters of military significance, the most important being the suppression of Molon's rebellion [4]. From the point of view of the Fourth Syrian War, it is highly significant that two experienced commanders Xenon and Theodotus made no headway against Molon [5], another professional Xenoetas the Achaean took over the command and was utterly defeated by him [6], and that finally Antiochus, having marched East with a large army, won a decisive victory [7]. When Syrian troops were

[1] V 34, 10.
[2] V 35, 7.
[3] V 40, 1-3.
[4] V 41-54. See now H. H. Schmitt, *op. cit.*, 116 ff.
[5] V 42, 5.
[6] V 47, 1-48, 10.
[7] V 53-4.

dismissed for the winter (220/19) [1], war factors for Syria in modern terms seemed very good on the basis of what Polybius reported. There were troops of reasonable quality, and rebel troops had been sympathetically treated and drawn back into the fold (all factor 2). The officers and men were well trained. Morale was high from top to bottom (factor 3), especially as troops had been sent home for the winter. State resources had been restored to some extent by the recovery of Media, a valuable area including the royal herds of horses and large production of corn and cattle (factor 4) [2]. The success of Syria in any war with Egypt would appear assured. The country possessed a general of promising character and ability in so young a man, or so it deceptively seemed.

In Spring 219, the war for Coele-Syria opened. Antiochus's forces assembled at Apamea, where a (military) council met (διαβούλιον) [3]. Discussions for the war were full of correct military planning, for they covered terrain or topography (περὶ τῶν τόπων), the military build-up (περὶ παρασκευῆς), and co-operation with the navy. Apollophanes, as it were head of the royal medical corps, put in a plea to make Seleucia the first objective, since it was his home-town. This limited, but sound proposal was accepted and soon successfully concluded. Later Theodotus of Calydon offered to hand over Coele-Syria to Antiochus, a piece of luck, one would not dare to call it τύχη. Antiochus accepted [4], marched in [5], and finished at Tyre and Ptolemais where he took over military resources and forty ships, twenty being decked, four-bankers or above.

[1] V 57, 1.
[2] V 44, 1.
[3] V 58, 2-3.
[4] V 61, 3-6.
[5] V 62, 2-3.

Then, it is important to note that, though Polybius's dry style fails to reveal what significance he personally attached to it, Antiochus had planned to attack Pelusium ; but emergency defence measures there, of which he was a good enough general to secure information, put him off and he abandoned the project—τῆς μὲν ἐπὶ τὸ Πηλούσιον ἐπιβολῆς ἀπέστη [1]. His plan now was to try to gain possession of cities in Coele-Syria more or less one by one.

Polybius inserts an account of Ptolemy's dreadful character and very weak position [2]. We are actually being presented with a rather amusing situation, with Ptolemy and his country doing absolutely nothing, Antiochus and the Syrian offensive developing satisfactorily. Antiochus has lost a good main objective (Principle of war I) ; Pelusium was too ambitious, but something more substantial was required than mopping up cities individually. The tide is turning. Need we really object to Polybius's lack of a military historian's comment?

He plunges, in chapter sixty-three, into the strategical planning of Ptolemy's ministers, Agathocles and Sosibius, who act like expert modern chiefs of staff and rapidly change the whole situation. They have a most definite main objective —the enrolment, arming, and training of a new army to fight when ready. Their secondary objective is to keep Antiochus guessing and encourage him to fritter away his forces, thus reducing Syrian morale. They distract Antiochus by fruitless diplomatic exchanges to gain time ; Antiochus is also led to continue to believe that Ptolemy would not dare to fight. Polybius supplies an excellent description of the build-up of the army, intensely interested in the choice of senior officers, the admirable training, the parades and mili-

[1] V 62, 4-6.
[2] V 62, 7-8.

tarily instructive talks [1]. The troops will plainly be of good quality and ability. Details of the army units, complete with numbers, reveal the remarkable concentration of troops which will meet Antiochus's army at a site that the Ptolemaic high command no doubt intends to choose [2]. In particular, there will be a large, formidable phalanx of 45 000 men. This is the main feature in all the planning and the whole operation, this will be the maximum concentration of force at the vital point, though it is not, admittedly, the numerical advantage of three to one in such circumstances without which many modern generals will not move. At Raphia the advantage would be 45 000 to 20 000, two and a quarter to one. Everything Polybius says about numbers and, later, about tactical arrangement agrees with this, yet many modern scholars find it impossible to accept the 45 000 [3]. If only Polybius had, for once, made a suitable military historian's comment !

Agathocles and Sosibius had offices in Memphis, visiting the military training centre at Alexandria by turns [4]. Sosibius met embassies at Memphis and never allowed even his own envoys to visit Alexandria to see what was going on there, a wise precaution [5]. Presumably he is aiming at complete secrecy and surprise. For the winter 219/18 Antiochus sent his troops into quarters at home where it is significant that he did not bother to continue with exercise and training, so convinced was he then that there would be no need for a battle [6]. While he resumed steady attrition in Coele-Syria in 218, the Ptolemaic high command, apparently not yet

[1] V 63, 11-64,7.
[2] V 65.
[3] F. W. WALBANK, *Comm.* I, 590.
[4] V 63, 7-10.
[5] V 66, 8-9.
[6] V 66, 5-7.

ready with their army, kept him busy by appointing the Aetolian mercenary officer Nicolaus more or less to complete command there and sending him a scratch force together with plentiful supplies. Sosibius paid close attention in this way to the economy of force, because it would have been tempting, but a total mistake, to send out units from the new army in driblets in efforts to block some of Antiochus's movements.

The Syrians wintered (218/17) at Ptolemais and Antiochus seems to have marched South without hesitation when he learned that a Ptolemaic army was leaving Egypt. Polybius provides a clear straightforward account of the battle of Raphia which contains many interesting details, though much more could have been included, such as the depth of each phalanx. If Antiochus's heavy infantry was sixteen ranks deep, Ptolemy's will most probably have been thirty-two deep, to preserve the secret of its real strength, which could also have been done in other ways. When the phalangite attack took place, the 45 000 had little difficulty in driving it home [1].

Polybius's account of this war, which has been briefly summarized here, much regrettably being omitted, provides a large amount of militarily important material with hardly an explanatory comment. He has here written what might be called srtaight military history unadorned with needless interpretation. It may just be that he thought his carefully

[1] V 79-87. On the military situation before Raphia, see Ed. WILL, *Histoire politique du monde hellénistique* II (Nancy 1967), 29. Ed. WILL and P. CHANTRAINE (the latter in *RPh* 77 (1951), 293) think the Ptolemaic phalanx numbered 45 000. Will believe the 20 000 native Egyptians were introduced because of the shortage of mercenaries. This is no doubt true, but the real point was that Sosibius and Agathocles wanted a phalanx at least twice as large as the Syrian phalanx in order to make victory as sure as humanly possible—a surprisingly (?) modern concept of concentration—a decisive massing of troops at a vital point. For this they later paid the price.

selected and simply stated versions are clear enough in themselves.

Very many other aspects of Polybius's approach to military history ought to be considered; mainly in accounts of sieges, for example, he deals with heavier pieces of military equipment. One cannot expect any military historian to provide a full technical and detailed description like an engineer or master-craftsman of a relatively complicated machine. This model of a large siege-tower designed by Posidonius, the Macedonian artificer, for Alexander the Great, his description being passed on in some form to us by Biton, may illustrate the point [1]. The scale is 1:36 ($^1/_3'' = 1'$; 1 cm = 36 cm; or 2.8 cm = 1 m), though in preparing such a small model it has not been possible to keep to this exactly in some of the details. Such a reconstruction obviously could not have been built from a historian's brief account. Nevertheless, Polybius gives short basic reports of machinery, including essential and important details, and sometimes employs technical engineering terms. He could probably only do this when the source seemed to him reliable and sensible. His judgement appears to have been good, and his version is fundamentally accurate as far as one can tell, but perhaps a shade confusing.

Notably he goes into considerable technical detail, with numerous technical terms, but hardly a dimension, when he examines Philip V's siege of Echinus (210) and the most lively period (eight months in 213) during the siege of Syracuse [2]. Hence, in the matter of military engineering, Polybius whets our appetite rather than satisfies it.

[1] Bito 52-56 W; E. W. MARSDEN, *Greek and Roman Artillery. Technical Treatises* (Oxford 1971), 70 ff.; 84 ff.

[2] Echinus: IX 41, 1-8; F. W. WALBANK, *Comm.* II, 183-5; E. W. MARSDEN, *Greek and Roman Artillery. Historical Development* (Oxford 1969), 109 f. Syracuse: VIII 3-7; Liv. XXIV 33, 9-35, 1; F. W. WALBANK, *Comm.* II, 69 ff; E. W. MARSDEN, *op. cit.*, 108 f.

With regard to state organisation, mainly the Roman πολιτεία, Polybius includes two interesting remarks near the beginning of Book VI.

"I said that the best and most valuable part of my effort is that readers of the work should perceive and learn how, and by what type of state governmental organisation (πολιτεία) practically the whole of the world was conquered in less than fifty-three years and fell under one dominion, that of the Romans, a thing which is not found to have happened before" [1].

"Now the chief cause of success or the reverse in all matters is the form of a state's constitution: for springing from this, as from a fountain-head, all designs and plans of action not only originate, but reach their consummation" [2].

Can we not take it from these statements and similar ones elsewhere in his work that Polybius means quite plainly, to put the points in modern terms, that he must see how the Roman system of government contributed to Rome's winning the wars and then winning the peace so that she both acquired and held her dominion? In other words a great deal of his study of the πολιτεία was an essential part of military history, just as it would also be a vital part of the study of how the government eventually imposed successful rule over conquered peoples. A modern state contains institutions which are semi-dormant in peace-time, a war office, a ministry of defence, and various subordinate departments, for example. When war threatens, and during a war, these bodies in a state come to the fore, expand, and multiply. The central governmental body, the cabinet, becomes a war cabinet, changing its structure to some extent, and making all sorts of decisions mainly related directly or indirectly to war. Hence a modern military

[1] VI 2, 3.

[2] VI 2, 9-10 (Paton's translation).

historian spends a great deal of time examining the government of states in wartime in order to discover as far as he can what effects they had on the conduct of the war.

In a simpler way Polybius seems to be doing the same thing. On the whole, however, the system of government in an ancient state does not really seem to have embraced separate departments expanding in wartime, and much the same πολιτεία functioned both in war and peace. In the circumstances, Polybius deserves praise for attempting to assess the importance in war of the Roman πολιτεία. Also he has brilliantly chosen the point in his history at which he introduces his discussion of governmental systems and of the Roman system in particular. The Romans were at rock bottom after Cannae, yet somehow, possibly due in part to their system of government, as Polybius thinks, they survived [1].

One passage seems most valuable, namely chapter fifteen where he examines the positions and powers of the consul, having already observed that the *populus Romanus* has the power to bestow offices, in other words the people elect the consuls. Although a consul, as military commander, has complete control of operations in the field—up to a point, the senate can interrupt him, if affairs are not proceeding well in its opinion, by refusing further essential supplies of corn, clothing, and pay [2]. Then, of course, the senate can replace him at the end of one campaigning season ; on the other hand, if he operates successfully and promisingly, the senate can retain him for part of an additional year, or for a full second year, or even more [3]. Polybius makes no comments on the importance of this procedure. A military

[1] V 111, 9-10 ; VI 2, 1-3.

[2] VI 12, 5 ; 15, 2 (consul supreme commander on campaign) ; 15, 4 (senatorial control).

[3] VI 15, 6.

historian now might explain that it was rather fortunate for the Romans that the Carthaginians apparently did not have this system. Otherwise, the Punic High Command might have recalled Hannibal about 214 and replaced him with a new general who, though not quite such an expert tactical commander, had more idea how to win the war. Polybius also tackles a matter that is just as important as the πολιτεία, namely Roman character and Roman morale. After Cannae they in fact clenched their teeth and showed what was in them. In spite of everything their morale did not crack, they still refused to accept defeat. Polybius occasionally provides a useful comment; for instance, he asserts 'the Romans, fighting as they are for their country and their children, never can abate their fury but continue to throw their whole hearts into the struggle until they get the better of their enemies' [1]. In this passage, he also considers the tremendous advantages of the Roman national army over the mainly mercenary Carthaginian force and Italian superiority over Phoenicians and Africans in physical strength and personal courage (τῇ τε σωματικῇ ῥώμῃ καὶ ταῖς ψυχικαῖς τόλμαις) [2]. These are just examples of the many militarily pertinent topics that Polybius talks about or touches upon. Thus, in Book VI, Polybius considers the efficiency and skill of the Roman government and the value of the state organisation in war, also the quality and ability of Roman and Italian troops as opposed to others, and finally the extraordinary Roman morale which could survive the most terrible disasters. All these are highly important military topics [3].

As he wanted to be, Polybius is a veritable mine of information for the military man. It may be a positive advantage

[1] VI 52, 2-9.

[2] VI 52, 10.

[3] For the other important matters, see P. PÉDECH, *La méthode historique de Polybe* (Paris 1964), 420; 422-5.

that he did not include more interpretative sections, which might have contaminated the factual evidence rather than clarified it. It was possibly the economy of his work, imposed by himself, that forced him to be so selective that some modern readers will greatly regret the numerous detailed omissions. However, at the very least, he began the breakthrough into more advanced, even modern, military history.

# DISCUSSION

*M. Gabba:* Mr. Marsden ha enucleato dalla narrazione di Polibio quelli che sono, secondo lo storico greco, i principi militari fondamentali, per vincere le battaglie e le guerre. In una storia come quella di Polibio, largamente fondata sugli eventi militari, il significato della « storia militare » spesso si confonde con il valore della stessa opera storiografica ed è decisivo capire le ragioni della selezione del materiale, operata da Polibio, per spiegare la causa delle vittorie. L'accuratezza e la credibilità delle narrazioni militari polibiane sono di grande rilievo anche per l'influsso che la trattazione di Polibio ha avuto sulle opere moderne di storia militare.

*M. Schmitt:* In der Antike sind politische und militärische Leitung oft, in Polybios' Zeit beinahe regelmässig in einer Hand vereinigt ; man muss daher in einer Liste der notwendigen Feldherreneigenschaften auch gewisse politische Fähigkeiten aufnehmen ; z.B. : die richtige Behandlung der eingeborenen Truppen im Heer (z.B. bei Raphia auf beiden Seiten), die Fähigkeit, auch während des Krieges Bundesgenossen zu gewinnen und ihre Loyalität zu sichern (Bundesgenossenpolitik Hannibals ; Perseus' Niederlage wird u.a. mit seinem Geiz gegenüber Genthios begründet). Antiochos' Sieg über Molon ist wohl nicht zuletzt auf die persönliche Anwesenheit des Königs zurückzuführen ; die Rebellen, die seinen Generälen Widerstand geleistet hatten, laufen zu ihm über. Die Autorität des « gekrönten Hauptes » ist ein politisches Element, ihr Einsatz im rechten Augenblick ein strategisches.

*M. Walbank:* Polybius is obviously fascinated by the problems raised by the employment of mercenaries (including the psychological aspects and the danger of barbarians), and this is

one reason for his detailed treatment. But was he also interested in the contrast between an army of this kind and the disciplined Roman army which he was going to describe in book VI? There was clearly a difference between the mercenary army in revolt and Hannibal's army which never faced a mutiny. But the disproportionate length of this long episode in book I seems to call for some explanation.

*M. Marsden:* It may be that Polybius started his history originally about the year 221/220. It is possible that he decided later that he ought to start earlier because it might then be easier to answer questions which seemed to be developing. I have suggested (cf. *supra* p. 274) that military writers may be anxious to include information which they do not fully understand, but think may prove important and useful to others later. The Romans entered the field with a national army, together with allied forces, of course; the Carthaginians used mainly mercenary armies. Polybius clearly recognized the advantage to Rome (VI 62, 10). It may have occurred to him that a fairly full enquiry into the earlier Mercenary War could be valuable to some historians at some point.

*M. Nicolet:* L'histoire « militaire » a mauvaise presse aujourd'hui; on lui reproche de détourner l'attention de l'historien des sujets essentiels et des « vrais problèmes » : l'économie, la société, etc. Naturellement Polybe (comme la plupart des historiens grecs et romains) paraît être le modèle même des erreurs à éviter. Je me demande toutefois si, en tant qu'historien militaire avoué, il ne fournit pas, du fait même de ce parti pris, une clé parfaitement adéquate pour une compréhension réelle des « structures » sociopolitiques du monde qu'il décrit. Le fait, par exemple, qu'il consacre un si long et si intéressant développement, au livre VI, à la *militia Romana* (insistant sur le *dilectus*, sur la discipline patriotique, etc.) signifie évidemment qu'il veut opposer — en tant que cause de la victoire de Rome — l'armée « nationale » aux armées hellé-

nistiques, le plus souvent mercenaires. Mais ce fait même n'est-il pas un renseignement (ou une réflexion) de première importance sur la différence des structures socio-politiques de Rome (encore toutes modelées par les faits militaires) et celles — peut-être plus « évoluées » — de la plupart des pays grecs, et en tout cas de Carthage, qui ne connaissaient que les mercenaires ?

*M. Marsden :* Polybius is not altogether writing for Greek readers, but, as it were, for all who seek to obtain further information about many subjects. Chapter VI 50 may be helpful in this case, because Polybius there seems to mention that the Roman state organization was not only suitable in time of war, though not quite as satisfactory as the Spartan system, but was also very powerful when it came to governing dominions. One might see also some remarks in a portion of my essay that I did not read at the time (*supra* pp. 293-4).

*M. Paschoud :* Beaucoup d'historiens anciens, quand ils racontent une bataille, n'ont pas comme but premier de présenter une narration qui soit la plus précise possible, mais plutôt de rédiger un morceau de bravoure littéraire. Les exemples abondent ; l'un des plus frappants est fourni par le récit de la bataille de Strasbourg chez Ammien Marcellin, auquel on ne saurait reprocher son incompétence, puisqu'il a fait une carrière d'officier d'état-major. Dans quelle mesure Polybe historien militaire se laisse-t-il influencer par des critères purement littéraires, qui pourraient lui suggérer certaines retouches, certaines imprécisions ?

*M. Marsden :* In reality, no history of a battle can reconstruct the rather chaotic series of events that took place (see the closing paragraphs of my *Campaign of Gaugamela*). In general, however, for instance in connection with the R. Bagradas, Sellasia, Trebia, Trasimene, Cannae, Raphia, and with others, Polybius certainly seeks to provide a schematic (as he seems to understand himself) and accurate reconstruction of the major tactical movements and

their consequences. He does not appear to be concerned with just an attractive literary account, his style remaining solemn and dry.

*M. Walbank:* Do you mean that Polybius perhaps imposes an order on what was really confused, in the way that Tolstoy in *War and Peace* argues that all battles are chaotic but that very soon afterwards an "accepted version" arises, to which even those who experienced the chaos come to subscribe? As regards M. Paschoud's point, I would say Polybius was certainly not interested in fine writing in the sense that Livy was in his elaboration of material; and unlike Livy he knew what a battle was.

*M. Lehmann:* Sehr eindrucksvoll ist hier auf die entscheidende Bedeutung umfassender Selektionskriterien für Kritik und praktische Darstellung im Werk eines « military historian » hingewiesen worden. M. E. lassen sich gerade anhand eines Vergleiches zwischen der von Professor Marsden erwähnten, in Plutarchs *Aemilius Paullus* — wohl indirekt — benutzten ἐπιστολή des Scipio Nasica (mit dem Polybios nach 167 v. Chr. ja zweifellos gut bekannt geworden ist) zur Kampagne von 168 v. Chr. und den Resten der polybianischen Darstellung (vor allem bei Livius) ausnahmsweise einmal ganz konkret Polybios' hervorragende sachkritische Arbeit und der weite Abstand des Historikers zum ganz einseitigen, verfälschten Bericht des Augenzeugen Nasica würdigen (vgl. meinen Aufsatz zur Endphase des Perseuskrieges im Augenzeugenbericht des P. Cornelius Scipio Nasica, in *Beiträge zur Alten Geschichte und deren Nachleben, Festschrift für Fr. Altheim* I (Berlin 1969), 387 ff.). Eine Analyse der in Plutarchs Text noch gut erkennbaren Spuren vermag nicht allein die sachlichen Unrichtigkeiten dieses « publizierten » ὑπόμνημα in allen seinen Differenzen zu Polybios (von der Truppenzahl von Scipios Detachement, den Angaben zu der geographischen Situation und dem militärischen Verlauf des Umgehungsmanövers bis hin zur Entscheidungsschlacht bei Pydna und der Gefangennahme des

Perseus) aufzuzeigen, sondern lässt auch höchst charakteristisch den hellenistisch-pathetischen Stil jenes Primärberichtes und zugleich den Blickwinkel eines jungen römischen nobilis hervortreten.

*M. Pédech :* Polybe s'intéresse aussi bien à la tactique terrestre qu'aux opérations navales, ce qui peut surprendre chez un Grec terrien.

1. Pour la première guerre punique, il a surtout mis en relief la guerre navale, ce qui l'a conduit à négliger beaucoup d'opérations terrestres, en particulier pendant le commandement d'Hamilcar Barca. Il raconte quatre batailles navales (Myles, Ecnome, Drépane, îles Egates), et seulement deux sièges (Agrigente, Lilybée) et un combat terrestre (victoire de Xanthippe sur Régulus).

2. Pour la guerre d'Antiochus, il donne un récit détaillé de quatre batailles navales : celles de Corycos, de Panormos, de Sidé, de Myonnèse (nous le savons par Tite-Live, qui lui a emprunté sa narration : XXXVI 43-45 ; XXXVII 11 ; 23-24 ; 28-30).

Son attention se porte surtout, dans ses récits, sur le recours à des moyens de combat inédits, et sur les manœuvres tactiques. Il signale et décrit longuement le « corbeau » utilisé par les Romains à la bataille de Myles. A la bataille de Panormos et de Myonnèse, il note l'emploi de récipients remplis de poix enflammée qu'on fixait au bout d'une longue perche pour les laisser tomber sur le navire ennemi, invention rhodienne (XXI 7). Pour ce qui est de la tactique, il a retenu la formation en triangle de la flotte romaine à Ecnome (I 27-28) ; l'habileté manœuvrière d'Adherbal pour éviter d'être enfermé dans le port de Drépane par la flotte romaine ; de même l'amiral rhodien Eudamos et le préteur romain échappent à l'amiral d'Antiochus qui menaçait de les bloquer dans le port de Geraisticon.

Polybe est donc un historien militaire complet. Il va jusqu'à mettre une certaine coquetterie à s'étendre sur les opérations navales.

*M. Marsden:* M. Pédech's long and full survey of naval operations and Polybius's treatment of them needs some comment. The history of war indeed includes a study of naval as well as of land engagements; but my decision to stick to war on land was taken deliberately, because the whole subject of war is so vast. Also Polybius criticized Ephorus's dealing with land warfare, but praised his accounts of naval fighting, possibly because Polybius had had little or no experience at sea and therefore did not understand so well the employment of warships and what happened in action. Nevertheless, a complete examination of Polybius as a historian of war must necessarily include a treat- of his account of naval affairs and engagements.

VIII

# FRANÇOIS PASCHOUD

## Influences et échos des conceptions historiographiques de Polybe dans l'Antiquité tardive

# INFLUENCES ET ÉCHOS DES CONCEPTIONS HISTORIOGRAPHIQUES DE POLYBE DANS L'ANTIQUITÉ TARDIVE

La mention du nom prestigieux de Polybe dans deux passages importants [1] de l'*Histoire nouvelle* de Zosime, dans lesquels l'auteur indique son plan et ses intentions d'historien, paraît à première vue justifier le titre prometteur de la présente étude. En fait, si l'on réserve le cas particulier de Zosime, ces influences et échos sont extrêmement limités. K. Ziegler [2] donne la liste, semble-t-il exhaustive, des auteurs des IV^e^, V^e^ et VI^e^ siècles qui paraissent connaître Polybe ; en plus de Zosime, il nomme Eusèbe de Césarée, Ammien Marcellin, saint Jérôme, Paul Orose, Procope de Césarée et Agathias le Scholastique. Un examen détaillé de ce groupe en soi déjà fort modeste réduit à presque rien ce dont on peut valablement tenir compte. Pour Ammien et Orose, les index à disposition permettent d'être catégorique. Chez le premier une mention [3], à propos d'une anecdote inconnue par ailleurs, où il est question du *historiarum conditor* Polybe ; chez le second, deux mentions [4], l'une certainement, l'autre très vraisemblablement d'après Tite-Live. Pour Eusèbe et Jérôme, l'étendue des œuvres, le disparate des éditions et l'insuffisance des index invitent à plus de prudence. Chez Eusèbe, je n'ai trouvé qu'une mention de Polybe, simple citation d'une source historique [5] ; quant à Jérôme, il fait allusion à

[1] I 1, 1 ; 57, 1 ; le nom de Polybe apparaît encore en V 20, 4 ; il s'agit d'un renseignement sur un certain type de navire que donnerait cet historien ; le texte n'est pas connu par ailleurs, c'est le *fr.* 39, IV 519, 6 Büttner-Wobst (*fr.* 63, p. 1375 Hultsch).

[2] *RE* XXI 1574, 14-20, *s.v.* Polybios (1952).

[3] XXIV 2, 16.

[4] *Hist.* IV 20, 6 (cf. Liv. XXXIII 10, 7 ; 10) et V 3, 3.

[5] *PE* X 10, 4 (= I 591, 23 Mras, *GCS* 43, 1).

un proverbe qu'on trouve notamment chez Polybe [1], et il nomme cet historien parmi ceux qui permettent de commenter le prophète Daniel [2] ; l'édition Glorie [3] de son *Commentaire sur Daniel* allègue sans cesse Polybe dans l'apparat des sources, mais rien ne prouve un emploi de première main. Procope et Agathias enfin ne mentionnent jamais le nom de Polybe, et c'est uniquement sur la base de parallèles de contenu et de style fort ténus qu'on se fonde pour affirmer qu'ils ont connu l'œuvre de ce prédécesseur [4]. On voit donc que l'utilisation directe de Polybe n'est, dans aucun de ces cas, prouvée ou très probable. Zosime reste donc à part ; les quelques similitudes stylistiques ne prouvent pas grand chose [5] ; en revanche, les mentions de I 1, 1 et de I 57, 1 obligent à poser sérieusement la double question : Zosime a-t-il lu Polybe, a-t-il subi une influence réelle de ce modèle allégué ? Ou en d'autres termes : ces mentions lui appartiennent-elles, ou dérivent-elles d'une source ?

Malgré Zosime, le résultat de cette première enquête est plutôt décevant, mais il n'y a pas lieu de s'en étonner outre mesure. F. Taeger [6] a déjà signalé cet oubli presque total

[1] Confronter Hier. *In Ier.* V 1 (= p. 232 Reiter, *CC* 74) et Plb. XIII 5, 6 ; cf. A. Otto, *Die Sprichwörter und sprichwörtlichen Redensarten der Römer* (Leipzig 1890), 367 sq.

[2] *In Dan.* prol. (= p. 775, 89 Glorie, *CC* 75 A).

[3] *CC* 75 A ; cf. aussi l'index de cette édition.

[4] Pour Procope, cf. *RE* XXIII 306, 49-50 (Rubin, 1957) : « Auch Appian und Polybios haben zweifellos (?) auf ihn (*sc.* Prokopios) Einfluss geübt » ; l'auteur ne cite cependant aucune étude moderne ni aucun passage de l'œuvre pour justifier ou illustrer son affirmation. Pour Agathias, on se reportera à l'étude de G. Franke, *Quaestiones Agathianae* (Breslau 1914) ; dans son compte rendu, H. Kallenberg, *BPhW* 35 (1915), 389, montre que les quelques rapprochements de Franke ne sont guère convaincants (cf. *infra*, pp. 342 sq., intervention Pédech et ma réponse).

[5] L. Mendelssohn, p. XIII et XXVII sq. de son édition, les a signalées, et en indique ici et là quelques-unes dans son apparat.

[6] *Die Archaeologie des Polybios* (Stuttgart 1922), 150 sq., et *Charisma. Studien zur Geschichte des antiken Herrscherkultes* II (Stuttgart 1960), 641.

de Polybe à la fin de l'Antiquité et il en a pertinemment indiqué les raisons : d'une part son style n'était plus au goût du jour — déjà Denys d'Halicarnasse le trouvait insupportable à la longue [1] ; de l'Antiquité à aujourd'hui, on n'a jamais vu Polybe au programme des écoles, l'opinion orthodoxe voulant qu'il écrive mal ; d'autre part et bien plus encore, son rationalisme ne correspondait plus du tout à la *forma mentis* de cet âge théologique qu'est le Bas-Empire, qui en général ne concevait plus l'histoire comme la quête d'une vérité la plus objective possible, ni même comme un moyen d'enseignement de morale politique, mais, le plus souvent, comme une arme de propagande idéologique ou un instrument de démonstration théologique.

Telle étant donc la situation, Zosime se trouvera au centre des réflexions qui suivent, les autres historiens des IVe, Ve et VIe siècles n'étant que très peu mis à contribution. De plus, l'examen de l'influence de Polybe sur l'auteur de l'*Histoire nouvelle* nous conduira, comme on verra, bien plus à aborder une série de problèmes spécifiques de l'Antiquité tardive plutôt qu'à parler d'un « Nachleben », quasi inexistant, de l'historien de la conquête romaine.

On a souvent voulu voir une influence de Polybe dans un chapitre du préambule de l'*Histoire nouvelle* où Zosime s'en prend avec vigueur à la forme de gouvernement monarchique [2]. Je suis pour ma part convaincu que cette digression polémique se rattache à un contexte totalement différent et laisserai donc ce point de côté ici [3] pour concentrer mon

[1] *Comp.* 30 (= p. 20, 19-21, 2 Usener-Radermacher) : τοιαύτας συντάξεις κατέλιπον οἵας οὐδεὶς ὑπομένει μέχρι κορωνίδος διελθεῖν, Φύλαρχον λέγω καὶ... καὶ Πολύβιον...

[2] I 5, 2-4.

[3] Dans l'exposé oral lors des Entretiens, j'ai en partie traité ce problème ; ce développement peut d'autant plus facilement être éliminé ici qu'il n'a pas été abordé au cours de la Discussion, et que je reprendrai mon argumentation en détail, sous le titre *La digression antimonarchique du préambule de l'Histoire nouvelle*, comme première de mes *Cinq études sur Zosime*, à paraître.

attention sur les deux passages où le rattachement à Polybe est incontestable. Pour tenter de trouver une réponse aux questions formulées plus haut, il s'agira donc d'examiner chez Zosime quels sont les cadres et les agents du devenir historique, comment il inscrit son récit d'une période limitée dans un contexte plus vaste d'expansion et de décadence, quelle est sa doctrine sur les forces qui « font l'histoire ».

* * *

Il convient évidemment pour commencer de mettre sous les yeux du lecteur les deux textes de Zosime où il est question de Polybe.

Le premier se situe tout au début de l'*Histoire nouvelle* [1] :

« Lorsque Polybe de Mégalopolis entreprit de conserver la mémoire des événements importants de son époque, il estima judicieux de montrer par les faits eux-mêmes que les Romains ne conquirent pas un grand empire en faisant la guerre à leurs voisins durant les six cents premières années qui suivirent la fondation de la Ville ; au contraire, après s'être emparés d'une partie de l'Italie, l'avoir perdue après l'arrivée d'Hannibal et la défaite de Cannes, et avoir vu de leurs murs mêmes l'ennemi qui les menaçait, ils furent favo-

[1] I 1, 1 ; la traduction est empruntée à mon édition parue dans la Collection des Universités de France, « Les Belles Lettres », Paris 1971, vol. I p. 8 ; voici le texte grec :

Πολυβίῳ τῷ Μεγαλοπολίτῃ, μνήμῃ παραδοῦναι τὰ καθ' ἑαυτὸν ἀξιόλογα τῶν ἔργων προελομένῳ, καλῶς ἔχειν ἐφάνη δι' αὐτῶν ἐπιδεῖξαι τῶν πράξεων ὅπως οἱ Ῥωμαῖοι μετὰ τὸν τῆς πόλεως οἰκισμὸν ἑξακοσίοις ἔτεσι τοῖς περιοίκοις προσπολεμήσαντες μεγάλην ἀρχὴν οὐκ ἐκτήσαντο, μέρος δέ τι τῆς Ἰταλίας ὑφ' ἑαυτοὺς ποιησάμενοι, καὶ τούτου μετὰ τὴν Ἀννίβα διάβασιν καὶ τὴν ἐν Κάνναις ἧτταν ἐκπεπτωκότες, αὐτοῖς δὲ τοῖς τείχεσι τοὺς πολεμίους ὁρῶντες ἐπικειμένους, εἰς τοσοῦτον μέγεθος ἤρθησαν τύχης ὥστε ἐν οὐδὲ ὅλοις τρισὶ καὶ πεντήκοντα ἔτεσιν μὴ μόνον Ἰταλίαν ἀλλὰ καὶ Λιβύην κατακτήσασθαι πᾶσαν, ἤδη δὲ καὶ τοὺς ἑσπερίους Ἴβηρας ὑφ' ἑαυτοὺς καταστῆσαι, ἐπεὶ δὲ τοῦ πλείονος ἐφιέμενοι τὸν Ἰόνιον ἐπεραιώθησαν κόλπον, Ἑλλήνων τε ἐκράτησαν καὶ Μακεδόνας παρέλυσαν τῆς ἀρχῆς, αὐτόν τε ὃς τηνικαῦτα τούτων ἐβασίλευε ζωγρίᾳ ἑλόντες εἰς τὴν Ῥώμην ἀνήγαγον.

risés à tel point par la fortune qu'ils s'emparèrent en moins de cinquante-trois années non seulement de l'Italie, mais encore de toute l'Afrique, et se soumirent dès lors aussi les Ibères d'Occident ; se lançant après dans une plus vaste entreprise, ils traversèrent le golfe d'Ionie, vainquirent les Grecs, privèrent de leur empire les Macédoniens, prirent vivant celui qui était alors leur roi et l'emmenèrent à Rome. »

L'autre s'insère dans le tissu du récit, après que Zosime a narré le triomphe définitif d'Aurélien sur Zénobie et les Palmyréniens, en 272 [1] :

« Il vaut la peine de raconter en détail les événements qui ont précédé la ruine des Palmyréniens, même si je parais rédiger mon histoire en me hâtant, étant donné l'intention que j'ai définie dans le préambule ; en effet, tandis que Polybe a exposé comment les Romains ont fondé leur Empire en peu de temps, je vais narrer comment ils le détruisirent rapidement par leur folle présomption. »

Ces deux textes font allusion à un passage bien précis de Polybe, situé presque au début de son œuvre [2] ; l'historien définit en quelques mots le sujet qu'il aborde : « Quel homme en effet serait médiocre et paresseux au point de refuser de savoir comment et par quel type d'organisation politique l'ensemble presque du monde connu fut conquis en moins

[1] I 57, 1 (traduction et texte d'après mon édition, p. 50) :

ἄξιον <δὲ> τὰ συνενεχθέντα πρὸ τῆς Παλμυρηνῶν καθαιρέσεως ἀφηγήσασθαι, εἰ καὶ τὴν ἱστορίαν ἐν ἐπιδρομῇ φαίνομαι ποιησάμενος διὰ τὴν εἰρημένην ἐν προοιμίῳ μοι πρόθεσιν· Πολυβίου γὰρ ὅπως ἐκτήσαντο Ῥωμαῖοι τὴν ἀρχὴν ἐν ὀλίγῳ χρόνῳ διεξελθόντος, ὅπως ἐν οὐ πολλῷ χρόνῳ σφῆσιν ἀτασθαλίῃσιν αὐτὴν διέφθειραν ἔρχομαι λέξων. Pour l'interprétation de cette phrase, cf. *infra*, pp. 341 sq., intervention Weil et ma réponse.

[2] I 1, 5 : τίς γὰρ οὕτως ὑπάρχει φαῦλος ἢ ῥᾳθυμος ἀνθρώπων ὃς οὐκ ἂν βούλοιτο γνῶναι πῶς καὶ τίνι γένει πολιτείας ἐπικρατηθέντα σχεδὸν ἅπαντα τὰ κατὰ τὴν οἰκουμένην οὐχ ὅλοις πεντηκόντα καὶ τρισὶν ἔτεσιν ὑπὸ μίαν ἀρχὴν ἔπεσε τὴν Ῥωμαίων... ;

de cinquante-trois années et tomba au seul pouvoir des Romains ? » Ces cinquante-trois années sont celles qui s'écoulent du début de la deuxième guerre punique (221) à la bataille de Pydna (168) qui vit la défaite de Persée, à la captivité duquel Zosime fait du reste allusion à la fin du premier texte. Cette période, dont Polybe parle encore plus loin [1], est celle qu'il se proposait initialement de traiter et c'est en effet celle qui vit Rome se transformer d'Etat d'Italie centrale en Empire méditerranéen. La comparaison entre la brève phrase de Polybe et le premier texte de Zosime montre que ce dernier en rajoute. Ainsi les six cents ans durant lesquels Rome se borna à guerroyer contre ses voisins ; on a proposé de corriger six cents en cinq cents, ce qui nous mènerait en 253 et non en 153 et serait donc moins incorrect ; Zosime peut avoir audacieusement arrondi vers le haut [2] ; la fin de la phrase est comme un rapide résumé de l'œuvre de Polybe selon son projet initial. Les chapitres immédiatement suivants de l'*Histoire nouvelle* [3] portent encore la trace de l'influence de Polybe : il y est rapidement question des Perses, des Grecs et des Macédoniens qui tour à tour dominèrent de vastes empires ; or le chapitre 12 de Polybe parle précisément des Empires perse, spartiate et macédonien, comparés à l'Empire romain ; chez Zosime aussi, Rome succède à la Macédoine [4].

Si nous ne possédions que le premier texte de Zosime, nous comprendrions très mal le motif de son allusion à Polybe, qu'il oublie de nous indiquer dans son préambule. Il y revient heureusement plus loin : Polybe a raconté la très rapide croissance de Rome, lui Zosime veut narrer la non

[1] III 1, 9-11 ; III 4, 2 ; cf. I 3, 1.

[2] Pour plus de détails sur ce passage, cf. mes notes y relatives, p. 129 de mon édition.

[3] I 2-4.

[4] I 5, 1.

moins rapide décadence de Rome, il veut être le Polybe de la fin de Rome. Il y a là une évidente maladresse de rédaction, que Zosime rattrape par hasard, à l'occasion de la première digression idéologique de son ouvrage. Sa source lui fournissait des détails d'un genre dont il est friand : il s'agit de prodiges et d'oracles qui annoncèrent aux Palmyréniens d'abord leurs succès, puis leur ruine ; il leur consacre deux chapitres et conclut en ces termes [1] : « Pareille fut certes la bienveillance de la divinité envers les Romains, aussi longtemps que le culte fut célébré ; quand j'en arriverai à l'époque où l'Empire romain, devenu petit à petit barbare, ne subsista que sous une forme réduite, qui fut à son tour détruite, alors j'exposerai aussi les causes de cette catastrophe et je citerai, dans la mesure où je le pourrai, les oracles qui annoncèrent ce qui s'est produit. » On voit quelles associations se sont produites chez Zosime ; bien que la défaite de Zénobie soit un grand succès pour Rome, la ruine de Palmyre, annoncée par les dieux, le fait songer à la ruine de Rome, elle aussi annoncée par les dieux ; cette catastrophe lui remémore le dessein général de son entreprise historique, dont il n'a plus dit mot depuis le début. Relisant son préambule, il s'aperçoit qu'il a oublié d'y préciser pourquoi il y a fait état du précédent de Polybe et profite de corriger cette bévue, puisqu'aussi bien l'insertion d'une digression sur les oracles palmyréniens lui en fournit l'occasion. Dans la traduction de ce passage telle que je l'ai proposée plus haut, la maladresse de la phrase est mise en évidence par une interprétation qui fournit un enchaînement fort peu logique de

[1] Il s'agit des chap. 57 et 58 du livre I. Le passage cité se trouve en I 58, 4 (traduction et texte d'après mon édition, p. 52) :

ἡ μὲν οὖν εἰς Ῥωμαίους εὐμένεια τοῦ θείου τῆς ἱερᾶς ἁγιστείας φυλαττομένης τοιαύτη· ἐπειδὰν δὲ εἰς ἐκείνους ἀφίκωμαι τοὺς χρόνους ἐν οἷς ἡ Ῥωμαίων ἀρχὴ κατὰ βραχὺ βαρβαρωθεῖσα εἰς ὀλίγον τι, καὶ αὐτὸ διαφθαρέν, περιέστη, τηνικαῦτα καὶ τὰς αἰτίας παραστήσω τοῦ δυστυχήματος, καὶ τοὺς χρησμοὺς ὡς ἂν οἷός τε ὦ παραθήσομαι τοὺς τὰ συνενεχθέντα μηνύσαντας.

la pensée ; cela pourrait faire penser à un replâtrage hâtif et peu habile. Cependant une ponctuation différente ou la transposition de quelques mots pourraient aboutir à un sens plus satisfaisant [1]. Il n'en reste pas moins que si l'on peut éventuellement considérer I 57, 1 comme un utile rappel de l'intention initiale, la formulation en I 1, 1 est ambiguë du fait qu'elle omet de motiver la mention du nom de Polybe. Par leur forme et leur mode d'insertion, ces deux passages doivent donc déjà éveiller notre attention. On peut songer à un ajout personnel, ou à une addition d'un élément transposé ou emprunté à une autre source.

* * *

Après ces premières observations sur la forme et la mise en œuvre des références à Polybe chez Zosime, il convient d'en examiner l'esprit et la portée. Une première constatation s'impose, en même temps évidente et capitale. Si notre auteur déclare vouloir narrer la décadence de Rome, c'est qu'il considère qu'à l'époque dans laquelle il vit, ce processus destructif est, sinon achevé, du moins en grande partie accompli. Cette déduction qu'on peut faire à partir de la manière dont Zosime se réfère à Polybe est pleinement confirmée par une série de passages qui expriment clairement ce sentiment [2]. Deux d'entre eux ont d'ores et déjà été cités : I 57, 1 : « Je vais narrer comment ils (les Romains) le (l'Empire) détruisirent rapidement par leur folle présomption » ; voici les mots qui suivent : « mais de cela, je parlerai quand j'en serai arrivé à cette partie de mon histoire » [3]. Plus frappants encore sont les termes de I 58, 4, où il est question d'une époque où l'Empire romain, devenu petit à petit

[1] Cf. à ce propos *infra*, pp. 341 sq., intervention Weil et ma réponse.

[2] Cf. mon édition, vol. I, p. XVII et *RE* X A 798.

[3] I 57, 2 : ἀλλὰ ταῦτα μέν, ἐπειδὰν ἐν ἐκείνῳ γένωμαι τῆς ἱστορίας τῷ μέρει.

barbare, subsiste d'abord sous une forme réduite avant de disparaître complètement. On retrouve des échos semblables dans le chapitre qui conclut la digression sur les Jeux Séculaires : tant que les Jeux furent célébrés, l'Empire demeura intact ; « mais lorsque, après que Dioclétien eut abdiqué le pouvoir impérial, la fête eut été négligée, l'Empire tomba peu à peu en ruine et fut insensiblement envahi en grande partie par les Barbares, comme les événements mêmes nous l'ont montré... » ; les Jeux n'ayant pas été célébrés, « il était certes fatal que la situation en arrive à l'état catastrophique qui aujourd'hui nous accable » [1]. Plus loin, l'historien souligne la gravité de la cession des provinces mésopotamiennes après la mort de Julien et la paix honteuse de Jovien : « Seule la mort de l'empereur Julien fut assez grave pour provoquer la perte de ces territoires, de sorte que jusqu'à aujourd'hui les empereurs romains furent incapables d'en récupérer la moindre parcelle et qu'en plus ils ont perdu petit à petit la plupart des provinces, les unes étant devenues indépendantes, d'autres ayant été abandonnées aux Barbares, d'autres encore s'étant transformées en complets déserts ; c'est ce que je montrerai à propos de la suite des événements, au fur et à mesure de la progression de mon histoire » [2]. L'empereur Valens, partant en campagne contre les Scythes, trouva sur son chemin le corps d'un homme portant la marque de très nombreux coups de fouets sur tout le corps,

[1] II 7, 1 et 2 (traduction et texte d'après mon édition, p. 79) :

ἀμεληθείσης δὲ τῆς ἑορτῆς ἀποθεμένου Διοκλητιανοῦ τὴν βασιλείαν, ὑπερρύη κατὰ βραχὺ καὶ ἔλαθε κατὰ τὸ πλέον βαρβαρωθεῖσα, ὡς αὐτὰ ἡμῖν τὰ πράγματα ἔδειξεν... ἔδει γ' ἄρ' εἰς τὴν νῦν συνέχουσαν ἡμᾶς ἐλθεῖν τὰ πράγματα δυσκληρίαν.

[2] III 32, 6 (traduction d'après mon édition, vol. II, à paraître) :

μόνη δὲ ἡ Ἰουλιανοῦ τοῦ αὐτοκράτορος τελευτὴ πρὸς τὴν τούτων (sc. χωρίων) ἀπώλειαν ἤρκεσεν, ὥστε ἄχρι τοῦδε μηδὲν δυνηθῆναι τούτων τοὺς Ῥωμαίων βασιλέας ἀναλαβεῖν, ἀλλὰ καὶ προσαπολέσαι κατὰ βραχὺ τὰ πλείονα τῶν ἐθνῶν, τὰ μὲν αὐτόνομα γεγονότα, τὰ δὲ βαρβάροις ἐκδεδομένα, τὰ δὲ καὶ εἰς ἐρημίαν πολλὴν περιστάντα. ταῦτα μὲν οὖν τῆς συγγραφῆς προϊούσης ἐπὶ τῶν πραγμάτων δειχθήσεται.

les yeux ouverts, ne paraissant ni mort, ni vivant ; brusquement, ce qui s'avéra ainsi un prodige disparut ; les interprètes « expliquèrent que c'était la révélation du futur sort de l'Etat : l'Empire continuerait à subsister, battu et couvert de coups de fouet, semblable à un agonisant, jusqu'au jour où il serait complètement détruit par la corruption des hommes au pouvoir et des gouverneurs ; or cette prédiction se révélera avoir été formulée avec justesse lorsque nous en viendrons à l'exposé détaillé des événements » [1]. En 394, après sa victoire sur Eugène, Théodose demanda aux sénateurs de Rome de renoncer aux cultes païens ; ceux-ci refusèrent, déclarant que le salut de l'Empire dépendait de leur maintien ; Théodose n'en persista pas moins dans ses intentions, les cérémonies traditionnelles cessèrent, si bien que « l'Empire romain s'affaiblit progressivement, devint une demeure de Barbares ou même finalement fut privé de ses habitants et réduit dans un état tel qu'on ne reconnaît même pas les sites sur lesquels se trouvaient les villes. Pour ce qui en est de cette terrible dégradation de la situation, le récit détaillé des événements la montrera clairement ; pour lors... » etc. [2]. Au terme de cette énumération, il est intéressant de citer quelques mots d'un texte exactement contemporain de l'*Histoire nouvelle* de Zosime, mais dû à un Occidental, la *Vita Seuerini* 20, 1, rédigée en 511 par Eugippe : ... *per id tempus quo Romanum constabat imperium*...

[1] IV 21, 3 (traduction d'après mon édition, vol. II, à paraître) :

συνέβαλλον οἱ τὰ τοιαῦτα ἐξηγεῖσθαι δεινοὶ τὴν ἐσομένην προμηνύειν τῆς πολιτείας κατάστασιν, ὅτι τε πληττόμενα καὶ μαστιγούμενα διατελέσει τὰ πράγματα, ψυχορραγοῦσιν ἐοικότα, μέχρις ἂν τῇ τῶν ἀρχόντων καὶ ἐπιτροπευόντων κακίᾳ τελέως φθαρείη. τοῦτο μὲν οὖν, ἐπιόντων ἡμῶν τὰ καθ' ἕκαστα, σὺν ἀληθείᾳ φανήσεται προαγορευθέν.

[2] IV 59, 3-4 (traduction d'après mon édition, vol. II, à paraître) :

ἡ Ῥωμαίων ἐπικράτεια κατὰ μέρος ἐλαττωθεῖσα βαρβάρων οἰκητήριον γέγονεν, ἢ καὶ τέλεον ἐκπεσοῦσα τῶν οἰκητόρων εἰς τοῦτο κατέστη σχήματος ὥστε μηδὲ τοὺς τόπους ἐν οἷς γεγόνασιν αἱ πόλεις ἐπιγινώσκειν. ἀλλὰ ταῦτα μὲν εἰς τοῦτο τύχης ἐνεχθέντα δείξει σαφῶς ἡ κατὰ μέρος τῶν πραγμάτων ἀφήγησις... κτλ.

Dans son état actuel, le récit de Zosime s'interrompt à l'improviste durant l'été de 410, à quelques semaines de la prise de Rome par Alaric, en un point qui ne constitue pas le moins du monde le terme naturel d'une narration. Le livre sixième et dernier de l'*Histoire nouvelle* ne forme par son ampleur pas même le cinquième de chacun des cinq premiers ; bien plus qu'eux, il porte la trace d'un travail négligé et hâtif. Dans ce que nous possédons, nous ne trouvons nulle part le récit de cette période annoncée plus d'une fois par Zosime et durant laquelle l'Empire romain n'est plus qu'une ombre : et pour cause, puisque la situation de 410, si grave qu'elle fût, ne suggérait malgré tout pas encore une appréciation si pessimiste, du moins la première émotion passée et pour qui ne fixait pas toute son attention sur la seule ville de Rome. Par ailleurs, un témoignage de la fin du VI^e^ siècle nous prouve que dès cette époque, l'œuvre de Zosime était dans l'état que nous lui connaissons aujourd'hui [1]. Du préambule, de la seconde mention de Polybe, des allusions à la décadence avancée de l'Empire et de l'état actuel de l'*Histoire nouvelle*, on déduit avec certitude que l'historien avait dès le début la ferme intention de mener son œuvre bien au-delà de 410 et avec une grande vraisemblance que cette suite qui nous manque n'a jamais été écrite, pour une raison ou une autre, la mort étant la plus probable [2]. Quoi qu'il en soit, ce qui nous importe avant tout ici, ce n'est pas de savoir si ce projet souvent rappelé de peindre la décadence de Rome a, oui ou non, été pleinement réalisé, mais bien de nous demander si Zosime peut en avoir emprunté l'idée à l'une ou l'autre de ses sources. Pour les années 270 à 404, il suit Eunape, pour les années 404 à 410, Olympiodore ; pour les années

[1] Evagr. *H.e.* III 41 (*PG* LXXXVI 2, 2685 B = p. 140 Bidez-Parmentier) ; cf. Phot. *Bibl. cod.* 98.

[2] Cf. mon édition p. XXI-XXV, et mon article dans *RE* X A 801-803, où je traite ce problème plus en détail.

antérieures à 270, sa source n'est pas identifiable, mais on peut du moins considérer comme pratiquement certain qu'il s'agit d'un ou de plusieurs ouvrages dont la rédaction n'est pas postérieure à la période où écrivent Eunape et Olympiodore, c'est-à-dire les années 410-430 [1]. Il faut donc se demander si un écrivain du premier tiers du Ve siècle a pu avoir cette conscience de la chute de Rome, si lancinante chez Zosime. On incline évidemment à répondre par la négative. Certes, la prise de Rome en 410 avait causé, surtout en Occident, une profonde émotion, mais la blessure s'était vite cicatrisée, comme le prouve l'œuvre d'un poète particulièrement sensibilisé au problème de la grandeur de Rome, Rutilius Namatianus : vers 417, il est plein d'illusions sur l'avenir de l'Empire. Dans notre tradition, Zosime est effectivement « the first historian of Rome's fall », selon le titre d'un article de W. Goffart [2], qui en fait un lointain prédécesseur de Gibbon. Comme notre historien exprime très clairement son dessein dès les débuts de son travail de rédaction et qu'il le rappelle plus d'une fois, cela à un moment de sa rédaction où il suit des sources qui ne peuvent guère le lui avoir suggéré, nous pouvons en conclure qu'il s'agit vraisemblablement d'un point de vue nouveau, contemporain ou de peu antérieur aux années 498-518 durant lesquelles Zosime rédige l'*Histoire nouvelle* [3].

W. Goffart ébauche une analyse de la littérature du VIe siècle pour y déceler des traces d'idées parallèles à celles qu'exprime Zosime ; cette enquête est très peu satisfaisante, car elle ne distingue pas suffisamment les régions et les époques : après Jean Lydos, Procope et Justinien, il est

[1] Pour une étude détaillée des sources de Zosime, cf. mon édition, p. XXXIV-LXIII, et *RE* X A 810-825.

[2] *AHR* 76 (1971), 412-41.

[3] Pour la date à laquelle Zosime a vécu, cf. mon édition, p. XI-XVII et *RE* X A 795-799.

question d'Augustin et de Rutilius [1]. Ce travail devrait être refait d'une manière systématique et complète pour permettre une délimitation exacte de la part d'originalité de Zosime, mais l'entreprise dépasserait largement le cadre de la présente étude. Tel qu'il est, l'article de W. Goffart suffit à montrer que Zosime est le premier à exprimer clairement l'idée de la fin de Rome et le seul à formuler son point de vue de manière aussi systématique. Dans ce contexte, la double référence à Polybe prend tout son relief et se révèle, du moins dans l'état actuel des sources, pleinement originale dans son isolement. Comme on ne connaît rien de Zosime, il est impossible de dire si cette opinion lui appartient en propre ou si elle exprime le sentiment d'un petit cénacle de païens cultivés. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'on voit surgir pour la première fois sous Anastase l'idée que l'Empire est pratiquement aboli et l'intention de raconter et d'expliquer cette décadence rapide après tant de siècles de succès en se référant au lointain prédécesseur qui avait narré l'évolution inverse.

On ne possède aucun point d'appui solide pour faire des hypothèses concernant le terme jusqu'auquel Zosime avait en commençant l'intention de mener son histoire ; une habitude largement suivie suggère l'année 491, date de la mort du prédécesseur de l'empereur sous lequel il vit [2]. En tout cas, la situation contemporaine à laquelle Zosime se réfère dans les passages cités plus haut est celle des premières années du VI[e] siècle. Depuis une trentaine d'années, l'Empire d'Occident n'existe plus ; son territoire est tout entier occupé par des royaumes barbares, Francs, Vandales, Ostrogoths, Visigoths ; l'Empire d'Orient se maintient, mais non sans livrer de longs combats sur toutes ses frontières et subir des razzias : cer-

[1] *Art. cit.*, 430-4.

[2] Cf. mon édition, p. XXV et *RE* X A 802 sq., ainsi que E. Stein - J.-R. Palanque, *Histoire du Bas-Empire* II (Paris-Bruges 1949), 708 sq.

taines menaçaient la Thrace et Constantinople même, si bien qu'on construisit un « Long Mur » de la mer de Marmara à la mer Noire pour protéger au moins les environs immédiats de la capitale [1]. La situation n'est donc effectivement pas très rose, même comparée à celle qui régnait vers la fin du IVe siècle. Il faut pourtant relever que dans les passages que nous avons cités, il est plus d'une fois question d'une destruction pratiquement totale de l'Empire, ce qui ne correspond quand même pas aux circonstances réelles sous le règne d'Anastase. W. Goffart pense que Zosime et ses contemporains n'avaient nullement l'impression que l'Empire d'Orient de leur époque continuait l'ancien Empire romain et estimaient que ce dernier avait entièrement disparu [2]. Toute l'histoire de Byzance me semble réfuter ce point de vue : comment expliquer la reconquête de l'Occident par Justinien- comment expliquer que les Byzantins se soient désigné, eux-mêmes jusqu'à la fin comme Ῥωμαῖοι, sans admettre qus jusqu'au XVe siècle, ils aient considéré leur Etat comme l'héritier direct de celui d'Auguste, de Constantin et de Théoe dose ? En vérité, ce que nous apprend Zosime est de portée plus limitée, mais ne laisse cependant pas d'être digne d'attention. Notre auteur, tout Oriental qu'il est, pense avant tout en Occidental ; son paganisme est occidental, les cérémonies dont il affirme que dépend l'avenir de Rome, Jeux Séculaires, rites présidés par le Grand Pontife, cultes de Rome abolis par Théodose, sont occidentaux, sa haine contre Constantinople enfin est d'un Occidental [3]. Tout cela suggère que lorsqu'il parle pour son époque d'une destruction pratique-

[1] Sur tous ces événements de la politique extérieure sous Anastase, cf. E. Stein - J.-R. Palanque, *op. cit.*, 89-106. On trouvera une carte suggestive de la situation politique du bassin méditerranéen à peu près vers l'époque où écrit Zosime dans le *Grosser historischer Weltatlas* (hrsg. vom Bayerischen Schulbuch-Verlag) I² (München 1954), 42.

[2] *Art. cit.*, 438-41.

[3] II 5, 5 ; II 7 ; II 32, 1 ; II 35 ; IV 36 ; IV 59.

ment totale de l'Empire, il n'exagère pas, mais songe tout simplement avant tout à la *pars Occidentis*, qui est effectivement, vers l'an 500, βαρβαρωθεῖσα, βαρβάρων οἰκητήριον.

Nous touchons ainsi par la bande à un problème qui a fait récemment l'objet d'une monographie fort intéressante de M. A. Wes [1], lequel cherche une réponse à la question suivante : d'où provient la périodisation traditionnelle dans les ouvrages modernes selon laquelle on situe une articulation fondamentale en 476, date de la déposition de Romulus Augustulus par Odoacre, considérée comme celle de la fin de l'Empire d'Occident? C'est en fait Paul Diacre, vers la fin du VIII^e siècle, qui le premier met fortement en évidence cette date ; cependant trois textes beaucoup plus anciens, la *Chronique* de Marcellinus Comes (publiée vers 519), les *Getica* et les *Romana* de Jordanès (écrits tous deux en 551), témoignent déjà d'une perception aiguë de la signification de cet épisode [2]. M. A. Wes suggère ingénieusement que ces trois passages très semblables dérivent d'une même source, l'ou-

[1] M. A. Wes, *Das Ende des Kaisertums im Westen des Römischen Reichs* (Amsterdam 1967). Sur le même problème, cf. A. Momigliano La caduta senza rumore di un impero nel 476 D.C., *RSI* 85 (1973), 1-17. Prenant appui sur les démonstrations de M. A. Wes, l'auteur insiste surtout sur les deux types d'attitudes qui se reflètent pour nous dans les textes : les uns soulignent la continuité et minimisent l'importance de l'invasion barbare (Constance de Lyon dans sa *Vie de saint Germain d'Auxerre* et Ennode dans sa *Vie d'Epiphane de Pavie* [*opusc.* 3]), les autres soulignent la rupture et mettent en évidence le rôle des Barbares (Sidoine Apollinaire et Eugippe dans sa *Vie de saint Séverin*). Mais même en Occident, c'est le problème religieux, celui du salut personnel et de la victoire sur le péché qui, bien plus que la situation politique contemporaine, semble accaparer l'attention de la majorité.

[1] Marcell. *Chron.* II p. 91, 476, 2 ; Iord. *Get.* 242 sq. ; *Rom.* 344 sq. ; ces trois textes sont très proches jusque dans leur formulation ; voici les termes de Iord. *Rom.* 344 sq. : *Odoacer ... Italiam inuasit Augustulumque imperatorem de regno euulsum ... exilii poena damnauit. sic quoque Hesperium regnum Romanique populi principatum, quod septingentesimo nono Urbis conditae anno primus Augustorum Octauianus Augustus tenere coepit, cum hoc Augustulo periit anno decessorum regni imperatorum quingentesimo uicesimo secundo, Gothorum dehinc regibus Romam tenentibus.*

vrage historique perdu de Symmaque, le beau-père de Boèce ; porte-parole des milieux de l'aristocratie sénatoriale romaine, celui-ci nous révélerait ainsi que, dans le cercle dont il exprime le point de vue, on aurait ressenti douloureusement la déposition de Romulus Augustulus. Les Orientaux en revanche, par exemple Procope, ne mentionnent pas cet événement, ce qui n'est d'ailleurs pas étonnant car, dans leur perspective, l'Empire continue d'exister dans son unité, dirigé par la lignée ininterrompue des empereurs d'Orient [1]. M. A. Wes ne parle pas de Zosime dans ce contexte, et c'est effectivement en termes un peu différents que le problème se pose aux yeux de notre historien, qui songe à l'Empire, et non aux empereurs, à un territoire, et non à une succession dynastique (puisqu'aussi bien il est hostile aux monarques chrétiens !). Très influencé par ses sources, et peut-être même par une petite chapelle de fervents, Zosime réagit constamment, non pas pas comme un Constantinopolitain, ou un Oriental, du début du VI^e^ siècle, mais bien comme un aristocrate romain de la fin du IV^e^ ; le centre du monde reste pour lui l'ancienne Rome et l'Italie, l'Occident, où se trouve cette ancienne Rome, sont donc les parties les plus importantes de l'Empire. Ce qui est frappant, c'est que, plus que n'importe quel autre de ses contemporains dont nous connaissions le point de vue, l'occupation totale de ces territoires par les Barbares l'impressionne, et même le bouleverse. On échappe, je crois, difficilement à la conclusion que c'est cette

[1] M. A. Wes, *op. cit.*, 70-2 ; on consultera aussi avec profit les p. 82-8 qui distinguent finement les diverses tendances qui se font jour dans les sources concernant les événements de 476 : la cour d'Orient comme la cour de Théodoric à Ravenne avaient intérêt à minimiser l'importance de la disparition formelle de l'Empire d'Occident : les Orientaux pour affirmer l'unité de l'Empire et leur mainmise sur l'Occident, les Goths pour garantir leur indépendance, qu'un empereur en Occident menaçait bien plus que l'empereur d'Orient ; les milieux sénatoriaux romains en revanche affirment leur indépendance aussi bien envers les Goths qu'envers l'empereur d'Orient en marquant leur attachement pour le maintien d'un empereur en Occident.

situation et la conscience torturante qu'il en a qui lui imposent cette évidence face à laquelle tous les autres reculent, la fin de Rome, et lui suggèrent de devenir le Polybe de cette fin de Rome. Ce fait brut mérite d'être mis en relief, puisque Zosime, même s'il n'a pas entièrement réalisé son projet, même s'il s'est montré indigne de son illustre modèle, n'en prend pas moins place en tête de la longue lignée des historiens qui se sont interrogés et s'interrogent sur la disparition de l'Empire romain tout en cherchant à en donner une explication globale [1].

* * *

Il convient de nous demander maintenant si cette référence de Zosime à Polybe est plus que formelle et superficielle ; l'inscription d'un processus défini dans un contexte significatif plus vaste s'accompagne-t-elle chez l'historien de la fin de Rome d'une analyse des causes agissantes inspirée elle aussi de Polybe ?

Bien que la réflexion théorique de Polybe ne constitue pas un édifice entièrement cohérent [2], certains de ses points de vue se laissent pourtant assez bien définir. Premièrement, les destinées d'un Etat sont déterminées essentiellement par la forme de son gouvernement ; dès le début de son œuvre, il met en relation les succès de Rome avec son type d'organisation politique [3] ; l'étude des diverses formes de constitution aboutit à l'affirmation que la constitution romaine « mêlée » fournit la meilleure solution, qu'elle rend les Romains invincibles à l'extérieur et très aptes à résister aux

[1] On en parle jusque dans un ouvrage de sexologie : cf. G. ZWANG, *La fonction érotique* II (Paris 1972), qui consacre un appendice — on ne voit trop pourquoi — aux *Causes de la chute de Rome* (p. 640-52).

[2] Cf. par exemple *RE* XXI 1495-1498 *s.v.* Polybios (K. ZIEGLER, 1952).

[3] I 1, 5, cité *supra*, p. 309, n. 2.

facteurs internes de dissolution [1]. Deuxièmement, l'histoire est mouvement : « Il est à peine nécessaire de préciser que tout ce qui vit est exposé à la destruction et au changement »[2]. Rien n'est définitivement acquis, les succès sont nécessairement suivis de revers, les formes d'Etat se substituent les unes aux autres, il n'y a pas d'existence imaginable sans évolution ; implicitement, Polybe semble admettre que même Rome n'échappe pas aux agents internes de destruction [3]. Troisièmement, ce qui affaiblit les Etats parvenus au faîte de la puissance, c'est le goût du luxe, la dégradation des mœurs publiques et privées, l'avidité, la vénalité [4] ; la décadence a donc des causes morales, ce qui est du reste l'opinion qui prédomine dans l'historiographie romaine, de Caton le Censeur à Salluste et à Tite-Live. Quatrièmement, les Romains doivent beaucoup à leurs conceptions religieuses, la crainte des dieux constituant le meilleur frein à tous les excès dans la vie publique et privée [5]. Ce rappel, tout élémentaire et incomplet qu'il est, nous permet cependant de mieux saisir ce qu'est le rationalisme de la pensée historique de Polybe : les sociétés humaines se trouvent en continuelle évolution, les forces agissantes sont sans doute multiples et complexes, mais on peut les analyser, les influencer par des moyens politiques ; l'homme a un goût naturel pour la paresse, le luxe, l'abus de force ; la pauvreté le contraint à la vertu et lui permet de s'enrichir, la richesse l'amollit et le fait retomber dans la pauvreté ; l'équilibre de pouvoirs concurrents à l'intérieur d'un même Etat peut freiner ce processus, de même que la crainte des dieux : la religion n'a

[1] VI 18.

[2] VI 57, 1 : ὅτι μὲν οὖν πᾶσι τοῖς οὖσιν ὑπόκειται φθορὰ καὶ μεταβολὴ σχεδὸν οὐ προσδεῖ λόγων.

[3] VI 57, 2, en somme en contradiction avec VI 18 ; le caractère inéluctable de la décadence de Rome est formulé explicitement en VI 9, 12-13.

[4] VI 57, 5-9.

[5] VI 56, 6-15.

qu'une fonction sociale, répressive, elle force les hommes à être honnêtes malgré eux par la perspective de châtiments d'autant plus redoutables qu'ils sont plus mystérieux ; bref, aucune force transcendante n'agit sur l'histoire.

Le contraste que forme le point de vue de Zosime avec ces conceptions de Polybe est éclatant. On cherchera en vain dans l'*Histoire nouvelle* ne serait-ce qu'un début d'analyse rationnelle des forces agissant sur l'histoire. La grandeur de Rome apparaît comme un axiome, une donnée fondamentale, une situation stable qui normalement devrait se perpétuer sans limite ; cette durée dans l'immobilité est soumise à une seule condition, nécessaire et suffisante : le maintien des cérémonies païennes. Zosime le dit très nettement en parlant des Jeux Séculaires et des cultes supprimés par Théodose [1], et en plus d'un autre passage, on voit réapparaître ce simpliste rapport de cause à effet. Sous Valentinien Ier, l'intervention du païen Prétextat a pour effet que sont maintenus en Grèce « les très saints mystères qui assuraient la sauvegarde du genre humain » [2]. En 375, une cérémonie païenne sauve Athènes et l'Attique d'un tremblement de terre qui ravage tout le reste de la Grèce [3]. Si Gratien meurt assassiné par les sbires d'un usurpateur, c'est qu'il a refusé la fonction de *pontifex maximus* [4]. Athéna en personne sauva Athènes d'une attaque d'Alaric et Zosime déclare mentionner le fait pour réveiller la piété de ses lecteurs [5]. Lors du premier siège de Rome par Alaric, la ville aurait pu être sauvée sans rançon si on avait écouté des prêtres étrusques qui proposaient de célébrer des cérémonies officielles dans ce but [6]. Le texte le plus frappant

[1] II 7, 1-2 et IV 59, 3, cités *supra*, p. 313, n. 1 et p. 314, n. 2.

[2] IV 3, 2-3 : τὰ συνέχοντα τὸ ἀνθρώπειον γένος ἁγιώτατα μυστήρια.

[3] IV 18 ; Zosime conclut que cette histoire va dans le sens de ce qu'il veut montrer (§4) : ταῦτα οὐκ ἀνάρμοστα τοῖς προκειμένοις ὄντα παρέθηκα.

[4] IV 35, 5 - 36, 5.

[5] V 5, 8 - 6, 3.

[6] V 40, 4 - 41, 3.

à cet égard a déjà été cité, c'est celui qui contient la seconde mention de Polybe, où Zosime déclare que les Romains détruisirent leur Empire « par leur folle présomption », en grec σφῇσιν ἀτασθαλίῃσιν ![1] Personne ne croira que Zosime utilise ici — cas unique chez lui — une expression homérique bien connue sans intention précise : ἀτασθαλία, c'est la folie de l'homme qui se révolte contre les dieux, c'est le péché, l'impiété, la faute ou le mal dans toute l'horreur qui lui confère sa dimension religieuse, transcendante, et pour Zosime, citer Homère, c'est pratiquement l'équivalent pour un chrétien de citer la Bible, c'est proclamer sa foi, affirmer hautement l'action de la providence divine dans l'histoire. Par rapport à la part essentielle qu'occupe, selon Zosime, l'abandon du paganisme dans les causes de la fin de Rome, le vieux motif de la décadence morale ne joue qu'un rôle infime, il n'apparaît qu'une seule fois dans tous les passages que nous avons jusqu'ici ou cités ou mentionnés [2] ; d'ailleurs, comme chez Zosime tous les païens sont des parangons de vertu et que les crapules sont chrétiennes, on en déduit que la qualité morale des individus est un élément secondaire qui dépend de leur choix religieux. Bref, les témoignages sont simples à interpréter et concordent : nous sommes chez Zosime en présence d'une pensée purement magique qui renonce à toute analyse rationnelle du devenir historique et se contente d'affirmations apodictiques selon lesquelles le salut de Rome est indissolublement lié à certains rites qu'il s'agit de répéter aveuglément : il n'y a pas évolution, changement, mutation, concert de forces décelables, mais écroulement brusque pour un motif unique. Toute l'*Histoire nouvelle* n'est qu'une longue démonstration de ce dogme :

[1] I 57, 1, cité *supra*, p. 309, n. 1 ; pour la nuance exacte du terme ἀτασθαλία chez Homère, on consultera par exemple les passages suivants : *Il.* IV 409 ; *Od.* I 34 ; XII 300 ; XXI 146 ; XXIII 67.

[2] IV 21, 3, cité *supra*, p. 314, n. 1.

Zosime ne tente pas, à partir des événements, de leur découvrir une cohérence ; sa doctrine préexiste, l'histoire est interprétée, falsifiée quand il le faut, pour illustrer et démontrer cette doctrine [1].

On voit que l'abîme ne saurait être plus profond entre Polybe et Zosime, et sans du tout que le second s'en aperçoive : quoi de plus frappant à cet égard que cette phrase mentionnant Polybe et se terminant par une citation d'Homère ? C'est déclarer vouloir imiter Voltaire et conclure en citant Bossuet ; c'est démontrer exemplairement son incompréhension, réunir l'inconciliable. Le passage de Polybe auquel Zosime fait deux fois allusion se situe dans le premier chapitre du premier livre. Je doute que Zosime en ait lu beaucoup plus ; en tout cas, il n'y a rien compris ; du reste, comme l'a, nous l'avons vu [2], souligné F. Taeger, le rationalisme de Polybe ne pouvait que rester hermétique pour un historien dont la pensée a régressé vers les schémas simplistes d'une conception théologique, providentialiste, magique du devenir historique.

* * *

A côté des passages allégués dans le développement précédent et qui montrent concrètement la providence à l'œuvre dans l'histoire de Rome, il y a chez Zosime un certain nombre d'affirmations théoriques concernant les forces qui agissent sur la destinée des hommes. Le texte le plus étendu à cet égard se trouve dans le préambule, à la suite de la longue

[1] Sur la cohérence de la doctrine providentialiste de Zosime et sur son origine, ainsi que sur les falsifications chronologiques contenues dans l'*Histoire nouvelle*, cf. mes *Cinq études sur Zosime*, à paraître. Comme on voit, ma conclusion est en complète opposition avec celle de l'étude, à mon sens assez rapide et superficielle, de Z. PETRE, La pensée historique de Zosime, *StudClas* 7 (1965), 263-72.

[2] Cf. *supra*, p. 306, n. 6.

phrase citée plus haut et qui contient la première mention de Polybe [1] :

« Personne cependant n'attribuera ces succès à la vertu humaine, mais bien à la fatalité fixée par les Parques, ou au cycle des révolutions astrales, ou à la volonté de Dieu qui seconde les entreprises à la portée de l'homme et conformes à la justice ; ces entreprises en effet, en imposant aux événements futurs une sorte d'enchaînement logique pour qu'ils se déroulent nécessairement d'une certaine manière, suggèrent à ceux qui apprécient correctement les faits l'opinion que le gouvernement des hommes est confié à une sorte de providence divine, si bien que tantôt, grâce au concours d'esprits fertiles, ils prospèrent, tantôt, la stérilité prévalant, ils en sont réduits à l'état qu'on voit aujourd'hui ; c'est en suivant les événements qu'il convient de mettre en évidence ce que j'affirme. »

Il est superflu de répéter en détail ici le contenu de mes notes à cette phrase trop longue et maladroite [2]. Disons simplement qu'elle mêle sans cohérence des conceptions largement répandues parmi les païens de l'Antiquité tardive. Nécessité et providence, ἀνάγκη et πρόνοια, ressortissent à une philosophie fataliste, et la possibilité pour l'homme d'agir sur son destin est d'abord niée ; cependant Dieu favorise les entreprises humaines conformes à la justice, ce qui semble introduire une liberté de choix ; la fin de la phrase paraît de

[1] I 1, 2 (traduction et texte d'après mon édition, p. 8 sq.) :
ἀλλὰ τούτων μὲν οὐκ ἄν τις ἀνθρωπίνην ἰσχὺν αἰτιάσαιτο, Μοιρῶν δὲ ἀνάγκην ἢ ἀστρῴων κινήσεων ἀποκαταστάσεις ἢ θεοῦ βούλησιν τοῖς ἐφ' ἡμῖν μετὰ τὸ δίκαιον ἀκόλουθον οὖσαν· ταῦτα γὰρ εἱρμόν τινα αἰτιῶν τοῖς ἐσομένοις εἰς τὸ τοιῶσδε δεῖν ἐκβαίνειν ἐπιτιθέντα, δόξαν τοῖς ὀρθῶς τὰ πράγματα κρίνουσιν ἐμποιεῖ τοῦ θείᾳ τινὶ προνοίᾳ τὴν τῶν ἀνθρωπίνων ἐπιτετράφθαι διοίκησιν, ὥστε εὐφορίας μὲν συνιούσης ψυχῶν εὐθενεῖν, ἀφορίας δὲ ἐπιπολαζούσης ἐς τὸ νῦν ὁρώμενον σχῆμα κατενεχθῆναι· χρὴ δὲ ἐπὶ τῶν πραγμάτων ὃ λέγω διασαφῆσαι.
[2] Cf. mon édition, p. 129-31.

nouveau dominée par l'idée d'un enchaînement inéluctable ; il y a en somme collision entre les deux notions de nécessité préétablie et de providence se réglant sur le mérite des hommes ; il est impossible de déduire une doctrine précise de ce galimatias, et l'impression qui prédomine est que Zosime, pour meubler son préambule de quelques idées générales de circonstance, aligne un certain nombre de formules à la mode sans se préoccuper sérieusement de leur signification. En fait, dans la suite, c'est implicitement l'idée de nécessité préétablie, ou du moins de force sur laquelle les hommes n'ont aucune action, ou seulement une action magique, qui prévaut. Une série de passages illustrent cette attitude.

Celui qui s'insère peu après le récit de la mort de Stilicon apporte un élément nouveau ; malgré les difficultés d'établissement de texte qui en compromettent l'interprétation, on peut y déceler un élément néo-platonicien dualiste [1] : il y est question d'un démon malfaisant qui bouleverse la vie des hommes abandonnés par la divinité, θεῖον, et que les pires malheurs ne rassasient pas. Zosime songe-t-il à une éclipse de l'action bienfaisante du dieu suprême laissant la place aux forces du mal ? Une nouvelle allusion, quelques chapitres plus loin, semble confirmer l'idée du règne (provisoire ?) d'un démon malfaisant, ὁ τὰ ἀνθρώπινα λαχὼν ἀλιτήριος δαίμων [2]. Peut-on étendre au reste de l'œuvre cette opposition

[1] V 35, 5 : τὸν τότε συνέχοντα δαίμονα, τῆς τῶν ἀλιτηρίων ὄντα σειρᾶς κα ἐν ἐρημίᾳ τοῦ θείου πάντα συνταράττοντα τὰ ἀνθρώπινα. La découverte du *Vat Graec.* 156 a modifié le texte, celui des anciennes éditions est fautif, (cf. l'apparat de l'édition Mendelssohn, p. 262, 18-19) ; la traduction latine de Leunclavius est fausse, et comme d'habitude, celle de Buchanan-Davis (San Antonio, Texas, 1967) répète la même erreur ; il faut entendre σειρά non dans le sens de « lien », mais dans celui de « série, catégorie » : un démon de la catégorie des mauvais démons ; je crois par ailleurs qu'il faut suivre la conjecture de Mendelssohn proposant de remplacer τότε par τὰ ὅλα, ce qui fournit un complément indispensable à συνέχοντα ; cela précise l'idée du règne d'un démon malfaisant, tout en supprimant une indication temporelle vague et inutile.

[2] V 41, 5.

entre θεῖον bienfaisant et δαίμων malfaisant? Il est difficile de répondre ; certes une phrase comme ὁ δαίμων εἰς ἕτερόν τι τὴν τῶν πραγμάτων ἤγαγε τύχην [1] est d'un ton plus neutre, du moins dans l'expression, car en fait il s'agit des événements qui suivent la mort de Julien, bien sûr catastrophiques pour un auteur comme Zosime ; par ailleurs, c'est du θεῖον que viennent d'utiles présages [2], c'est le θεῖον qui institue les cérémonies tutélaires des Jeux Séculaires [3], c'est au θεῖον que les Etrusques de Narni conseillent d'adresser des prières pour qu'Alaric épargne Rome [4], c'est grâce à sa dévotion envers le θεῖον que Dioclétien perce l'avenir [5]. Nulle part en tout cas Zosime ne définit expressément ce que pourrait être l'action réciproque, ou le conflit, du θεῖον et du δαίμων ni ne précise comment il se fait que la divinité laisse sévir le démon.

La τύχη, chance, hasard heureux, ou hasard tout court, apparaît parfois : c'est elle qui permet aux Romains de s'emparer de l'Europe entière [6], c'est elle qui favorise Probus d'une pluie de blé miraculeuse [7], c'est elle qui empêche l'entente entre Honorius et Alaric en été 410 [8] ; cependant un passage déjà cité nous montre que le δαίμων dirige, détermine la τύχη [9], qui devient ainsi l'expression d'une force divine ou démoniaque. Lorsqu'il est question du châtiment d'un coupable, Zosime nous parle de l'œil d'Adrastée, auquel nul n'échappe [10], ce qui est encore une référence à une force inéluctable et transcendante.

Ce qui implique surtout chez l'auteur de l'*Histoire nouvelle* la notion de nécessité, d'avenir prédéterminé, c'est sa croyance, profondément enracinée et s'exprimant en de mul-

[1] IV 4, 3. [2] I 58, 4. [3] II 5, 5.
[4] V 41, 1. [5] II 11, 5. [6] I 5, 1.
[7] I 67, 2. [8] VI 13,1. [9] Cf. *supra*, n. 1.
[10] V 10, 3 ; cf. Amm. XIV 11, 25 (*Adrastia*) ; XXVIII 6, 25 (*iustitiae oculus sempiternus*) XXIX 2, 20 (*iustitiae oculus*).

tiples passages, en la possibilité de connaître cet avenir avec précision et sans risque d'erreur. C'est pour lui un élément central de sa foi païenne : Constantin reste d'abord fidèle aux cultes traditionnels par intérêt, parce qu'il a éprouvé à plus d'une reprise l'exactitude de prophéties qu'on lui avait faites ; une fois converti, il interdit la divination, pour éviter qu'on en fasse usage pour lui nuire [1]. Zosime est grand amateur d'oracles : il cite et commente celui qui concerne les Jeux Séculaires [2] ; le même honneur échoit à des vers qui prétendument avaient annoncé la future grandeur de Constantinople, mais qui en réalité concernent tout autre chose [3]. Deux longs chapitres sont réservés aux oracles et prodiges qui annoncèrent la fortune puis la ruine des Palmyréniens [4]. Quand Gratien refuse la robe de Grand Pontife, le *promagister* du collège sacerdotal annonce à l'impie en termes voilés sa mort prochaine [5]. Zosime raconte comme Ammien l'histoire du malheureux Théodore victime de sa curiosité ; ayant cherché à savoir qui régnerait après Valens, il eut la révélation d'un nom commençant par ΘΕΟΔ —, ce qui fit peser sur lui les pires soupçons — en partie justifiés du reste — et lui coûta la vie ; le vrai successeur se nommait Théodose ! [6] Enfin nous avons déjà vu que Dioclétien, grâce à sa piété, perça l'avenir [7]. Parmi tous ces présages, les plus intéressants sont ceux qui concernent Julien : après sa proclamation à Paris, Julien ne cache plus ses sentiments favorables envers la divinité (de nouveau τὸ θεῖον !), qui lui révèle l'avenir en songe : le Soleil lui apparaît et lui adresse quatre vers que cite Zosime et qui annoncent la mort de Constance [8].

[1] II 29, 1 ; 4. [2] II 5-6.

[3] II 36-37 ; cf. mes notes à ces chapitres dans mon édition, vol. I, p. 109 sq., 237-41.

[4] I 57-58. [5] IV 36, 5.

[6] IV 13, 3-4 ; cf. Amm. XXIX 1, 32.

[7] Cf. *supra*, p. 328, n. 5.

[8] III 9, 4-6 ; le même oracle se trouve chez Amm. XXI 2, 2.

Peu après, dans sa marche vers le sud, installé à Nish, Julien prend conseil des devins et se conforme à leurs indications [1]. Au printemps 363, Julien quitte Antioche pour aller guerroyer contre les Perses malgré les mauvais présages ; Zosime déclare connaître la raison de cette conduite mais refuse de la révéler [2]. Il n'est pas possible ici d'aborder le vaste sujet des signes et présages concernant le destin de Julien que païens et chrétiens utilisèrent plus tard dans leurs polémiques au sujet de l'Apostat [3]. Si Zosime fait cette allusion réticente, c'est que le sujet était trop controversé dans ce débat idéologique pour qu'il pût le passer entièrement sous silence et s'il n'en dit pas plus, c'est qu'il ne tient pas à insister sur ce qu'il considère très certainement comme une faute de son héros. Quant aux motifs de cette conduite à ses yeux « impie », on peut tenir pour certain que toute la tradition païenne les ignorait ; vu l'exaltation religieuse de Julien dans les mois précédant sa mort, il est peu probable qu'il ait passé outre à ces mauvais présages pour des motifs purement rationnels ou égoïstes, et sans se préoccuper d'être en règle avec les dieux. Bien des précisions sur la fin de la vie de l'Apostat furent ignorées même des contemporains, nous en avons ici un nouvel exemple. Le détail des présages défavorables étant connu, il est évident que les chrétiens l'utilisèrent pour illustrer l'incohérence de la conduite de leur ennemi ; si les païens avaient su quelle réponse leur donner, ils auraient riposté ; c'est du moins ce que me semble révéler la ruse maladroite de Zosime, ruse impliquant — c'est ce qui nous importe surtout ici — une foi aveugle dans les présages. On peut du reste relever en passant que c'est la pratique constante de Zosime que d'escamoter tout ce que la propagande chré-

[1] III 11, 1.

[2] III 12, 1 ; cf. L. Cracco Ruggini, *Simboli di battaglia ideologica nel tardo ellenismo* (Pisa 1972), 82.

[3] Cf. L. Cracco Ruggini, *op. cit.*, 75-89.

tienne pourrait utiliser pour ruiner la démonstration providentialiste qu'il cherche à faire : les prémonitions qu'a Constantin avant la bataille du pont Milvius, auxquelles, contre toute attente, Zosime semble d'ailleurs faire allusion plus loin [1], la politique religieuse de Julien vouée à l'échec [2], la réaction païenne favorisée par Eugène et Arbogast qu'arrête le désastre du Frigidus [3].

Le bilan de ces analyses n'est pas facile à dresser. Il faudrait d'abord déterminer dans chaque cas ce qui vient de la source et ce qui est original. Comparer Zosime à l'Eunape des *Vitae sophistarum* n'est pas légitime, car dans cet ouvrage, l'auteur est bien plus lui-même que dans les *Histoires*, où il subit fortement l'influence d'une source occidentale d'une orientation idéologique nettement différente [4] ; quant aux fragments de ces *Histoires*, ils sont trop peu nombreux pour fournir un terme de comparaison vraiment valable, et à part cela, on est livré aux hypothèses invérifiables : ainsi, je crois que ce que dit Zosime de Julien face à la divination lui vient en droite ligne d'Eunape, comme du reste sa polémique contre les autres historiens de Julien, mais je ne suis évidemment pas en mesure d'en fournir la preuve [5]. Par ailleurs, on peut se consoler de cette incertitude en songeant que Zosime adhère bien sûr à l'idéologie des sources qu'il utilise et qu'il partage les croyances de leurs auteurs. Il ne faut du moins jamais oublier un principe de base, valable éminem-

[1] Cf. II 15-16 et II 29, 4.

[2] L. Cracco Ruggini, *op. cit.*, 81-2 et n. 187 ; attribuer ce silence à un remaniement de l'*Histoire nouvelle* dû à un chrétien, comme le fait W. E. Kaegi Jr., *Byzantium and the Decline of Rome* (Princeton 1968), 119, revient à méconnaître profondément le but et l'économie de l'œuvre de Zosime.

[3] IV 54-58.

[4] Cf. mes *Cinq études sur Zosime*, à paraître.

[5] Ainsi, L. Cracco Ruggini, *op. cit.*, 81, suggère que Zosime III 2, 4 est une polémique contre Eunape sans même envisager la possibilité que ces mots viennent précisément... d'Eunape !

ment pour tout ce qui précède : les mots « Zosime dit » signifient très souvent en fait « Eunape dit » ou « Olympiodore dit ». Il y a là une première explication de la part d'incohérence des vues de Zosime sur ce que je n'ose à peine appeler la philosophie de l'histoire. Il y en a une autre, je crois plus importante. P. M. Camus l'a montré pour Ammien [1], cela se vérifie pour tous les païens de l'Antiquité tardive qui ne sont pas philosophes de profession — et même on peut hésiter en ce qui concerne ces derniers. Leurs croyances philosophico-religieuses ne forment pas un corps de doctrine unitaire, intégré, les grandes difficultés ne sont pas abordées. Ni Ammien ni Zosime ne posent le problème de la prescience divine et du libre arbitre humain, de l'action des forces transcendantes et de la responsabilité historique des individus. Selon Zosime, Rome disparaît parce qu'on a négligé les cérémonies païennes, les principaux coupables étant les empereurs chrétiens : ont-ils agi librement, la divinité supérieure a-t-elle prévu leur conduite, a-t-elle pu ou voulu les contrecarrer, a-t-elle laissé, oui ou non, le champ libre au démon malfaisant? Les Romains ont perdu leur Empire σφῇσιν ἀτασθαλίῃσιν, mais les oracles l'ont prédit, donc les responsables ont obéi à une nécessité préétablie, les dieux païens ont prévu leur déréliction sans rien faire pour y obvier, ils ont laissé échouer lamentablement leurs derniers défenseurs, Julien, Eugène. La tentative de Zosime aboutit dans le cul-de-sac d'une aporie philosophique classique, le dernier polémiste païen du monde antique ne parvient pas à expliquer le triomphe du christianisme et la fin de Rome.

* * *

[1] *Ammien Marcellin, témoin des courants culturels et religieux à la fin du IV*e *siècle* (Paris 1967), 173-99 ; cf. A. DEMANDT, *Zeitkritik und Geschichtsbild im Werk Ammians* (Bonn 1965), 99-112.

Avant de conclure et pour juger plus équitablement de Zosime en le confrontant non plus avec un lointain prédécesseur, mais avec les historiens de son époque, il convient d'examiner très rapidement quelles sont les tentatives de périodisation et les conceptions concernant les forces qui agissent sur le devenir historique dont nous pourrions trouver la trace dans leurs œuvres.

Pour les chrétiens, le problème se pose en termes assez simples, car leur attitude et leur doctrine sont absolument unitaires et s'inspirent des enseignements de leur foi. Le temps chrétien connaît un début, la création, des étapes essentielles qui marquent une évolution irréversible, la chute et l'incarnation, et connaîtra une fin, le jugement dernier [1]. C'est forcément à l'intérieur de ce schéma que s'inscrit toute histoire chrétienne, avec éventuellement des subdivisions supplémentaires empruntées à la Bible, par exemple la succession de quatre Empires mondiaux selon le *Livre de Daniel* [2]. Ces conceptions jouent un rôle important dans la pensée chrétienne, au point de susciter un intérêt marqué pour les problèmes de chronologie, qui aboutit du reste à la création d'un genre littéraire nouveau florissant aux IVe et Ve siècles, celui de la *Chronique* [3] ; l'espérance eschatologique et le désir

[1] Cf. H.-C. PUECH, *La Gnose et le temps* (Eranos-Jahrbücher 20, 1951), 57-113, surtout p. 67-76 ; A. MOMIGLIANO, *Time in Ancient History, Quarto contributo alla storia degli studi classici e del mondo antico* (Roma 1969), 13-41 ; M. MESLIN, *Le christianisme dans l'Empire romain* (Paris 1970), 176-191 ; cf. aussi la longue note 555, p. 412-61, sur *L'intuizione del tempo nella storiografia classica*, dans S. MAZZARINO, *Il pensiero storico classico* II 2 (Bari 1966).

[2] Cf. 2, 31-45 et 7, 1-14 ; sur ce problème, cf. par exemple mon ouvrage *Roma aeterna. Etudes sur le patriotisme romain dans l'Occident latin à l'époque des grandes invasions* (Bibliotheca Helvetica Romana, 1967), 171 ; 214-5, 279 ; indications bibliographiques p. 171, n. 10.

[3] Cf. A. MOMIGLIANO, *Il conflitto tra paganesimo e cristianesimo nel secolo IV* (Torino 1968), p. 95 sq. ; du même, article cité *supra*, 319 note 1, p. 32 ; mes *Cinq études sur Zosime*, à paraître, et ma contribution *Païens et chrétiens face à la crise de l'époque des grandes invasions*, à paraître dans *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*.

de prévoir la fin du monde furent évidemment de puissants aiguillons pour ce type de recherches. Je ne mentionne que pour mémoire la place qu'occupent les problèmes de périodisation et de chronologie dans la *Cité de Dieu* de saint Augustin et l'*Historia aduersus paganos* de son disciple Orose [1]. Quant à la force qui « fait » l'histoire, c'est évidemment pour les chrétiens la providence de leur Dieu, dont ils voient la marque partout, notamment et éminemment dans la christianisation de l'Empire romain. J'ai tenté de montrer dans mon livre *Roma aeterna* comment, à l'instar des païens, les chrétiens du IVe siècle lièrent dangereusement le sort de leur religion, devenue religion d'Etat, aux destinées de l'Empire, comment, après la prise de Rome par Alaric, saint Augustin parvint à conjurer ce péril, comment enfin, malgré le peu de succès que connurent les hautes spéculations de l'auteur de la *Cité de Dieu*, la disparition de l'Empire n'eut pas de graves conséquences pour l'évolution de cette idéologie politique et religieuse grâce au fait que, très nettement dès Léon le Grand, la Rome des papes succède sans heurt à la Rome des empereurs. Ainsi, l'historiographie chrétienne se développe sur une base chronologique et philosophique très cohérente et assez souple pour évoluer au fur et à mesure que se modifie la situation politique. Comme l'historiographie où s'exprime la propagande païenne, l'historiographie chrétienne est rigoureusement providentialiste et le rationalisme de Polybe lui est également foncièrement étranger ; mais, plus riche, plus capable de s'adapter, de dépasser l'utilitarisme du *do ut des* où s'épuise la raison d'être des vieux cultes officiels, elle se montre, contrairement à sa concurrente païenne dont Zosime illustre l'échec, en mesure de

[1] Pour Augustin, cf. par exemple K.-H. Schwarte, *Die Vorgeschichte der augustinischen Weltalterlehre* (Bonn 1966) ; pour Orose, on examinera surtout *Hist.* II 1-3 et VII 2, ainsi que les deux ouvrages récents de B. Lacroix, *Orose et ses idées* (Montréal-Paris 1965) et de E. Corsini, *Introduzione alle Storie di Orosio* (Torino 1968).

surmonter le choc des invasions barbares et la disparition de l'Empire.

Du côté païen, la propagande providentialiste d'Eunape et de Zosime n'occupe pas tout le champ de l'historiographie ; malheureusement, les genres littéraires qui dominent dans le domaine à l'époque qui nous intéresse, c'est-à-dire les résumés et les biographies, s'inscrivent dans des cadres trop limités pour que soient sérieusement abordés les problèmes qui nous préoccupent ici ; quant aux œuvres de plus longue haleine, elles ne se sont pas conservées, à l'exception du seul Ammien. Comme il écrit avant la grande secousse de 410, le problème de la fin de Rome ne se pose absolument pas pour lui. Nous avons vu que ses conceptions philosophico-religieuses ne sont pas plus précises et plus cohérentes que celles de Zosime, mais cela apparaît moins, précisément parce qu'il est confronté à une situation beaucoup moins grave. Païen largement tolérant, il ne tente nullement de plaquer sur les événements un providentialisme naïf, il n'a pas de doctrine qu'il veut imposer au lecteur. La monarchie, l'Empire, sont pour lui des données fondamentales, sur lesquelles il ne s'interroge jamais [1]. Par l'ampleur de son information et de son expérience, par son souci scrupuleux d'objectivité, par le fait qu'il est dépourvu d'idées préconçues et qu'aucune idéologie ne l'aveugle, il est infiniment plus proche d'un Polybe que Zosime. Mais il n'a que peu de goût pour la discussion abstraite. Dans la perspective qui est la nôtre ici, nous ne relèverons qu'un seul point, concernant le problème de la périodisation : on voit réapparaître chez Ammien le vieux schéma biologique consistant à comparer les étapes de la vie d'un Etat à celles de la vie d'un homme, appliqué à Rome notamment par l'un des

[1] L'apparition de mots comme *fatum* ou *fortuna* dans Ammien ne permet guère de déductions sur ses conceptions philosophiques, car elle répond avant tout à un usage littéraire ; cf. C. P. T. NAUDÉ, Fortuna in Ammianus Marcellinus, *AClass* 7 (1964), 70-88, et W. SEYFARTH, Ammianus Marcellinus und das Fatum, *Klio* 43-45 (1965), 291-306.

Sénèque (on ne sait pas au juste s'il s'agit du père ou du fils), par Florus, par Lactance et par l'*Histoire Auguste*[1]. Ce schéma supposerait logiquement que l'Etat, c'est-à-dire l'Empire romain, comme l'être humain, finisse par mourir. En réalité, nous constatons que, pour Florus, Rome connaît une nouvelle jeunesse sous Trajan ; pour Lactance citant Sénèque, le principat équivaut à une rechute dans l'enfance, alors que dans l'*Histoire Auguste*, il est conçu comme une restauration ; chez Ammien enfin, Rome connaît une vieillesse entourée de respect qui semble devoir durer sans limite définie. On voit donc qu'en contradiction flagrante avec le terme de comparaison adopté, le schéma n'aboutit jamais à la mort, dont la possibilité n'est même pas envisagée théoriquement. Il n'y a certes pas lieu de s'étonner outre mesure de cet escamotage ; il n'en reste pas moins symptomatique, surtout chez Ammien, qui vit à la veille du grand bouleversement et en voit sous ses yeux les prodromes. L'avenir est encore ouvert pour lui, et le schéma biologique reste un ornement rhétorique anodin ; les événements ne s'étaient pas encore produits qui auraient pu lui conférer une signification éminente et une portée tragique.

* * *

Je crains d'avoir été bien long pour tenter de montrer que Zosime a été le seul écrivain de l'Antiquité tardive où l'on rencontre un écho des conceptions théoriques de Polybe et qu'il s'agit d'un emprunt purement formel et superficiel,

[1] Flor. *Epit.* I praef. 4-8 ; Lact. *Inst.* VII 15, 14-16 citant « Sénèque », sans préciser duquel il s'agit ; Amm. XIV 6, 4-6 et *SHA Carac.* 2, 1-3, 7 ; les études les plus récentes sur ce schéma biologique sont celles de R. Häussler, Vom Ursprung und Wandel des Lebensaltervergleichs, *Hermes* 92 (1964), 313-41, et de P. Jal, dans l'introduction de son édition de Florus, dans la Collection des Universités de France (Paris 1967), vol. I, p. LXIX-LXXXV. Pour l'utilisation de ce même thème dans la littérature chrétienne, cf. P. Archambault, The Ages of Man and the Ages of the World. A Study of two Traditions, *REAug* 12 (1966), 193-228.

n'impliquant aucune adhésion en profondeur. Les méandres de ces analyses n'auront cependant pas été inutiles s'ils ont en même temps contribué à éclairer la pensée de Zosime sur le devenir historique. L'auteur de l'*Histoire nouvelle* n'est ni un grand écrivain, ni un grand historien ; sa négligence, son incohérence et son étroitesse dogmatique ne suscitent guère la sympathie ; sa valeur documentaire est certes inestimable, mais il ne faut pas perdre de vue qu'elle serait pratiquement nulle si ses sources s'étaient conservées ; cependant, comme je l'ai dit plus haut, il y a sans doute du moins ceci qui lui appartient en propre, et qui suffit à lui assurer une place importante dans l'histoire de l'historiographie : avoir été le premier à reconnaître et à vouloir expliquer la chute de l'Empire romain [1].

[1] J'ai été amené à modifier cette conclusion dans la dernière de mes *Cinq études sur Zosime*, à paraître.

# DISCUSSION

*M. Gabba :* Qualunque sia il significato dell'affermazione di Zosimo che l'impero romano è caduto, pare chiaro che egli ha considerato la sua problematica storica (e la sua storiografia) come il rovescio della « medaglia » polibiana. Mi pare questo il valore, molto importante, della citazione di Polibio a I 1, 1. Per quanto riguarda I 57, 1, vorrei chiedere al Prof. Paschoud se è possibile precisare il significato cronologico di οὐ πολλῷ χρόνῳ.

*M. Walbank :* Comme complément à la question de M. Gabba et en ce qui concerne les deux expressions de I 57, 1 ἐν ὀλίγῳ χρόνῳ et ἐν οὐ πολλῷ χρόνῳ, croyez-vous que la différence n'est que le résultat de considérations stylistiques ? Est-ce que Zosime s'intéresse en général à de telles variations de style ?

*M. Paschoud :* M. Gabba souligne à juste titre l'importance de la mention de Polybe chez Zosime I 1, 1. Ce que j'ai voulu dire, c'est seulement que Zosime exprime maladroitement son intention en I 1, 1, et que le lecteur est amené à compléter lui-même le raisonnement de l'historien ; ce n'est qu'en I 57, 1 que Zosime énonce son projet de manière parfaitement claire.

L'interprétation des mots ἐν οὐ πολλῷ χρόνῳ soulève un vieux problème. La question est double : Zosime envisage-t-il une période d'exactement cinquante-trois ans pour la décadence de Rome, ou bien cette donnée numérique ne doit-elle être entendue que comme une approximation ? Quel serait pour Zosime le point de départ de cette décadence ? Rien dans le texte de l'*Histoire nouvelle* ne permet de donner une réponse précise à cette double question, et l'on en est réduit aux suppositions. Reitemeier (p. XVIII de son introduction à son édition de 1784) choisissait comme point de départ l'an 395 en se fondant sur IV 59, voyait

dans le chiffre cinquante-trois une donnée qu'il faut suivre assez exactement, et en tirait une déduction sur la période dans laquelle Zosime a vécu : *Polybio autem annos, quibus creuerint imperii res, numerante quinquaginta fere et tres, Zosimum rebus imperii occidentibus eumdem fere attribuisse annorum numerum necesse est. Quo posito, Zosimum ab eo tempore, quo ruere res Romanae et collabi coeperunt, adeoque inde ab anno diuulsi per Theodosium et inter filios Arcadium et Honorium diuisi a. 395 imperii, saeculi fere dimidia parte, adeoque circa occidentalis regni excidium* (Reitemeier admet pourtant ici une marge de vingt-huit ans, 395 plus 53 ne donnant que 448 !), *uixisse credemus.* Mendelssohn (p. VIII n. 2 de l'introduction de son édition de 1887) ne manqua pas de signaler que fixer le début de la décadence en 395 ne revenait qu'à choisir une possibilité entre plusieurs autres ; voici la fin de sa note : *plane latet scriptorne significet incrementi* χρόνῳ ὀλίγῳ ... *ruinae* οὐ πολὺν χρόνον *examussim respondere, an generalis potius sit aequatio. Ac mihi quidem hoc uidetur.* Je partage pour ma part le point de vue de Mendelssohn ; Zosime n'est pas soucieux d'écrire un grec élégant ; mais répéter la même expression à moins d'une ligne de distance l'a malgré tout fait reculer ; pour répondre à M. Walbank, je crois que la variété d'expression qu'il a relevée résulte d'un souci purement stylistique et ne cache aucun sous-entendu significatif.

Comme point de départ pour la décadence, les possibilités suivantes s'offrent : 314, non-célébration des Jeux Séculaires par Constantin (mise en évidence par une longue digression, II 1-7, dans l'*Histoire nouvelle*) ; 326, date de la conversion de Constantin selon Zosime II 29 ; 394, abolition des cérémonies païennes à Rome selon Zosime IV 59 ; 410, prise de Rome par Alaric, épisode qui manque déjà chez Zosime, dont le récit s'arrête quelques semaines auparavant. Si l'on admet que ἐν οὐ πολλῷ χρόνῳ désigne une période d'environ un demi-siècle, on peut procéder à diverses additions. Celle qui part de 314, date séduisante vu l'économie générale de l'*Histoire nouvelle*, n'aboutit évidemment pas à un total suggestif ; la plus convaincante est celle qui part de 410, que 66 années séparent de 476. Bref, je me vois

incapable de répondre à M. Gabba autrement que par une série d'hypothèses.

(*Post-scriptum :* Dans une conversation privée ultérieure, le professeur Momigliano a suggéré comme date de départ la mort de Julien en 363, que quarante-sept années séparent de 410. Cette possibilité prend un relief tout particulier si on l'envisage dans le contexte d'une théorie générale des sources d'Eunape-Zosime, qu'il est absolument impossible d'aborder ici. Je reviendrai en détail sur cette théorie et sur la suggestion de M. Momigliano dans mes *Cinq études sur Zosime*, à paraître.)

*M. Momigliano :* Ciò che desidererei sapere è se Zosimo aveva une chiara idea di quel che egli intendeva per Roma. Il cap. III 32, centrale per la sua storia, guarda sopratutto all'Oriente ; ma IV 59, 3-4 sembrerebbe riferirsi sopratutto all'occupazione dell'Occidente da parte dei Barbari, e così via.

L'importanza di Polibio per Zosimo è forse connessa con il fatto che Polibio (a cominciare da Porfirio e poi per S. Girolamo) è al centro della discussione tra Cristiani e Pagani per l'interpretazione di *Daniele* : il che, attraverso l'idea della successione degli imperi, portava alla questione specifica della decadenza di Roma.

*M. Paschoud :* Il y a incontestablement ambiguïté lorsque Zosime emploie des expressions comme « les Romains », « l'Empire romain », « la domination des Romains » (ἐπικράτεια ou ἀρχή). D'une part, Zosime suit sa source très passivement (cf. mon développement à ce sujet dans l'introduction de mon édition, vol. I, p. LVII-LX, ainsi que mon article dans la *RE* X A 822-4) et ne se préoccupe nullement d'en harmoniser les données avec ce qu'il peut avoir écrit ailleurs ; d'autre part, Eunape lui-même, ainsi que la source d'Eunape, méritaient sans doute le même reproche. Je crois que, ni chez Zosime, ni chez les divers auteurs constituant la tradition qu'il suit, il ne faut supposer à cet égard une volonté de précision dans la pensée et l'expression. Je pense

d'ailleurs qu'on pourrait trouver le même flottement chez beaucoup d'historiens modernes : seul le contexte permet de cerner le sens exact d'un mot comme « Rome », soit ville, soit Empire. C'est justement à cause de ce manque de clarté dans les termes qu'il est difficile de situer chronologiquement ce que Zosime entend par la disparition de l'« Empire ».

Je remercie M. Momigliano de rappeler opportunément l'importance de Polybe pour l'exégèse du *Livre de Daniel* (cf. *supra*, p. 306). On se fondait sur Polybe, utilisé sans doute le plus souvent au travers d'intermédiaires, pour affirmer ou nier que *Daniel* contenait des prophéties *post eventum* ; mais on utilisait aussi d'autres auteurs, moins saisissables pour nous parce que perdus pour la plupart (cf. la liste donnée par saint Jérôme dans sa préface au *Commentaire sur Daniel*). Il est indéniable que la typologie de la succession des grands empires est étroitement liée avec le problème de la chute de Rome ; il convient néanmoins de préciser que la prophétie de *Daniel* était, sous l'Empire chrétien, interprétée généralement dans un sens favorable à l'Empire (cf. par exemple mon ouvrage *Roma aeterna*, p. 176 sq. ; 182 ; 214 sq.). Que Polybe soit cher à Zosime — et à ceux qui partageaient ses convictions — notamment parce qu'il permettait de réfuter *Daniel*, me paraît possible, mais assez peu vraisemblable, en particulier parce que les derniers païens, entièrement occupés à assurer la survie de l'ancienne religion d'Etat, n'en étaient plus, comme à l'époque de Celse et de Porphyre, à réfuter les éléments constitutifs de la doctrine chrétienne.

*M. Weil :* Les observations que je présenterai sont en fait des questions, qui se limiteront à un seul passage, Zosime I 57, 1 :

1. Admettez-vous de ponctuer d'une virgule après ποιησάμενος, rattachant ainsi διὰ κ.τ.λ. à ἄξιον — ἀφηγήσασθαι ? Cela pourrait donner un sens plus satisfaisant, d'autant que le génitif absolu qui vient ensuite, Πολυβίου γὰρ κ.τ.λ., peut exprimer, sinon l'idée la plus importante, du moins une idée importante.

2. φαίνομαι ποιησάμενος : l'auteur distingue-t-il entre une construction de φαίνομαι avec le participe et une autre avec l'infinitif ? s'agit-il ici d'une apparence, ou d'une réalité qui se manifeste ?

3. Quel est le sens exact de πρόθεσις ?

La réponse à ces questions peut aider à interpréter ce passage dont vous avez montré l'intérêt.

*M. Paschoud :* La première suggestion de M. Weil rejoint par une autre voie une observation d'une des notes de mon édition (vol. I, p. 166 n. 85) : « Si les mots διά ... πρόθεσιν s'inséraient avant εἰ καί, la phrase serait plus logique : il vaut la peine de faire une digression, étant donné mon intention initiale (décrire la décadence de Rome ; « en effet... » etc.), même si jusqu'ici, j'ai paru rédiger un résumé sans digressions ». L'introduction d'une virgule après ποιησάμενος réalise la même amélioration du sens de manière plus économique, puisqu'elle évite l'hypothèse d'une transposition d'un groupe de mots de la part d'un copiste ; certes, avec cette ponctuation, la phrase améliorée demeure malgré tout maladroite et peu claire à première lecture ; mais de telles phrases ne sont pas rares chez Zosime !

Concernant la construction de φαίνομαι, je ne suis pas en mesure de répondre à la question qui m'est posée. Mais je suis prêt à admettre que la traduction « même si évidemment je rédige » est nettement préférable à celle qui figure dans mon édition « même si je parais rédiger ».

Enfin le sens de πρόθεσις ne me semble pas faire difficulté : « projet, déclaration liminaire, programme, intention. »

*M. Pédech :* Polybe a été la source de Porphyre pour une partie de ses *Chroniques*. Donc il était encore lu et utilisé au III^e^ siècle de notre ère. Mon propos est seulement de présenter quelques notes de lecture qui paraissent offrir, chez plusieurs historiens

tardifs, l'indice d'une permanence de la méthode et de la pensée de Polybe.

Par exemple, les fragments de Dexippe révèlent un historien soucieux d'une chronologie rigoureuse. Comme chez Polybe, son système chronologique repose sur les olympiades, chaque olympiade étant divisée en quatre années archontales athéniennes (les années de Polybe ne sont pas archontales). Dexippe est intéressé par les questions militaires : deux fragments étendus décrivent le siège de Marcianopolis en Mésie par les Goths et le siège de Philippopolis en Thrace. A Marcianopolis, un philosophe, Maximus, qui soutient le courage des assiégés et leur enseigne des stratagèmes, ressemble étrangement à l'Archimède du siège de Syracuse.

Au VI^e siècle, Agathias expose dans sa préface des idées sur les devoirs de l'historien qui rappellent d'une façon frappante les règles énoncées par Polybe : l'historien doit retracer les événements tels que la *Fortune* les a arrangés (on se rappelle le rôle que Polybe assigne à la Fortune dans l'histoire) ; l'historien doit s'abstenir de flatter, mais distribuer l'éloge et le blâme suivant que les événements l'exigent (idée exprimée plus d'une fois chez Polybe) ; l'historien n'est pas libre de déformer ni d'arranger les faits (exigence de vérité souvent formulée par Polybe).

Reste à savoir si ces pensées proviennent d'une tradition enseignée dans les écoles ou d'une lecture de Polybe. Quelque frappants que soient les rapprochements, il est difficile de se prononcer.

*M. Paschoud :* Je remercie M. Pédech de ses intéressants compléments. Voici trois observations que me suggèrent son intervention :

1. A propos de Dexippe et de sa chronologie : On peut rappeler ici qu'Eunape, source de Zosime, rédige une suite à Dexippe, mais commence paradoxalement par polémiser contre la précision chronologique de son prédécesseur. Pour Eunape, toute chronologie est superflue ; et pour cause : il suit une tradition anti-

chrétienne qui, à plus d'une reprise, falsifie la chronologie afin de donner une explication providentialiste païenne des événements. J'expose ce problème en détail dans mes *Cinq études sur Zosime*, à paraître. Je me borne à relever ici combien la tradition suivie par Zosime s'écarte des sains principes polybiens !

2. A propos du rôle de la *Fortune* (τύχη) dans le devenir historique : je renvoie à ce que j'ai dit du rôle ambigu de la τύχη chez Zosime dans le cours de mon exposé.

3. A propos des principes « polybiens » d'Agathias : L'influence de Polybe n'est certes pas exclue. Mais il s'agit plus vraisemblablement d'affirmations générales tirées d'un capital commun de principes historiographiques largement répandus chez divers auteurs : qu'on songe au *sine ira et studio* de Tacite et à l'*opus ueritatem professum, numquam, ut arbitror, sciens silentio ausus corrumpere uel mendacio* d'Ammien Marcellin.

IX

# ARNALDO MOMIGLIANO

## Polybius' Reappearance in Western Europe

# POLYBIUS' REAPPEARANCE IN WESTERN EUROPE

## I

Polybius arrived twice in Italy, the first time in 167 B.C., the second time at an uncertain date about A.D. 1415. In both cases he had some difficulty in establishing his credentials. He was born too late to be a classic, too early to be a classicist. Furthermore, he had committed the unpardonable sin of having underrated Sparta and Athens, the two pillars of classicism. There was also the suspicion, never definitely dispelled, that he was something of a bore. Only Dionysius of Halicarnassus (*Comp.* 30) was courageous enough to list him among the authors one does not read to the end, but the silence of Quintilian was even more deadly. Yet Cato the Elder respected him ; Sempronius Asellio learnt from him what pragmatic history was about ; Varro, Nepos and Cicero—that is, the greatest authorities of the Caesarian age—recognized his worth. Livy praised and plundered him. Pliny the Elder quoted him twelve times on geographic matters, and presented him as a great traveller (*Nat.* V 9). Ammianus Marcellinus shows that Julian the Apostate was acquainted with Polybius (XXIV 2, 16) and St. Jerome repeated Porphyry's opinion that Polybius was one of the authors necessary for the understanding of the last part of the Book of Daniel (*In Dan.*, in *PL* XXV 494 A), and Orosius quoted him twice, once very prominently (*Hist.* IV 20, 6 ; V 3, 3).

For the reputation of Polybius in the Renaissance not all these testimonials were of equal value. Cicero's praise in *De republica* was wasted on an age *de libris quidem rei publicae iam desperans*, to repeat Petrarch's words (*Sen.* 16, 1). This, however, made the same Cicero's definition of Polybius as

*bonus auctor in primis* in *De officiis* (III 32, 113) all the more valuable. Again, the reference to Polybius in Livy XLV 44, 19, became known only in 1527, but since Petrarch had put together Livy's first, third and fourth decades in the present cod. Harleianus 2493—that is by A.D. 1329—humanists were aware that for Livy Polybius was *haudquaquam spernendus auctor* (XXX 45, 5); *non incertum auctorem cum omnium Romanarum rerum tum praecipue in Graecia gestarum* (XXXIII 10, 10). With the spread of Plutarch in the Quattrocento nothing could be more impressive than the knowledge that Brutus had been hard at work on an epitome of Polybius on the eve of the battle of Pharsalus: ἄχρι τῆς ἑσπέρας ἔγραφε συντάττων ἐπιτομὴν Πολυβίου (*Brut.* 4, 8). The rediscovery of Pausanias added new elements to Polybius' posthumous glory. But we must remember that, if the *editio princeps* of Pausanias by Marcus Masurus goes back to 1516, what counts are the two Latin translations by Romulus Amasaeus and Abramus Loescher which appeared respectively in 1547 and 1550. Scholars of the second part of the sixteenth century could not fail to be touched by the decree of the Megalopolitans which praised their fellow-citizen Polybius as one who "roamed over every land and sea, became an ally of the Romans, and stayed their wrath against the Greeks". Indeed (Pausanias went on to report) "whenever the Romans obeyed the advice of Polybius things went well with them, but whenever they would not listen to his instructions they made mistakes" (VIII 30, 8-9). From Pausanias scholars learnt furthermore that in the temple of the Despoina near Arakesion an inscription roundly declared that "Greece would not have fallen at all, if she had obeyed Polybius in everything, and when she met disaster, her only help came from him" (VIII 37, 2). Here one found a historian *magister vitae*.

I am not aware of any quotation of Polybius in the Latin writers of Antiquity after St. Jerome and Orosius. When

Petrarch wrote his letter to Livy he asked him to convey his greetings to "Polybius and Quintus Claudius and Valerius Antias and all those whose glory thine own greater light has dimmed" (*Fam.* XXIV 8): he had in mind Orosius, *Hist.* V 3, 3, where Polybius is found together with Claudius and Antias. To Petrarch all these gentlemen were mere names. What, so far, remains obscure is the extent of the knowledge and reputation of Polybius in his own Greek world between the fifth and the fifteenth centuries. This obscurity also conditions our appreciation of the re-appearance of Polybius in the West at the beginning of the fifteenth century [1].

Leaving Zosimus aside, I am insufficiently informed about what Polybius meant to Byzantine historians. Imitations of individual passages have been identified in Procopius and Agathias [2]. It would be surprising if Procopius' notion of Tyche and his emphasis on the technical factors in warfare had not been affected by Polybius. He may have thought of the comparison between the Macedonian phalanx and the Roman legion in Polybius XVIII 28 ff. when in the proœmium to the *Persian War* he compared the bowmen of his time with the archers of the past: but I do not find Polybius' influence self-evident. The stylistic models of Procopius

[1] For general information J. MICHAUD, *Biographie Universelle*, nouvelle éd. (Paris-Leipzig n.d. 33), 662-73; K. ZIEGLER in *RE* s.v. Polybios (XXI 2, 1952, 1572-1578). The bibliography (pp. 179-83) of J. M. MOORE, *The Manuscript Tradition of Polybius* (Cambridge 1965), is here generally presupposed. See also by J. M. MOORE, *GRBS* 12 (1971), 411-50. The introductions by J. SCHWEIGHÄUSER and Th. BÜTTNER-WOBST to their editions are of course indispensable. A summary of the information in P. PÉDECH, *Polybe, Histoires, Livre I* (Paris 1969), Introduction; but see the review by J. M. MOORE, *Gnomon* 44 (1972), 545. Of basic importance P. BURKE, A Survey of the Popularity of Ancient Historians 1450-1470, *H&T* 5 (1966), 135-52, whereas A. M. WOODWARD, Greek History at the Renaissance, *JHS* 63 (1943), 1-14, is of little help for Polybius.

[2] B. RUBIN, *RE* s.v. Prokopios (XXIII 1, 1957, col. 332, 351 and elsewhere); A. CAMERON, *Agathias* (Oxford 1970), 147.

and Agathias are Herodotus, Thucydides, Xenophon, Diodorus, Arrian, and even Appian, but not Polybius. Photius, strangely enough, took no notice of Polybius. In the tenth century Constantine VII Porphyrogenitus redistributed Polybius' history among his collections of excerpts—that is, he reduced the history to the function of *exempla*. Somebody else, not later than the tenth century, made excerpts of a less systematic nature from Books I-XVI and XVIII: which we now call the *Excerpta antiqua*. Book XVII may already by then have been lost. It is pleasant to remember that Casaubon did not think it impossible that the *Excerpta antiqua* went back to the epitome of Polybius by Brutus! The influence of Polybius has been noticed in the biographies of Theophanes continuatus, in Anna Comnena, in Byzantine treatises on fortifications and, no doubt, in many other places [1]. In the late eleventh century Xiphilinus preferred Polybius to Dio Cassius because he was less inclined to report portents (LI, p. 506 Boiss.). Xiphilinus obviously knew what sort of historian Polybius was. Polybius' status in the history of Byzantine thought—and especially in Byzantine historiography—still needs to be clarified by an expert.

To all appearances, Polybius was not one of the Greek authors most prominently exhibited by Byzantine scholars when they came to the West either as ambassadors or as refugees, or both. The first Byzantine scholar to produce an edition and translation of Polybius (a partial text of Book VI), Janus Lascaris in 1529, did so in response to the increasing interest by Italian scholars and politicians in this author. How the Mss. of Polybius reached Italy is only partially known. John M. Moore has done much in recent years to re-classify *The Manuscript Tradition of Polybius* (Cam-

[1] R. J. H. JENKINS, *DOP* 8 (1954), 11-30; A. TOYNBEE, *Constantine Porphyrogenitus and his World* (London 1973), 306.

bridge 1965) but we need a Billanovich to tell the true story of Polybius' reception. The most important codex for Books I-V, A, *Vaticanus Gr.* 124—written in A.D. 947 by Ephraim the Monk—was almost certainly in the Vatican Library in 1455 under Pope Nicholas V [1]. Moore believes that B—*Londiniensis, Mus. Brit., Add.* Ms. 11728—was directly copied from A. If so, there are some interesting inferences to be made for both B and A. B was copied by a monk, Stephanus, in the monastery of John the Baptist in Constantinople in 1416: the same Ms. was in the Badia of the Benedictines in Florence by 1437; and it came to the Badia from the library of Antonio Corbinelli [2], who had died in 1425. It follows that A was still in Constantinople in 1416, and that B reached Florence between 1416 and 1425. Indeed B was transferred to Siena in 1435, when Antonius Athenaeus made a copy of it for Francesco Filelfo, the present *Mediceus Laurentianus Plut.* 69, 9, or $B_3$. From $B_3$ descended $B_4$ and $B_5$, both now in the Marciana, one as *Marcianus Gr.* 371, the other as *Marcianus Gr.* 369, both belonging to the library of Cardinal Bessarion: the subscription of $B_5$ makes it clear that it was copied at Bessarion's command, and this is also probable for $B_4$. The name of Filelfo is particularly interesting. He had been trying hard to get hold of manuscripts of Polybius. In a letter of 1428 to Traversari, after his return from Constantinople, he said that he had (or was expecting) a Ms. of Polybius [3]. But Filelfo, not to speak of Bessarion,

[1] R. DEVREESSE, *Le fonds grec de la Bibliothèque Vaticane* (Città del Vaticano 1965), 39. In general R. SABBADINI, *Le scoperte dei codici latini e greci ne' secoli XIV e XV* (Firenze 1905; reprint 1967), 43-71.

[2] R. BLUM, *La Biblioteca della Badia Fiorentina e i codici di Antonio Corbinelli* (Città del Vaticano 1951), 44; L. MARTINEZ, *The Social World of the Florentine Humanists* (London 1963), 319-20.

[3] A. Traversari, *Epist.* XXIV 32 (II, 1024 ed. L. Mehus). J. M. MOORE, *The Manuscript Tradition of Polybius*, 13, is not quite correct in the interpretation of this letter. Cf. G. VOIGT, *Die Wiederbelebung des classischen Altertums* I[3] (Berlin 1893), 348-65.

had apparently begun to take an interest in Polybius only when his reputation had already been solidly re-established in Florence.

The location of Polybius' rediscovery is not in any doubt: Florence. The discoverer does not seem to be in doubt either: Leonardo Bruni Aretino. The date was about 1418-9—when Bruni wrote his history of the first Punic War and of the subsequent Illyrian and Gallic Wars, a free translation from Polybius I-II 35.

J. E. Sandys—a name one always utters with respect—thought he had found some evidence that about 1403 Pier Paolo Vergerio had chosen Polybius as an example of a Greek historian who knew Roman history better than the Romans (or at least than the Italians) themselves [1]. But Vergerio's speech *De ingenuis moribus* has no definite allusion to Polybius and may allude, for instance, to Plutarch: *Et est eo deventum ut Latinae quoque historiae et cognitionem et fidem a Graecis auctoribus exigamus* [2]. The name of Vergerio may be left out of our story. We still do not yet know where and how Bruni found a manuscript of Polybius with an account of the first Punic and of the Illyrian and Gallic Wars. I am not aware of any evidence suggesting that when his teacher Manuel Chrysoloras came to Florence in 1397 he brought with him a manuscript of Polybius [3]. We can, however, be sure that about 1418 there was nothing Leonardo Bruni needed except a manuscript to enable him to appreciate the importance of Polybius as a historian. The present *Londiniensis* 11728 may already have been in Florence at that time.

[1] J. E. SANDYS, *A History of Classical Scholarship* II (Cambridge 1908), 49.

[2] *De ingenuis moribus et liberalibus studiis adulescentiae libellus*, ed. A. GNESOTTO, *Atti Accad. Padova* N.S. 34 (1917-18), 121. Cf. the prudent note by E. GARIN, *L'educazione umanistica in Italia* (Bari 1949), 78.

[3] G. CAMMELLI, *Manuele Crisolora. I dotti bizantini e le origini dell'umanesimo* I (Firenze 1941).

Bruni himself tells us in his *Commentaria rerum suo tempore gestarum* how at the turn of the century the war between Giangaleazzo Visconti and Florence had represented a revolution in the intellectual life of Italy—the rediscovery of Greek language and literature: *Litterae per huius belli intercapedines mirabile quantum per Italiam increvere, accedente tunc primum cognitione litterarum graecarum quae septingentis iam annis apud nostros homines desierant esse in usu. Rettulit autem graecam disciplinam ad nos Chrysoloras, Byzantius vir domi nobilis ac litterarum Graecarum peritissimus* [1]. Hans Baron's admirable work on Leonardo Bruni and his time can be said to be an extensive commentary on this theme formulated by Bruni himself [2]. The young man, who, about 1403, had modelled his *Laudatio Florentinae Urbis* on Aristides' *Panathenaicus*, was a mature statesman and historian fifteen years later [3]. He had come back to Florence in 1415 after long and disappointing service in the papal Curia. He was more than ever certain that Florence belonged to the line of direct descent from the ancient republics of Greece and Rome. He had started the *Historiae Florentini populi*. More or less together with the *Commentaria tria de Primo Bello Punico* he wrote in 1419 the preface to the new Statute of the *Parte Guelfa* in which he reasserted the idea of republican liberty. Even more significantly he composed in 1421 the pamphlet *De militia*. It is the merit of the edition and commentary by C. C. Bayley in 1961 to have revived interest in this little

[1] MURATORI, *RIS* XIX, 920 = MURATORI-CARDUCCI XIX 3, 431 = H. BARON, *Leonardo Bruni Aretino, Humanistisch-philosophische Schriften* (Leipzig 1928), 125 n. Here, p. 122, the Prooemium to *Commentaria primi belli punici* (for its date, p. 167). On p. 104, the preface to Plutarch. The text of the *Commentaria* was printed in Brescia, 1498.

[2] *The Crisis of the Early Italian Renaissance* (revised edition, Princeton 1966 — 1st ed. 1955 to be compared). For further discussion see N. S. STRUEVER, *The Language of History in the Renaissance* (Princeton 1970), 101-43 and bibliography quoted.

[3] H. BARON, *From Petrarch to Leonardo Bruni* (Chicago 1968), 151-71, 232-63.

work. Criticisms of this edition have not always been fair [1]. Professor Bayley did understand that *militia*, *miles* meant to Bruni "cavalry, knight". He did not interpret the pamphlet as an attack against mercenaries on behalf of civic armies—as if Bruni were Machiavelli. Bruni of course intended to glorify the equestrian order and to trace it back to ancient—and therefore honourable—origins. In such a context the Polybius Bruni knew could be of little use, since Bruni was certainly not acquainted with Book VI. Yet it is not an accident that the man who discovered Polybius as a historian was also especially interested in military problems. In various forms and situations the combination of admiration for Polybius as a historian and the interest in military problems was to remain characteristic of the whole debate on Polybius from Machiavelli to Justus Lipsius and Casaubon, not to mention the later Montesquieu.

Contemporaries sensed that Bruni was producing something important in his *Commentaria de Primo Bello Punico*. While he was still writing it in or about 1419, Ambrogio Traversari wrote to Francesco Barbaro : *Leonardus Arretinus commentaria scribere de primo bello poenico ex Polybio coepit, opus, ut audio, egregium ; nam ipse non vidi* [2]. We must bear in mind that Bruni did not intend his work as a simple translation of Books I-II 35 by Polybius. He intended to write history, more precisely that history of the first Punic War and of the Gallic War 225-222 B.C. which was missing in Livy. It must have given Bruni and his Florentine readers enormous pleasure to end with the occupation and humiliation of Milan by the Romans. Bruni paraphrased and freely supplemented his Polybius to make him look like Livy. The Sallustian

[1] P. O. KRISTELLER, *Canadian Historical Review* 44 (1963), 66-70 ; S. BERTELLI, *RSI* 76 (1964), 834-6 ; H. M. GOLDBRUNNER, *Quellen und Forschungen aus Italienischen Archiven* 46 (1966), 478-87.

[2] A. Traversari, *Epist.* VI 14 (II, 292 Mehus). Cf. B. REYNOLDS, *BiblH&R* 16 (1954), 108-18.

component in Bruni's historical style which Antonio La Penna so acutely recognized in Bruni's *Historiae Florentini populi* and elsewhere does not seem to figure—at least to my untutored eye— in the history of the Punic War [1]. Bruni's success in Livianizing Polybius may be indicated by a story we owe to Gianni Gervasoni (he published it in 1925). According to this story in 1783 Lorenzo Mascheroni, "insigne matematico, leggiadro poeta e ottimo cittadino" (as Vincenzo Monti later defined him), thought he had discovered in an old Ms. Livy's account of the first Punic War. After having transcribed the greater part of the Ms. he revealed its contents to his fellow-citizen of Bergamo, the learned Canonico Conte Camillo Agliardi. Agliardi immediately recognized the nature of the text: Leonardo Bruni's *De Primo Bello Punico*, of course. Mascheroni turned to his Muse for consolation:

> Mio venerato Monsignor Canonico,
> Affè, m'avete fatto il bel servizio
> Da farmi per un anno malinconico.
>
> Che v'è venuto in cor di darmi indizio
> Di quel volume, ch'io non voglio dire,
> Che allegro io mi copiava a precipizio? [2]

Two points are relevant in Bruni's historical method. First of all he thought that there were only two ways of writing history: one was to observe and recount contemporary facts, the other to discover new sources and to present their accounts in one's own appropriate language. As he wrote

[1] A. La Penna, *Arcadia* I (1966), 255-76.

[2] The article, originally printed in *La Rivista di Bergamo* 1925, is reprinted in G. Gervasoni, *Studi e ricerche sui filologi e la filologia classica tra il 700 e l'800 in Italia* (Bergamo 1929), 16-25, and is mentioned by B. L. Ullman, *Studies in the Italian Renaissance* (Roma 1955), 73 n. Cf. in general D. J. Wilcox, *The Development of Florentine Humanist Historiography* (Cambridge, Mass., 1969), 36-7.

in his preface to his translation of Plutarch's life of Marc Antony—perhaps before 1405— : *In historia vero, in qua nulla est inventio, non video equidem, quid intersit, an ut facta, an ut ab alio dicta, scribas. In utroque enim par labor est, aut etiam maior in secundo.* In perfect accord with these principles, he went on producing, as his own histories, what we would treat as translations or paraphrases of ancient texts : his *Commentaria rerum graecarum* of 1439 are a paraphrase of Xenophon's *Hellenica*, and the *De bello Italico adversus Gothicos libri IV* of 1441, his last big work, are almost undiluted Procopius. He never concealed his sources : Polybius is mentioned specifically in the introduction to his history of the Punic War. But he thought he had done the day's work if he put his sources into his own prose. At the same time (and this is my second point) he was well aware that ancient writers contradicted each other because they followed different sources. He thought he was imitating the ancients in so far as the ancients themselves blindly followed their sources ; he knew that this situation created difficulties, but as far as I am aware he never formulated any general principle about the solution of such difficulties. He came very near to the root of the problem in a letter to Cardinal Colonna who had asked questions about a contradiction between Livy and Polybius concerning *de legione illa quae Regium occupavit* : the references must be Polybius 1 7 *versus* Livy XXVIII 28,2 and XXXI 31,6. Bruni admits of course the existence of this contradiction between ancient authorities and appeals to the authority of Polybius as justification for the version he had preferred : *ego igitur in commentariis illis, quos tu legisti, Polybium Megalopolitanum secutus sum magnum profecto virum, et scriptorem egregium, ac summae apud Graecos auctoritatis* [1]. Having translated Polybius' Book 1, Bruni knew what Polybius thought about the bias of Fabius Pictor and Philinus. In fact he

[1] L. Bruni, *Epist.* IX 6 (II, 150-2 ed. L. Mehus).

deduced rather perversely from his author that Livy had followed Fabius Pictor, but Polybius had preferred Philinus as his source. If he, Bruni, had followed Polybius, and therefore by implication Philinus, the explanation was simple: Livy's account was lost, *cuius libri si extarent, nihil opus erat novo labore* [1].

This mixture of uncritical repetition of ancient sources and of very critical awareness that the ancient authorities themselves were conditioned by their own sources is the real beginning of historical criticism. Thus Bruni had discovered a missing chapter of Republican Roman history and had suddenly presented Polybius as an authority on Republican Roman. This was very little compared to what he gave his contemporaries with his translation of Aristotle's *Politics*. From Aristotle he derived the interpretation of the Florentine constitution as a mixed constitution, which he was able to present in Greek to his Greek friends about 1438 in his wonderfully fresh pamphlet Περὶ τῆς τῶν Φλωρεντίνων πολιτείας [2]. But the link between Polybius and Aristotle was to become clear later with the rediscovery of Book VI. In 1437 Sicco Polenton had concluded in Padua the second edition of his *Scriptorum Illustrium Latinae Linguae libri XVIII*. There (but not in the first draft of 1426 which is preserved in *Cod. Ricc.* 121), Polybius is taken for granted as the authority for the first Punic War. He is also specifically mentioned as one of the Greek authors whom the Italians have lately made accessible: *Illud autem iam est horum beneficio, industria, opera factitatum quod Plutarchum, quod Polybium, quod Basilium, quod Ptolomaeum, quod*

[1] *Commentaria primi belli punici*, Brixiae 1498. P. O. Kristeller tells me that he has found in a Ms. of the Biblioteca Nacional of Madrid (Ms. 8822 cart. s. XV 93 fols.) what looks like a Spanish translation of a lost (?) Italian translation of the first book of Polybius by P. C. Decembrio (perhaps based on the Latin translation by L. Bruni).

[2] Ed. C. F. Neumann, Frankfurt 1822; L. W. Hasper, Leipzig 1861.

*alios plures ne singulos nominem, Graecos ac doctos scriptores, quos Latini homines ignorarent, traductos a Graeco latinas in litteras ac cognitos habeamus* [1]. Bruni had started his Greek studies with a translation of Basilius. Plutarch and Polybius were his authors. The allusion of Sicco Polenton to him is obvious: Ptolemy had been translated by one of Bruni's fellow students under Chrysoloras, Giacomo da Scarparia.

The new status of Polybius was recognized by Pope Nicholas V, about 1450, when Polybius was included among the Greek historians to be translated into Latin. Niccolò Perotti, who was chosen for the translation, was in the service of Bessarion, and there can be little doubt that his name was suggested by Bessarion and that he used one of the manuscripts owned by his protector. As *Marcianus Graecus* 369 was written later in 1470, *Marcianus* 371 is a strong candidate for identification with the codex used by Perotti [2]. But as one of his letters to the Pope's librarian Giovanni Tortelli shows, he found it a difficult Ms. to work on and asked to see *Polybium summi pontificis qui olim d. episcopi Coronensis fuit.* The allusion, as so much else concerning Perotti, was clarified by Cardinal Mercati, who recognized in it Ms. *Vat. Gr.* 1005 of the fourteenth century originally owned by Cristoforo Garatone, Bishop of Corone, who died in 1448 [3].

[1] *Sicconis Polentoni Scriptorum Illustrium Latinae Linguae libri XVIII*, ed. B. L. Ullman (Roma 1928), Book II, p. 58; Book V, p. 163. S. Timpanaro kindly read for me the corresponding sections of the earlier draft (1426) in the *Cod. Riccardianus* 121 which once belonged to Pietro Crinito. They do not contain any allusion to Polybius, who seems therefore to have come to the notice of Polenton between 1426 and 1437.

[2] T. Gasparrini Leporace and E. Mioni, *Cento Codici Bessarionei* (Venezia 1968), gives the literature (cf. p. 127 n. 338).

[3] G. Mercati, *Per la cronologia della vita e degli scritti di Niccolò Perotti* (Roma 1925), 144 (correcting R. Cessi, *Giorn. St. Lett. It.* 60 (1912), 77). *Id., Scritti d'Isidoro il Cardinal Ruteno e codici a lui appartenuti* (Roma 1926), 110. On *Vatic. Gr.* 1005 cf. also A. Diaz Tejera, *Emerita* 36 (1968), 121-47, and the art. by J. M. Moore quoted in n. 1, p. 349.

Perotti finished the translation of Book v, the last available to him, in the summer of 1454. Besides "interim" rewards, he received five hundred golden "ducati", for which he expressed gratitude in an epigram. In the next century the translation was found to be incompetent and it was finally denounced by Casaubon in words which ruined Perotti's reputation. But for the rest of the fifteenth century —and indeed even in the sixteenth century—Perotti's translation was the vehicle by means of which Polybius circulated in Europe. Unlike Bruni, Perotti did not believe that Polybius was useful only where Livy was missing. A passage of one of his letters to Tortelli contradicts Bruni's opinion: *Scribit etiam in eodem libro [III] secundum bellum punicum usque ad pugnam Cannensem, quod et si scribatur a Tito Livio nostro, tamen, mihi crede, non penitebit etiam hunc legisse, nam et gravius fortasse scribit, et lectione eius intelliguntur apertissime multa, quae apud Livium aut nullo modo aut vix intelligebantur* [1].

What the almost simultaneous translation of the greatest Greek historians under Pope Nicholas V meant to European historiography is a point beyond our terms of reference today. We are still left with the curiosity to know what was happening to the rest of the preserved text of Polybius while the first five books were circulating in Latin. Hans Baron has repeatedly stated that when Leonardo Bruni in one of his letters (8, 4) distinguishes between panegyric and history—*aliud est enim historia, aliud laudatio*—he follows Polybius x 21, 8 who opposes *encomium* to history. This would imply knowledge of the *Excerpta antiqua* and make it necessary to ask why Bruni seems to be unaware of Book vi with its discussion of the Roman constitution. But the distinction between *encomium* and history is in Cicero. It may have been reinforced by the teaching of Chrysoloras, with or without any specific reference to Polybius. I should like,

[1] G. Mercati, *Per la cronologia della vita e degli scritti di Niccolò Perotti*, 23.

however, to leave the question open, because we know at present too little about the circulation of the materials contained in the *Excerpta antiqua* [1].

What is now the main Ms. for the *Excerpta*, F, *Vat. Urbinas Gr.* 102 of the tenth or eleventh century, was in the library of Urbino at least from 1482 onwards. Copies circulated in Italy during the early sixteenth century. More precisely, F2, *Vaticanus Gr.* 1647, which was derived from F, belonged to Andrea Navagero at the beginning of the sixteenth century.

The first clear sign of acquaintance with the excerpts of Book VI was discovered not long ago by Carlo Dionisotti in one of those obvious printed texts to which few turn. Bernardo Rucellai who died in 1514 refers to Polybius' sixth Book in his *Liber de urbe Roma* first printed in Florence in the XVIII century [2]. We know in fact that the *Liber de urbe Roma* was written before 1505 because it is mentioned in the *De honesta disciplina* by Pietro Crinito who died in 1505 [3]. Rucellai wrote: *Me certe haud poenitet Polybii Megalopolitani sententiae esse, quippe qui romanam non modo praecellere ceteras omnes respublicas adserit, sed nihil eo rerum ordine excogitari posse perfectius... Qui si Polybii sextum volumen recte interpretati sint, profecto longe aliter ac senserant de romana gravitate iudicabunt.*

[1] H. BARON, *The Crisis of the Early Italian Renaissance*, 508 n. 14; *id.*, *From Petrarch to L. Bruni*, 153 n. 5. L. Bruni, *Epist.* VIII 4 (II, 112 Mehus) may simply have Cic. *Att.* I 19, 10 in mind: *quamquam non* ἐγκωμιαστικά *sunt haec sed* ἱστορικά *quae scribimus*, as suggested by B. L. ULLMAN, *Studies in the Italian Renaissance*, 331 n. 41. On the allusion to Polybius in G. Manetti's *Oratio funebris* for L. Bruni see the text in H. W. WITTSCHIER, *Giannozzo Manetti. Das Corpus der Orationes* (Köln-Graz 1968), 76.

[2] C. DIONISOTTI, *RSI* 83 (1971), 254, with reference to B. Rucellai, *Liber de urbe Roma* (Firenze 1770), 164-5. Cf. F. GILBERT, *JWI* 12 (1949), 109 n. 1; 113 n. 4.

[3] IV 9, ed. C. Angeleri (Roma 1955), 131. Demetrius Chalcondylas borrowed Polybius from the library of Lorenzo de' Medici between 1489 and 1491: M. DEL PIAZZO, *Protocolli del Carteggio di Lorenzo il Magnifico* (Firenze 1956),448.

Thus in the first years of the sixteenth century Polybius' Book VI was discussed in Florence though no formal Latin translation of it was as yet in circulation. Machiavelli did not have to go far to learn about the cycle of the constitutions. There is no need to suppose that he had to wait for Janus Lascaris or anybody else to come to Florence to translate for him the Greek he was unable to read. The substance of Book VI had been known in Florence for several years when, to all appearances in 1513, he started writing his *Discorsi* [1]. Seldom has so much ingenuity been misused as in J. H. Hexter's paper *Seyssel, Machiavelli and Polybius VI: the mystery of the missing translation* (*Studies in the Renaissance* 3 (1956), 75-96). What remains memorable is that Machiavelli was the first to appreciate Polybius as a political thinker. Machiavelli also availed himself of Polybius in the *Arte della Guerra* about 1520 and was certainly confirmed by him in his admiration for the Roman military model, but his actual use of Polybius' texts (never explicitly quoted) is very restricted [2].

As we have seen, it was in Florence that Polybius was rediscovered, first by Leonardo Bruni as a historian, then by Machiavelli and his contemporaries as a political thinker. It was probably also in Florence that Polybius was first studied philologically. Politian not only made extracts from Polybius (which are preserved in the famous Ms. of the Bibliothèque Nationale, Ms.gr.3069, and perhaps in the Turin Ms. I, III, 13 [1-2]); he also used Polybius critically in his *Miscellaneorum Centuria Secunda* recently published by Vittore Branca and Manlio Pastore Stocchi. At no. 38 of the new *Centuria* Politian discusses the meaning of *Cator-*

[1] F. Chabod, *Scritti su Machiavelli* (Torino 1964), 32, with bibl.; G. Sasso, *Giorn. St. Lett. Ital.* 134 (1957), 482-534; 135 (1958), 215-59; and *Studi su Machiavelli* (Napoli 1967), 161-280; G. Procacci, *Niccolò Machiavelli* (Torino 1969).

[2] L. A. Burd, *RAL* 5, 4 (1896), 187-261.

*thoma* and leaves an empty space to be filled by quotations of the relevant Greek texts. In the margin he adds : *ex Thucydide aliquid et Polybio.* He intended to turn to Thucydides and Polybius for examples. Κατόρθωμα is not a word used by Thucydides, but is used by Polybius. The excellent editors have failed to notice, if I am not mistaken, that Polybius did not appear in Politian's *Centuria Prima.* His appearance in the second *Centuria* is therefore an event. But we must remember that Polybius was by then read in some universities. Rudolphus Agricola may have become acquainted with Polybius in Ferrara about 1475 [1].

## II

After Machiavelli translations of the military chapters of Book VI multiply. There are at least four between 1525 and 1550. One was made by Machiavelli's admirer and disciple, Bartolomeo Cavalcanti, an exile from Florence. From 1537 to 1548, he served the Duke of Ferrara, Ercole II, who was not interested in republics, but was very ready to improve his army. For him Cavalcanti translated from Polybius a *Discorso circa la milizia romana* in 1539. In the following year Cavalcanti translated from Polybius XVIII 28-33, *La comparazione tra l'armadura e l'ordinanza de' Romani e de' Macedoni.* Finally, he wrote a dissertation on the Roman Camp, *Calcolo sulla castrametazione*, which was printed, to-

[1] On Politian, I. MAÏER, *Les Manuscrits d'Ange Politien* (Genève 1965), 228, 311. For Agricola's study of Polybius in Ferrara, the hypothetical statement by W. H. WOODWARD, *Studies in Education* (1906, reprint 1965), 89, becomes a fact in E. GARIN, *Ritratti di Umanisti* (Firenze 1967), 73. But Agricola knew Polybius. Cfr. Ph. Melanchthon, *Opera* XI (Halis Saxonum 1843), 445 : *Contexuit igitur Rudolphus eruditissimam epitomem ex Bibliis et Herodoto... ex Thucydide et Xenophonte, de Philippo et Alexandro et successoribus ex Diodoro et Polybio.* On the authorship of this passage on Agricola, F. von BEZOLD, *R. Agricola* (München 1884), 18.

gether with the *Comparazione*, in 1552 in a collection of pamphlets *Del modo dell'accampare*. Later, perhaps when he was old and poor in Padua about 1560, Cavalcanti went back to Polybius in the context of his *Trattati sopra gli ottimi reggimenti delle repubbliche antiche e moderne*. Here he used Polybius to support Aristotle on the mixed constitution, though he remarked drily that Polybius did not know Aristotle's *Politics* "perchè nei tempi di Polibio, i libri di Aristotele non erano ancora stati trovati, nè i Romani ne potevano aver notizia". Cavalcanti had obtained a complete transcription of the *Excerpta antiqua* of the *Cod. Urbinas* 102. His letters, which were made accessible by Mrs. Christina Roaf in 1967, contain many details, new to me, about plans to publish the *Excerpta antiqua* in Italy. In a letter of 1540 to Pier Vettori he speaks of a projected publication by Paolo Manuzio. He also explains by implication why he did not go on with the complete translation of the *Excerpta* which he had promised. "Giorgio greco", that is, Giorgio Balsamone who used to check Cavalcanti's translations of Polybius word by word, died about that time [1]. Certainly no one was in any hurry to print the Greek text of Polybius. Aldus Manutius significantly did not handle him. When in 1529 Janus Lascaris at last edited in Venice a fragment of Book VI, the Latin preceded the Greek and the publisher Joannes Antonius de Sabio felt obliged to explain: *Graeco libro ut omnia conferri possint adiuncto.*

[1] B. Cavalcanti, *Trattati sopra gli ottimi reggimenti delle repubbliche antiche e moderne* (ed. Classici Italiani, Milano 1805), 55-6; *id.*, *Lettere edite e inedite*, ed. Christina Roaf (Bologna 1967), especially 91-112 (and Index *s.v.* Polibio). Cf. R. VON ALBERTINI, *Das florentinische Staatsbewusstsein im Übergang von der Republik zum Prinzipat* (Bern 1955), 172-8. A useful survey for what follows in B. REYNOLDS, Shifting Currents in Historical Criticism, *JHI* 14 (1953), 471-92. The imposing collection of material in R. LANDFESTER, *Historia Magistra Vitae* (Genève 1972), to which we refer for further bibl., is too systematic for our purpose. Cf. W. L. GUNDERSHEIMER, *Studi Francesi* 42 (1970), 462-7.

Meanwhile, in accordance with the general trend, Polybius was being edited in Greek outside Italy. The text of Books I-V was first published at Haguenau in 1530 by Vincentius Opsopaeus (Heidnecker) who used a Ms. sent to him by Jacobus Ottonis Aetzelius of Nuremberg. The Ms. was the present *Monacensis Gr.* 157 (C), a fourteenth-century Ms. brought from Constantinople after 1453 which for a while was in the library of Matthias Corvinus, King of Hungary. Later, in 1577, we find this Ms. in the hands of Joachim Camerarius who gave it as a present to Albrecht V of Bavaria—hence its present location in the Bayerische Staatsbibliothek. Opsopaeus' introduction is important for its eulogy of Aldo Manuzio, its attack on the Thomist theologians and its high appreciation of Polybius himself (*historiae tam graecae quam latinae facile principatum obtinens, si omnia eius scripta ad memoriam nostram salva pervenissent*). In 1549 Johannes Hervagius published in Basle the *editio princeps* of the *Excerpta antiqua*. The text of the *Excerpta antiqua* came from a Ms. in the possession of Don Diego Hurtado de Mendoza which was later burned in the fire of the Escorial in 1671. The translation into Latin was by Wolfgang Musculus.

Translations into modern languages were meanwhile in demand: L. Maigret published a French translation of Books I-V in 1545 (?) and of Book VI in 1546 (?). The Italian translation by L. Domenichi, notoriously incompetent, belongs to the same year, 1546. The English came a bad third in 1568 with a meagre translation of Book I by Christopher Watson of St. John's College, Cambridge. The arrival of Polybius in England was, however, celebrated in a poem by R. W. which ends thus:

> Then Vertue learne
> That thou mayst earne
> Such glorie for to have

As Momus sect
can not reject
When thou arte closde in grave.

In 1574 Guil. Xylander published his German translation which Casaubon considered good. In 1582 Fulvio Orsini published in Antwerp the Polybius contained in the *Excerpta de legationibus* on a Ms. sent to him by the great Antonius Augustinus, Bishop of Tarragona, the present U, now split between *Vat. Gr.* 1418 and *Neapolitanus Gr.* III, B, 15, which is a copy by Andreas Darmarius of a lost Ms. of the Escorial [1]. Another edition of the *Eclogae legationum* by D. Hoeschel was published in Augsburg in 1603. They were the texts which paved the way for Casaubon's Paris edition of 1609. Casaubon, however, benefited from the acquaintance with other Mss. and especially from the readings communicated to him by Andreas Schottus from a Ms. in his possession of the *Excerpta de legationibus*, the present *Bruxellensis* 11301/16.

The removal of the centre of the classical scene to France, Germany and the Low Countries only served to increase the interest in Polybius as a historian and as a theoretician of political and military organization. The humanistic national history which the Italians had diffused throughout Europe (Polydorus Virgilius, Paulus Aemilius, etc.) was beginning to lose favour. History was becoming the repository of prudence and wisdom in an age of religious conflicts and political absolutism. *Historia si adsit ex pueris facit senes: sin absit, ex senibus pueros.* These words by Juan Luis Vives, *De tradendis disciplinis* (*Opera* I, 1555, 505) are echoed in endless variations by all sixteenth-century writers on history and the art of history writing. Prudence, direct experience, travels, geography, technical expertise and a general respect

[1] P. de NOLHAC, *La Bibliothèque de Fulvio Orsini* (Paris 1887), 46-8 ; but notice the sceptical remarks by T. S. BROWN, *AJPh* 89 (1968), 112.

for truth were the virtues required of the historian; and Polybius seemed to have all of them. He lacked style, but translation into Latin would improve him. About 1550 Benedetto Varchi declared in the "Proemio" to the *Storia Fiorentina*: "Polibio, il quale de' Greci avemo preso a dover imitare, siccome Cornelio Tacito fra' Latini." In 1552 Roger Ascham rather improbably associated Polybius with Commynes in his praise: they "have done the duties of wise and worthy writers". In 1566 Bodin thought that Paolo Giovio could not compete with Polybius in direct experience of military and political affairs: *ille* (*Polybius*) *in sua republica princeps, hic* (*Giovio*) *privatus* [1].

Francescus Balduinus saw in Polybius the ideal combination of the historian and of the lawyer: *immo vero Polybius, cum fieret historicus, factus etiam iurisconsultus est.* Not by chance had Marcus Brutus—*et qualis quantusque vir*— chosen to read him before the battle of Pharsalus [2]. Francesco Patrizi and many others repeated with Polybius that the eye is better than the ear as a historical organ [3]. Uberto Folietta in his *De similitudine normae Polybianae* could play with the sophistic question: if Polybius is right in asserting that the true historian tells only the truth, why is it possible to have good stories (such as Homer's account of the Trojan war) which are not entirely true? What is the difference, if any, between *historicus verax* and *historicus verus*? [4] Patrizi was

[1] *Methodus ad facilem historiarum cognitionem* in *Artis Historicae Penus* I (Basileae 1579), 53. Cf. G. COTRONEO, *GCFI* 44 (1965), 504-26. For R. Ascham, *A Report and Discourse... of the affaires and state of Germany*, see *English Works*, ed. W. A. WRIGHT (Cambridge 1904; reprint 1970), 126.

[2] *De institutione historiae universae et eius cum iurisprudentia coniunctione* (1561) in *Artis Historicae Penus* I, 690-1.

[3] *Della Historia Diece Dialoghi* (Venezia 1560), Book II, p. 60, in E. KESSLER, *Theoretiker humanistischer Geschichtsschreibung* (München 1971).

[4] Uberti Folietae *De similitudine normae Polybianae* (1574), 106-15, in E. KESSLER, *op. cit.* On its importance F. VON BEZOLD, *Aus Mittelalter und Renaissance* (München und Berlin 1918), 374.

indeed inclined to believe that Polybius had crossed the border between history and philosophy, but had to allow one of the speakers in his *Della Historia Diece Dialoghi* (1560) to interrupt him: "E io vorrei... che tutti gli historici fossero così misti di filosofo et d'historico, come si è Polibio".

One of the reasons why Polybius became so authoritative was that he offered the best alternative to the obsession with Tacitus which was typical of the intellectual climate about 1585, especially in Italy and Spain. In more than one sense, Tacitus had become irresistible. He offered exactly that mixture of Machiavellianism, moralism, epigrammatic acuteness and pathos which the age liked. But the cooler minds turned to Polybius with relief, as he obviously knew more about war and politics and spoke about a better historical period. Justus Lipsius, the greatest student of Tacitus—but never a vulgar "Tacitista"— was the most exacting interpreter of Polybius as a military historian.

Interest in Polybius as a military historian is noticeable everywhere in the sixteenth century. For instance, Guillaume du Bellay, lieutenant de Roy à Turin, prepared a volume of *Instructions sur le faict de la guerre extraictes des livres de Polybe, Frontin, Vegèce, Cornazan, Machiavel et plusieurs autres bons autheurs* which appeared posthumously in Paris in 1549, if they were his. His concern was the creation of a national militia to replace mercenaries. But in 1594 Lipsius recognized only one real predecessor to his *De militia Romana libri quinque. Commentarius ad Polybium*, namely *La militia Romana di Polibio di Tito Livio e di Dionigi Alicarnaseo* by Francesco Patrizi, 1583. The acknowledgement is significant. Patrizi, as we have seen, was not a blind admirer of Polybius. Even in his *La militia Romana* he shares the reservations expressed by Dionysius of Halicarnassus about Polybius. Yet Patrizi—an ignorant man in comparison with the massive erudition of Lipsius—may truly be described as Lipsius' predecessor because he believed that Polybius could

provide a decisive contribution to the improvement of military organization, both in technique and in morale. In his dedication to Alfonso II d'Este Patrizi states that Roman military institutions were the only ones which could cope with the Turks; they would not be essentially affected by the "nuova inventione della artigliaria". The mention of the artillery was especially necessary in addressing a duke of Ferrara, since the Estensi had pioneered the use of the new weapon.

Lipsius was not concerned with the rise of national militias. He observes that they are unsuitable for monarchic states and that even a republic like Venice does not use its own citizens as soldiers. But the Turks show that a careful system of recruitment is required: *quid Turca in Ianizaris suis faciat non est ignotum* (ed. 1630, p. 356). The Romans have something to teach about recruitment, too, but it is in battle order and military discipline that they are the best masters. Roman superiority in battle order is clear: *abite Turcae cum Ianizaris vestris, qui imaginem aliquam usurpatis militiae priscae sed falsam* (p. 361). Even the Scythians were better disciplined than modern armies. In the Roman camp *iustitia, castitas, innocentia habitabat, et nusquam violenti aut feroces nisi in hostem erant* (p. 363).

It is not necessary to illustrate here the enormous success of the military commentary on Polybius prepared by Lipsius [1]. Though he published it as a professor in the Catholic University of Louvain, after having run away from the Protestant University of Leiden, his work was used as a

[1] W. HAHLWEG, *Die Heeresreform der Oranier und die Antike* (Berlin 1941) and the excellent series of papers by G. OESTREICH, now collected in *Geist und Gestalt des frühmodernen Staates* (Berlin 1969). W. HAHLWEG has now published, in *Die Heeresreform der Oranier* (Wiesbaden 1973), 'Das Kriegsbuch des Grafen Johann von Nassau-Siegen' (1561-1623), which is of exceptional importance for the reputation of Polybius. I owe its knowledge to the generosity of Professor Oestreich.

military handbook by the Protestants even more than by the Catholics. He was the spiritual and technical guide behind the military reforms of Maurice of Orange, who had been his pupil in Leiden. Wilhelm Ludwig of Nassau was equally an admirer of Lipsius. One of the problems these military reformers had to face was the creation of an educated class of officers who would be able to lead and control their troops. Lipsius provided not only technical principles derived from Polybius, but also moral principles derived from stoic philosophy. The notion that the Romans of the Republic, having been victorious for so long, held the secrets of military success, was so deep-rooted and widespread that Claudius Salmasius' *De re militari Romanorum*, written originally for Prince Frederick Henry of Orange, was left unpublished on purpose until 1657 [1]. Wilhelm Ludwig of Nassau made a thorough study of Polybius' account of the battle of Cannae. He recognized that Perotti's translation of that section of Polybius was unreliable and had another translation made by Volrat von Plessen [2].

Approved as a pragmatic historian of the highest competence by Bodin, presented to the ruling classes as an authority on war by Lipsius, Polybius was read and studied about 1600 as perhaps never before or after. His difficult and unclassical language was no longer an obstacle to Western readers who had attained new levels of knowledge of Greek and were particularly interested (as were Salmasius and Grotius) in Late Greek. Casaubon never published the monumental commentary he had planned, but his edition and translation of 1609 offered the best guide to interpretation and was a pleasure to the eye. In the introduction

[1] This is stated by G. OESTREICH, *Geist und Gestalt*, 68 — without quoting the evidence. For the general background, M. ROBERTS, *The Military Revolution 1560-1660* (Belfast 1957, Inaug. Lecture).

[2] W. HAHLWEG, *Die Heeresreform der Oranier* (1973), 340.

he summarized all the contemporary motives for admiring Polybius. He extolled his mastery of the military and diplomatic arts and his ability to understand the causes of events ; he maintained that he was a religious man and even praised his style ; he compared him advantageously with Thucydides, Xenophon, Sallust, Livy, etc., and finished by preferring him to Tacitus : *quid enim principi, praesertim iuveni, lectione illorum Annalium esse queat pernitiosius?*

Casaubon may well have contributed to the popularity of Polybius in England when he moved to London in 1610. But William Camden needed little encouragement from Casaubon to take Polybius as his mentor for the *Annales rerum Anglicarum et Hibernicarum regnante Elizabetha* (1615) [1].

The abundant erudite work of the seventeenth century on and around Polybius (such as the edition of the *Excerpta Peiresciana* by H. Valesius, 1634, and the commentary by Jacobus Gronovius, 1670) was supported by this warm feeling for the master of historical pragmatism. In 1615 H. Grotius included Plutarch and Polybius in his plan of studies, but left Thucydides out of it [2]. Gerardus Ioannes Vossius expressed common opinion in making Polybius the central figure of his *Ars historica* (1623) and in praising him in *De historicis graecis* (2nd ed., 1651) : *civilem prudentiam si spectes et scientiam militarem nulli fuerit secundus* (p. 124).

[1] H. Trevor-Roper, *Queen Elizabeth's First Historian. W. Camden* (London 1971, Neale Lecture), 21. On Milton, J. A. Bryant, *Phil. Quart.* 29 (1950), 21-7. Polybius' Latin translation had reached England in the fifteenth century : R. Weiss, *Humanism in England* [2] (Oxford 1957), 152.

[2] H. Grotii et aliorum *De omni genere studiorum recte instituendo dissertationes* (Lugduni Batavorum 1637), 11. True enough, Polybius and Plutarch are placed among " politici ". Grotius avoids giving detailed advice on historians, though he encourages the reader to start with modern historians *ac paulatim deinde in remotiora eniti.* Grotius was convinced that Polybius was the stylistic model of St. Luke : *utitur ita saepe Polybius quem sequi amat Lucas* (on *Acts* 17, 18, *Opera omnia theologica* II (Amstelaedami 1679), 630 b 60). Cf. also his note on *Acts* 11, 26 (II, 609 b 5-6) : *Polybius non semel usurpat, scriptor Lucae* (*sic*) *lectus.*

Casaubon's influence is easily recognized in later compilations. For instance, John Dryden composed a "character" of Polybius which appeared as a preface to the translation of Polybius by Sir H. S[hears] in 1693. Dryden, like Casaubon, is still concerned with the question whether Polybius or Tacitus is the better historian. He has, however, some curious notions of his own, not necessarily inspired by better scholarship. He believes that Constantine the Great collected the "negotiations" of Polybius as an ambassador. As he assumes Constantine the Great to have been English, he can conclude: "I congratulate my country, that a prince of our extraction (as was Constantine) has the honour of obliging the Christian World by these remainders of our great historian."

But if one had to follow seriously the course of Polybius' reputation during the seventeenth century, one would probably have to account for a change of emphasis in his fame. This change ultimately emerged very clearly in England in the early eighteenth century. It was now Polybius' picture of the mixed government which attracted attention. The balance of power in England was compared with the balance of power in Rome. As England was also a state where religion was controlled by the civil power, any reference in Polybius—or indeed in any other writer—to the place of religion in Rome was treated with interest. Even the debate on early parliaments involved Polybius. This makes a very different story, which I hope to tell elsewhere.

I shall conclude by summarizing the story I have been able to put together for today. Polybius was rediscovered in Florence as a historian of the first Punic War by Leonardo Bruni about 1420. Though he had been translated into Latin by the middle of the fifteenth century, his reputation as a historian and as a political thinker does not seem to have been widely diffused. It was in republican Florence, too, that the importance of his Book VI was recognized for

the first time by Machiavelli and others at the beginning of the sixteenth century. Even the first philological work on him seems to have been done in Florence, by Politian. The idea of printing the Greek text does not appear to have interested the Italians until it was too late. The publication of Polybius in Germany coincided with the opening of a new stage in Greek studies—and with the new didactic and pragmatic mood of European historiography. Polybius' reputation soared rapidly in the second part of the sixteenth century. His fame was based on his expertise as a military and diplomatic historian. The Dutch republicans took his lessons to heart, though paradoxically the lesson was spelled out by Justus Lipsius after he had preferred Catholicism and monarchy to Protestantism and republic. Finally, Polybius and his Protestant editor, Casaubon, took refuge in England, and the Dutch had a better reason for remaining faithful to both.

Having enjoyed the posthumous company of Casaubon so many times—among his books and manuscripts in Bodley's Library and in the British Museum—I salute his memory from Geneva, where he was a citizen and a professor.

*(Une brève discussion a suivi l'exposé de M. Momigliano. Ceux qui y ont participé ont estimé qu'il ne se justifiait pas de la publier.)*

# INDEX LOCORUM

## A. Polybius


*HISTORIAE:* 3-6, 13, 20-24, 26-7, 30, 38, 41-2, 44, 49, 50, 60, 141, 147-9, 164-5, 168, 170-1, 185-8, 193-6, 198, 203-5, 212, 246, 349.

I: 107, 114-5, 140, 167, 169, 269, 273, 297, 356-7, 364 / *Prooem.*: 36, 166, 193 / 1: 325 / 1-5: 269 / 1,5: 97, 213, 269, 309, 321 / 2: 310 / 3,1: 310 / 3,9: 106 / 6,1: 52 / 7: 356 / 10-40: 107 / 10,2: 131 / 11,14: 108 / 12,3-4: 108 / 14-15: 44 / 14,1: 112 / 14,1-3: 111 / 14,3: 110 / 15,1-2: 109 / 15,9-11: 112 / 15,12: 112 / 16,2-4: 108 / 20,3-6: 108 / 20,5: 91 / 23,6: 108 / 24,9-12: 108 / 27-28: 300 / 29,9: 280 / 30,7-10: 110 / 32: 110 / 32-34: 278 / 32,2: 109 / 32,7: 279 / 32,9: 280 / 37,8: 108 / 38,1: 108 / 41 sqq.: 109 / 55,2: 108 / 57,1 sq.: 106 / 58,1: 106 / 58,3-4: 105 / 58,5: 105-6, 108-9, 111 / 58, 7 sqq.: 106 / 58,9: 106 / 59,1: 108 / 59,5: 106 / 59,6: 106 / 62,7: 106 / 64,1: 210 / 83: 82, 85 / 83,4: 7 / 85,2: 48.
I-II 35: 352, 354 / I-IV: 192 / I-V: 36, 351, 359, 364 / I-VI: 188, 192, 204 / I-XV: 210, 256 / I-XVI: 350 / I-XVIII: 269-70 / I-XXXIX: 205.

II: 29, 45, 122, 169 / 1,3: 277 / 1,5: 113 / 8,2: 131 / 11: 122 / 11-12,2: 122-3 / 11,10: 122 / 11,11: 123 / 11,13: 123 / 12,2: 122-3 / 13: 113 / 13,7: 116 / 14-17: 133-4 / 14-21: 134 / 14,4 sqq.: 131 / 14,4-6: 58 / 17-35: 134 / 17,6: 131 / 18-20: 133 / 18-35: 134 / 21: 221 / 21-35: 133 / 21,3: 220, 256 / 21,7: 210, 212 / 21,7 sq.: 195 / 22-35: 134 / 23,13: 131 / 31,7: 131 / 35,2-10: 285 / 37-70: 194 / 37,4: 163 / 37,10: 214 / 47,10: 157 / 47,11: 158 / 49: 83 / 56-63: 45 / 56,1: 170 / 56,11: 166 / 58,12: 21 / 60,8: 21 / 65-69: 270 / 71,1 sq.: 194.

III: 4, 115-6, 120, 140, 188, 193, 273, 359 / *Prooem.*: 36, 205 / 1,4-6: 273 / 1,9-11: 310 / 2,6: 210 / 4-5: 194-5 / 4,1 sq.: 22 / 4,2: 310 / 4,2 sq.: 194 / 4,12: 24 / 5,1 sq.: 25 / 5,7-8: 164 / 5,8 sq.: 164 / 6-7: 117 / 6,1: 116-20 / 6,1 sq.: 116-7, 119, 167-8 / 6,2: 117 / 6,3-7,7: 116-7 / 7,4: 116, 118 / 8: 44, 171 / 8,1: 116-7, 119 / 8,9-11: 115 / 9: 171 / 9,1-5: 171 / 9,2 sqq.: 115 / 9,5: 115 / 9,6-12,6: 113 / 9,6 sqq.: 114 / 9,7: 106 / 10,3-4: 115 / 18,11: 210 / 20: 120 / 20,1 sq.: 174 / 20,1-5: 118, 172 / 20,3: 172 / 20,5: 118 / 21: 119 / 21 sqq.: 188 / 21,1-2: 119 / 21,9-10: 135 / 21,9 sqq.: 134 / 22,1: 53 / 26,1: 189 / 26,2: 189 / 26,3: 135 / 28-30: 135 / 29: 119 / 29,1: 119 / 29,2: 120 / 30,2: 188 / 30,4: 115 / 31,11-13: 273 / 31,12: 166 / 32: 193 / 33,17: 180 / 35,6: 280 / 38,1-3: 57 / 43,11: 281 / 47,6 sq.: 174 / 58,2 sq.: 163 / 59: 193 / 59,3 sq.: 163 / 68,10: 47 / 79,4: 48 / 83-85,6: 270 / 87,7: 210, 212 / 87,8: 213 / 95 sq.: 175 / 95,5: 177 / 95,6 sq.: 177 / 96,3 sq.: 176 / 97,1-2: 177 / 103: 212 / 106,1: 212 / 117,4-5: 274 / 118,11: 210.

IV: 155-6, 188-9, 191 / 13,6: 168 / 17,4: 215 / 20,5: 158 / 26,1: 168 / 30,4 sq.: 189 / 31-33: 189 / 31,3: 282 / 31,8: 282 / 32: 83 / 32,9: 191 / 33,11: 189 / 38,1-10: 191 / 39-42: 56 / 40,2 sq.: 163 / 54,6: 214 / 73: 189 / 74: 189 / 74,5: 191 / 74,8: 189 / 87,4: 48.

V: 155-6, 192 / 5,10: 47 / 9-10: 156 / 10,3 sq.: 100 / 10,10: 154, 156 / 11,5: 15 / 24: 96 / 26,15: 48 / 30,8: 285 / 32,4: 285 / 33: 186 / 33,2 sq.: 158 / 34,10: 286 / 35,7: 286 / 35,9: 75 / 40,1-3: 286 / 41-54: 286 / 42,5: 286 / 44,1: 287 / 47,1-48,10: 286 / 53-54: 286 / 57,1: 287 / 58,2-3: 287 / 61,3-6: 287 / 62,2-3: 287 / 62,4-6: 288 / 62,7-8: 288 / 63: 288 / 63,7-10: 289 / 63,11-64,7: 289 / 65: 289 / 66,5-7: 289 / 66,8-9: 289 / 79-87: 290 / 104: 132 / 111,9-10: 293.
VI: 23, 29, 37, 64, 128, 130, 193, 209-15, 217, 221-3, 243-4, 246, 251, 254-6, 258-60, 262, 264-5, 269, 292, 294, 297, 350, 354, 357, 359-64, 371 / 1-10: 211 / 2,1-3: 293 / 2,3: 213, 224, 292 / 2,9-10: 292 / 3-7: 265 / 3,1: 223 / 3,5: 223-4 / 3,7: 225 / 3,8: 223 / 3,9: 223 / 3,11: 223 / 4,2-4: 224 / 4,6: 224 / 4,11-13: 249 / 4,13: 213, 254 / 5,1: 223 / 9: 215, 256 / 9,5-9: 215 / 9,7: 48 / 9,7-10: 221 / 9,10: 223 / 9,11-14: 249 / 9,12: 249 / 9,12-13: 322 / 10: 225, 265 / 10-11: 211 / 10,1: 224 / 10,4-5: 224 / 10,4-6: 224 / 10,7: 91, 215, 229 / 10,8: 226 / 10,11: 215 / 10,12: 223, 248 / 10,12 sqq.: 129 / 10,13-14: 248 / 10,14: 223 / 11: 210, 265 / 11-18: 216, 222, 261 / 11,1: 53 / 11,1 sq.: 133 / 11,3 sqq.: 143 / 11,3-8: 217 / 11,7: 211 / 11,11: 226 / 11,12: 229 / 11,35: 212 / 11 a,2: 53, 127 / 11 a,4: 134 / 11 a,4 sqq.: 132 / 12: 217, 223, 226-7, 229 / 12-18: 210-2, 225, 254, 257, 260 / 12,3: 227 / 12,4: 227 / 12,5: 293 / 12,6: 227 / 12,7-8: 228 / 12,8: 217, 252 / 12,9: 223, 226 / 12,10: 210 / 13: 217, 223, 226, 229 / 13,1-3: 218, 238 / 13,2: 252 / 13,3: 252 / 13,4: 214 / 13,5-6: 239 / 13,8: 223, 229 / 14: 223, 226, 229 / 14,2: 226 / 14,3: 226 / 14,4: 231, 244 / 14,6: 228, 231, 237 / 14,7: 220 / 14,8: 213 / 14,9: 228, 231 / 14,10: 228 / 14,10-11: 226 / 14,11: 218, 228 / 14,12: 223, 226 / 15: 293 / 15-18: 229 / 15-18,1: 218 / 15,2: 230, 293 / 15,3: 230 / 15,4: 230, 293 / 15,6: 293 / 15,9: 230 / 15,10: 252 / 15,10-11: 237 / 16,2: 214 / 16,2-3: 222 / 16,3: 210, 220 / 16,4-5: 234, 240 / 16,5: 230 / 17,1: 230 / 17,1-5: 256 / 17,1-6: 238, 257 / 17,1-7: 252 / 17,3: 214 / 17,4: 210 / 17,5: 239 / 17,9: 230 / 18: 322 / 18-19: 212 / 18,1-3: 255 / 18,2: 213 / 19-42: 211, 216 / 19,2: 220 / 19,3: 212 / 19,5: 220 / 20,2: 212 / 20,9: 212, 220 / 24,9: 217, 244 / 26,2 (cf. Gell. XVI 4,3-4): 247, 257 / 33,1 (cf. Gell. XVI 4,2): 247, 257 / 35,5: 247 / 37-39: 244 / 37,13: 251 / 39,11: 244 / 42: 247 / 43: 247 / 43,2: 249 / 44,2: 167 / 45,1: 158 / 46,7: 254 / 46,10: 158 / 47,1: 216 / 47,2: 244 / 50: 298 / 50-57: 212 / 51: 244 / 51,2: 250 / 51,4-8: 249 / 51,7: 220 / 51,7-8: 217 / 52,1: 177 / 52,2-9: 294 / 52,8-9: 177 / 52,10: 131, 294 / 52,11: 244 / 53: 211, 219 / 53-54: 219 / 53,10: 217, 245 / 54,4-6: 245 / 54,4-55: 133 / 55-56: 212 / 56: 211 / 56,1: 216, 245 / 56,3: 210 / 56,6-15: 245, 322 / 57: 215, 249, 256 / 57,1: 322 / 57,2: 322 / 57,5-9: 322 / 58,4: 136 / 58,12-13: 136 / 62,10: 297.
VII: 50, 154, 269 / 7,1: 166 / 7,6: 180 / 11-14: 156 / 11,1 sq.: 155.
VIII: 154, 169 / 2,3: 213 / 3 sq.: 155 / 3-7: 291 / 8-12: 154 / 8,1 sq.: 155 / 9-11,2: 45 / 10,1: 48 / 10,12: 157 / 11,3: 166 / 11,3 sqq.: 157 / 29,2: 277 / 34,7 sq. (cf. Liv. XXV 11,15 sq.): 175.
IX: 141 / *Prooem.*: 160, 164: / 1: 141 / 1-2: 140, 142-3 / 1,2-3: 143 / 1,4: 130, 158 / 2,4 sq.: 164 / 2,6-7: 143 / 3,10: 47 / 12-20: 282 / 15: 43 / 19,1-4: 167 / 22,7-26,11:

281 / 23,6: 167 / 24,2: 281 / 28-39: 16 / 32-39: 132 / 41,1-8: 291.
X: 135 / 2-20: 124 / 2,2 sqq.: 125 / 2,6: 125 / 2,12-13: 281 / 3,2: 124, 197, 281 / 4,2: 211, 219 / 4,9: 211 / 9,2: 125 / 9,2 sq.: 124 / 9,4: 124 / 15,4: 211 / 16,7: 210 / 17,13: 177 / 18,2: 124 / 19,8: 124 / 21,5 sq.: 158 / 21,8: 359 / 22,10: 47 / 26,7 sq.: 156 / 34-40: 123-4 / 36: 18 / 36,2 sq.: 14 / 37,2: 47 / 37,6: 124 / 39,4: 124 / 47,12-13: 164.
XI 1 a,5: 192 / 3-6: 132 / 4-6: 96, 166 / 19,4: 131 / 20-24,9: 123 / 20-33: 124 / 26,2: 124 / 32,2: 124 / 33,2: 124 / 33,8: 124.
XII: 42, 45, 147-9, 151-2, 154, 157, 159, 161-2, 193, 205 / 4 a: 159 / 4 a,3 sq.: 158 / 4 b: 161 / 4 b-c: 131 / 4 c: 161 / 5-12 a: 153 / 5,1: 221 / 5,2: 153 / 5,2 sq.: 153 / 7,6: 180 / 10,6: 180 / 11,1: 51 / 12,4: 180 / 17-22: 45 / 22,7: 158 / 23,1: 158 / 23,3 sq.: 158 / 23,7: 158 / 23,8: 158 / 25 sq.: 158 / 25 a: 180 / 25 e,2 sq.: 171 / 25 f,1: 45 / 25 f,6: 45 / 25 h,3-6: 150 / 25 i,5: 44 / 26 d: 161-2 / 26 d,4: 154 / 27,6: 161 / 27 a, 1: 137 / 27 a,2-3: 161 / 27 a,3: 169 / 28,10 sq.: 158 / 28 a,3: 161 / 28 a,4: 161.
XIII 5,6: 306 / 6-8: 215.
XIV: 62, 196 / 1-10: 124 / 4,2: 124 / 4,7: 124 / 8,6: 131 / 8,8: 131 / 9-10: 182 / 9,1-2: 124 / 9,2: 124 / 10,1: 196 / 10,3 sq.: 184.
XV: 62, 187, 196, 202 / 1: 182 / 1-19: 124 / 1,3: 199 / 1,6: 124 / 2,4 sq.: 197 / 4,5: 184 / 4,5 sq.: 199 / 4,8 sq.: 199 / 9,8: 124, 131 / 12,5: 124 / 17,3 sq.: 200 / 17,4: 89 / 18,1 sq.: 198 / 18,3: 198 / 20: 91 / 20,1: 99 / 20,5: 91 / 21: 215 / 26 sq.: 203 / 26-33: 202 / 30,10: 187-8 / 34-35: 188, 203 / 35,2 sq.: 157 / 35,6: 188.
XVI: 125 / 12,5 sq.: 163 / 12,7: 45 / 14 sq.: 171, 201 / 14-20: 162 / 14,3: 171 / 14,5: 201 / 14,8: 180 / 15,1: 201 / 17,9 sq.: 168 / 20,3 sq.: 163 / 20,5: 45 / 20,5 sq.: 187 / 28,3: 48 / 34: 142 / 40,4: 131.
XVII: 350.
XVIII: 187, 350 / 13-15: 34, 187 / 14,6 sq.: 156 / 18: 37 / 28: 243 / 28 sqq.: 349 / 28-32: 211 / 28-33: 362 / 32: 243 / 33,5 sq.: 156 / 35: 212 / 35,2: 210 / 35,6: 216 / 37,2: 15 / 37,7: 15 / 41,10: 193.
XIX 1,1: 125-6.
XX 9: 122-3.
XXI 5,10-13: 122 / 7: 300 / 11,7: 124 / 13,2 sq.: 100 / 14,4: 100 / 38,7: 196.
XXI sqq.: 125.
XXII 5,3: 132 / 16,2 sq.: 154 / 17,7: 47 / 18,6 sq.: 167-8.
XXIII: 135 / 14,1: 237 / 14,2: 237 / 14,7: 237.
XXIV: 6 / 8-10: 34 / 9: 8 / 10-12: 34 / 10,8-14: 8 / 11-13: 6.
XXVII 2,10: 10 / 4,6 sq.: 86 / 7,12: 10 / 10,4: 87.
XXVIII 6: 96 / 6-7: 7 / 13: 9.
XXIX: 195, 271 / 12,3: 180 / 12,4-5: 180 / 12,12: 180 / 21,4 sq.: 195.
XXX 1-3: 11 / 2,5 sq.: 193 / 4,6: 211 / 5,6-8: 85 / 6,3-4: 194 / 6,5 sq.: 86 / 7,9-8,4: 10 / 13,7: 47 / 18,1-7: 12 / 19,1-13: 12 / 20: 12 / 32: 12.
XXX - XXXIX: 24, 26, 187, 194-5.
XXXI: 187 / 2,1-7: 12 / 10: 12 / 11-15: 5 / 13,1: 211 / 21,6: 12, 29 / 23-30: 193 / 23,4: 41 / 24,9: 9 / 25: 212, 248 / 25,3 sq.: 195 / 25,5: 210 / 25,5 a: 125 / 28,13: 193 / 30: 193.
XXXI - XXXIX: 5.
XXXII 3,14-17: 12 / 5,6: 215 / 10: 12 / 13: 212.
XXXIII 1: 211 / 1,3-8,3: 12 / 1,5-8: 137 / 14,2: 12.
XXXIV: 25, 147 / 1: 158 / 1,7-13: 57 / 1,16: 57 / 4: 55 / 5: 56 / 6: 59 / 12,8: 58 / 14: 196.

XXXV 3: 212 / 3-4: 256 / 4: 210 / 6: 125 / 6,1 sq.: 126.
XXXVI: 35 / 1: 166 / 2: 12, 35-6 / 4: 122 / 8,7: 125 / 9: 14, 25, 36 / 9-10: 34 / 10,5-6: 190 / 11,1 sq.: 190 / 14,4: 126 / 14,4 sq.: 125 / 17,12-15: 17.
XXXVIII: 195 / 4,8: 194 / 6,1: 169 / 7,1: 17 / 8,7: 18 / 10-11: 221 / 10,8: 17 / 10,13: 17 / 12-13: 221 / 16,3: 191 / 16,7: 17 / 18,8-12: 17 / 20: 202-3 / 21,3: 193 / 22: 195.
XXXIX: 194, 203 / 1: 172 / 1,1-2: 137 / 1,4: 136 / 1,5 sqq.: 125 / 2: 203 / 5: 193 / 5,1: 21 / 6,2: 21 / 8: 27 / 8,2: 191 / 8,3 sq.: 193 / 8,4-5: 194 / 8,5: 194 / 8,7: 213.

*Fragmenta (laudata secundum numeros editionis Theodori Büttner-Wobst et, in parenthesis, secundum numeros editionis Hultschianae)* 39 (63): 305 / 43 (180): 177 / 76 (166): 196 / 95 (3): 47 / 235: 48.

*Excerpta antiqua* (VI - XVIII, *sive* I - XVI, XVIII): 210, 350, 359-60, 363-4.

*Excerpta historica*
*De legationibus*: 365.
*De sententiis*: 33.
*De virtute et vitiis* (= *Peiresciana*): 33, 370.

*Historiarum Libri XL*: 149, 192-3, 205.

## B. Auctores vetustiores

Acilius, C. (= *RE* nº 4): 120, 135-6, 211 / *Ann.* fr. 1 (*HRR* I, p. 49): 130-1, 136 / fr. 2 (*HRR* I, p. 49): 136 / fr. 2 A (*HRR* I, pp. 49-50): 136 / fr. 3 (*HRR* I, p. 50): 136.
Agatharchides Cnidius, geographus: 57 / *De mari Erythr.* 64 (in *GGM* I, p. 156): 161.
Agathias Myrinaeus: 305-6, 344, 349-50 / *Hist. prooem.*: 343.
Ammianus Marcellinus: 298, 305, 329, 332, 335, 344 / XIV 6, 4-6: 336 / 11, 25: 328 / XXI 2, 2: 329 / XXIV 2, 16: 305, 347 / XXVIII 6, 25: 328 / XXIX 1, 32: 329 / 2, 20: 328.
Ampelius, L., *Liber memorialis* 49: 225 / 50: 226.
Antipater Tarsensis, stoïcus: 50, 242.
Antisthenes Rhodius, historicus: 41, 163, 171, 186, 201-2.
Appianus: 89, 234, 306, 350 / *Hisp.* 49: 256 / *Pun.* 31-35, 129 sqq.: 183 / 65, 290 sq. (= Cato, *Or. pro Rhodiensibus*, *ORF*, fr. 170, pp. 66-7): 88 / 112, 531: 234.
Aratus Sicyonius: 170 / *Hypomnemata*: 157-8.
Archimedes, mathematicus: 343.
Aristarchus, grammaticus: 54.
Aristides, Aelius, *Or.* XIII (*Panath.*): 353.
Aristoteles: 41, 46, 48, 101, 151, 153, 159, 209, 214, 216, 221, 224, 226, 229, 242, 250, 257, 262-3, 357, 363.
*Ath.*: 263.
*Pol.*: 214, 223, 357, 363 / 1270 b 17: 226 / 1271 b 24: 214 / 1276 a 24: 214 / 1278 b 10: 223 / 1284 b 40-1285 a 3: 224 / 1285 b 20-28: 224 / 1293 a 11: 224 / 1293 a 37: 224 / 1294 a 34: 229 / 1296 a 7: 216 / 1297 b 37 - 1298 a 3: 226 / 1298 a 3 sq.: 262-3 / 1298 a 3-9: 226 / 1312 b 37: 229.
*Rh.* 1409 b 21: 229.
Arrianus: 350.
Athenaeus: 152 / VI 264 c (= Timaeus, *FGrH* 566 F 11): 151-2 / 271 b sqq.: 151 / 272 a-b: 151 / 272 b: 152.
Attalus Rhodius (= *RE* Suppl.-Bd I, nº 25 a): 43.

Augustinus, sanctus: 317, 334 / *Civ.*: 334.

Basilius Magnus, sanctus: 357-8.
Bito, mechanicus: 291 / 52-56 W.: 291.
Boethius, Anicius Manlius Severinus: 320.

Caesar, C. Iulius: 277 / *Civ.* II 24: 184.
Callias Syracusanus, historicus: 149.
Callisthenes, historicus: 41-2, 44, 158-9.
Calpurnius Piso Censorinus Frugi, L., historicus (=*RE* nº 96): 128, 138-9 / *Ann.* fr. 38-40 (*HRR* I, p. 137): 139.
Carneades Cyrenaeus: 41, 43, 50, 60.
Cassius Hemina, L., historicus (=*RE* nº 47): 116, 138 / *Ann.* fr. 39 (*HRR* I, p. 110): 139.
Cato Censorius, M. Porcius: 15, 23, 53, 62, 86, 88-9, 95, 114, 116, 118-21, 125-6, 128-9, 131-2, 134-5, 137-8, 140-3, 189, 210-1, 220, 238, 243, 246-54, 259, 261-2, 264, 322, 347.
*De re militari*: 247, 256 / ap. Fest. p. 298-300 L.: 247.
*Orationes* (in *ORF*): 87, 134 / *Contra Galbam*, fr. 172, pp. 67-9 (ap. Gell. I 23): 172 / *De bello Carthaginiensi*, fr. 191 sqq., pp. 78-9: 128 / *De consulatu suo*, fr. 21 sqq., pp. 20-25: 126 / *Oratio apud equites*, fr. 18, p. 19 (ap. Fest. p. 220, 9 L.): 247 / *Pro Rhodiensibus*, fr. 170, pp. 66-7: 88.
*Origines* (in *HRR* I): 42, 127, 134-5, 141-3, 188, 211, 246, 250 / I: 126, 128, 132, 140, 246 / I-III: 250 / II: 126, 140 / III: 126, 140 / IV: 126, 128 / V: 126 / VI: 126 / VII: 126 / fr. 18 sqq. (pp. 61 sqq.): 132 / fr. 34-40 (pp. 65-6): 134 / fr. 42 (p. 67): 132 / fr. 42-44 (p. 67): 134 / fr. 80 (p. 77, ap. Serv. *Aen.* IV 682): 128, 250 / fr. 84 (p. 81): 134 / fr. 86 (p. 81): 135 / fr. 95 b (p. 86): 87.
Celsus, philosophus: 341.
Chaereas, historicus: 115, 118, 120, 172-3, 181.
Chrysippus, stoïcus: 43, 46, 49.
Cicero, Marcus Tullius: 30, 42, 127, 132, 169, 209, 211, 220-1, 225, 234, 237, 241-2, 248-9, 255, 261, 347, 359.
*Att.* I 19, 10: 360 / *Brut.* 66: 169 / 164: 234 / *De orat.* I 225: 234 / *Div.* I 24, 49: 117-8 / *Leg.*: 225, 240-1 / III: 241-2, 257 / III 1, 2 - 2, 5: 242 / 3, 9: 213 / 3, 10: 229, 240 / 5, 12: 242 / 5, 13 - 6, 14: 242 / 12, 28: 241 / 20, 46: 236 / 20, 47: 236 / *Off.* III 32, 113: 348 / *Parad.* V 41: 234.
*Rep.*: 20, 216, 225, 241, 251, 260-1, 347 / I: 209 / I-VI: 242 / I 29, 45: 225 / 35, 54: 225 / 45, 69: 225 / 46, 70: 223 / II: 209, 211, 260, 264 / II 1, 1 - 37, 63: 211 / 1, 2: 129, 248-9 / 1, 2 - 37, 63: 132 / 1, 3: 249 / 10, 18: 127 / 14, 27: 261 / 21, 37: 129 / 23, 41: 225 / 23, 42: 225 / 32, 56: 228 / 33, 57: 225, 240, 255 / 37, 62: 225 / 37, 63: 133 / 39, 65: 225 / 42, 69: 255 / III: 209 / IV 3, 3: 212, 216, 251 / VI 12: 223.
Cincius, L. (=*RE* nº 3): 247 / *De re militari*, fr. ap. Gell. XVI 4, 1 et 4, 6: 247.
Cincius Alimentus, L., historicus (= *RE* nº 5): 52-3, 120, 131, 133, 137, 211, 247, 261 / *De comitiis*: 257 / *De consulum potestate*: 257 / *De re militari*: 257.
Claudius Quadrigarius, Q., historicus (=*RE* nº 308): 136, 139, 349.
Cleanthes, stoïcus: 49.
Clemens Alexandrinus, T. Flavius: 52 / *Str.* I 138, 1-3: 52 / I 139, 4: 52.

Coelius Antipater, L., historicus: 135, 139.
Constantinus VII Porphyrogenitus: 350.
Constantius Lugdunensis, *Vita Germ.*: 319.
Cornelius Scipio, P. (=*RE* nº 331), *Historia Graeca*: 124.
Crates Mallota: 41, 54-5, 60.
Critolaus: 41, 44.

Demetrius Phalereus: 41, 195, 264.
Democharis Atheniensis, historicus (=*RE* nº 6): 159.
Demosthenes: 27, 77 / XVI (*Megalop.*) 22: 79 / 24: 79 / 31: 79 / XXIII (*Aristocr.*) 102: 79 / 103: 79 / 111: 79.
Dexippus, historicus: 343 / *Fr. Hist.* (sive *Chron.*): 343 / *FGrH* 100 F 25: 343 / F 27: 343.
Dicaearchus, geographus: 41-2, 58-9, 209, 242, 250.
Dio Cassius Cocceianus: 350 / XII, fr. 46: 113 / XIII, ap. Zonar. VIII 22, 407: 173 / XIV = Zonar. IX 1 (p. 218 Boiss.): 175-6 / XX, fr. 68, 3: 85 / XLVI 49: 236 / LI (p. 506 Boiss.): 350.
Diodorus Siculus: 18-20, 48, 107-9, 111-2, 133, 149, 173, 209, 211, 264, 350, 362 / X 24, 1: 149 / XII 25: 264 / 25 - 26, 1: 133 / XIII 19, 6 - 32: 173 / 90, 4-7: 149 / XIV 17, 11 (Ephorus): 189 / XVIII 59, 6: 150 / XIX 8, 4: 150 / XX 13: 150 / 30: 150 / 43, 7: 150 / 70: 150 / XXI 9: 15 / 17, 1-4: 149 / XXIII: 107 / XXIII 4, 2: 108 / 9, 3: 108 / 9, 4: 109 / 9, 5: 109 / 15, 3: 108 / 15, 4: 108 / 18, 2: 109 / 18, 3: 108 / 20: 108 / XXIV: 107 / XXIV 1: 108 / 9, 2: 110 / XXIX 31: 15 / XXXI 3: 15 / 26, 7: 195 / XXXII: 18 / XXXII 2: 18 / 4: 18 / XXXIII 28 b, 3 sq.: 196.
Diogenes Babylonius, stoïcus: 41, 43-4, 50, 60, 242.
Diogenes Laertius, VIII 88: 50.
Dionysius Halicarnassensis: 48, 127-8, 130, 133, 209, 211, 220-1, 241, 261, 307, 367 / I 4, 2: 130 / 6, 1: 130 / 7, 1: 130 / 8, 3: 219 / 32, 1: 129-30 / 43: 129, 131 / 72, 1: 133 / 73: 130 / 74: 128, 133 / 74, 1: 52 / 74, 3: 53, 127 / 74, 5-6: 127 / 75: 133 / 85: 133 / IV 6, 1: 133 / 15, 1: 133 / 30, 2: 133 / 64, 2: 133 / V 19: 232 / 70: 213 / 72: 213 / 77: 213 / VII 16, 5: 235 / IX 37, 2: 240 / 43, 4: 235 / XI 20: 213. *Comp.* 30: 307, 347.
Duris Samius, historicus: 150.

Ennius, Quintus: 138, 189.
Ennodius Felix, Magnus, *Vita Epiphani episcopi Ticinensis* (= *Opusc.* 3): 319.
Ephorus, historicus: 41, 44, 54, 63-4, 140, 143, 157-9, 189, 301.
Eratosthenes: 41-3, 51-4, 56-9, 128 / *Chronographiae*: 51-2 / *Olympionicae*: 51.
Euagrius Scholasticus, *H.e.* III 41: 315.
Eudoxus Cnidius: 41-2.
Eugippius Africanus, *Sev.*: 319 / 20, 1: 314.
Eumachus Neapolitanus (=*RE* nº 4): 118.
Eunapius, historicus: 315-6, 331-2, 335, 340, 343 / *Hist.*: 331 / *VS*: 331.
Euripides: 51.
Eusebius Pamphilius Caesariensis: 305 / *PE* X 10, 4: 305.
Eutropius, III 21: 183.

Fabius Pictor, Q., historicus: 41,44, 52-3, 105-24, 129-30, 132-5, 137-8, 140, 143, 160, 169-71, 195, 211,

356-7 / *Ann.* fr. 6 (*HRR* I, p. 113): 133 / *Graecae historiae*, fr. 7-20 (*HRR* I, pp. 19-34): 132 / fr. 16 (*HRR* I, pp. 29-32): 133.
Fannius, C. (= *RE* nº 7): 139.
Festus, Sex. Pompeius, p. 220, 9 L.: 247 / p. 245 L.: 129 / p. 298-300 L.: 247.
Florus, Annius: 336 / *Epit.* I, praef. 4-8: 336.
Frontinus, Sex. Iulius: 367.

Gellius, Aulus, I 23 (= Cato, *Or. contra Galbam*, *ORF*, fr. 172, pp. 67-9): 172 / VI 3, 47: 88 / XI 1, 1: 160 / XIV 7: 229, 257 / XVI 4, 1: 247 / 4, 2 (cf. Plb. VI 33, 1): 247 / 4, 3-4 (cf. Plb. VI 26,2): 247 / 4, 6: 247.
Gellius, Cnaeus, historicus (= *RE* nº 4): 139 / *Ann.* fr. 28 (*HRR* I, p. 156): 139.
Geminus, *Elementa astronomica* VI 10-16: 55.

Hecataeus Milesius: 141, 143.
Heraclitus Ephesius: 163.
Hermogenes Tarsensis, rhetor: 42.
Herodotus: 54, 61-2, 64, 147, 149, 175, 178-80, 254, 350, 362 / V 37: 178 / 121: 178 / VI 11 sq.: 179 / 12-15: 179 / VII 139: 180 / VIII 3: 180 / 9 sq.: 180 / 11: 179.
Hieronymus, sanctus: 305, 340, 348 / *In Dan.*: 306 / *In Dan.* prol. (in *CC* 75 A, p. 775, 89, sive in *PL* XXV 494 A): 306, 341, 347 / *In Ier.* V 1: 306.
Hieronymus Cardianus, historicus: 160 / *Historia*: 96.
Hipparchus Nicaeus, astronomicus: 43-4, 54, 56-9.
Homerus: 54-5, 325, 366 / *Il.* IV 409: 324 / *Od.*: 54 / I 34: 324 / IX 82: 55 / XII 300: 324 / XXI 146: 324 / XXIII 67: 324.

Iordanes Geta, *Get.*: 319 / *Get.* 242 sq.: 319 / *Rom.*: 319 / *Rom.* 344 sq.: 319.
Iosephus, Flavius: 32.
Iunius Congus Gracchanus, M. (= *RE* nº 68), fr. ap. Plin. *Nat.* XXXIII 36: 257 / fr. ap. *Dig.* I 13, 1: 257 / *De potestatibus*: 257.
Iustinianus, Fl. Anicius Iulianus, Imperator: 316.
Iustinus, M. Iunianus, V 2, 8 sqq.: 77 / XLIII 1, 9: 129.

Lactantius, L. Caelius Firmianus: 336 / *Inst.* VII 15, 14-16: 336.
Licinius Crassus, L. (= *RE* nº 55), *Suasio legis Serviliae*, *ORF*, fr. 24, p. 244: 234.
Livius, Titus: 10, 23, 122-3, 220-1, 239, 261, 299, 305, 322, 347-9, 354-7, 359, 367, 370 / VI 18, 5: 235 / IX 46, 12: 229 / XXI 1, 5 - 2, 2: 113 / 6, 5-7: 173 / XXII 19-20: 175 / XXIV 33, 9 - 35, 1: 291 / XXV 11, 15 sq.: 175 / XXVI 18-20: 233 / 39, 5: 175 / XXVII 29, 7 sq.: 175 / XXVIII 4, 5 sq.: 175 / 28, 2: 356 / XXX 16: 183 / 17, 21-25: 183 / 45, 5: 348 / XXXI 31, 6: 356 / XXXIII 10, 7: 305 / 10, 10: 305, 348 / XXXVI 43-45: 300 / XXXVII 11: 300 / 23-24: 300 / 28-30: 300 / 32, 8-14: 123 / XXXVIII 24, 10: 196 / 39, 10: 132 / 54, 7-10: 123 / XXXIX 18, 8: 239 / 19, 7: 229 / 44, 8: 238, 252 / XLII 8: 123 / 47, 9: 10 / XLIII 16, 2: 239 / 16, 2-8: 253 / 16, 3: 239 / 16, 7: 229, 239 / XLV 44, 19: 348 / *Perioch.* 48: 256.

Lutatius Catulus, Q. (= *RE* nº 7): 53.
Lydus, Ioannes Laurentius, historicus: 316.

Marcellinus Comes, *Chron.* II p. 91, 476, 2: 319.
Marinus Tyrius, geographus: 57.
Megasthenes, historicus: 56.
Mela, Pomponius, III 7, 7: 56.

Naevius, Cnaeus: 138 / *Bell. Pun.*: 138 / *Bell. Pun.* fr. 31 Morel: 121.
Nepos, Cornelius: 53, 117, 347 / *Ham.* I 4: 113 / IV 2: 113 / *Hann.* XIII 3: 117, 172.

Olympiodorus Thebanus, historicus (= *RE* nº 11): 315-6, 332.
Orosius, Paulus: 305, 334, 348 / *Hist.*: 334 / II 1-3: 334 / IV 20, 6: 305, 347 / IV 23, 10: 88 / V 3, 3: 305, 347, 349 / VII 2: 334.

Panaetius Rhodius: 30, 43, 49, 57, 60, 209.
Paulus Diaconus: 319.
Pausanias: 348 / VII 12, 6: 190 / VII 13: 190 / VIII 30, 8-9: 348 / VIII 37, 2: 348.
Philinus Agrigentinus, historicus: 41, 44, 107, 111-2, 117-9, 135, 140, 169, 279, 356-7.
Philistus Syracusanus, historicus: 169.
Philostratus, Flavius: 42.
Phlegon Trallianus: 201 / *Mir.*, *FGrH* 257 F 36: 201-2.
Photius: 350 / *Bibl.* cod. 98, p. 84 b: 315.
Phylarchus, historicus: 21, 41, 45, 111, 140, 148-9, 157, 166, 169-70, 202-3.
Pindarus, *Dith.* fr. 77 Bergk: 179.
Plato: 41, 49, 101, 209, 234, 242, 257.
Plinius Secundus Maior, C.: 347 / *Nat.* V 9: 347 / XXXIII 36: 257.
Plutarchus: 7, 47-8, 170, 235, 246, 251, 271, 299, 348, 352-3, 357-8, 370.
*Moralia*: *De comm. not.* 27, 1072 A sq.: 50 / *Quaest. Rom.* 81, 283 B: 213.
*Vitae parallelae*: *Aem.*: 299 / 15, 3: 271 / 16, 2: 271 / 22, 4: 20 / *Agis*: 170 / *Ant.*: 356 / 8, 5: 213 / *Brut.* 4, 8: 348 / *Cat. ma.* 3, 6: 237, 252 / 8, 4: 114 / 8, 6: 251 / 8, 9: 220 / 9, 2-3: 126 / 9, 2-5: 246 / 9, 3: 246 / 11, 3: 220 / 15, 1: 252 / 15, 3: 252 / 15, 4: 253 / 19, 1: 252 / 19, 4: 248 / 20, 9-11: 251 / 20, 10-11: 251 / 27, 2: 88 / *Cleom.*: 170 / 16, 3: 157 / *Phil.*: 6 / *TG* 15, 2: 235 / 15, 3: 235 / 15, 7: 235.
Polemo Periegetes: 44.
Polyaenus, IV 7, 9: 175.
Pompeius Trogus: 170.
Porphyrius Tyrius: 340-2, 347 / *Chron.*: 342.
Posidonius: 24, 165.
Postumius Albinus, A., historicus (= *RE* nº 31): 116, 120, 135-7, 172 / *Ann.* I: 137 / fr. 2 (*HRR* I, p. 53): 137 / fr. 3 (*HRR* I, p. 54): 137.
Procopius Caesariensis: 305-6, 316, 320, 349, 356 / *Pers.*: 349.
Ptolemaeus, Claudius: 57, 357-8 / *Geog.* IV 3, 6: 184.
Pytheas Massiliensis: 41-2, 55-6, 61-2.

Quintilianus, M. Fabius: 347.

Rutilius Namatianus, Claudius: 316-7.
Rutilius Rufus, P. (*FGrH* 815): 165.

Sallustius Crispus, C.: 220, 256, 322, 370 / *Catil.* 7-10: 265 / *Hist.* III 48, 15 Maur.: 235.
Scylax Caryandaeus, geographus: 176 / *FGrH* 709 T 1 (= *Suda*, s.v. Σκύλαξ): 178.
Sempronius Asellio, historicus (= *RE* nº 16): 139, 347 / fr. 2 (*HRR* I, pp. 179-80): 139.
Sempronius Tuditanus, C. (= *RE* nº 92): 139 / *Libri magistratuum*: 257.
Seneca, L. Annaeus: 336.
Servius Honoratus, Marius, *Aen.* IV 682 (= Cato, *Orig.* fr. 80, *HRR* I, p. 77): 250 / VIII 51: 129.
Sidonius Apollinaris, C. Sollius Modestus: 319.
Silenus, historicus (= *RE* nº 1): 107, 115, 117-9, 124, 172-4.
Silenus Chius, mythographus (= *RE* nº 2): 129.
Solinus, C. Iulius, I 15: 129 / I 27: 53, 128.
Sophocles, *Antenorides*: 131.
Sosylus Lacedaemonius, historicus: 115, 117-8, 120, 172-6, 179, 181-2 / *FGrH* 176 F 1 (= *PWürzb.*): 174-8, 180-2, 186 / Col. I: 176, 180 / I 21 sq.: 180 / I 27 sq.: 178 / Col. III 4-10: 178 / III 25-6: 179.
Stobaeus, Ioannes, *Eclogae* II 75, 11: 50.
Strabo: 59, 165 / I 1, 2, p. 2: 54 / 2, 15, p. 23 sq.: 55 / 3, 4, p. 49: 56 / II 1, 21-35, pp. 77-88: 59 / V 3, 3, p. 230 (= Acilius, *Ann.* fr. 1, *HRR* I, p. 49): 130 / VII 3, 6, p. 298: 55 / 7, 4, p. 322 sq. (cf. Plb. XXIV 12, 8): 58.
Strato Lampsacenus: 41, 56.
Symmachus, Q. Aurelius: 320.

Tacitus, P. Cornelius: 169, 344, 366-7, 370-1 / *Ann.*: 370.
Terentius Afer, Publius: 62.
Theophanes Continuatus: 350.
Theophrastus: 41, 46, 159, 242, 257.
Theopompus, historicus: 41, 45, 63, 149, 157-9, 169, 202-3 / *Hellenica*: 45 / *Philippica*: 45, 100, 154, 156.
Thucydides: 46, 62, 67, 77-81, 97-8, 102, 149, 165-9, 283-4, 350, 362, 370/ I 21, 1: 166 / 22, 1: 166 / 22, 4: 166 / 23, 6: 167 / 47 sqq.: 179 / 80, 1: 283 / 124, 2: 283 / 144, 3-7: 272 / II 83 sq.: 179 / 90 sq.: 179 / III 77 sq.: 179 / V: 102 / V 28 sqq.: 102 / 48: 102 / VII 86, 2: 173 / VIII: 102 / VIII 46: 77, 97 / 57, 2: 77.
Timaeus, historicus: 41-2, 44-5, 51-2, 64, 111, 130-1, 134, 137, 141, 143, 148-53, 156-62, 173, 194, 204, 214 / *Historiae*: 160-1 / *FGrH* 566 F 11 (ap. Ath. VI 264 c): 151-2 / F 36: 160 / F 59-61: 160 / *Olympionicae*: 51.
Timotheus, lyricus, *Persae*: 180.
Tubero, Q. Aelius: 211.

Valerius Antias, historicus: 349.
Valerius Maximus, II 7, 1-15: 245 / II 9: 245 / IV 3, 13: 20 / V 3, 2: 20 / V 8: 245 / IX 12, 3: 20.
Varro, M. Terentius: 347 / εἰσαγωγικόν *comm.*, cit. a Gell. XIV 7, 2: 257.
Vegetius Renatus, Flavius: 367.
Vennonius, historicus (= *RE* nº 1): 139.

Xenophon: 46, 149, 282, 350, 362, 370 / *HG*: 356 / VII 5, 27: 16.
Xenophon, Hannibalis rerum scriptor (= *RE* nº 9): 118.

Zeno Rhodius, historicus: 41, 45, 149, 157, 162-3, 171, 186-7, 201.
Zonaras, VIII 22, 407: 173 / IX 1 (p. 218 Boiss.): 175-6 / IX 13: 183.

Zosimus: 305-12, 315-8, 320-1, 323-5, 327-44, 349.
*Historia nova*: 305, 307, 314-6, 323-5, 328, 331, 337-9.
I 1, 1: 305-6, 308, 310, 312, 338 / 1, 2: 326 / 2-4: 310 / 5, 1: 310, 328 / 5, 2-4: 307 / 57-58: 311, 329 / 57, 1: 305-6, 309, 312, 324, 338, 341 / 57, 2: 312 / 58, 4: 311-2, 328 / 67, 2: 328 / I - V: 315.
II 1-7: 339 / 5-6: 329 / 5, 5: 318, 328 / 7: 318 / 7, 1: 313 / 7, 1-2: 323 / 7, 2: 313 / 11, 5: 328 / 15-16: 331 / 29: 329, 339 / 29, 4: 331 / 32, 1: 318 / 35: 318 / 36-37: 329.
III 2, 4: 331 / 9, 4-6: 329 / 11, 1: 330 / 12, 1: 330 / 32: 340 / 32, 6: 313.
IV 3, 2-3: 323 / 4, 3: 328 / 13, 3-4: 329 / 18: 323 / 18, 4: 323 / 21, 3: 314, 324 / 35, 5 - 36, 5: 323 / 36: 318 / 36, 5: 329 / 54-58: 331 / 59: 318, 338-9 / 59, 3: 323 / 59, 3-4: 314, 340.
V 5, 8 - 6, 3: 323 / 10, 3: 328 / 20, 4: 305 / 35, 5: 327 / 40, 1 - 41, 3: 323 / 41, 1: 328 / 41, 5: 327.
VI: 315 / 13, 1: 328.

* * *

ANONYMA:

*Acta Apostolorum* 11, 26: 370 / 17, 18: 370.
*Annales Maximi* (cf. *HRR* I, pp. III-XXIX et pp. 3-4): 128.
*Chronica Oxyrhynchia* (*POxy.* 12 = *FGrH* 255): 51.
*Corpus Hippocraticum*: 167.
*Daniel*: 306, 340-1, 347 / 2, 31-45: 333 / 7, 1-14: 333.
*Digesta Iustiniani*, I 13, 1: 257.
*Epistula Hannibalis ad Athenienses* (in *PHamb.*): 174.
*Fasti*: 257.
*Fragmentum Vaticanum De eligendis magistratibus*: 242.
*Gnosis*: 333.
*Leges repetundarum*: 237 / *CIL* I² 583, 2-4: 231 / *CIL* I² 583, 74 (*Lex Calpurnia*): 231 / *Lex Servilia* (cf. *RE*, s.v. Servilius, nº 65): 234.
*Lex Calpurnia*: cf. *Leges repetundarum*.
*Lex Claudia* (218 a. Chr. n.; cf. *RE*, s.v. Claudius, nº 29): 210.
*Lex de officiis et honoribus flaminis Augustalis prov. Narbonensis* 24: 228.
*Lex Flaminia de agro Piceno*: 195, 210, 221.
*Lex Rubria de Gallia Cisalpina* I 20: 228 / I 21: 228.
*Lex Servilia*: cf. *Leges repetundarum*.
*Lex XII Tabularum* XII 5: 228.
*Lex Ursonensis* 64: 228 / 92: 228 / 96: 228.
*PHamb.*: cf. *Epistula Hannibalis ad Athenienses*.
*POxy.* 12 (= *FGrH* 255): 51 / 2088: 211.
*PRyl.* III 491: 174, 182-6, 196-200 / Col. II 2-6: 196 / 18 sq.: 198 / 20-21: 184 / 23 sq.: 199 / 25: 199 / 35: 199 / Col. III 44-45: 197.
*PwürzB.*: cf. Sosylus Lacedaemonius, historicus.
*Rhetorica ad Herennium*: 241 / IV 3, 5: 234 / IV 35, 47: 241.
*Senatus consultum Ultimum* (121 a. Chr. n.): 255.
*SHA*, *Carac.* 2, 1-3,7: 336.
*Suda*: 211 / s.v. βασιλεία: 99 / s.v. Σκύλαξ (=*FGrH* 709 T 1): 178.
*Syll.*³ 47, ll. 43-5: 153.
*Tactica*: 350.
*Testamentum vetus et novum*: 324, 333, 362.

## C. Scriptores et viri docti mediae aetatis (ab ann. 1100) et saeculorum XVI-XVII

Aemilius, Paulus: 365.
Aetzelius, Jacobus Otto: 364.
Agliardi, conte Camillo: 355.
Agricola, Rudolphus: 362.
Amasaeus, Romulus: 348.
Antonius Athenaeus: 351.
Ascham, Roger: 366.

Bacon, Francis: 72.
Balduinus, Franciscus: 366.
Balsamone, Giorgio: 363.
Barbaro, Francesco: 354.
Bellay, Guillaume du: 367.
Bessario, cardinalis: 351, 358.
Bodin, Jean: 366, 369.
Bossuet, Jacques Bénigne: 325.
Bruni, Leonardo: 352-61, 371.

Camden, William: 370.
Camerarius, Joachim: 364.
Casaubon, Isaac: 350, 354, 359, 365, 369-72.
Cavalcanti, Bartolomeo: 362-3.
Chalcondyles, Demetrius: 360.
Chrysoloras, Manuel: 352-3, 358-9.
Commynes, Philippe de: 366.
Comnena, Anna: 350.
Corbinelli, Antonio: 351.
Corvinus, Matthias: 364.
Crinitus, Petrus: 358, 360.

Darmarius, Andreas: 365.
Decembrio, Pier Candido: 357.
Domenichini, Luigi: 364.
Dryden, John: 371.

Ephraim, monachus: 351.

Filelfo: cf. Philelphus.
Folieta (Foglietta), Ubertus: 366.

Giovio: cf. Jovius.
Gronovius, Jacobus: 370.
Grotius, Hugo: 369-70.
Guicciardini, Francesco: 72, 94.

Hervagius, Joannes: 364.
Hoeschel, David: 365.
Hurtado de Mendoza, Don Diego: 364.

Jovius, Paulus: 366.

Lascaris, Janus: 350, 361, 363.
Leunclavius (Löwenklau), Joannes: 327.
Lipsius, Justus: 212, 354, 367-9, 372.
Loescher, Abramus: 348.

Machiavelli, Niccolò: 275, 354, 361-2, 367, 372.
Maigret, Louis: 218, 364.
Manetti, Giannozzo: 360.
Manutius, Aldus: 363-4.
Manutius, Paulus: 363.
Medici, Lorenzo de' (il Magnifico): 360.
Melanchthon, Philippus: 362.
Milton, John: 370.
Musculus, Wolfgang: 364.
Musurus, Marcus: 348.

Nassau, Wilhelm Ludwig von: 369.
Naugerius (Navagero), Andreas: 360.
Nicolaus V, papa: 351, 358-9.

Opsopoeus, Vincentius: 364.
Orsini: cf. Ursinus.

Patricius (Patrizzi), Franciscus: 366-8.
Perotti, Niccolò: 358-9, 369.
Petrarca, Francesco: 347-9, 353, 360.
Philelphus, Franciscus: 351.
Plessen, Volrat von: 369.
Polentone, Secco: 357-8.
Poliziano, Angelo: 361-2, 372.

Rucellai, Bernardo: 360.
Rutenus, Isidorus, cardinalis: 358.

Sabio, Joannes Antonius de: 363.
Salmasius, Claudius: 369.
Scarparia, Giacomo da: 358.
Schottus, Andreas: 365.
Seyssel, Claude de: 361.
Shears, H., Sir: 371.
Stephanus, monachus: 351.

Tortelli, Giovanni: 358-9.
Traversari, Ambrogio: 351, 354.

Ursinus, Fulvius: 365.

Valois (Valesius), Henri de: 370.
Varchi, Benedetto: 366.
Vergerio, Pietro Paolo: 352.
Victorius (Vettori), Petrus: 363.
Virgilius, Polydorus: 365.
Vivès, Juan Luis de: 365.
Vossius, Gerardus Joannes: 370.

Watson, Christopher: 364.

Xiphilinus, Joannes: 350.
Xylander, Guilelmus: 365.

## D. Auctores recentiores

Aalders, G.J.D.: 225.
Albertini, R. von: 363.
Alföldi, A.: 211.
Altheim, F.: 120, 123, 136.
Alvarez de Miranda, A.: 245.
Aly, W.: 242.
Archambault, P.: 336.
Arnim, H. von: 47.
Astin, A.: 20, 137.
Aubonnet, J.: 223.
Aymard, A.: 187.

Badian, E.: 8, 121, 123, 136, 139, 214, 235-6.
Bailly, A.: 48.
Balsdon, J.P.V.D.: 140.
Barchiesi, M.: 138.
Baron, H.: 353, 359-60.
Bayley, C.C.: 353-4.
Beloch, K.J.: 115-6.
Bengtson, H.: 67, 101, 175-6, 178.
Berger, H.: 58.
Bertelli, S.: 354.
Bezold, F. von: 362, 366.
Bickerman, E.J.: 130.
Billanovich, G.: 351.
Blum, R.: 351.
Bömer, F.: 121, 137-8.
Bowra, C.M.: 8.
Branca, V.: 361.
Braunert, H.: 67, 74, 78.
Brink, C.O.: 215.
Briscoe, J.: 11.

Brown, T.S.: 148, 365.
Bruce, H.A.: 275.
Bryant, J.A.: 370.
Buchanan, J.J.: 327.
Büchner, K.: 216, 225.
Büttner-Wobst, Th.: 43, 349.
Bung, P.: 105, 107-8, 112, 114, 116-7, 120, 122, 134.
Burd, L.A.: 361.
Burke, P.: 349.
Burne, A.H.: 269, 275, 277.

Cameron, A.: 349.
Cammelli, G.: 352.
Camus, P.M.: 332.
Cancelli, F.: 238.
Carney, T.F.: 220.
Cessi, R.: 358.
Chabod, F.: 361.
Chantraine, P.: 290.
Chroust, A.H.: 95.
Ciaceri, E.: 225.
Clausewitz, K. von: 275, 277.
Cochrane, Ch.N.: 167.
Cole, Th.: 215.
Corsini, E.: 334.
Corte, F. della: 87, 126, 136, 246, 250.
Costa, E.: 225.
Cotroneo, G.: 366.
Cracco Ruggini, L.: 330-1.
Crake, J.E.A.: 128.
Crawford, M.: 212.
Crifò, G.: 213, 239.
Cuntz, O.: 154, 235.

Dahlheim, W.: 123.
Davis, H.T.: 327.
Dehio, L.: 92.
Deininger, J.: 9, 83, 166.
Deissmann-Merten, M.: 122.
Delbrück, H.: 270.
Del Piazzo, M.: 360.
Demandt, A.: 332.
Derow, P.: 8.
Dessau, H.: 117-8.
Devreesse, R.: 351.
Diaz Tejeira, A.: 358.
Dihle, A.: 185.
Diller, H.: 167.
Dionisotti, C.: 360.
Donnadieu, L.: 82, 92.
Dorey, T.A.: 121.
Droysen, J.G.: 74.

Earle, Ed. M.: 275.
Egermann, F.: 78.
Eisen, K.F.: 107, 110, 113-4, 128, 133.
Erbse, H.: 187, 215.
Errington, R.M.: 8.
Eucken, H.Chr.: 120.

Fallu, E.: 237.
Ferey, D.: 235.
Ferrary, J.-L.: 225.
Flach, D.: 169.
Flurl, W.: 122.
Folard, J.Ch. Chevalier de: 218.
Foucault, J.-A. de: 185.
Francisci, P. de: 232.
Franke, G.: 306.
Fritz, K. von: 165, 209-10.

Gabba, E.: 128, 133, 138, 148.
Galbiati, J.: 225.
Garin, E.: 352, 362.
Gasparrini Leporace, T.: 358.
Gaudemet, J.: 234.
Gelzer, M.: 5, 18-9, 82, 89, 106-7, 110, 113, 119-21, 134, 137-8, 190, 197.
Gentz, Fr. von: 69, 98.
Gervasoni, G.: 355.
Gibbon, Ed.: 316.
Gigante, M.: 182-3, 196.
Gilbert, F.: 360.
Gnesotto, A.: 352.
Goffart, W.: 316-8.

Goldbrunner, H.M.: 354.
Gruen, E.S.: 20, 237.
Gschnitzer, F.: 198.
Gundersheimer, W.L.: 363.

Hackl, U.: 195.
Häussler, R.: 336.
Hahlweg, W.: 368-9.
Hammond, N.G.L.: 123.
Hampl, F.: 120, 183.
Hanell, K.: 121, 138.
Hart, B.H.L.: 281.
Hasper, L.W.: 357.
Heichelheim, F.: 211.
Hexter, J.H.: 361.
Hirschfeld, O.: 120.
Hoffmann, W.: 88, 95, 114, 182-3, 197, 199, 200.
Holleaux, M.: 123, 223, 227.
Hosius, C.: 247.
How, W.W.: 179.
Humbert, G.: 237.
Hume, D.: 77-9, 82-4, 89.

Jacoby, F.: 148, 154, 159-60, 173, 175.
Jal, P.: 336.
Janzer, B.: 87.
Jenkins, R.J.H.: 350.
Jerusalem, W.: 185.
Jomini, A.H.: 275.

Kaegi Jr., W.E.: 331.
Kahrstedt, U.: 173.
Kallenberg, H.: 306.
Keil, B.: 98.
Kessler, E.: 366.
Kienast, D.: 129, 246.
Klotz, A.: 120, 123, 139, 182, 185.
Knoche, U.: 138.
Knodel, W.: 185.
Körner, R.: 148, 154.
Kohns, H.P.: 216.
Kornemann, E.: 128.
Koster, A.: 176, 179.
Kristeller, P.O.: 353, 357.
Kroymann, J.: 148.

La Bua, V.: 107, 110, 112, 117.
Lacroix, B.: 334.
Landfester, R.: 363.
La Penna, A.: 355.
Laqueur, R.: 124, 214, 235, 246.
La Roche, P.: 248.
Larsen, J.A.O.: 100.
Latte, K.: 139.
Lecomte, F.: 275.
Lehmann, G.A.: 155, 179, 182, 186, 190.
Lepore, E.: 242.
Lesky, A.: 185.
Leuze, O.: 127-8.
Lippold, A.: 121, 123, 138, 183.
Lohmann, J.: 167.
Luvaas, J.: 285.

Magdelain, A.: 232.
Magie, D.: 227.
Maïer, I.: 362.
Manganaro, G.: 178.
Mariotti, S.: 138.
Marmorale, E.V.: 126.
Marsden, E.W.: 291.
Martin, P.M.: 130.
Martinez, L.: 351.
Mascheroni, L.: 355.
Mauersberger, A.: 47, 223.
Mazza, M.: 139.
Mazzarino, S.: 116, 119, 131, 138-9, 183, 186, 333.
Meier, Chr.: 234.
Meister, K.: 117, 148, 158, 173-4.
Meister, R.: 126.
Meloni, P.: 9.
Mendelssohn, L.: 306, 327, 339.
Mercati, G.: 358-9.
Merkelbach, R.: 174.
Meslin, M.: 333.
Meyer, Ed.: 173, 235.

Michaud, J.: 349.
Mioni, E.: 124, 358.
Momigliano, A.: 119, 121, 130, 139, 168, 181, 319, 333.
Mommsen, Th.: 67, 76, 127, 213, 232-3, 237, 242.
Monnier, R.: 232.
Montesquieu, Ch. de: 218, 354.
Monti, V.: 355.
Moore, J.M.: 349-51, 358.
Moretti, L.: 130.
Münzer, F.: 136-7, 165, 172.
Muratori, L.A.: 353.
Musti, D.: 3, 209, 215, 221, 245.

Napier, Sir William,: 275.
Naudé, C.P.T.: 335.
Nenci, G.: 119.
Neumann, C.F.: 357.
Nicolet, C.: 212-4, 220, 234, 255.
Niebuhr, B.G.: 120, 127.
Nissen, H.: 50.
Nolhac, P. de: 365.
Norden, Ed.: 185.
Nussbaum, A.: 72.

Oestreich, G.: 368-9.
Otto, A.: 306.

Palanque, J.-R.: 317-8.
Palm, J.: 186.
Pastore Stocchi, M.: 361.
Paton, W.R.: 292.
Pédech, P.: 4, 9, 37, 107, 111, 115-6, 122, 129, 132, 134-5, 137, 148, 154, 167-8, 173, 193, 209, 213, 215-6, 245, 294, 349.
Perl, G.: 133.
Perret, J.: 132.
Peruzzi, E.: 128.
Peter, H.: 137.
Petre, Z.: 325.
Petzold, K.-E.: 6, 14, 19, 23, 29, 137, 148, 168, 213.
Pfiffig, A.J.: 159.
Piganiol, A.: 211, 240.
Pöschl, V.: 211, 225.
Powell, J.E.: 179.
Pritchett, W.K.: 270.
Procacci, G.: 361.
Puech, H.-C.: 333.

Rahn, P.J.: 282.
Reitemeier, I.Fr.: 338-9.
Reynolds, B.: 354, 363.
Robert, L.: 223, 227.
Roberts, C.H.: 182, 184-5.
Roberts, M.: 369.
Rostovtzeff, M.: 67.
Rousseau, J.-J.: 218.
Rubin, B.: 306, 349.
Ryffel, H.: 214.

Sabbadini, R.: 351.
Sainte-Beuve, C.A.: 275.
Sanctis, G. de: 9, 106-8, 110-2, 120.
Sandys, J.E.: 352.
Sasso, G.: 361.
Sbordone, F.: 242.
Scala, R. von: 67, 82, 214, 283.
Schanz, M.: 247.
Schmitt, H.H.: 83, 130-2, 285-6.
Schröder, W.A.: 128, 132, 246.
Schwarte, K.-H.: 334.
Schweighäuser, J.: 349.
Scullard, H.H.: 270, 281.
Seyfarth, W.: 335.
Sisto, L.: 105, 108, 112.
Soltau, W.: 134, 246.
Sordi, M.: 134.
Spink, J.S.: 218.
Stahl, H.-P.: 169.
Stein, E.: 317-8.
Steinby, T.: 127-8.
Strasburger, H.: 20, 24, 150, 165.
Struever, N.S.: 353.

Taeger, F.: 211, 248, 306, 325.

Täubler, E.: 113-4, 119.
Theiler, W.: 215.
Thiel, J.H.: 175, 177.
Tibiletti, G.: 232.
Timpanaro, S.: 358.
Timpe, D.: 133, 138, 160.
Tolstoy, Comte L.: 299.
Touloumakos, J.: 19.
Toynbee, A.: 350.
Treves, P.: 94.
Trevor-Roper, H.: 370.
Treu, M.: 67, 78, 182, 184, 196-7, 199, 200.
Triepel, H.: 69, 70.

Ullmann, B.L.: 355, 358, 360.

Valente, M.: 225.
Varese, P.: 111.
Vietsch, E. von: 70, 72, 76, 79.
Vogt, J.: 197.
Voigt, G.: 351.
Voltaire, François M. Arouet dit: 325.

Walbank, F.W.: 61, 82, 107-8, 110-7, 120, 122-4, 127, 131-5, 137-8, 148-9, 151-2, 155, 157-8, 164-6, 168-9, 172, 175, 183, 186-90, 192, 194, 196, 209, 212, 215, 223, 237, 248-50, 255-6, 269-70, 274, 281, 283, 285, 289, 291.
Weidauer, K.: 167.
Weiss, R.: 370.
Welles, J.: 179.
Welwei, K.W.: 215.
Werner, R.: 128.
Wes, M.A.: 319-20.
Wilcken, U.: 175, 178, 180, 186.
Wilcox, D.J.: 355.
Will, Ed.: 290.
Willems, P.: 227-8.
Wittschier, H.W.: 360.
Wolff, Chr.: 69.
Wolski, J.: 134.
Woodward, A.M.: 349.
Woodward, W.H.: 362.

Zarncke: 121.
Zetzel, J.E.G.: 20.
Ziegler, K.: 148-9, 154, 166, 185, 187, 193, 211, 305, 321, 349.
Zimmerer, M.: 136.
Zimmermann, R.Chr.W.: 121, 123.
Zwang, G.: 321.

# INDEX NOMINUM

N.B. *Deorum, heroum, virorum, mulierum gentiumque nomina minutis rectis, geographica nomina minutis obliquis scripta sunt.*


Abydeni: 27-8.
*Abydus, oppidum Mysiae*: 142.
Acarnanes: 189.
Achaei: 8, 17, 28, 75, 80-3, 86, 90, 96.
Achaeus, usurpator potestatis in Syria (=*RE* nº 4): 75.
*Achaia*: 4, 7-11, 13, 15, 17, 28-30, 172, 188, 190.
Adherbal, dux Carthaginiensium (= *RE* nº 2): 300.
Adrastea, dea: 328.
*Aegaeum, mare*: 75.
*Aegates, insulae*: 105, 107, 109-10, 300.
*Aegos Potamos*: 52.
Aegyptii: 290.
*Aegyptus*: 12, 34, 75-6, 84, 92, 94, 286-7, 290.
*Aemilia, via*: 58.
Aemilii: 115.
Aemilius Lepidus, M.f.M.n., M. (=*RE* nº 68): 142.
Aemilius Paullus, L.f.M.n., L. (= *RE* nº 114): 10-1, 20, 41, 271.
Aeneas: 132, 137.
*Aenus, urbs Thraciae*: 11.
Aeolus, deus: 55.
*Aethiopia*: 56.
Aetoli: 34.
*Africa*: 13, 25, 56-7, 124, 270, 308-9.
Africani: 294.
Agathocles, tyrannus Syracusarum (= *RE* nº 15): 150, 156, 173.
Agathocles (= *RE* nº 19): 202-3, 288-90.
Agelaus Aetolus (= *RE* nº 9): 101, 166.
Agis IV, rex Lacedaemoniorum: 170.
*Agrigentum, urbs Siciliae*: 300.
*Akakesion, collis in Arcadia*: 348.
Alaricus I, dux Gothorum (=*RE* nº 2): 315, 323, 328, 334, 339.
Albrecht V., Herzog von Bayern: 364.
Alcibiades: 77-9, 97, 102.
Alexander I Balas, rex Syrorum: 33.
Alexander III Magnus, rex Macedonum: 19, 42, 51, 56, 91, 96, 100, 154, 158-9, 291, 362.
*Alexandrea, urbs Aegypti*: 57, 75-6, 84, 196, 203, 289.
Alfonso II d'Este, duca di Ferrara: 368.
*Alpes*: 58, 277.
Amulius, rex Albanorum: 133.
Anastasius I, Flavius, imperator: 317-8.
Andriscus Adramyttenus (= *RE* nº 4): 16, 26, 33, 190.
Antalcidas, dux Lacedaemoniorum: 52, 96-8.
Antenor Troianus, conditor Patavii: 131.
Antigonidae: 100.
Antigonus I Monophthalmus, rex Macedonum: 96.
Antigonus II Gonatas, rex Macedonum: 101.
Antigonus III Doson, rex Macedonum: 29, 75, 101, 157.
*Antiochea, urbs Syriae*: 330.
Antiochus III Magnus, rex Syriae: 75, 83-4, 91-2, 99, 100, 114, 132, 142, 285-90, 296, 300.
Antonini: 42.
*Antwerpen*: 365.
*Apamea, urbs Coele-Syriae*: 287.
Apelles (= *RE* nº 6): 23.
*Apenninus, mons*: 58.
*Apollonia, urbs Illyriae*: 58, 122.
Apollophanes, medicus (= *RE* nº 15): 287.
*Aquileia, urbs Venetiae*: 58.

Aratus Sicyonius, tyrannus (= *RE* nº 2): 23, 29, 30, 80, 83, 157-8, 170, 202.
Arbogastes Francus (= *RE* nº 1): 331.
*Arcadia*: 156, 189-90.
Arcadius, imperator: 339.
Archidamus II, rex Lacedaemoniorum (= *RE* nº 3): 283.
Archon Achaeus (= *RE* nº 6): 9, 96.
Ardiaei, gens Dalmatica: 122-3.
*Argi, urbs Argolidis*: 51, 102.
Ariarathes V Eusebes Philopator, rex Cappadocum (= *RE* nº 5): 25.
*Ariminum, urbs Umbriae*: 58.
Aristaenus Megalopolitanus (= *RE* nº 2): 6-7, 30, 34.
Aristocrates Atheniensis (= *RE* nº 8): 79.
Aristomachus, tyrannus Argorum (= *RE* nº 17): 21.
Arsacidae: 90.
*Artemisium, promunturium Euboeae*: 175, 178-81.
*Asia*: 38, 51, 56, 100, 285.
*Asia Anterior*: 75, 90, 101, 178.
Athena: 323.
*Athenae*: 12, 14, 19, 62, 77-9, 96-7, 102, 167, 323, 347.
Athenienses: 174, 180, 248.
Atilius Regulus, M.f.L.n., M. (= *RE* nº 51): 108, 300.
*Atlanticum, mare*: 4, 25-6, 30, 55.
Attalus II Philadelphus, rex: 11, 25, 33.
Attalus III Philometor Euergetes, rex: 38, 193, 253.
*Attica*: 323.
*Augsburg*: 365.
Augustinus, Antonius, episcopus Tarraconensis: 365.
Augustus, imperator: 220, 240, 318, 319 (*sub nom.* Octaviani).
Aurelianus, imperator: 309.

*Baecula, oppidum Hispaniae Baeticae*: 123-4.
*Baetis, flumen Hispaniae*: 126.
*Bagrada, flumen Africae*: 278, 298.
Barcini: 113.
*Basel*: 364.
Batavi: 372.
Benedictini: 351.
*Bergamo*: 355.
*Bodleiana, bibliotheca (Oxonii)*: 372.
*Boeotia*: 10, 102.
Boeotii: 10.
*Bosporus Cimmerius*: 55.
*Bosporus Thracius*: 55-6, 191.
Britanni: 218.
*Britannia*: 56, 72, 78, 80, 94, 364, 370-2.
*British Museum (Londinii)*: 372.
*Bruttium*: 55, 58.
Byzantii: 318.
*Byzantium*: 191, 318, 329, 331, 351 (*Monasterium Ioannis Baptistae*), 364.

Callicrates Leontinus (= *RE* Suppl.-Bd IV nº 7 g): 7-9, 12, 28, 34.
*Calydon, oppidum Aetoliae*: 286.
*Cambridge (St. John's College)*: 364.
*Cannae, locus Apuliae*: 63, 123, 135, 269, 272-3, 293-4, 298, 308, 369.
*Capua, urbs Campaniae*: 262.
Cares: 178.
*Caria*: 101.
Carthaginienses: 14-5, 21, 36, 44, 81-2, 105-6, 108-10, 119, 135, 171, 173, 176-7, 180-2, 188-9, 196, 198, 270, 272, 278, 294, 297.
*Carthago*: 4, 5, 7, 12-4, 16-20, 25-6, 28-9, 34-5, 51, 81, 87, 95, 111, 117-8, 120, 128, 139, 182, 187-8, 190, 195-200, 202, 209, 211, 214, 244, 248, 250, 264, 278, 298.
*Carthago Nova, portus Hispaniae Tarraconensis*: 63, 124.

*Castra Cornelia, locus prope Uticam situs* (= Σκιπίωνος πόλις): 182, 184, 197-9.
Celtae: 131.
*Cenchreae, portus Corinthi*: 21.
Cephalus Epirensis (= *RE* Suppl.-Bd IV nº 3 a): 8, 9.
Charops Epirensis (= *RE* Suppl.-Bd I nº 12): 12, 215.
Chiomara, Ortiagontis uxor: 196.
*Chios, insula*: 129.
Cimmerii, gens Thracia: 55.
Claudius, Q. (= *RE* nº 29; cf. nº 151): 210.
Claudius Caecus, Ap. (= *RE* nº 91): 229.
Claudius Caudex, Ap. (= *RE* nº 102): 109.
Cleomenes III, rex Lacedaemoniorum: 29, 45, 75, 170, 194, 202-3.
Cleon: 167.
Clisthenes (= *RE* nº 2): 248.
*Cocynthum, promunturium Bruttii* (*Punta di Stilo*): 58.
*Coele-Syria*: 285-9.
Colonna, Pompeo, cardinalis: 356.
Conon, dux Atheniensium: 96.
*Constantinopolis*: cf. *Byzantium*.
Constantinus I, imperator: 318, 329, 331, 339, 371.
Constantius II, imperator: 329.
*Corcyra, insula*: 122.
Corinthii: 96, 284.
*Corinthus*: 18-20, 24-5, 34, 79, 203.
Cornelius Scipio, L.f., P. (= *RE* nº 330): 14.
Cornelius Scipio, P. (= *RE* nº 331): 124.
Cornelius Scipio Aemilianus Africanus Numantinus, P. (= *RE* nº 335): 4, 9, 13, 16, 18, 20, 22, 25, 28-30, 36, 41, 43, 62, 124, 126, 137, 139, 193-6, 209, 223, 225, 233, 242, 246, 248, 261, 264.
Cornelius Scipio Africanus Maior, P. (= *RE* nº 336): 36, 50, 63, 87-9, 124-5, 135-6, 142, 177, 182, 184, 188, 196-200, 219, 233, 237, 252, 272, 281.
Cornelius Scipio Calvus, L.f., Cn. (= *RE* nº 345): 14, 176-7.
Cornelius Scipio Nasica Corculum, P. (= *RE* nº 353): 18, 88, 95, 271, 299.
*Corycus, promunturium Ioniae litoris*: 300.
*Cos, insula*: 10.
*Creta*: 209.
Cretes: 211, 214, 248.
Critolaus, dux Achaeorum (= *RE* nº 1): 17, 33.
Cyclopes: 246.
*Cyme, oppidum Aeolidis*: 158.
*Cynoscephalae, locus Thessaliae*: 15, 21, 37.

Dalmatae: 153.
*Dalmatia*: 212.
Damocritus (= *RE* Suppl.-Bd I nº 1 a): 190.
Dani(h)el, propheta: 306.
*Dardanum, urbs Troadis*: 132.
Darius II, rex Persarum: 77.
Deinon Rhodius (= *RE* nº 7): 10.
Demetrius I Poliorcetes, rex Macedonum: 100.
Demetrius II, rex Macedonum: 101.
Demetrius I Soter, rex Syriae: 5, 12, 33-4.
Demetrius Pharius (= *RE* Suppl.-Bd I nº 44 a): 23.
Despoina, dea: 348.
Diaeus Megalopolitanus (= *RE* Suppl.-Bd XI *s.v.*): 17, 33.
*Dianium, promunturium Hispaniae*: 178.
Diocletianus, imperator: 313, 328-9.
Diomedon Cous (= *RE* nº 3): 10.
Dionysius I, tyrannus Syracusarum: 52.

Draco, legislator: 248.
*Drepana, oppidum Siciliae*: 300.

*Echinus, urbs Phthiotidis*: 291.
*Ecnomus, mons Siciliae*: 300.
*Egnatia, via*: 58.
*Elis, provincia* sive *urbs Peloponnesi*: 102, 189-91.
Elizabetha I, regina Britannorum: 370.
*Epidamnus, urbs Illyriae*: 122-3.
Epiphanus, episcopus Ticinensis: 319.
Epirotae: 21.
*Epirus*: 8, 11, 20.
Ercole II d'Este, duca di Ferrara: 362.
*Eryx, mons Siciliae*: 105, 107.
*Escorial*: 364-5.
*Etruria*: 13.
Etrusci: 159, 328.
Euander Arcadius, conditor Pallantei: 129.
Eudamus, navarchus Rhodiorum (= *RE* nº 6): 300.
Eugenius, Flavius, usurpator (= *RE* nº 5): 314, 331-2.
Eumenes II Soter, Pergamenus, rex: 11-2, 33, 114.
Eumenes Cardianus (= *RE* nº 4): 150.
*Europa*: 42, 56, 69, 261, 285, 328, 359, 365.

Fabii: 111.
Fabius Maximus Aemilianus, Q. (= *RE* nº 109): 41, 271.
Fannius Strabo, C.f.C.n., C. (= *RE* nº 20): 139.
Faunus, pater Latini: 129.
*Ferrara*: 362, 368.
Flaminius, C. (= *RE* nº 2): 195, 210, 220.
*Florentia*: 351-3, 360-2, 371-2.
Florentini: 357.
Foch, Ferdinand, Maréchal: 277.
Franci: 317.
*Frigidus, flumen Venetiae*: 331.

*Gaditanum, fretum*: 62.
Galli: 52, 133-4, 212.
*Gallia (Transalpina)*: 13, 71-2, 365.
*Galia Cisalpina*: 58.
Garatone, Cristoforo, episcopus Coronensis: 358.
*Gaugamela, vicus Mesopotamiae*: 298.
Gaulle, Charles de, Général: 262-3.
*Genava, urbs Allobrogum*: 372.
Gentius, rex Illyriorum (= *RE s.v.* Genthios): 296.
*Geraesticus portus prope Teum oppidum in Ionia situs*: 300.
*Germania*: 365, 372.
Germanus, episcopus Autissiodorensis: 319.
Gothi: 319-20, 343, 356.
Gracchi (= *RE s.v.* Sempronius, nº 47 et 54): 38, 195, 235, 264.
Graeci: 8, 13-4, 17-9, 23, 54, 58, 67, 86, 88, 96, 98, 100, 127, 131, 135, 151, 177, 189, 191, 251, 259, 261, 308-10, 348, 356.
*Graecia*: 7-9, 17, 19, 21-2, 25-6, 28, 33-4, 37, 45, 53, 55, 75-6, 79, 83, 98, 123, 152-3, 155, 190-2, 194, 236, 323, 348, 353.
Gratianus, imperator: 323, 329.
Gylippus Lacedaemonius, dux (= *RE* nº 1): 173.

Habsburg, domus: 71.
*Hadriaticum, mare*: 58.
*Haguenau*: 364.
*Haliartus, urbs Bœotiae*: 12.
Hamilcar Barca, pater Hannibalis, dux Carthaginiensium: 105-7, 109-11, 113-5, 118, 142, 300.
Hannibal: 15, 50, 63, 95, 113-8, 131, 135, 172-5, 177, 181, 183-4, 186,

188, 196, 199, 200, 210, 248, 253, 261, 265, 272, 274, 277, 280-1, 294, 296-7, 308.
Hasdrubal, dux Carthaginiensium (= *RE* nº 5): 113, 120.
Hasdrubal, dux Carthaginiensium (= *RE* nº 13): 17, 202-3.
*Heircte, mons Siciliae*: 105, 107.
Heraclidae: 51-2.
Heraclides Ibanollios Mylaseus (= *RE* nº 18): 176, 178-9.
Hercules: 54, 129.
*Herculis Columnae*: 54-5, 58, 62.
Hermeias Car (= *RE* nº 1): 285.
Hiberes: 131, 280, 308-9.
*Hiberus, flumen Hispaniae*: 116-20, 174-6, 178, 181, 280.
Hiero II, rex Syracusanorum: 7, 81-2, 87, 96, 118.
Hippocritus Cous (= *RE* nº 1): 10.
*Hispania*: 13-4, 18, 21, 25, 35, 72, 106, 113, 115, 120, 153, 177-8, 212, 233, 277, 367.
Hitler, Adolf: 275.
Hittites, gens: 73.
Honorius, Flavius, imperator (= *RE* nº 3): 328, 339.

Iliii: 132.
*Ilipa, oppidum Hispaniae Baeticae*: 123-4.
*Ilium*: cf. *Troia*.
*India*: 56.
Ioannes Baptista, sanctus: 351.
Iones: 54, 179.
*Ionium, mare*: 308-9.
Iovianus, imperator: 313.
*Issa, insula Hadriatici maris*: 122.
*Issus, urbs Ciliciae*: 44.
Itali: 131, 218, 352, 357, 365, 372.
*Italia*: 22, 42, 55, 58, 94, 97 (*meridionalis*), 99, 121 (*merid.*), 129, 131, 141 (*merid.*), 143, 174, 196, 214, 218, 221, 228, 239, 261, 281, 308-10, 319-20, 347, 350, 352-3, 355, 360, 363-4, 367.
Iugurtha, rex Numidarum: 256.
Iulianus Apostata, imperator: 313, 328-32, 340, 347.
Iunius Brutus, M. (= *RE* nº 53): 348, 350, 366.
Iunius Brutus, L. (= *RE* Suppl.-Bd V nº 46 a): 137.
Iunius Brutus Callaicus, D. (= *RE* nº 57): 153.
Iuppiter: 118.
Iustinianus, imperator: 318.

Jackson, Stonewall: 276.

*La Badia, monasterium Florentiae*: 351.
*La Brède, castellum Aquitaniae*: 218.
Lacedaemonii: 96, 215, 248, 283.
*Lade, insula*: 179.
Laelius, C.f.C.n., C. (= *RE* nº 2): 124-5, 142-3, 197, 281.
Laelius, C. (= *RE* nº 3): 139.
Laestrygones: 55.
Laodice, prima uxor Antiochi II (= *RE* nº 13): 74.
Latini: 211.
Latinus, rex Laurentum: 129.
Launa (*sive* Lavinia), filia Euandri: 129-30.
*Leiden*: 368-9.
Leo Magnus, papa: 334.
*Leeuwen*: 368.
*Leuctra, oppidum Boeotiae*: 45, 52, 157.
*Libya*: cf. *Africa*.
Libyes: 131.
Licinius Crassus, L.f.C.n., L. (= *RE* nº 55): 234.
*Lilybaeum, oppidum Siciliae*: 300.
Locri: 151.
Locri Epicnemidii: 153.
Locri Epizephyrii: 152-3.
*Locri Epizephyrii, urbs Bruttii*: 13, 151, 154, 205, 221.
*Locris*: 151-3, 193.
*London*: 370.

Lucas, sanctus: 370.
Lutatius Catulus, C. (= *RE* nº 4): 106, 120.
Lutatius Catulus, Q. (= *RE* nº 7): 53.
*Lycia*: 100.
Lycii: 132.
Lycortas, pater Polybii: 6, 7, 33, 83, 96.
Lycurgus, legislator: 215, 223-5, 229, 248-9.

Macedones: 17, 29, 75, 86-7, 98, 155, 308-10, 362.
*Macedonia*: 10, 16, 20, 28, 30, 41, 75, 84, 86-7, 92, 96, 99, 101, 155, 190, 195, 310.
*Madrid* (*Biblioteca Nacional*): 357.
*Maeotis, palus*: 55.
*Magna Graecia*: 160.
*Magnesia ad Sipylum*: 100.
Maharbal, Hannibalis magister equitum (= *RE* nº 2): 135.
*Malea, promunturium Peloponnesi*: 55.
Mamertini: 122, 131.
Manilius, P.f.P.n., M. (= *RE* nº 12): 190.
Manlius Vulso, Cn. (= *RE* nº 91): 264.
*Mantinea, urbs Arcadiae*: 16, 21, 102.
*Marciana, bibliotheca* (*Venetiis*): 351.
*Marcianopolis, urbs Moesiae inferioris*: 343.
Marcius Philippus, Q. (= *RE* nº 79): 8-11, 13.
Marius, C.f., C. (= *RE* Suppl.-Bd VI, Nachträge): 215, 220.
*Maronea, oppidum Thraciae*: 11.
Masinissa, rex Numidarum: 12, 14, 29, 188.
*Massilia*: 58, 118, 177.
Massilienses: 177-8.
Massurius, persona Athenaei Deipnosophistarum: 151.
Maximus (= *RE* nº 13): 343.
*Media*: 287.
Medici, domus: 72.
*Mediolanum*: 354.
*Mediterraneum, mare*: 54, 58, 61-2, 74, 76, 80, 82-4, 90, 95, 99, 159, 194.
*Megalopolis, urbs Arcadiae*: 130, 148, 157, 185, 189, 191, 308.
Megalopolitani: 79, 348.
*Memphis*: 289.
Menalcidas Lacedaemonius: 190.
*Meroe*: 57.
*Mesopotamia*: 73.
*Messanae fretum*: 58-9.
*Messene, urbs Peloponnesi*: 30, 155-6, 189-91.
Messenii: 83.
Metternich-Winneburg, Klemens, Fürst von: 69.
*Milvius*: cf. *Mulvius*.
Minos: 248.
Mnason, tyrannus Phocidis Elateae: 151-2.
*Moesia inferior, provincia*: 343.
Molon, satrapes Mediae (= *RE* nº 5): 285-6, 296.
Molpagoras (= *RE* nº 3): 215.
*Mulvius, pons*: 331.
Mummius, L.f.L.n., L. (= *RE* nº 7 a): 21.
*Mylae, urbs Siciliae*: 300.
*Mylasa, urbs Cariae*: 176, 178.
*Myonnesus, promunturium Ioniae litoris*: 300.

Nabis, rex Lacedaemoniorum: 215.
*Naissus* (sive *Naessus*), *urbs Moesiae superioris*: 330.
Napoléon I: 272, 281.
*Narbo* (*Martius*): 58-9, 61.
*Narnia, urbs Umbriae*: 328.
Nassau-Siegen, Johann, Graf von: 368.
*Naupactus*: 179.
Nicias (= *RE* nº 5): 102, 167.
Nicolaus Syracusanus (= *RE* nº 1): 173.

Nicolaus Aetolus (= *RE* nº 2): 290.
*Numantia, urbs Hispaniae Tarraconensis*: 18-20, 30, 139, 192.
*Nürnberg*: 364.

*Oceanus*: 54, 62.
*Oceanus Indicus*: 57.
Octavius, M. (= *RE* nº 31): 235-6.
Odoacer, rex Germanorum: 319.
Oliatus Ibanollios Mylaseus: 178.
*Olynthus, urbs Thraciae*: 18-9.
Orange-Nassau, Frédéric-Henri, Prince d': 369.
— Maurice d': 369.
Ostrogothi: 317.

*Padus, flumen*: 58.
*Palatium*: 129.
Pallas, filius Herculis: 129.
*Palmyra, urbs Syriae*: 311.
Palmyreni: 309, 311, 329.
*Panormus, Samiae terrae* (= *RE* nº 6): 300.
Papirius Praetextatus, L. (= *RE* nº 72): 172.
*Paris*: 329, 365, 367.
Parthini, gens Illyrica: 122-3.
*Patavium*: 357, 363.
Peloponnesii: 191.
*Peloponnesus*: 21, 75, 156, 191.
*Pelusium, urbs Aegypti*: 288.
Perdiccas (= *RE* nº 4): 96.
*Pergamum*: 33, 84.
Pericles: 167, 272.
*Perrhaebia, regio Thessaliae*: 271.
Persae: 19, 178-81, 310, 330.
Perses, rex Macedonum: 9-11, 13, 18-9, 30, 41, 50, 63, 86, 96, 99, 126, 271, 296, 299, 300, 310.
*Persia*: 77, 79, 96-7.
Pharaones, reges Aegypti: 73.
*Pharsalus, urbs Thessaliae*: 348, 366.
*Philippopolis, urbs Thraciae*: 343.
Philippus II, rex Macedonum: 18-9, 27, 45, 100-1, 154-7, 202-3, 362.
Philippus V, rex Macedonum: 15, 17, 20, 23, 30, 50, 63, 75, 83-4, 91-2, 95, 99-101, 124, 142, 154-6, 203, 291.
Philippus, Pseudo-: 190.
Philopoemen, dux Achaeorum: 3, 6-8, 30, 34, 80, 158.
Phocii: 151.
Phoenices: 131, 179, 294.
Pitt, William, senior: 78.
*Placentia, urbs Galliae Cispadanae*: 58.
*Polonia*: 71.
Polyaratus Rhodius (= *RE* nº 2): 10.
*Pontus (Euxinus)*: 55, 318.
Porcius Cato Licinianus, M. (= *RE* nº 14): 126, 251.
Posidonius Macedo: 291.
Postumius Albinus, A. (= *RE* nº 31): 172.
Postumius Albinus, A.f.A.n., L. (= *RE* nº 40): 122-3.
Praetextatus, Vettius Agorius (= *RE* nº 1): 323.
*Priene, oppidum Ioniae*: 12.
Probus, imperator: 328.
*Propontis*: 318.
Prusias I Cholus, rex Bithynorum: 124.
Prusias II Cynegus, rex Bithynorum: 12, 25.
Ptolemaei: 56-7, 74-6, 83-4, 90, 270.
Ptolemaeus III Euergetes: 74-5.
Ptolemaeus IV Philopator: 99, 286, 288, 290.
Ptolemaeus V Epiphanes: 91.
Ptolemaeus VI Philometor: 12, 33.
Ptolemaeus VIII Euergetes II: 12, 33, 184, 196.
*Ptolemais, urbs Phoenices* (= *RE* nº 9): 287, 290.
*Pydna, urbs Macedoniae*: 4, 24-6, 33, 37, 86, 195, 271, 299, 310.
*Pyrénées*: 280.
Pyrrhus I, rex Molossorum: 159-60.

Quinctius Flamininus, T. (= *RE* nº 45): 15.

*Raphia, oppidum in finibus Syriae et Aegypti situm*: 270, 274, 285, 289-90, 296, 298.
*Ravenna*: 320.
*Regium, urbs Bruttii*: 52, 356.
*Rhodanus, flumen*: 281.
Rhodii: 15, 83-6, 88, 91, 96.
*Rhodos, insula*: 10, 43, 83-7, 89, 90, 94, 96.
*Roma*, Romani: *passim*.
Romulus: 130, 225, 234.
Romulus Augustu(lu)s, imperator: 319-20.

Saguntini: 116.
*Saguntum, oppidum Hispaniae Tarraconensis*: 116-20, 122, 172, 188, 277.
*Salamis, insula*: 51.
*Sardinia, insula*: 118-9.
*Sardis, urbs Lydiae*: 196.
Schlieffen, Alfred, Graf von: 269.
Scipiones: 15, 33, 115, 122, 135-7, 264. Cf. etiam Cornelius.
Scordisci, gens Celtica: 154.
Scylla: 55.
*Scyllaeum, fretum*: 55.
Scythae: 313, 368.
*Seleucia, urbs Syriae*: 287.
Seleucidae: 75, 101.
*Sellasia, oppidum Laconiae*: 75, 270, 298.
Sempronius Gracchus, C. (= *RE* nº 47): 209. Cf. etiam Gracchi.
Sempronius Gracchus, Ti. (= *RE* nº 54): 209, 235-6, 253. Cf. etiam Gracchi.
*Sena [Gallica], oppidum Umbriae*: 58.
*Sena Iulia, urbs Etruriae*: 351.
Servilius Caepio, Q. (= *RE* nº 50): 234.
*Sestos, urbs Thraciae*: 185.
Severi: 42.
*Sicilia*: 42, 55, 81, 96-7, 110, 112, 121, 141, 160, 252.
*Sida, oppidum Pamphyliae*: 300.
Sol: 329.
Solon, legislator: 248.
*Somalis, Côte des*: 57.
Sosibius Alexandrinus (= *RE* nº 3): 286, 288-90.
*Soudan*: 56.
*Sparta*: 14, 16, 51, 75, 77, 79, 96, 102, 172, 189-91, 209, 211, 225-6, 248-9, 259, 347.
Stilicho, Flavius: 327.
*Strasbourg*: 298.
*Sybota, insulae prope Epiri litus sitae*: 179.
*Syracusae*: 90, 167, 291, 343.
Syri: 290.
*Syria*: 5, 287.

*Taprobane, insula (Ceylan)*: 56.
*Tarraco, oppidum Hispaniae*: 365.
*Tauromenium, oppidum Siciliae*: 148.
*Templum Salutis (Romae)*: 248.
Terentius Varro, C. (= *RE* nº 83): 220.
*Tergestinus, sinus*: 58.
*Thebae, urbs Boeotiae*: 19.
Themistocles: 167, 179.
Theodericus Magnus, rex Ostrogothorum (= *RE* nº 4): 320.
Theodorus, secundicerius notariorum (= *RE* nº 63): 329.
Theodosius I Magnus, imperator: 314, 318, 323, 329, 339.
Theodotus Calydonius (= *RE* nº 11): 286-7.
Theodotus Hemiolios (= *RE* nº 10): 286.
*Thermopylae*: 37, 135, 142, 179.
*Thermum, locus Aetoliae*: 15.
Thessali: 190.
*Thessalonica*: 58.
*Thracia*: 318, 343.
Thrasycrates, legatus: 96, 166.
*Thule, insula*: 56.
*Torino*: 367.
Tissaphernes, satrapes: 77, 97, 102.
Traianus, imperator: 336.

*Trasumenus, lacus*: 63, 142, 270, 272, 298.
*Trebia, flumen*: 63, 272, 298.
*Troezen, urbs Argolidis*: 179.
*Troia*: 51-3, 128, 132.
Tudor, domus: 72.
Tullius, Servius: 234.
Tullius Cicero, Q. (= *RE* nº 31): 242.
*Tunes, oppidum Africae*: 182, 184.
Turcae: 92, 368.
*Tyrus, urbs Phoenices*: 287.

Ulixes: 54-5, 62, 246.
*Urbino* (*Biblioteca*): 360.
*Utica, oppidum Africae*: 182, 184.

Valens, imperator: 313, 329.
Valentinianus I, imperator: 323.
Valerius Laevinus, P.f.P.n., M. (= *RE* nº 211): 175.
Vandalii: 317.
Vardaei, gens Illyrica: 154.
*Vaticana, bibliotheca*: 351.
Veneti: 131-2.
*Venetia*: 131.
*Venezia*: 363, 368.
Visconti, Giangaleazzo: 353.
Visigothi: 317.

Xanthippus Lacedaemonius, dux (= *RE* nº 9): 108-9, 278-80, 300.
Xenoetas Achaeus: 286.
Xenon, dux (= *RE* nº 4): 286.
Xerxes I, rex Persarum: 53, 178.

Zama, *oppidum Numidiae*: 15, 62, 124, 182, 200, 272.
Zenobia, regina Palmyrenorum (= *RE* nº 2): 309, 311.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 28 JUIN 1974
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE DU
«JOURNAL DE GENÈVE», A GENÈVE, SUISSE

## DÉPOSITAIRES

SUISSE

A. Francke Verlag, *Hochfeldstrasse 113*,
CH 3000 Berne 26.

FRANCE, BELGIQUE ET ESPAGNE

Librairie C. Klincksieck, *11, rue de Lille*,
Paris VII^e^.

GRANDE-BRETAGNE
ET COMMONWEALTH

W. Heffer & Sons Limited, Cambridge.

ALLEMAGNE

A. Francke Verlag GmbH,
*Dachauerstrasse 42*, D 8 München 2.

ITALIE

Libreria Görlich,
*Via S. Senatore 6/2*, 20122 Milano.

Pour tous les autres pays, s'adresser directement
à la

LIBRAIRIE DROZ
*11, rue Massot*, CH 1206 Genève

## *VOLUMES PARUS*

I (1954) LA NOTION DU DIVIN DEPUIS HOMÈRE JUSQU'A PLATON *par* Pierre CHANTRAINE — F. CHAPOUTHIER — Olof GIGON — H. D. F. KITTO — H. J. ROSE — Bruno SNELL — W. J. VERDENIUS. *Epuisé.*

II (1956) L'INFLUENCE GRECQUE SUR LA POÉSIE LATINE DE CATULLE A OVIDE *par* Jean BAYET Pierre BOYANCÉ — Friedrich KLINGNER — Victor PÖSCHL — Augusto ROSTAGNI — L. P. WILKINSON. *Epuisé.*

III (1958) RECHERCHES SUR LA TRADITION PLATONICIENNE *par* Pierre COURCELLE — Olof GIGON W. K. C. GUTHRIE — H. I. MARROU — Willy THEILER — Richard WALZER — J.-H. WASZINK. *Epuisé.*

IV (1958) HISTOIRE ET HISTORIENS DANS L'ANTIQUITÉ *par* Marcel DURRY — Kurt von FRITZ — Krister HANELL — Kurt LATTE — Arnaldo MOMIGLIANO — Jacqueline DE ROMILLY — Ronald SYME. *Epuisé.*

V (1960) LES SOURCES DE PLOTIN *par* A. H. ARMSTRONG — Vincenzo CILENTO — E. R. DODDS — Heinrich DÖRRIE — Pierre HADOT — Richard HARDER — Paul HENRY — H.-Ch. PUECH — H. R. SCHWYZER — Willy THEILER.

VI (1960) EURIPIDE *par* Hans DILLER — J. C. KAMERBEEK — Albin LESKY — Victor MARTIN — André RIVIER R. P. WINNINGTON-INGRAM — G. ZUNTZ. *Epuisé.*

VII (1962) HÉSIODE ET SON INFLUENCE *par* Kurt von FRITZ — Pierre GRIMAL — G. S. KIRK — Antonio LA PENNA — F. SOLMSEN — W. J. VERDENIUS. *Epuisé.*

VIII (1962) GRECS ET BARBARES *par* H. C. BALDRY — Albrecht DIHLE — Hans DILLER — Willy PEREMANS Olivier REVERDIN — Hans SCHWABL.

IX (1963) VARRON *par* C. O. BRINK — Jean COLLART — Hellfried DAHLMANN — F. DELLA CORTE — Robert SCHRÖTER — Antonio TRAGLIA, avec la participation de J.-H. WASZINK — Burkhart CARDAUNS — Alain MICHEL.

X (1964) ARCHILOQUE *par* Winfried BÜHLER — Kenneth J. DOVER — Nicolaos M. KONTOLEON — Denys PAGE Anton SCHERER — Erik K. H. WISTRAND, avec la participation de Bruno SNELL — Max TREU — Olivier REVERDIN.

XI (1965) LA « POLITIQUE » D'ARISTOTE *par* G. J. D. AALDERS — Donald ALLAN — Pierre AUBENQUE Olof GIGON — Paul MORAUX — Rudolf STARK — Raymond WEIL.

XII (1966) PORPHYRE *par* Heinrich DÖRRIE — Pierre HADOT — Jean PÉPIN — Angelo Raffaele SODANO — Willy THEILER — Richard WALZER — J.-H. WASZINK.

XIII (1967) LES ORIGINES DE LA RÉPUBLIQUE ROMAINE *par* Andreas ALFÖLDI — Frank E. BROWN Emilio GABBA — Einar GJERSTAD — Krister HANELL — Jacques HEURGON — Arnaldo MOMIGLIANO P. J. RIIS — Franz WIEACKER, avec la participation de Denis VAN BERCHEM et J.-H. WASZINK.

XIV (1969) L'ÉPIGRAMME GRECQUE *par* A. E. RAUBITSCHEK — Bruno GENTILI — Giuseppe GIANGRANDE Louis ROBERT — Walther LUDWIG — Jules LABARBE — Georg LUCK, *avec la participation de* Albrecht DIHLE *et* Gerhard PFOHL.

XV (1970) LUCAIN *par* Berthe MARTI — Pierre GRIMAL — F. L. BASTET — Henri LE BONNIEC — Otto Steen DUE Werner RUTZ — Michael von ALBRECHT. *Entretiens préparés et présidés par* Marcel DURRY.

XVI (1970) MÉNANDRE *par* E. W. HANDLEY — Walther LUDWIG — F. H. SANDBACH — Fritz WEHRLI — Christina DEDOUSSI — Cesare QUESTA — Lilly KAHIL. *Entretiens préparés et présidés par* E. G. TURNER.

XVII (1972) ENNIUS *par* Otto SKUTSCH — H. D. JOCELYN — J.-H. WASZINK — E. BADIAN — Jürgen UNTERMANN Peter WÜLFING-VON MARTITZ — Werner SUERBAUM. *Entretiens préparés et présidés par* Otto SKUTSCH.

XVIII (1972) PSEUDEPIGRAPHA I *par* Ronald SYME — Walter BURKERT — Holger THESLEFF — Norman GULLEY G. J. D. AALDERS — Morton SMITH — Martin HENGEL — Wolfgang SPEYER. *Entretiens préparés et présidés par* Kurt VON FRITZ.

XIX (1973) LE CULTE DES SOUVERAINS DANS L'EMPIRE ROMAIN *par* E. BICKERMAN — Chr. HABICHT J. BEAUJEU — F. S. B. MILLAR — G. W. BOWERSOCK — K. THRAEDE — S. CALDERONE. *Entretiens préparés et présidés par* Willen DEN BOER.

XX (1974) POLYBE *par* F. W. WALBANK — Paul PÉDECH — Hatto H. SCHMITT — Domenico MUSTI — Gustav Adolf LEHMANN — Claude NICOLET — Eric W. MARSDEN — François PASCHOUD — Arnaldo MOMIGLIANO. *Entretiens préparés et présidés par* Emilio GABBA.

XXI (A paraître en 1975) JAMBLIQUE ET PROCLUS *par* Werner BEIERWALTES — Henry J. BLUMENTHAL Bend DALSGAARD LARSEN — Edouard DES PLACES — Heinrich DÖRRIE — John M. RIST — Jean TROUILLARD — John WHITTAKER — R. E. WITT. *Entretiens préparés et présidés par* Heinrich DÖRRIE.

XXII (A paraître en 1976) L'IMAGE D'ALEXANDRE *par* Ernst BADIAN — A. B. BOSWORTH — R. M. ERRINGTON — G. LE RIDER — R. D. MILNS — Fritz SCHACHERMEYR — Erkingen SCHWARZENBERG Gerhard WIRTH. *Entretiens préparés et présidés par* Ernst BADIAN.